Library of The Theological Seminary

PRINCETON · NEW JERSEY

PRESENTED BY

The Library of the
Board of Foreign Missions of the
Presbyterian Church in the U.S.A.

PQ2257
.G34R7

LIBRARY OF PRINCETON
OCT 5 1900
THEOLOGICAL SEMINARY

ROME

ET

LES VALLÉES VAUDOISES

PAR

MADAME ÉLISABETH-SOPHIE GALLOT

PARIS
GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR
2, RUE DE LA PAIX, 2

1885.

ROME ET LES VALLÉES VAUDOISES

PREMIÈRE PARTIE

I.

Vers la fin du quinzième siècle, dans une seigneurie de la Provence, un couvent de femmes, placé sous le patronage de Ste Thérèse, élevait ses lourdes murailles et la flèche de son clocher sur les rivages fertiles de la Durance. La sévère enceinte de ses cloîtres renfermait alors plusieurs jeunes filles de noble naissance, dont l'éducation était confiée aux religieuses ; beaucoup de novices, élevées dès leur enfance pour la vie monacale, s'y préparaient aux vœux éternels qui devaient les séparer pour toujours du monde extérieur ; il y avait donc, en cette retraite de sombre apparence, tout un foyer de jeunesse, de rêveries ; on y voyait chez quelques-unes l'espérance et la gaîté.

Parmi ces recluses à peine sorties de l'enfance, il en était deux que nous trouvons un jour seules

8587

dans le jardin du monastère. C'est pendant l'été, dans l'après-midi; l'atmosphère est brûlante, une longue sécheresse a flétri l'herbe et les fleurs dans la plaine ; mais, à l'ombre des cloîtres, la verdure a conservé sa fraîcheur, et, même dans la partie du jardin où le soleil pénètre librement, le feuillage des arbustes, les fleurs des parterres ont gardé tout l'éclat de la saison printanière, car chaque jour l'eau est prodiguée à leurs tiges par les jeunes novices, auxquelles on donne pour récréation la culture de cet étroit espace, le seul qui leur rappelle encore l'œuvre du Créateur.

On est alors à l'étude ; c'est par une faveur spéciale que les deux jeunes filles causent dans le jardin, surveillées seulement par une religieuse, qui lit son livre d'heures tout en marchant sous les arceaux des cloîtres, et n'écoute point leur conversation.

L'une d'elles est revêtue de la longue robe des novices, qui drape avec une grâce sévère sa taille svelte et majestueuse ; le voile posé sur sa tête laisse apercevoir les flots brillants d'une chevelure noire. Ses yeux sont noirs aussi et très beaux ; son regard profond, austère, fait rêver de l'infini ; ses traits ont la pureté, la noblesse des lignes gauloises, et de vives couleurs animent sur ses joues les teintes brunes du Midi.

L'autre jeune fille porte le costume des nobles demoiselles ; et celle-là n'a point de beauté, ni même de vraie distinction ; elle est petite, d'un blond sans charme et sans éclat ; ses traits sont irréguliers, son teint sans fraîcheur ; mais elle parle vivement avec des lèvres souriantes, et ses petits yeux sont pleins de feu et de gaîté.

— N'est-ce pas, Elisabeth, dit-elle à la novice, j'ai eu vraiment une heureuse idée en demandant à notre supérieure de nous laisser passer ensemble l'après-midi pour fêter mon retour? Que nous sommes bien ici! Nous pouvons nous parler en liberté.

— Oui, répond Elisabeth d'une voix harmonieuse et grave, j'aime à me reposer auprès de vous, Diane, dans le calme de ces jardins, et vous seule pouvez obtenir ces récréations de faveur que vous me faites partager. Pendant votre absence, j'ai dû vivre de la vie des autres novices; mais vous revenez, et me voilà de nouveau jouissant sous votre protection de quelques privilèges.

— Puisque mon père est seigneur de ce monastère, reprend Diane, il est de mon droit d'y posséder des privilèges; et, puisque tu es ma compagne préférée, il est tout naturel que tu les partages. J'ai voulu être avec toi pendant quelques heures pour te raconter mes promenades, mes plaisirs du château. S'il n'est pas dans ta destinée de connaître ces divertissements, il est juste que tu en goûtes du moins quelque chose par mes récits.

Elisabeth sourit tristement.

— Depuis neuf ans recluse dans ces murs sacrés, dit-elle, il ne me reste de votre belle demeure qu'un vague souvenir; je ne la vis que pendant peu de jours, à l'âge de sept ans.... et probablement je ne la connaîtrai jamais que par vos descriptions.

— Il est vrai, tu étais bien enfant lorsque mon père t'amena au château de Bellarmier, après t'avoir délivrée des parents hérétiques dont tu

avais le malheur d'être la fille. Etant un peu plus jeune que toi, je n'ai, moi aussi, qu'un souvenir confus de ces circonstances de notre premier âge. Mais, dernièrement encore, on me les rappelait dans ma famille, lorsque je parlais de toi. Le Comte, mon père, m'a dit que tes parents s'étaient laissés séduire par des Vaudois sortis traîtreusement des vallées où l'on s'efforce de les refouler, ne pouvant les détruire. Mon père fut ému de zèle pour l'Eglise et de pitié pour les enfants qui allaient être fatalement entraînés dans l'hérésie. Ton père possédait la châtellenie de Vélas, vassale de notre comté ; il pouvait donc être cité devant la justice du suzerain de Bellarmier ; mais le Comte savait que les lois de l'Eglise l'enverraient au bûcher ; il recula devant cette terrible exécution et préféra délivrer les enfants du seigneur hérétique et le contraindre à s'enfuir dans les vallées vaudoises, avec sa femme, devenue hérétique comme lui.

Mon père est très bon, très généreux, il ne voulut même pas employer la violence pour enlever les enfants d'un vassal révolté contre la sainte Eglise ; il fit épier par des agents fidèles le moment où tes parents se promenaient dans les bois qui entouraient leur castel, pensant qu'il serait facile d'avoir raison des serviteurs préposés à la garde des enfants.

Mais tes deux frères, tes aînés, étaient à se promener avec ton père et ta mère ; on ne trouva que toi dans le castel avec ta gouvernante, qui céda par conscience de bonne catholique encore plus que par la peur d'un châtiment.

Tous les autres serviteurs agirent de même.

excepté un jardinier qui, au moment où mon père t'emportait sur son cheval, osa s'élancer vers lui pour t'arracher de ses bras. Le Comte pouvait tuer ce serf insolent ; il se contenta de le renverser par terre et galopa rapidement vers Bellarmier avec le cher petit ange qu'il venait de conquérir pour l'Eglise.

Et Diane embrasse Elisabeth, qui pâlit en l'écoutant, car ses souvenirs d'enfance se raniment et lui représentent son enlèvement du castel, ses pleurs, ses cris appelant en vain son père et sa mère, la lutte du Comte avec Pierre, le jardinier... et puis sa désolation de ne plus être caressée par ses parents, de ne plus jouer avec ses frères.

Mais Diane continue :

— Le lendemain, mon père revint encore avec une troupe de nos hommes d'armes vers votre castel, espérant de sauver les deux autres enfants. Toute la famille avait disparu, le jardinier aussi ; les autres serviteurs dirent qu'on avait dû fuir la nuit, pendant leur sommeil ; ils ne s'étaient aperçus de rien ; mais, au matin, ils avaient vu entr'ouverte une poterne donnant sur la campagne.

Tes parents avaient compris le danger de leur situation ; mais, hélas ! sans renoncer à l'erreur qui créait ce danger ; ils n'avaient pas voulu demander le pardon de l'Eglise, même pour recouvrer leur enfant ; ils l'avaient abandonnée ; ils avaient évidemment cherché un refuge parmi les Vaudois, leurs tristes compagnons de crime et de misère.

— On me parle bien souvent des Vaudois, dit Elisabeth ; presque chaque jour, on me rappelle mon origine ; on me dit combien il me faut redou-

bler d'efforts pour surmonter les influences damnables que j'ai reçues dans mon enfance. Mais comment se fait-il donc que ces hérétiques puissent résister à tous les chrétiens qui les entourent ?

— C'est vraiment bien mystérieux, reprend Diane; peut-être le démon combat-il pour eux ! On raconte des choses fort étranges à leur sujet. Depuis des siècles, les Vaudois sont blottis dans les montagnes du Piémont et du Dauphiné, et de là, comme des bêtes féroces de leur antre, ils défient toutes les attaques des catholiques. On pense même que le malin esprit leur donne une agilité que n'ont point les autres hommes; car ils courent, ils bondissent sur des sentiers inaccessibles aux bons chrétiens ; seulement, ce charme cesse quand ils sortent de leurs vallées ; alors, on peut les prendre comme des criminels ordinaires, et, presque toujours, on les brûle, pour effacer des pays catholiques la souillure de leur présence.

— Diane, je frémis à la pensée que mon père, ma mère, mes frères, sont engagés dans cette voie ténébreuse, livrés aux malédictions de l'Eglise... Et, peut-être, oh ! cela me glace le cœur ! peut-être quelque membre de ma famille, sortant des vallées vaudoises, sera pris, condamné au bûcher, et périra sans repentance ; car on ne cite guère d'exemple de Vaudois qui se soient convertis, même en face du supplice. Les religieuses me disent souvent que ce sont des hérétiques tellement obstinés, qu'on ne les voit jamais reconnaître leur erreur et se jeter dans les bras de notre Sainte Eglise.

— Il est vrai, chère Elisabeth ; on m'a raconté beaucoup de sombres histoires de ces exécutions de Vaudois, et j'ai toujours entendu dire que, même en face des plus grandes tortures, ils persistent dans leur hérésie. Mais je puis t'assurer que jusqu'à présent tes parents n'ont pas été capturés par les catholiques ; mon père, en me parlant d'eux ces derniers jours, faisait justement l'observation que, depuis leur fuite du castel, on n'a jamais eu aucun renseignement à leur sujet ; il est donc évident qu'ils se sont tenus cachés prudemment dans les vallées. Et pour eux, Elisabeth, n'y a-t-il pas une espérance de salut dans la piété de leur enfant? Peut-être, seuls entre tous les Vaudois, ils ont une fille élevée au pied des autels catholiques ; ce qu'on n'oserait attendre pour d'autres hérétiques, on peut l'attendre pour ceux qui t'appartiennent ; tes prières, tes saintes pratiques, mon bel ange, ne sont-elles donc pas destinées à obtenir leur conversion ?

— Diane, je vis dans cette pensée, dans cet espoir. Il me semble parfois que je vais voir revenir auprès de moi, comme un trophée de victoire céleste, tous ces êtres qui m'ont aimée... Mais, hélas ! cette vision de bonheur s'évanouit bien vite ; je pense avec effroi qu'à l'heure même où je prie dans notre sanctuaire, mes parents se livrent à des pratiques inspirées par le démon. Que dis-je ? Peut-être ils n'existent plus sur cette terre ! Et l'on me dit que la suprême expiation du purgatoire n'est pas accordée aux hérétiques.

— Mais tes prières ont pu obtenir cette dernière grâce pour ta famille. Et puis, il est bien à espérer

que tes parents et tes frères sont encore en ce monde.

— Oh ! je dois redoubler chaque jour de zèle, de ferveur, pour obtenir leur salut. Mais il y a dans mon esprit beaucoup de vague sur le genre de leur erreur ; je ne connais pas cette hérésie dont je dois prier le Seigneur et les Saints de les faire revenir. Que savez-vous à ce sujet, Diane ?

— Je t'avoue que je ne me suis jamais informée de la croyance des Vaudois ; je sais seulement qu'ils se sont mis en dehors de la communion de notre Sainte Eglise, et c'est là ce qui seul importe, puisque ce fait suffit pour les priver du salut éternel et les expose dès ce monde à toute la rigueur des lois catholiques.

— Mais, vous dites que cette hérésie est fort ancienne.

— Oui ; elle remonte aux premiers siècles de l'Eglise ; elle fut longtemps protégée par des hommes influents qui l'avaient embrassée et qui étaient assez forts pour résister aux catholiques. C'est à dater du onzième siècle que notre Sainte Eglise parvint à déployer enfin son bras puissant contre ces hérétiques, que l'on a nommés Vaudès, ou sorciers. Ils méritent bien d'être appelés ainsi, car il se dit à leur sujet des choses épouvantables ; ils brûlent des enfants huit jours après leur naissance, et la cendre de ces pauvres petits êtres leur sert de maléfice ; ils la portent sur eux pour éloigner toute possibilité de conversion au catholicisme ; et, lorsqu'ils le peuvent, ils en font prendre à ceux qui ne partagent pas leur croyance ; la vertu de cette cendre ensorcelée fait aussitôt devenir Vaudois les meilleurs

catholiques, et cela avec une telle obstination, qu'ils n'abandonnent pas l'hérésie.

— Et savez-vous, Diane, si l'on n'a point fait prendre de cette cendre fatale à mes malheureux parents ?

— Je n'en sais rien ; il faut bien espérer que non.

— Mais, Diane, est-on même bien sûr de cette sorcellerie ? Voyez, il y a quelques jours, sœur Brigitte m'instruisait dans l'histoire de l'Eglise ; elle me parlait des souffrances que subirent les martyrs au temps de l'empire romain. Eh bien ! elle me disait justement que les païens avaient fait cette calomnie contre les chrétiens, de prétendre qu'ils portaient sur eux, comme maléfice, la cendre de petits enfants qu'ils brûlaient la nuit dans leurs assemblées secrètes.

— Tu comprends, Elisabeth, que je ne garantis pas la vérité de ce qu'on rapporte de semblable au sujet des Vaudois, et je souhaite bien pour tes parents qu'il n'existe pas un moyen de retenir ainsi fatalement les âmes dans l'hérésie ; je te répète seulement ce que j'ai entendu raconter.

— Mais enfin, depuis le onzième siècle que l'Eglise a commencé de sévir contre les Vaudois, comment ont-ils donc pu résister toujours ?

— Sans doute par diverses sorcelleries, par des enchantements de l'esprit malin. Vois, par exemple : on m'a raconté au château que, dans le douzième siècle, un riche marchand de Lyon se laissa tellement séduire par les hérétiques, qu'on le surnomma Waldo (le Vaudois). Avant, il se nommait Pierre. Ce Pierre Waldo prêcha malgré les anathèmes de l'archevêque de Lyon ; il répandit

l'erreur dans le Dauphiné et ensorcela tant de gens, que beaucoup des habitants de ce pays s'enfuirent dans les vallées vaudoises. Cet émissaire de Satan s'en alla ensuite dans la Bohême, qui renferme aussi des hérétiques, et ce fut là qu'il disparut par mort ou par enlèvement du malin. Beaucoup de Vaudois réussirent à quitter avec lui les vallées du Piémont et du Dauphiné et se rendirent aussi en Bohême.

Tu n'imagines pas comme ces hérétiques sont audacieux pour répandre le poison de leurs erreurs. Malgré les supplices qui les menacent, ils vont par toute l'Italie et le midi de la France, captivant les âmes avec ruse, pour les faire tomber avec eux dans les filets du démon. C'est même là ce qui t'explique la séduction à laquelle tes parents ont succombé.

L'Inquisition a déployé tout son zèle, toutes ses rigueurs, pour détruire les Vaudois ; elle a réussi dans quelques pays ; mais, en notre région, les hérétiques se sont dérobés par la fuite vers les vallées des Alpes ; là ils ont trouvé des seigneurs infidèles, disposés à les protéger. Ces vallées étant trop étroites pour ceux qui s'y réfugiaient en foule, les Vaudois émigrèrent, et, à la honte de bien des seigneurs de France et d'Italie, ils réussirent à fonder des établissements, à bâtir des villages. Au siècle dernier, ils ont construit, dans les vallons voisins de la Durance, Cabrière, Mérindol, Lormarin, et autres lieux d'habitation dont les bons catholiques ne peuvent approcher sans frémir ; c'est une souillure pour le pays et un danger pour bien des âmes ; il est fort probable que de là sont partis les émissaires par

lesquels tes parents ont été induits à quitter la Sainte Église. Les inquisiteurs, les papes, ont voulu anéantir ces repaires vaudois; ils sont parvenus à extérminer un certain nombre de rebelles, à les refouler plus avant dans les montagnes ; mais le foyer même de cette race étrange et maudite n'est pas éteint et lance de temps en temps ses jets de flamme jusque sur nos domaines. Quel bonheur, chère Elisabeth, que mon père t'ait sauvée de l'hérésie ! Oh ! vraiment, c'était impossible qu'une sainte comme toi tombât dans le piège du démon.

— Hélas ! mes parents y sont tombés. Ah ! Diane, vous ne savez pas comme cette idée me brise le cœur. Il me faudra multiplier les macérations, les pénitences, tous les moyens d'expiation que me fournit l'Eglise ; peut-être à ce prix obtiendrai-je enfin le salut de ma famille.

— Chère Elisabeth, ne forme point un tel plan de vie; ne va pas t'attrister par des pensées aussi sombres. Des parents vaudois qui t'ont abandonnée ne méritent pas que tu te martyrises pour eux. Moi, je veux au contraire te faire goûter toutes les jouissances compatibles avec ton noviciat, pendant le temps que je dois encore rester en ce monastère.

Elisabeth joint ses mains sur sa poitrine et baisse les yeux avec recueillement.

— Goûter des jouissances, dit-elle, à vous cela peut être permis, Diane; mais à moi, c'est impossible. Mes larmes, mes prières, doivent chaque jour s'efforcer de fléchir le Ciel pour ma famille coupable. Vous ne pouvez comprendre ce que j'éprouve, vous qui retrouvez à chacun de

vos séjours au château, le père, la mère, qui ont souri à vos premières années. Mes souvenirs d'enfance, bien qu'un peu voilés, me retracent les baisers, les caresses de mes parents, de mes frères aussi. Combien alors j'étais aimée ! Maintenant, dans ce monastère, auprès des saintes filles consacrées au Seigneur, j'ai de pieux exemples, je reçois des lumières célestes, mais je ne connais plus rien des joies du foyer... Souvent, même, j'oublie ce qu'est une mère, un père. Je sais que c'est là le sacrifice demandé de moi par le Seigneur ; je dois l'accepter de toute mon âme ; c'est la base première des expiations qu'il me faut offrir. Mais, vous le voyez, Diane, il ne peut exister pour moi qu'une profonde et sainte douleur. Plus je m'éloigne de l'enfance, plus je dois comprendre la gravité de ma mission.

— Tu auras le temps d'y songer lorsque je ne serai plus ici, dit vivement Diane, en passant amicalement son bras sous celui de la novice. En attendant, viens, écoute-moi, je veux te distraire, t'égayer un peu.

Elle parcourt avec Elisabeth les allées du jardin, et, tout en marchant, lui raconte les plaisirs dont elle a joui au château. Le Comte et la Comtesse ont voulu fêter les vacances de leur fille par tous les divertissements qu'ils ont pu lui offrir. La jeunesse des castels environnants a été réunie à Bellarmier ; le temps a presque toujours favorisé les promenades. On a dressé des repas splendides sous les bois ; on a joué et dansé à l'ombre des vieux arbres ; et puis, le soleil une fois disparu, on s'est assis en d'élégants bateaux, et l'on a glissé doucement sur la

petite rivière qui serpente dans la plaine ; alors, répétant en chœur les chants des troubadours, on a savouré les heures du soir, salué le lever de la lune et des étoiles; et lorsqu'après ces moments délicieux, Diane est rentrée au manoir, son sommeil a été peuplé de rêves charmants. Au matin, elle avait hâte de s'éveiller, car chaque jour, son premier plaisir était une promenade à cheval dans la forêt voisine. Son père lui avait fait présent d'une belle jument blanche, digne vraiment d'être célébrée comme les haquenées montées par les héroïnes des poëmes chevaleresques.

Aux rayons du soleil levant perçant sous la feuillée, dorant les clairières, elle a dévoré l'espace, franchi coteaux et ravins ; le galop de sa jolie cavale, effarouchant les écureuils et les petits oiseaux, foulant à peine la mousse et l'herbe fine, l'a transportée, haletante et joyeuse, à travers les bois, sur les prairies, au bord des ruisseaux, et l'a ramenée au castel pour goûter de nouveaux plaisirs.

Diane de Bellarmier parlait encore gaîment de son récent bonheur, lorsqu'on vint l'avertir que l'étude était finie et que la récréation commençait pour toutes les élèves du couvent. Laissant alors Elisabeth : Au revoir, lui dit-elle ; je vais maintenant trouver mes autres amies.

A cette heure, les élèves allaient jouer dans une cour intérieure ; c'est là que Diane les rejoignit. Elle se plut à répéter les récits qu'elle avait déjà faits à la novice et qui offraient plus d'attraits aux jeunes pensionnaires que les monotones délassements seuls permis dans le monastère.

II.

Diane s'est éloignée ; la religieuse lit toujours son livre d'heures, en se promenant sous les cloîtres. Elisabeth est seule dans le jardin. Elle eût en vain essayé de retenir la fille du Comte par un épanchement affectueux. Diane est d'une nature toute superficielle ; jamais elle n'a rien compris aux sentiments profonds ; elle aime Elisabeth autant qu'il lui est possible d'aimer ; mais elle ne sait point lui offrir de sympathie, et maintenant qu'elle a fini de lui dérouler le tableau de ses plaisirs, elle la quitte volontiers, pour s'égayer avec de rieuses jeunes filles qui animent, elles aussi, le monastère, en parlant des châteaux dont elles ne sont absentes que pour peu de temps ; et de la pieuse novice, de ses larmes, de ses angoisses, il ne lui reste même pas le plus léger nuage de tristesse ou d'émotion.

Elisabeth l'a vue disparaître sans regret ; elle a besoin d'être seule ; Diane vient de lui ouvrir un aperçu du monde extérieur, et soudain, pour la première fois, un monde intérieur s'est révélé à elle.

Ce n'est point le brillant cortège des cavaliers et des dames qui apparaît au premier plan dans l'imagination de la jeune novice. Mais, passant doucement sa main sur les rameaux au feuillage abondant, elle demande à ses souvenirs d'enfance, aux rapides descriptions de Diane, ce que doit être l'ensemble de cette création dérobée à ses yeux par les murs du couvent. Ame contem-

plative, elle n'éprouve aucun attrait pour les scènes bruyantes que sa compagne lui a dépeintes ; et, les impressions de ses premières années se ranimant tout-à-coup, la saisissent avec une mystérieuse puissance.

Le mirage du passé ramène devant ses yeux de vastes espaces, des bois profonds ; il lui rappelle les tendres baisers et les chants du berceau. En face de ces souvenirs, Elisabeth s'arrête, immobile, mais palpitante d'émotion. Les rayons du soleil couchant l'enveloppent de lumière ; ils dorent les arbustes qui l'entourent, les beaux lys épanouis près d'elle. Son visage aux lignes énergiques et pures, sa taille élancée, ses regards plongeant dans l'infini, tout en elle manifeste une nature faite pour la liberté des montagnes, pour les horizons sans limites, une pensée qui, longtemps captive et s'ignorant naguère encore, a vu se déchirer les voiles qui l'enserraient.

Depuis bien des années, la novice n'avait pas connu d'autre chagrin que celui dont elle vient d'entretenir Diane : son inquiétude pour le salut de sa famille. La vie du cloître ne lui avait pas semblé triste, comme si elle y fût entrée à seize, à dix-huit ans, et puis, elle y avait joui d'une protection tout exceptionnelle.

Le Comte de Bellarmier avait enlevé Elisabeth par zèle pour l'Eglise, dont il était fils dévoué ; mais, débonnaire par nature, il voulut que l'enfant de ses vassaux hérétiques fût traitée avec douceur dans le monastère.

Sœur Béatrix, l'abbesse de Ste Thérèse, appartenait à une famille vassale du Comte ; elle avait obtenu par lui la dignité dont elle était investie ;

il lui recommanda d'user de bonté envers Elisabeth et de l'élever avec soin. La protégée du Seigneur fut donc entourée d'égards, d'indulgence ; quelques religieuses au cœur aimant la prirent en affection ; l'enfant laissa calmer les cris et les pleurs excités par son enlèvement, et retrouva l'insouciante gaîté du premier âge.

Elle grandit ; son esprit se développa sous ces voûtes sévères, l'adolescence épancha sur elle la source abondante de son facile bonheur ; elle ne désira point une autre vie, d'autres jouissances. On lui apprit chaque jour à mieux apprécier sa délivrance de l'hérésie ; elle se plut à l'ombre mystique des chapelles, au récit des légendes vénérées ; son pieux enthousiasme la fit admirer ; elle rêva d'extases célestes, d'apparitions d'anges.

A cette heure, elle s'élance au-delà des chapelles, de leurs vitraux coloriés, de leurs tableaux, de leurs statues, au-delà même de la nef gothique, de sa voûte, de ses arceaux ; au-delà du jardin, de ses arbustes, de ses fleurs.

Les derniers rayons du soleil ont peu à peu quitté les cieux. Elisabeth, toujours immobile sous de légers rameaux, accompagne du regard la fuite des nuages, que la brise du soir fait glisser doucement, vapeurs empourprées qui réflètent encore l'astre disparu.

Elle rêve en silence.

En dehors des murs qui l'enserrent, quoi donc s'étend sous ces immenses cieux ? Qui donc respire aussi la brise parfumée ? Vers quelles régions les nuages du soir vont-ils ainsi flottant sur l'azur d'un beau ciel ? Qu'est-ce que le nuage et qu'est-ce

que la brise? Pour quels yeux brille aussi l'étoile qui se lève ?

Vague de la pensée, vague du sentiment, ignorance de l'esprit, premier éveil du cœur..... Vastes espaces de l'âme, inexplorés encore..... comme les espaces des airs, comme les contrées lointaines, que s'en vont rafraîchir là-bas les nuées et les vents du soir.

III.

Les tintements de la cloche résonnent dans la flèche gothique ; ils font retentir les échos du monastère ; à cet appel, Elisabeth s'empresse d'accourir vers la chapelle. Les cierges sont allumés pour l'office du soir. Les religieuses, les novices, les élèves sont bientôt toutes réunies dans l'enceinte consacrée.

Une hymne harmonieuse s'élance sous les voûtes de la nef ; Elisabeth unit sa voix au chœur dont les accents vibrent, doux et sonores, comme une pensée qui s'exhale dans l'atmosphère terrestre et monte sur l'aile rapide de la foi jusqu'aux régions des cieux.

Au chant succède la prière silencieuse ; les femmes, prosternées, courbent leur front, et l'on n'entend plus rien dans toute la chapelle.

En peu d'instants, Elisabeth a passé de ses aspirations vers l'infini à cet acte d'adoration ; elle s'accuse des désirs de liberté qui ont vaguement agité son esprit; elle les fuit comme un piège, et se réfugie avec ferveur dans l'humble

recueillement. Sa pensée s'absorbe par la contemplation des scènes éthérées qui animent habituellement ses pratiques religieuses ; jamais elle n'eut plus d'élan mystique dans ses pieuses rêveries, qu'à cette heure, où, pensant avoir mal fait en souhaitant de connaître quelque chose au-delà du monastère, elle se livre avec une nouvelle ardeur aux exercices sacrés du sanctuaire.

L'esprit monachiste eut sa racine première dans la nature même de certaines âmes : les âmes contemplatives. Connu déjà chez les Esséniens, avant la Nouvelle Alliance, il se développa surtout sous la forme chrétienne. Le christianisme a des mystères pleins de bonheur, de pureté, d'amour ; il incline fortement vers les méditations intimes, vers l'adoration du Rédempteur crucifié et glorifié. Toute âme vraiment chrétienne possède en elle-même un sanctuaire consacré à Jésus, et s'y retire loin des influences extérieures, pour offrir au Dieu Sauveur ses actions de grâces et ses prières. Ce sanctuaire spirituel, invisible, n'a pas paru suffisant à tous les esprits ; ou plutôt, parce que tous n'ont pas compris la puissance, la réalité de ce refuge mystérieux, on a voulu des sanctuaires visibles. Le cloître est la forme de pierre prise par la pensée recueillie. Ce ne furent certainement pas des êtres vulgaires qui rêvèrent une vie toute de prière et de méditation ; il y a de la noblesse, il y a de la grandeur chez l'homme, chez la femme, qui veulent s'affranchir des distractions, des frivoles banalités de la vie sociale, afin de prendre un essor plus vigoureux vers le Ciel. Mais le cloître est-il le meilleur moyen

d'atteindre ce but ? Est-ce que l'on n'y arrive pas plus sûrement en transformant la vie sociale selon le type évangélique, sans arracher de l'existence aucun des éléments que la main du Créateur lui-même y a déposés ?

Il y a bien des manières de concevoir la vie parmi les humains; mais, sous ces diversités, il n'y a au fond que deux tendances générales : vivre pour soi-même et pour la terre ; vivre pour Dieu et pour le Ciel. Dans le premier courant, on peut trouver des esprits légers et des esprits sérieux : ceux qui ne songent qu'aux vains plaisirs, ceux qui se livrent à de graves études ; mais les uns et les autres sont également éloignés de la vie inspirée par Dieu, consacrée à Dieu. Dans le second courant, on peut trouver beaucoup d'aptitudes différentes. Les uns sont inclinés vers les travaux qui exigent la solitude, les autres vers l'activité extérieure ; mais ce sont là des notes variées qui forment un beau concert ; chacun, suivant sa vocation, consacre lui-même et son œuvre au Rédempteur. C'est la diversité de dons comparée par St-Paul à celle des membres, qui, réunis, forment le corps. Ce qui importe dans la vie chrétienne est donc moins la forme qu'elle prend, que le principe intérieur qui la pénètre. La seule forme qu'une vie chrétienne sincère ne doive jamais, ne puisse jamais prendre, c'est celle du péché, de la mondanité.

Il en est qui considèrent le monachisme comme la forme transcendante, ou même exclusive de la vraie sainteté ; beaucoup ont perdu la notion d'une vie sociale sainte, et lorsqu'une soif de perfectionnement religieux se manifeste en

leur âme, ils vont chercher à l'étancher dans la retraite du couvent.

Ne sont-ils pas déçus? L'expérience a-t-elle bien prouvé que les hôtes des monastères soient plus sanctifiés que les chrétiens vivant dans leurs familles?

Poser de telles questions c'est déjà les résoudre. L'épreuve de plusieurs siècles a montré les fruits du monachisme; le regard de la société s'est effrayé plus d'une fois en plongeant dans les turpitudes des cloîtres. Il est trop de faits connus, constatés, sur cette vie professant extérieurement la sainteté et recouvrant à peine des abîmes de crime et de dégradation; il existe trop de récits sur les mystères des couvents, pour qu'il soit utile d'en parler ici; d'ailleurs, ce sont « les profondeurs de Satan »; nous ne voulons pas y descendre.

Oui, c'est un des calculs les plus profonds de l'adversaire, que d'agir sous le voile de la religion chrétienne; il s'empare de l'exaltation mystique, de l'enthousiasme irréfléchi, pour préparer un ordre de choses qui sera le filet, le piège, où viendront se prendre un grand nombre d'esprits.

Les fondateurs du monachisme ne prévirent certainement pas tout ce qui pouvait résulter du genre de vie qu'ils avaient imaginé et qui leur semblait être d'une excellence presque céleste. D'ailleurs, il y eut en général pour les premiers moines deux éléments préservateurs que ne possédèrent plus ceux des âges suivants : le contact avec la création et l'activité. Quelle différence entre la vie de ces religieux, qui défri-

chaient les forêts incultes de notre Europe, devenaient missionnaires parmi les peuplades barbares, et proclamaient la religion du Crucifié parmi les vainqueurs de l'empire romain ; quelle différence entre cette vie et celle des ordres cloîtrés, oisifs ! Dans ceux-là, pour rester fidèle à ses engagements, l'âme devrait être dans un continuel état d'extase ; le jeu complexe des rouages de l'être humain y est méconnu ; en voulant obtenir l'impossible, on a trop souvent produit la monstruosité.

Sous le ciel libre, au fond des bois, dans les champs fertilisés, le moine des premiers âges chrétiens était sans cesse en face de l'œuvre du Créateur ; il saluait l'aurore et le couchant ; il respirait la brise et le parfum des fleurs sauvages ; son œil contemplait les vastes horizons des montagnes ; ses pieds foulaient la mousse et franchissaient les torrents ; il travaillait en plein soleil, ou bien à l'ombre des arbres antiques ; le chant des oiseaux charmait ses labeurs ; si parfois il devait lutter contre les ours et les loups, bien souvent les doux animaux des forêts, apprivoisés par lui, égayaient ses journées austères.

Plus tard, le moine n'eut pas d'autre horizon que les murs de son couvent, presque toujours placé au centre d'une ville. Pour quelques-uns, la monotonie de l'existence fut atténuée par des études historiques, médicales, par la copie de manuscrits anciens ; pour beaucoup, la seule activité fut celle du mendiant.

Comment s'étonner de ce qu'une telle vie développa, lorsqu'un nombre immense d'hommes

s'y furent engagés, trop souvent par contrainte, souvent aussi par irréflexion ?

En général, à toutes les époques, le trait le plus marqué du caractère monacal fut la dureté du cœur. Même dans le plus beau temps des moines, alors qu'ils se livraient aux travaux de l'agriculture et répandaient autour d'eux les germes de la civilisation et de la foi chrétienne, même alors, les couvents étaient régis par des lois dont la rigueur touchait de bien près à la cruauté. Plus tard, que de sombres drames dans les cachots des monastères !

Lorsque l'Inquisition chercha pour ses tortures des agents incapables de s'émouvoir, où les trouva-t-elle ? Chez les Dominicains et les Franciscains.

Il y a dans la vie anormale du cloître une puissance secrète et redoutable pour développer la dureté naturelle du cœur humain, que les affections légitimes et bénies de la famille combattent au contraire victorieusement avec la grâce de Dieu.

Et pourtant, surtout dans les couvents de femmes, que d'âmes tendres et douces sous l'habit monastique ! Heureuses encore peuvent-elles se trouver, lorsque le soin des malades et des pauvres offre un aliment à leur vie. Mais la claustration absolue et pour seule activité celle de l'aiguille, de la navette et du fuseau !... Que de jeunes victimes là, au moment où l'âme s'éveille !... Car presque toujours elles furent vouées au cloître, enfants, par la volonté despotique de leurs familles ; la liberté, qui seule donne du prix au sacrifice, leur manqua le plus souvent. Et même,

lorsque la jeune fille entre par sa propre décision dans la vie monastique, n'agit-elle pas par ignorance de son propre cœur et par illusion sur les vrais caractères de l'existence ? Ou bien, sous l'empire de quelque douleur qui l'a brisée, ne consomme-t-elle pas imprudemment son malheur, en se privant des scènes calmantes de la création et des douceurs de l'amitié, pour se mettre sous le joug froid, sec, exaspérant, de la règle monacale ?

Le sanctuaire que Dieu donne à l'âme est spirituel, invisible, et celui-là est le seul vrai ; on peut l'emporter partout avec soi ; la paix, l'amour, la pureté s'y développent dans la liberté filiale ; le soleil des cieux y pénètre avec les parfums de la montagne et la brise des mers.

IV.

Cependant, l'office du soir vient de finir dans l'oratoire de Ste Thérèse ; religieuses, novices, élèves, peuvent se retirer ; mais elles peuvent aussi, selon leur désir, se livrer encore à de pieux exercices jusqu'à l'heure où toutes doivent regagner leurs cellules. Quelques nonnes restent en oraison. Elisabeth, seule des novices, demeure dans la chapelle.

Elle se dirige vers un autel consacré aux anges ; elle se prosterne ; bientôt une douce et vague extase élève son esprit vers les régions de l'idéal. L'heure, le lieu, les objets qu'elle contemple, tout l'incline vers les rêveries éthérées.

L'autel est placé sous les arceaux d'une des chapelles latérales qui forment les branches de la croix latine ; ces arceaux gothiques, élancés comme une pensée pieuse, reçoivent la lumière des cierges qui brûlent en l'honneur des anges, et projettent leur ombre en dehors de la chapelle, sur les dalles de la nef. Les statues des anges sont de marbre blanc ; leur front est couronné de roses blanches ; la flamme répand une éblouissante clarté sur le marbre et les fleurs. Au-dessus de ce groupe rayonnant de gloire et de pureté, un vitrage colorié représente de petits séraphins volant vers le ciel bleu, au milieu de nuages dorés qui flottent autour de leurs pieds et de leurs ailes.

Le regard d'Elisabeth se porte de la chapelle où elle prie, vers les profondeurs de la nef ; là, elle voit la douce lumière de la lune pénétrer aux travers des vitraux peints, qui renvoient leurs reflets variés sur les piliers imposants ; le clair-obscur répand au loin, sous les voûtes, son charme mystérieux. Le parfum de l'encens qui brûlait naguère, flotte encore dans le sanctuaire monacal avec le parfum des fleurs cueillies au jardin pour orner les statues de la Vierge.

L'âme enivrée de contemplations mystiques, la novice rêve du Ciel, avec ses murs de jaspe, et sa mer de cristal ; elle y voit tout..... excepté Dieu peut-être.

L'église gothique a surgi des pensées extatiques du moyen-âge ; elle rappelle aussi des souvenirs mosaïques ; elle a son lieu très saint, quoique le voile du temple se soit déchiré au dernier soupir du Christ. L'imagination, l'art et

la poésie, inspirés par une foi vague et rêveuse, ont produit les hautes voûtes, les sveltes ogives, les délicates dentelures de la pierre, le mystère des chapelles, et aussi les vitraux, les tableaux, les statues, où les créatures invoquées et la divinité elle-même sont représentées par les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. Ce concert des facultés les plus suaves, s'unissant pour orner le culte extérieur, n'est-ce point trop souvent un piège pour l'âme, qui trouve un charme, un ravissement, dans le culte de ses propres sensations? Souvent on a peint, on a sculpté, pour la fixer sur la toile ou dans le marbre, la vision fugitive d'une extase sentimentale, d'un rêve mystique; souvent aussi on a représenté les héros, les héroïnes de la légende. Que de choses pour distraire l'âme du culte de Dieu, jusque dans les pieux exercices ! Et le Seigneur même n'est-il pas offert aux regards, entouré de mythes et de traditions obstruant la voie si droite et si simple qu'Il a tracée pour amener jusqu'à Lui le pécheur réconcilié par la Croix?

Mais Elisabeth a quitté l'autel des Anges ; elle s'arrête maintenant devant un tableau représentant des vierges martyres; des guirlandes de fleurs naturelles entourent ce tableau ; les rayons de la lune éclairent vaguement les figures austères et douces des pieuses victimes ; Elisabeth ranime par la pensée ces visages, ces regards inspirés; elle rappelle tous les faits merveilleux attribués à ces saintes ; elle désire avec ferveur de s'élever à leur perfection, à leur gloire ; elle implore leur intercession auprès de Dieu.

Quelques pas encore, et la novice est arrivée au but de son pélerinage.

Au fond de la chapelle latérale qui est en face de celle des Anges, une statue du Christ apparaît dans la chaude lumière de cierges nombreux allumés sur l'autel. Cette statue est en marbre blanc, de grandeur naturelle ; chef-d'œuvre de l'art italien, elle représente le Dieu homme déjà couvert d'opprobre, le front couronné d'épines et contemplant le sacrifice suprême qu'Il est sur le point d'accomplir pour le salut des croyants. L'artiste, vrai poète, a mis toute la manifestation de la douleur dans l'expression du visage, qui offre, avec la noblesse du type traditionnel, le reflet d'une souffrance infinie, d'un amour ineffable. Il semble que le regard du Sauveur pénètre dans les profondeurs de l'éternité et voie la multitude de ses rachetés chantant avec allégresse, sur des harpes d'or, le cantique de l'Agneau immolé pour leur salut ; il semble que ses lèvres entr'ouvertes laissent échapper des accents de miséricorde et d'espérance.

Cette image de Jésus est devenue le principal objet du culte offert par l'âme fervente, exaltée, d'Elisabeth ; l'œuvre du statuaire éveille et nourrit en elle tout un ordre de sentiments tendres, nobles, éthérés.

Et cependant, a-t-elle compris le véritable sens de l'œuvre rédemptrice ; en connaît-elle toute l'étendue ? Jésus est-Il pour elle le Sauveur parfait, la victime auguste qui a tout accompli, Celui qui seul peut ouvrir la porte des Cieux ? Ne cherche-t-elle pas auprès de Lui d'autres médiateurs, d'autres expiations, d'autres moyens de salut ?

Mais les soupirs et les prières de la novice s'exhalent aux pieds de la statue du Christ ; son cœur chaleureux, sans définir bien clairement le pardon et la grâce, a ressenti l'intuition du céleste amour et de la sainteté ; elle contemple, elle adore ; et la dernière cloche du soir, en l'appelant au sommeil de la cellule, peut seule l'arracher à l'extase qui ravit sa pensée.

V.

Les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent dans le couvent de Ste Thérèse, et sous la monotone régularité de la vie claustrale ; bien des émotions secrètes, contenues, agitèrent Elisabeth.

Depuis le moment où, pour la première fois, l'aspiration de ses pensées avait franchi les murs du monastère, elle n'avait plus repris son insouciance enfantine ; elle n'était plus inconsciente d'elle-même, grandissant à l'ombre des cloîtres sans éprouver aucune tristesse, de même que la plante exotique élevée sous les vitrages de nos serres, ne peut donner ni regrets, ni désirs au sol dont elle fut arrachée.

L'esprit s'était éveillé dans la fleur, la novice pensait à ce qui existe au-delà du couvent.

Les éléments constitutifs de l'âme formés par le Créateur se heurtent à chaque pas contre la règle arbitraire du système monacal ; c'est là un grand danger ; une funeste confusion peut se faire entre le bien et le mal ; on défend comme

péché grave ce qui est bien en soi, ce qui est voulu par le plan même de Dieu : la vie libre au sein de la création, les affections de la famille. Le bien, la perfection, se présentent avec des formes sèches ou exaltées ; l'imagination y trouve plus d'aliment que le cœur, la conscience est entravée dans sa mission ; sa lucidité se voile, et trop souvent l'esprit s'égare, se perd en un étrange dédale de prohibitions et d'ordonnances également erronées dans leur principe et dans leur but.

Elisabeth, sincèrement pieuse, toujours abusée, s'effraya des désirs de liberté qui la troublaient ; elle les crut coupables, insensés. La vie pour elle n'était possible que dans le monastère ; c'était son seul asile, son seul refuge, on le lui avait dit souvent ; elle ne pouvait, elle ne devait pas songer à franchir l'enceinte sacrée, qui la préservait des tentations et des malheurs du dehors. Elle considéra comme une suggestion satanique toute velléité d'indépendance, toute tristesse sur sa situation, tout regret donné à la vie extérieure ; elle se crut ingrate envers les saints et les anges, qui lui avaient préparé une retraite inexpugnable et veillaient sur elle avec amour.

La lutte avait commencé dans le cœur de la novice ; par cette lutte, sa piété acquit une force nouvelle. Les larmes brûlantes du repentir et de l'humiliation se joignirent à ses prières ; elle multiplia les pieux exercices pour se faire un rempart contre les assauts du malin esprit. Persuadée que la sève fatale de l'hérésie agissait en elle, la fille des Vaudois vit avec plus d'effroi que jamais l'erreur de sa famille ; chaque jour, elle adressa

des actions de grâces pour sa délivrance à sa sainte patronne, à son Ange gardien, à toutes ces puissances des cieux au milieu desquelles flottaient ses pensées. Elle se livra aux macérations, aux pratiques humiliantes, pour obtenir le salut de ses parents et pour vaincre les éléments d'indépendance qui renaissaient toujours en son esprit.

Un acte suprême lui sembla devoir couronner toute cette préparation, pouvoir seul assurer son salut et donner de l'espoir pour celui de ses parents ; cet acte, c'était la prononciation de ses vœux. Oui, sans retour, par un engagement liant sa vie entière, elle devait mourir au monde qu'elle ne connaissait pas et se vouer au service des autels, dans ce monastère qu'elle considérait comme l'arche sainte la préservant sur les flots de l'hérésie et de la misère.

La piété extraordinaire dont elle fit preuve lui valut bientôt une réputation de sainteté ; on la regardait avec vénération, et les vieilles religieuses la proposaient en exemple aux jeunes novices.

Lorsqu'Elisabeth, le visage recueilli, les bras croisés sur la poitrine, marchait à pas lents sous les colonnades des cloîtres, on disait à voix basse, avec un regard de componction, que cette fille si pieuse était fortifiée très particulièrement par la grâce, pour remonter le courant d'une source hérétique. Les nonnes, la montrant aux novices et aux élèves, disaient :

« Voyez, mes filles, Elisabeth est le rejeton d'une souche maudite ; avec un zèle attiédi, la sève damnable de sa nature aurait repris le dessus ; elle eût été le scandale du lieu sacré qui

lui sert de refuge ; mais les flots abondants de la grâce ont noyé cette sève première ; les Anges, les vierges et martyrs combattent dans les airs contre les mauvais esprits qui la viennent attaquer ; et la voilà devenue, pour notre humiliation, le modèle du couvent. Voyez, ô mes filles ! vous, issues d'une race chrétienne, bénie, que ne pourriez-vous devenir en attirant dans votre cœur, par la prière, les mêmes secours célestes qui enrichissent le cœur d'Elisabeth ! »

Il y avait loin, en effet, de la piété, du zèle de ces jeunes filles de naissance catholique, au zèle, à la piété de la fille des Vaudois. La frivolité, la précoce perversité du cœur, se développaient à l'ombre du couvent. Une réunion nombreuse de jeunes personnes du même âge est presque toujours un danger immense, incalculable ; les excitations mauvaises, les conseils pernicieux, les paroles coupables, se donnent champ presque à toute heure et ternissent à son aurore le premier élan de l'âme. La tristesse et l'ennui d'un couvent portent cette excitation fatale à son paroxysme ; la jeunesse, contrainte, s'échappe comme un torrent qui, entravé dans son cours par des blocs de granit, s'amoncèle, bondit, écume, franchit tous les obstacles, emportant au fond du gouffre les fleurs de ses rivages.

Parmi toutes ces nobles demoiselles, si mondaines sous l'aspect dévot, une seule osa dire à Elisabeth quelque chose des causeries dérobées aux surveillantes. Diane de Bellarmier, l'amie intime, la protectrice de la sainte novice, ne subit pas comme les autres l'ascendant de sa piété ; la vassale de son père ne pouvait lui imposer ; elle

se permit avec elle des révélations, des conseils, des railleries. Diane était profondément frivole, et la connaissance précoce du mal lui avait offert de l'attrait.

Mais Elisabeth s'indigna des discours de mademoiselle de Bellarmier ; elle osa faire appel à sa conscience, à sa foi. Diane lui répondit en riant, mais, pour éviter des discussions qui lui déplaisaient, elle cessa de blesser, par ses confidences, l'âme timorée de la novice.

Elisabeth, voyant une tentatrice dans la fille de son suzerain, s'appliqua dès lors à la fuir, ou ne lui parla que pour essayer de l'amener dans la bonne voie.

Du reste, la novice n'avait été troublée qu'à la surface par les imprudentes paroles de son amie d'enfance ; absorbée dans les extases de la contemplation religieuse, elle passait sans voir la réalité de ce qui l'entourait. C'était une de ces natures privilégiées qui savent côtoyer la fange sans jamais souiller leur blanche robe ; salamandre spirituelle, Elisabeth pouvait traverser le feu sans se brûler. Elle offrait la réalisation de l'idéal que rêvèrent les pieuses fondatrices des premiers couvents. Isolée des plus légitimes affections de la terre et n'en connaissant ni les joies ni les douleurs, elle élevait sans cesse son esprit dans les visions du ciel légendaire.

C'était la vraie rose mystique, le lys candide et majestueux, que l'art et la poésie du moyen-âge ont fait arriver à nos yeux sous les reflets de l'auréole.

Ainsi deux années s'écoulèrent. Elisabeth eut dix-huit ans, et Diane seize ans et demi.

VI.

On était au mois d'août. Elisabeth passait chaque jour plusieurs heures en prières dans sa cellule ; la chaleur concentrée de cet étroit espace augmentait la fatigue des longues oraisons. Aussi, pour reprendre quelque force avant l'office du soir, la novice avait-elle coutume de rester une portion de l'après-midi dans une cour intérieure, dominée par des murs si élevés que le soleil n'y pénétrait jamais ; cette cour était entourée de cloîtres ; à l'un des angles, une petite porte donnait issue au corridor du couvent. Auprès de cette porte était un banc de chêne ; c'était là qu'Elisabeth venait méditer entre les pieux exercices de la cellule et ceux de la chapelle. On avait décidé de la laisser libre dans l'emploi de ses heures, puisqu'elle les consacrait avec tant de ferveur à se préparer aux vœux éternels ; on ne la requérait plus pour les petits ouvrages qui occupaient les journées monotones de tant d'autres novices ; elle était considérée comme un être à part ; sa sainteté exceptionnelle semblait devoir jeter un nouveau lustre sur l'ordre de Ste Thérèse.

Or, un jour, en entrant sous le cloître de la sombre cour, Elisabeth se trouva en face de Diane, qui s'était assise sur le banc de chêne.

Mlle de Bellarmier se leva vivement. — Je suis venue t'attendre ici, lui dit-elle, et, l'attirant d'une main, elle la fit asseoir à ses côtés. J'ai aujourd'hui des choses fort graves à te dire,

poursuivit-elle, et tout d'abord une grande nouvelle à t'annoncer.

— Et laquelle ?

— J'ai reçu ce matin un message de mon père, qui m'appelle sous peu de jours au château pour la célébration de mon mariage avec le marquis Vincenzo d'Ugrandi ; c'est le fils aîné d'une riche maison piémontaise. Notre union était promise depuis plusieurs années au père du Comte, et nos deux familles viennent d'en fixer l'accomplissement au mois prochain. Je n'ai pas encore vu mon fiancé. Mais on me dit que je serai certainement très heureuse avec lui.

— Je souhaite, Diane, que le Ciel vous comble de bonheur dans la nouvelle carrière où vous allez entrer. Je souhaite que votre famille goûte avec vous et par vous une félicité sans nuages. Mes prières s'élèveront souvent vers nos saints intercesseurs, pour qu'ils obtiennent de l'Eternel la récompense de vos bienfaits envers moi.

— Chère Elisabeth, je désire que toi aussi tu sois heureuse, j'ai fait le plan de ton avenir.

Je vais passer ma première année de mariage au château de mon père, et lorsque je devrai quitter notre belle Provence pour l'Italie, plus belle encore, je reviendrai te voir, et j'entends que tu sois alors supérieure de ce monastère.

— Moi, supérieure ! Y pensez-vous, Diane ? Si jeune et fille des Vaudois !

— Qu'importe, si mon père le veut ? Tu sais bien qu'en réalité c'est lui qui commande dans ce cloître ; il a sur ses domaines un autre couvent dont il veut donner la direction à sœur Béatrix, et tu seras nommée ici à sa place.

— Comment vous exprimerai-je ma reconnaissance, Diane ? Vous souhaitez mon bonheur ; vous voulez me faire monter jusqu'au rang d'abbesse. Mais, dois-je accepter votre offre généreuse ? Suis-je digne d'une telle élévation ? Moi ! commander ici, dans ce couvent, où je n'ai jamais su qu'obéir ! Remplacer sœur Béatrix ! Oserais-je assumer cette charge ? Dois-je prendre en ce lieu l'autorité qu'exerce notre abbesse ?

— Elisabeth, écoute-moi. L'ordre de Ste Thérèse ne fut jamais, que je sache, honoré par une piété plus fervente que la tienne. Mais le moment est venu de laisser ce mysticisme exagéré qui t'enlève la perception des affaires de ce monde. Bien souvent, tu le sais, j'ai voulu t'éclairer à cet égard ; je t'ai conseillé d'observer ce qui se passe autour de toi ; mais tu regardes de telles paroles comme une tentation ; tu absorbes tes pensées dans les contemplations religieuses ; cela t'acquiert une réputation de haute sainteté, mais, crois-le bien, cela ne te servirait pas dans la charge d'abbesse.

Laisse-moi t'entretenir aujourd'hui des réalités de la terre, puisque ton avenir va dépendre de ce que tu feras maintenant. Je te propose une charge importante ; mais, pour la bien remplir, il faut que tu en comprennes les obligations : il faut que tu réfléchisses pour t'acquitter habilement de la mission qui te sera confiée.

Voici ce que je dois t'apprendre à ce sujet :

Sœur Béatrix est d'une famille vassale de notre comté ; la protection de mon père l'a élevée au rang qu'elle occupe. Elle a sous sa direction, soit comme novices, soit comme élèves, beaucoup de

jeunes filles appartenant à notre suzeraineté, et beaucoup d'autres appartenant à des suzerainetés qui sont nos alliées ou nos rivales. Mille occasions s'offrent ainsi de servir les intérêts de ma famille. L'abbesse, en provoquant, en exigeant même certaines confidences, parvient à connaître des secrets qu'elle me révèle et que je dis à mon père. Souvent aussi, en gagnant la confiance des élèves et des novices, elle les emploie pour transmettre à leurs familles des conseils qui semblent émaner d'elle et dictés par l'intérêt qu'elle leur porte, mais qui ont tous en réalité pour but d'assurer la prépondérance de notre maison dans le pays. Elle est aussi fort souvent chargée de préparer des mariages entre les riches héritières élevées à Ste Thérèse et les jeunes seigneurs dont mon père s'est assuré le dévouement. Quelle tâche pour toi, Elisabeth, que de remplacer sœur Béatrix, surtout lorsque je ne serai plus là comme intermédiaire entre ma famille et l'abbesse ! Tu devras être ce qu'elle est et ce que je suis, correspondre directement avec mon père comme je le fais, peser de toute ton influence, de toute ton autorité, sur les jeunes filles, comme le fait sœur Béatrix.

Elisabeth resta muette à cette révélation inattendue. L'abbesse était toujours apparue à ses yeux comme un être presque céleste, médiatrice sacrée entre Dieu et les vierges dévouées aux autels ; cet idéal tomba soudain. Mais la novice était si humble, elle avait tellement l'habitude de l'admiration et de la confiance envers sa supérieure, qu'elle n'osait accueillir dans son esprit un blâme sur ses actes ; elle pensa

que la reconnaissance envers la famille de Bellarmier avait dû lui faire mettre du zèle à servir son agrandissement ; elle commençait à croire que le devoir même pouvait obliger quelquefois l'âme chrétienne à descendre des hauteurs de la contemplation vers les soins temporels.

Elle répondit à Diane :

— Je serais heureuse de pouvoir témoigner ma gratitude au Comte de Bellarmier, par mon zèle dans les affaires qu'il voudrait bien me confier ; mais, Diane, votre amitié, votre bienveillance, vous font peut-être espérer pour moi ce que je n'obtiendrai jamais. Votre père trouvera sans doute en ce monastère des religieuses qui lui inspireront plus de confiance que moi par leurs talents et leur sagesse ; quel contraste ne trouverait-il pas entre sœur Béatrix et la faible Elisabeth !

— Comprends-moi donc enfin ; laisse-moi tout te dire, reprit Diane, parlant encore plus bas. L'abbesse est d'un caractère altier, absolu ; elle ne ploie sous la volonté de mon père que par la pression de la crainte. Tu la regardes, je le sais, comme une sainte, planant dans les régions éthérées, d'une main touchant le Ciel, de l'autre les vierges consacrées à Dieu ; moi, je n'ai pas, je ne puis avoir de telles illusions ; je vois de près sœur Béatrix ; devant moi elle lève son voile dévot et ne se montre plus que vassale parfois trop fière, parfois servile, selon que je parviens à lui imposer plus ou moins. Elle a souvent rêvé de commander avec indépendance dans ce monastère ; elle voudrait en être l'unique souveraine ; mon père ne le veut pas ; de là, bien des conflits. Ah ! si tu avais

quelquefois entendu nos entretiens, tu saurais comme moi quelle est sœur Béatrix.

Mais enfin, ces derniers jours, tandis que je traitais avec elle une affaire assez grave, l'abbesse, croyant vraiment nous être indispensable à cause des services qu'elle nous a rendus, s'est enhardie jusqu'à résister à mon père malgré ce que je lui ai dit, malgré les lettres qu'elle a reçues. Le Comte m'a écrit que son intention formelle est maintenant d'ôter à sœur Béatrix le gouvernement de ce cloître et de la nommer abbesse d'un autre couvent de moindre importance, également situé dans notre suzeraineté ; mais je ne dois pas lui déclarer cette décision ; je dois seulement la lui faire craindre pour obtenir d'elle ce que nous voulons ; et quand elle aura rendu ce dernier service, afin d'éviter de nouvelles résistances, nous la dirigerons vers le couvent où son influence ne sera plus si nécessaire. Mon père a pensé que la reconnaissance et l'amitié qui te lient à nous doivent faire de toi la personne qui pourra le mieux remplir l'office d'abbesse de ce monastère. Je l'ai pleinement confirmé dans cette pensée ; je lui ai répété ce que déjà souvent j'avais dit ou écrit, c'est que pas une des religieuses ne mérite notre confiance autant que toi. Ces nonnes auxquelles tu vois un air de saintes filles et que tu as peut-être la naïveté de croire meilleures que toi, je les ai étudiées de près ; j'ai fait leurs portraits dans ma correspondance avec mes parents. Sœur Béatrix, bien entendu, n'ose rien voir dans les lettres que j'expédie et que je reçois par les courriers qui vont et viennent presque journellement entre

le couvent et le château. J'ai donc dit ce que j'ai vu, c'est que les religieuses sont presque toutes ou peu intelligentes, ou rusées jusqu'à la duplicité. Je ne trouve une conscience droite, une piété vraie, que chez celles qui ne pourraient jamais être assez habiles pour nous servir ; chez celles qui ont de la finesse, de l'adresse d'esprit, je trouve tout ce qui peut exciter ma défiance. Toi seule donc, toi seule, Elisabeth, tu m'apparais franche, aimante, dévouée, et d'une intelligence à laquelle il ne manque, pour être habile, que de laisser un peu le ciel pour la terre.

Cette fois, Elisabeth a pleinement compris ; le voile s'est déchiré ; elle a froid au cœur. Il est si amer, le premier aperçu du mal, pour la jeune fille dont une piété tendre et contemplative conserva longtemps les douces illusions ! C'est un choc affreux, un éblouissement fatal ; c'est goûter de l'arbre dont la science funeste fait sortir de cet Eden que les âmes candides peuvent encore trouver sur notre terre.

Une pensée traverse alors l'esprit de la novice. En recevant l'autorité suprême dans le couvent, elle possèdera le moyen le plus efficace d'y produire la sainteté, qui est son idéal. Elle regarde Diane comme un instrument dont l'Eternel se sert, malgré sa frivolité, pour mettre à la tête du monastère la femme qui aura pour mission d'y ramener l'esprit céleste.

Elle dit à Mlle de Bellarmier : — Que dois-je faire afin de répondre au plan que vous avez bien voulu former pour moi ?

— La première chose que tu aies à faire, c'est d'exprimer le désir de prononcer bientôt tes

vœux, car il faut que tu prennes le voile de religieuse pour pouvoir être nommée abbesse. Bien que tu sois très jeune, on ne s'étonnera pas de t'entendre émettre ce désir ; on en trouvera l'explication dans ta ferveur exceptionnelle, dans la nécessité de faire cet acte méritoire pour obtenir la conversion de tes parents. Aussitôt la prononciation de tes vœux, mon père te fera nommer abbesse et tu couleras en ce lieu des jours paisibles et honorés.

Tu vas avoir bientôt de nouveaux détails sur ce qui te concerne. Mon oncle, l'abbé Valentin, doit venir me chercher pour me conduire au château ; il est chargé par mes parents de nous transmettre beaucoup de choses que des lettres ne peuvent suffisamment expliquer. Et Valentin est habile ; il ne perd point son temps en oraisons ; il observe prudemment tout ce qui l'entoure, pour saisir au vol les occasions favorables ; puisqu'il s'occupe de ton affaire, je suis sûre qu'il l'accomplira bien et vite.

— Vous m'avez déjà dit, en effet, que votre oncle a beaucoup de sagacité.

— Oh ! oui ; étant le cadet de la maison, il lui fallait choisir entre l'Eglise et l'armée ; il a choisi l'Eglise ; là, son nom et ses talents lui acquièrent une situation brillante. On m'écrit ce matin qu'il attend une nomination prochaine ; mais il ne quittera le château qu'après mon mariage, quand bien même il obtiendrait une charge nouvelle avant cette époque.

Enfin, Elisabeth, réfléchis bien à ce que je viens de te dire ; n'entrave pas mes efforts par une humilité exagérée. Je te laisse maintenant

pour aller trouver sœur Béatrix, afin de traiter avec elle l'affaire dont mon père m'a chargée.

Et se levant avec un petit soupir d'ennui : — Que n'est-ce déjà auprès de toi, dit-elle, que je puisse remplir ce message ! Mais adieu, je vais prendre mon air seigneurial pour imposer à la fière et rusée Béatrix.

Restée seule, Elisabeth, marchant lentement dans la cour, réfléchit aux paroles qu'elle vient d'entendre. Elle sait que Diane est frivole dans ses pensées et légère dans ses discours, mais d'une habileté profonde, quand elle veut atteindre un but ; elle l'a vue plus d'une fois poursuivre, jusqu'à ce qu'elle l'obtint, la réussite de quelques petits plans formés avec ses compagnes ; elle pense qu'elle doit prendre au sérieux l'avenir que la noble fiancée lui a fait entrevoir.

L'espoir de devenir abbesse ne s'était jamais présenté à son esprit, et, pour la première fois, elle sent l'ambition tenter son cœur humble et soumis.

Serait-il donc vrai qu'à mon tour je commanderais en ce monastère ? se dit-elle. Et ses pas deviennent plus rapides, tandis que son imagination lui offre le tableau des honneurs qu'elle recevrait en devenant abbesse. Mais au trouble nouveau que de telles pensées éveillent en elle, se joint encore cette angoisse qu'elle a éprouvée aux révélations de Diane. Elle a rêvé d'une vie angélique s'écoulant sur la terre, à l'ombre des murailles sacrées. Elle a cru voir dans l'abbesse une sainte déléguée des Cieux pour guider dans la voie parfaite les épouses du Seigneur. Et maintenant, elle sait que ses contempla-

tions mystiques l'ont seules empêchée de discerner le vrai caractère de Béatrix ; alors reviennent en sa mémoire mille insinuations précédentes de Diane sur la supérieure et sur beaucoup de religieuses ; longtemps elle a refusé d'écouter, mais à cette heure il lui faut bien savoir sur quel terrain elle s'engage, avant d'y faire le pas décisif.

Le fruit de ses réflexions est d'ébranler les scrupules que son humilité aurait pu lui suggérer et de la porter à accepter la dignité d'abbesse de Ste Thérèse.

Oui, se dit-elle, dans un nouvel élan de ferveur, si Dieu m'appelle à gouverner un jour ce monastère, je veux y ramener une sainteté vraie, je veux réaliser sous mon autorité l'idéal qui m'échappe. Mes conseils sont inutiles, mon exemple trop imparfait, mes prières trop faibles. Ce qu'il me faut ici, c'est le droit de commander. Si Dieu me confie l'exercice de ce droit, je devrai croire qu'il veut faire briller par moi dans ce couvent une plus vive lumière.

Elle s'arrête en face d'une grave pensée : le premier acte qu'elle doive faire, c'est de prononcer ses vœux. Pour accomplir l'œuvre grande et sainte qui lui est proposée, il lui faut sans retour vouer son existence au service des autels, mourir même extérieurement à la vie de ce monde qu'elle connaît à peine, et consacrer son âme entière aux affections célestes, aux pieuses espérances. Mais sœur Béatrix et tant d'autres ont-elles renoncé ainsi au monde, à ses préoccupations ? Si leur cœur s'absorbait comme le sien dans la prière et les contemplations pieuses, seraient-elles ce que Diane les dépeint ? A-t-on le droit

d'exiger d'elle plus de ferveur qu'il n'en existe chez les autres religieuses? D'ailleurs, qui lui ordonna la sainteté ? N'est-ce pas l'abbesse elle-même? N'est-elle point abusée sur l'étendue de la loi divine, comme elle l'a déjà été sur le caractère de celles qui la lui enseignent ?

Mais, par un noble élan, Elisabeth s'affranchit soudain de ces pensées desséchantes. J'ai besoin de sainteté, dit-elle, en levant ses regards vers le Ciel. Fussé-je seule à la chercher, à la cultiver, je le ferais encore ; elle est ma santé spirituelle, l'élément de mon être.

Quelques instants après, Elisabeth, prosternée dans la chapelle, s'efforçait de chasser de son cœur l'ambition et l'orgueil qui s'y étaient glissés avec la défiance ; cette fois encore, malgré une lutte intérieure, elle parvint à s'élever dans les régions de la prière et des célestes pensées.

VII.

Le lendemain, vers le commencement de l'après-midi, Elisabeth était encore en prières dans sa cellule, lorsqu'une des religieuses vint lui dire de se rendre à la salle du rez-de-chaussée, où Diane l'attendait avec son oncle, l'abbé Valentin de Bellarmier.

La novice fut vivement émue à cet appel ; il lui sembla qu'elle allait décider de son avenir, et tout lui apparaissait vague, incertain ou redoutable dans la route que l'on ouvrait à ses pas. Sa nuit avait été sans sommeil ; mille questions

s'étaient posées dans son esprit ; l'intelligence vive et profonde dont elle était douée venait se heurter à l'ignorance des choses qu'il lui importait le plus de savoir. Qu'est-ce que la vie en dehors du couvent ? A-t-elle bien réellement une infériorité spirituelle qui mette le salut en danger ? La vie du cloître, telle qu'elle lui est révélée depuis la veille, est-elle donc ce qui peut offrir le degré le plus élevé de la vertu ? Ailleurs, le mal est-il plus grand, les tentations sont-elles plus fortes ? Doit-elle considérer encore le monastère comme un asile sacré ? Doit-elle, en prononçant ses vœux, y fixer pour jamais son existence ? Son unique espoir doit-il être d'y faire fleurir une plus haute sainteté en devenant abbesse ?

Combien elle souhaiterait de pouvoir connaître ce que lui dérobent les murs qui l'entourent, de pouvoir réfléchir sur le sentier qui conduit le plus sûrement au Ciel ! Mais, sans rien voir au-delà du monastère, elle doit former le plan de sa vie avec de puissants protecteurs qui peuvent lui faire entendre l'ordre et la menace aussi bien que la promesse.

Elle sort de sa cellule, et, dans la crainte indéfinie qui la trouble, elle se voit telle qu'une personne qui se lancerait à courir les yeux bandés sans connaître le but vers lequel elle s'avance.

Elisabeth descend l'escalier de pierre, elle arrive au jardin, qui la sépare encore de la partie du monastère où l'attendent Diane et l'abbé. Elle passe entre les arbustes fleuris ; elle les caresse du regard ; cela, c'est encore la vie naïve et fraîche, c'est quelque chose qui s'harmonise avec son

âme; elle hésite à s'arracher à ces doux ombrages; il lui semble qu'avant de les revoir, elle aura perdu le peu de calme qui lui reste encore.

Elle aperçoit au milieu d'un parterre le vieux Marcel, jardinier et portier, qui est entré depuis peu de temps au service de la communauté et dont les soins ont déjà perfectionné la culture de l'enclos du monastère; il bêche avec activité une plate-bande où vont s'épanouir bientôt de belles fleurs, et de temps à autre il lève la tête vers la novice, qui suit avec intérêt tous ses mouvements.

La vue si simple d'un vieillard bêchant dans un jardin vient tout-à-coup de reporter Elisabeth vers les souvenirs de son enfance. C'était ainsi que Pierre, son pauvre Pierre, cultivait ses fleurs préférées dans les parterres du castel. Gaîment, elle prenait part au travail du jardinier; ses frères venaient jouer avec elle. Tous trois cueillaient des bouquets et couraient joyeux les offrir à leur mère. Une vision d'amour et de bonheur se présente à son cœur enchanté..... et brisé; des larmes tombent de ses yeux.

Mais bientôt, craignant d'avoir trop tardé à se rendre auprès des enfants de son seigneur, elle marche à pas précipités vers le long corridor où s'ouvre la porte de la salle affectée aux réceptions de Mlle de Bellarmier.

Le beau visage de la novice, habituellement empreint d'une mélancolie résignée ou d'un pieux enthousiasme, prenait peut-être en cet instant un charme nouveau par l'inquiétude qui l'agitait; car elle ressemblait moins alors à une figure légendaire qu'à un être terrestre auquel la vie commence à se révéler.

Elle entre dans la salle; Diane s'élance vers elle et la présente à Valentin.

— Est-ce que vous auriez reconnu Elisabeth, Monsieur l'abbé? lui demande-t-elle.

— Oh non! les années ont produit un grand changement chez votre amie. Mais je me souviens de quelques jours où je la vis au château. Je me fis une joie de vous amuser toutes deux. Vous rappelez-vous aussi cela, Elisabeth?

— Oui, Monsieur l'abbé, dit la novice; une émotion douloureuse oppresse son cœur au souvenir évoqué par Valentin.

— Elle n'est plus enfant, dit en riant Diane, et vous savez l'un et l'autre de quel sujet je veux vous entretenir; abordons-le donc à présent.

Avant tout, chère Elisabeth, il est bien entendu que tu vas prononcer tes vœux et que tu promets dès maintenant ton zèle le plus dévoué à mon père, pour toutes les choses auxquelles il voudra t'employer lorsque tu seras abbesse; je puis lui faire donner cette assurance, n'est-il pas vrai?

Un nuage d'angoisse passe sur le front d'Elisabeth; elle balbutie un assentiment.

— Voilà qui est arrêté, reprend Diane. Voyez, Monsieur l'abbé, elle hésite par la crainte de ne pas être assez sanctifiée pour devenir supérieure du monastère.

La voix de Diane se perd dans un rire étouffé, auquel répond un sourire de Valentin; la novice observe l'oncle et la nièce; son cœur se trouble.

L'abbé, s'adressant à elle d'une voix sententieuse: — Ecoutez, lui dit-il, quoique l'humilité soit une précieuse vertu, il ne faut pas l'exagérer; elle ne doit pas vous empêcher d'accepter la charge

importante que l'on vous destine. Toute la matinée, Diane m'a parlé de vous et m'a convaincu de votre aptitude à commander en ce couvent; je veux donc prier mon frère d'agir sérieusement pour vous faire déférer la croix abbatiale.

Je dois maintenant vous faire une communication : les parents hérétiques dont vous fûtes délivrée par la pieuse main du Comte mon frère, tenaient en fief, comme vous le savez, le castel de Vélas, vassal de notre suzeraineté ; lorsqu'après vous avoir perdue, ils s'enfuirent vers les vallées, ce fief fut confisqué au profit de leur seigneur. Mais mon frère, dans l'élan de son zèle religieux, fit serment à Ste Thérèse que, si l'enfant confiée à son patronage prenait un jour le voile dans le monastère qu'il lui choisissait pour asile, le domaine de ses parents serait alors restitué par lui, pour former la dot que doit apporter toute fille de Ste Thérèse.

Ce serment du Comte était resté secret pour nous ; hier seulement, il me l'a révélé. Diane vient de l'apprendre aujourd'hui par moi : le domaine dont vous enrichirez le couvent est assez considérable pour vous acquérir de l'influence dans la communauté et vous faire obtenir facilement la dignité d'abbesse. Votre juste reconnaissance envers mon noble frère devra donc lui faire trouver en vous un cœur dévoué.

— Monsieur l'abbé, reprend Diane, puisque Elisabeth va bientôt prendre le voile, il me semble que vous feriez bien de retourner vers mon père, afin de lui annoncer la pieuse résolution de sa jeune vassale, et d'arrêter avec lui les dispositions nécessaires pour que la restitution de ce

fief soit faite le jour même où notre Elisabeth prononcera ses vœux.

— Oui, ma nièce, je veux me hâter d'apporter à mon frère cette nouvelle bénie. Voulez-vous partir avec moi pour Bellarmier, ou préférez-vous attendre ici mon retour ? Vous savez que le Marquis Vincenzo d'Ugrandi doit arriver dans quinze jours au château ; mais je pense qu'il me sera possible de revenir ici très promptement. Dites, que voulez-vous faire ?

— Je vous attendrai ici ; je ne veux pas quitter le couvent avant d'avoir fixé la position d'Elisabeth ; seulement, tâchez d'expédier rapidement cette affaire, car je tiens à être au château quelques jours avant mon fiancé. Quand pouvez-vous partir et quand reviendrez-vous ?

— Je partirai demain matin. Mon cheval peut galoper sans se lasser pendant une grande partie de la route ; j'arriverai donc d'assez bonne heure pour m'entretenir avec votre père dès le soir, et probablement je pourrai revenir le surlendemain matin, après avoir tout arrangé pour la restitution du fief.

— Que Ste Thérèse soit avec vous, mon oncle ! Déjà je te vois abbesse, Elisabeth... Mais pourquoi me répondre ainsi par un sourire attristé ? Est-ce que tu craindrais encore de n'être pas assez pieuse pour gouverner un monastère ? Tu ne peux nourrir une telle idée, je t'ai assez éclairée sur ce point... Ecoutez : c'est la cloche de la chapelle. Vous m'avez dit, Monsieur l'abbé, que vous célébrerez l'office de ce soir ; il est temps de vous y préparer ; nous vous laissons. Viens avec moi, Elisabeth.

Diane emmène la novice par le grand corridor, vers l'oratoire des nonnes, et lui dit tout bas :

— Te vois-tu commandant ici en souveraine ? Mais je dois me taire et devenir à mon tour silencieuse comme toi. Je veux même imiter ton air recueilli.

Et moitié sérieuse, moitié souriante, elle continua de marcher lentement avec sa compagne vers la chapelle, dont la cloche sonnait toujours.

Si Elisabeth n'avait rien répondu à l'abbé ni à sa nièce, c'est que son cœur était trop plein de pensées et d'émotions confuses, pour qu'il lui fût possible d'exprimer quelque chose par des paroles. Elle entra dans l'oratoire, elle se prosterna ; un silence complet précéda l'office ; ce moment de calme lui permit de réfléchir sur ce qui agitait son esprit.

Il était vrai : Diane et Valentin souriaient à la seule idée de la sainteté d'une abbesse. Ils lui montraient ouvertement qu'un domaine seigneurial accroîtrait son influence dans la communauté. Le Comte et sa famille faisaient preuve de générosité dans une restitution à laquelle rien ne les obligeait ; mais est-ce donc ainsi qu'elle avait compris la vie religieuse ? A ses heures d'extaxe, de naïve ignorance, eût-elle jamais imaginé qu'une possession terrestre pût ajouter à l'autorité sainte de l'abbesse du couvent ? On lui parlait aussi, comme d'un fait admis sans scrupule, du pouvoir exercé par le Comte sur le monastère de Ste Thérèse. Combien cela détruisait l'illusion qu'elle s'était faite sur la puissance toute spirituelle des ordres monastiques !

Levant timidement les yeux sous son voile, elle

observa pour la première fois avec lucidité la physionomie de beaucoup de religieuses; elle y lut de la contrainte, de l'affectation et d'autres sentiments qu'elle ne pouvait définir.

Puis elle se répéta ce que l'abbé lui avait dit de la confiscation des biens de sa famille, de sa délivrance des mains de ses parents, et, pour la première fois aussi, elle se demanda s'il n'y avait pas eu là un acte arbitraire commis par le Comte de Bellarmier, envers des vassaux trop faibles pour lui résister. Le mirage du souvenir vint tout-à-coup lui montrer comme présentes les scènes de son enlèvement; elle revit des hommes d'armes entrant soudain dans la demeure où ses parents l'avaient laissée quelques instants, livrée au doux sommeil de l'enfance; elle revit des mains impitoyables l'arrachant malgré ses cris du petit lit où elle se cramponnait. Elle revit aussi le visage d'un père, d'une mère, priant avec une autre expression que les nonnes.

Le front brûlant de la novice se courbe sous son voile; elle serre ses mains croisées sur sa poitrine; un frisson parcourt ses membres, sa pensée ne peut s'arrêter sur les objets du culte auquel elle assiste; elle se demande si cette absence de l'esprit hors du sanctuaire où le corps se prosterne, n'est point l'état habituel de la plupart des religieuses.

— Et dois-je donc, se dit-elle, m'engager sans retour dans les liens du cloître? Que demandera-t-on de moi? Qu'est-ce qui m'attend ici?

Ce fief mis au prix de la prononciation de ses vœux éveille en elle l'idée d'une tyrannie dont elle pourrait bien être victime. Sœur Béatrix

fléchit devant la volonté du Comte et ne semble pas encore un assez docile instrument ; que voudrait-on alors de la fille des Vaudois, mise à la merci du seigneur ?

Toutes ces questions se posent précipitamment dans l'esprit troublé d'Elisabeth ; elle se reproche de céder aux préoccupations terrestres qui viennent absorber les instants consacrés à l'adoration ; elle veut surmonter le flot de ses pensées inquiètes ; elle leur livre une lutte énergique et finit par triompher. Mais Valentin de Bellarmier est maintenant près de l'autel ; sa voix retentit dans le sanctuaire, les accents de l'abbé rappellent de nouveau à la novice l'entretien de la salle basse avec ses calculs politiques, ses considérations mondaines. Que cela lui semble peu en harmonie avec la charge de médiateur entre Dieu et les fidèles, que le prêtre remplit alors dans la chapelle monacale !

Elle ferme les yeux ; elle voudrait ne pas entendre ; son cœur s'efforce d'être tout à la contemplation pieuse, à la fervente prière.

VIII.

Le lendemain matin, les religieuses, les novices, les pensionnaires, se réunissaient de nouveau dans la chapelle pour assister à la messe, au moment où les premiers rayons du soleil pénétraient jusqu'au sanctuaire, à travers les peintures mystiques des vitraux.

Elisabeth s'efforçait de cacher sous un calme

apparent l'agitation de son esprit ; des songes pénibles, étranges, avaient rempli le peu d'heures qu'elle avait données au sommeil. Emue d'une crainte vague, elle s'avançait avec ses compagnes entre les arceaux de la nef, lorsqu'elle vit l'abbé de Bellarmier monter à l'autel pour célébrer le sacrifice. Elle avait espéré qu'il serait déjà parti ; mais il n'était que cinq heures ; en montant à cheval au sortir de la chapelle, il pouvait arriver auprès de son frère dans l'après-midi et décider l'avenir de la novice avant le coucher de ce soleil qui se levait avec tant de splendeur sur l'église gothique.

Heureusement, Elisabeth ne devait pas communier ce matin-là ; car jamais elle n'avait eu pendant la messe autant de sentiments contraires à la piété. Elle ne savait pourquoi Valentin lui inspirait une aversion extrême ; dès son premier abord, dès ses premières paroles, il avait jeté la défiance et l'inquiétude dans son esprit. Etait-ce par l'élégance mondaine qu'il savait allier avec l'habit clérical ? Etait-ce par la dissimulation trop imparfaite de ses préoccupations terrestres sous des paroles dévotes ? Etait-ce par le feu sombre de son regard, par son sourire dont la douceur même lui semblait effrayante ? Elle n'aurait pu le dire, et définissait seulement une chose, c'est qu'elle avait peur de lui ; c'était lui dont l'image avait le plus troublé ses rêves de la nuit précédente.

L'office terminé, l'abbé passa dans la sacristie, et Diane, s'approchant d'Elisabeth au sortir de la chapelle, lui dit à voix basse :

— Maintenant, mon oncle va partir, et j'es-

père qu'après-demain il t'apportera l'assurance de la restitution de tes domaines.

Les heures qui s'écoulèrent jusqu'au retour de l'abbé semblèrent longues comme des années à la novice, par la foule de sentiments qui se pressèrent en elle.

Son idéal de sainteté monastique disparaissait de plus en plus ; son cœur devenait froid pour ce qui l'enthousiasmait naguère. Et cependant, des aspirations célestes lui témoignaient encore qu'il y a de la vérité, de la beauté, dans une consécration religieuse. Tout était chaos, angoisse en ses pensées ; les notions de la divinité s'entremêlaient pour elle avec le culte des créatures et les récits légendaires. A qui devait-elle se consacrer ? Au Christ ? A la Ste Vierge ? A son Ange gardien ? A sa sainte patronne ? A la patronne du couvent ? Oui, à tous à la fois sans doute ; ainsi l'avait-on enseignée. Mais que de vague pour son cœur, et quelle lumière était en même temps portée sur ces nuages d'illusion qu'elle avait laissé flotter devant ses yeux, et qui se dissipaient alors ! Et maintenant on veut qu'elle s'engage sans retour dans la vie claustrale ; on va bientôt exiger qu'elle prenne le voile et prononce des vœux éternels.

Le surlendemain du départ de l'abbé, le jour présumé de son retour, Elisabeth resta toute la matinée en prières, au pied de la statue du Christ ; elle cherchait à se fortifier pour une résolution prise au fond de son cœur ; elle faisait appel à tout ce qu'elle pouvait discerner encore de vraiment bon, sincère et pur dans ce qu'elle connaissait du christianisme. Tandis qu'elle priait,

il lui semblait à chaque instant entendre le galop d'un cheval sur la route qui venait du château et longeait les murs de la chapelle.

Epuisée d'oraisons comme d'inquiétude, la novice sortit enfin de la petite église au commencement de l'après-midi et passa dans la cour du cloître pour chercher un peu de fraîcheur. Et là, tout-à-coup, elle se trouva en face de Diane et de Valentin.

— Bonne nouvelle, dit tout bas Mlle de Bellarmier en prenant la main d'Elisabeth.

— Oui, j'ai obtenu tout ce que je souhaitais, ajouta l'abbé en essuyant son front couvert de sueur, et je suis accouru de toute la vitesse de mon cheval pour vous l'annoncer.

— Venez, venez, reprit vivement Diane.

Elle les conduisit dans la salle où elle avait le privilège de recevoir sa famille et ses amies ; ils y entrèrent tous trois ; on les laissa seuls.

L'abbé, s'adressant alors à la novice :

— Mon frère est heureux de votre piété, lui dit-il ; c'est la plus douce récompense que pouvait recevoir le zèle par lui déployé pour vous soustraire à l'hérésie ; il se dispose à faire joyeusement le sacrifice du fief qu'il a gardé comme un dépôt depuis quelques années ; il l'offrira par vos mains à la sainte patronne de ce monastère, le jour où vous prendrez le voile.

De plus, le Comte est décidé à vous faire nommer abbesse de Ste Thérèse, avant un an, puis sœur Béatrix aura la direction d'un autre monastère situé sur nos domaines. La protection de votre bon Ange, Elisabeth, a sans doute fait arriver au château, le même jour que moi, le

cardinal de ***. C'est un ancien ami de notre maison ; c'est lui qui a préparé l'alliance de ma nièce avec le Marquis d'Ugrandi. Mon frère lui a exposé notre demande ; il a garanti les nominations simultanées de sœur Béatrix au couvent désigné, et de sœur Elisabeth comme abbesse de Ste Thérèse.

Mais, continua Valentin en souriant, j'ai voulu profiter pour moi-même de la présence du cardinal ; j'ai demandé à Son Eminence de me faire nommer aumônier de Ste Thérèse : il m'a promis cette charge. J'aurai ainsi la satisfaction de rester à proximité du château fraternel, et celle de vous aider, Elisabeth, dans l'accomplissement de la tâche, bien lourde pour votre jeunesse, du gouvernement de ce monastère. Une telle combinaison offre encore l'immense avantage de vous mettre en rapports plus immédiats avec le Comte mon frère, et d'accroître, par conséquent, l'importance de votre action dans tout ce qui se rattache aux nobles familles dont les filles entrent à Ste Thérèse.

L'abbé avait fait plusieurs pauses, attendant qu'Elisabeth lui exprimât sa joie et sa gratitude ; mais alors même qu'il eut cessé de parler, elle resta silencieuse ; son visage était pâle et agité par une émotion douloureuse.

— Eh bien ! dit alors Diane, est-ce que de telles choses te laissent indifférente ?

— Oh ! non, non, nullement indifférente, répartit Elisabeth. Et, faisant effort pour être calme et ferme :

— Monsieur l'abbé, poursuivit-elle, je suis très reconnaissante de votre zèle ; mais le pouvoir et

les richesses que vous me promettez sont mis au prix des vœux éternels par lesquels je dois m'engager dans la vie monastique, et vous comprenez, j'en suis sûre, que l'importance d'un tel acte exige mes plus sérieuses réflexions ; vous ne pouvez être surpris si j'hésite encore avant d'en promettre l'accomplissement.

— Eh quoi ! dit vivement Mlle de Bellarmier, à l'heure où nous nous croyons sûrs de ta promesse, tu hésites encore ! Les idées exagérées que tu te fais du renoncement monastique te retiennent frémissante devant la prononciation de tes vœux, alors qu'on te propose un rang envié par des religieuses d'une plus haute noblesse que toi ! Demande à mon oncle s'il fut ainsi troublé quand il dut recevoir l'ordination !

Et si tu demandais à sœur Béatrix et à bien d'autres religieuses !....

Diane ne devinait pas que ce n'était point la crainte du renoncement, que ce n'était plus la défiance de sa sainteté qui produisaient l'indécision d'Elisabeth, mais bien plutôt tout ce qu'on lui disait pour détruire ces deux sentiments, qu'elle redoutait vaguement les sombres turpitudes qui pouvaient se cacher sous les vœux monastiques, et devait taire l'effroi qui remplissait son cœur.

La novice reprit d'une voix tremblante :

— Vous ne me refuserez pas, je l'espère, un délai pendant lequel je me recueillerai avant de vous donner ma réponse décisive.

Valentin commençait à être inquiet au sujet de la Vaudoise ; il crut imprudent de la presser dans sa résolution et se hâta de répondre :

— Oui, sans doute ; ce délai vous est accordé ;

je me porte garant pour mon frère à cet égard. Nous voulons tous que votre vocation se manifeste librement, après réflexion, comme le fruit d'une volonté mûrie, éclairée.

Toutefois, ajouta-t-il, en appuyant sur chaque mot, je dois vous dire que mon frère avait compris, comme nous, que votre haute piété vous avait déterminée à prendre le voile ; et c'est aussi mon devoir d'appeler vos réflexions sur la destinée qui vous attend si vous refusez de prononcer maintenant les vœux, dont le premier résultat serait la restitution de vos biens, et le second la nomination d'abbesse de Ste Thérèse. Oui, pensez-y bien ; vous ne pouvez sortir de ce cloître ; mon frère vous y a consacrée pour expier l'hérésie de votre famille, hérésie qui souilla notre comté. Vous ne pouvez non plus rester novice toute votre vie ; un jour, vous vous déciderez certainement à prendre le voile ; mais il pourra bien être trop tard pour vos intérêts. Je ne fais pas allusion ici à votre fief ; n'importe à quel âge vous prononcerez les vœux monastiques, il vous sera donné comme dot ; mais quant à la nomination d'abbesse, si vous n'agissez pas de manière à l'obtenir cette année même, il ne vous faudra plus l'espérer. Le Comte a résolu de remplacer sœur Béatrix à Ste Thérèse avant un an ; si vous ne justifiez pas la confiance que je lui ai donnée dans votre zèle prompt à le servir, il cherchera et trouvera parmi ses vassales quelqu'autre abbesse dont le dévouement lui soit assuré. Vous n'avez donc à choisir qu'entre une prononciation de vœux faite à temps pour vous ouvrir le chemin des dignités monastiques, et ce même enga-

gement pris trop tard et vous laissant pour toujours dépendante dans le monastère où vous auriez pu commander en souveraine.

— Elisabeth, reprit encore Diane, pourquoi ne pas te décider maintenant, puisque le résultat de tes réflexions ne saurait être douteux? Il te faudrait être ingrate envers nous et cruelle envers toi-même, pour refuser ce que nous t'offrons aujourd'hui.

— Monsieur l'abbé m'a promis un délai ; je ne demande rien de plus, répondit la novice.

— Soit, reprit Diane ; moi, je ne puis me permettre aucun nouveau délai avant de me rendre au château pour rencontrer mon fiancé, et j'éprouve une contrariété très vive de ne pas apporter à mon père l'assurance de ta vocation monastique ; mais enfin, puisque tu dois nécessairement embrasser cette vocation, je ne veux pas te quereller au départ, et je vais te quitter maintenant pour faire mes préparatifs. Demain, je retournerai vers mes parents. Vous m'accompagnerez, n'est-il pas vrai, mon oncle ?

— Oui, sans doute.

— Et vous ne reviendrez ici qu'après mon mariage ?

— Assurément.

Quant à moi, je compte revenir te voir, Elisabeth, avant d'aller habiter l'Italie, et, je l'espère, alors je pourrai saluer en toi l'abbesse du monastère. Au revoir, à demain matin.

Elisabeth était congédiée ; elle s'éloigna.

Le lendemain, au moment où Diane allait quitter le monastère avec son oncle, Elisabeth vint lui faire ses adieux et lui offrir ses souhaits de bon-

heur. La fiancée était à peine émue par les graves circonstances où elle se trouvait ; elle embrassa la novice en souriant et lui dit :

— Adieu ; je ne te garde point de rancune pour l'ennui que tu me causes ; je te remercie des souhaits que tu m'adresses et j'en forme de bien sincères aussi pour ton avenir.

Puis, l'attirant à part, elle lui dit très bas : J'ai plein espoir de te voir sous peu reine de ce monastère. Valentin vient d'avoir une idée vraiment lumineuse à ton sujet. Il serait furieux s'il savait que je te dis cela. Il a eu ce matin une conférence avec sœur Béatrix et lui a déclaré la volonté de mon père, appuyée par la promesse du cardinal, de la faire abbesse d'un autre couvent et de te nommer à sa place dans celui-ci. Sœur Béatrix a reçu cette nouvelle avec une colère contrainte, et l'abbé lui a dit sévèrement :

— Si Elisabeth ne prononce pas ses vœux avant trois mois, vous seule, Madame, serez accusée de l'en détourner ; on pourra croire que vous usez de votre autorité sur elle pour l'empêcher de faire le premier pas qui doit la conduire à la position que vous occupez.

Il n'a rien dit de l'hésitation que tu as montrée ; si tu en manifestes quelque chose à sœur Béatrix, elle sera dans une curieuse perplexité à ton égard ; sans doute, il se passera des scènes assez étranges entre vous. Je te permets bien de la tourmenter un peu ; mais ne va pas trop loin.....

Elisabeth, troublée, balbutiait quelques mots d'étonnement, de crainte, lorsque l'abbé arriva auprès de sa nièce et lui annonça que le moment du départ était venu.

En prenant la main de Diane pour l'emmener, il dit avec un sourire à la novice :

— Au revoir ! A bientôt !

Quelques minutes après, l'oncle et la nièce galopaient joyeusement sur la route de Bellarmier.

IX.

Béatrix est seule dans le vaste parloir situé au rez-de-chaussée du couvent ; elle marche d'un pas irrégulier, allant et revenant le long des parois de cette sombre pièce ; tout en elle dénote une extrême agitation ; ses mouvements ralentis ou précipités ; ses mains, qui parfois retombent avec abattement, parfois se crispent sur sa poitrine ; ses regards anxieux, irrités, errant dans le vide.

Le frère et la fille du Comte, son seigneur, viennent de quitter le monastère ; après leur avoir fait des adieux pleins de respect, accompagnés de paroles de bénédiction, elle s'est retirée dans la grande salle, où nul ne peut entrer sans sa permission, et là, elle se livre sans contrainte à la révolte qu'il lui a fallu dissimuler.

Fille d'une grande maison que les guerres ont ruinée, Béatrix prit le voile, fort jeune encore, dans l'ordre de Ste Thérèse ; son âme, naturellement fière, plia, par ambition, devant le Comte de Bellarmier ; elle eut une habileté profonde pour servir ses vues politiques, en gagnant la confiance des pensionnaires élevées au couvent,

en les préparant à des alliances qui entraient dans les plans du suzerain ; elle atteignit bientôt son but ; le seigneur de la contrée la fit nommer abbesse du monastère. Cette situation nouvelle accrut ses moyens d'action ; le zèle intelligent qu'elle déploya lui valut l'approbation du Comte ; elle se vit influente ; elle se crut indispensable ; elle osa manifester sa volonté en face de celle du Maître. On ne lui témoigna nul mécontentement ; rien ne lui fit pressentir une disgrâce. Mais le jour vint où l'abbé de Bellarmier lui déclara de la part de son frère qu'elle serait, dans l'année même, nommée abbesse d'un monastère beaucoup moins important que celui de Ste Thérèse, et qu'elle devait être remplacée par Elisabeth, la fille des Vaudois !

L'indignation a grondé dans le cœur de Béatrix ; elle se voit, en face de la novice, dans la situation de Haman devant Mardochée. Valentin lui enjoint de la préparer à une prompte entrée dans l'ordre ; ce qu'elle connaît de la ferveur mystique d'Elisabeth la porte à croire que bientôt elle prononcera ses vœux avec enthousiasme ; elle ne sait pas si ses protecteurs l'ont instruite des grandeurs qu'ils lui destinent ; ce qu'elle sait bien, c'est qu'elle peut craindre une déchéance totale, dans le cas où le Comte soupçonnerait qu'elle détourne sa jeune vassale de prendre le voile, afin de conserver sa position.

Valentin le lui a dit : une autre serait alors nommée abbesse de Ste Thérèse, puis elle se verrait reléguée dans quelque couvent, ayant perdu son rang d'abbesse, en butte à la mesquine tyrannie d'une supérieure bien aise d'humilier une

ancienne rivale. Pour éviter un tel comble de malheur, elle doit se résigner, avec une tranquillité apparente, à descendre jusqu'au degré où le Comte veut bien encore lui conserver la dignité d'abbesse ; il faut qu'elle s'entretienne avec Elisabeth, sinon de son élévation future, du moins de la prononciation de ses vœux.

Frémissante encore, mais se composant une physionomie calme et ferme, Béatrix fait ordonner à Elisabeth de venir la trouver au parloir.

La novice se présente, pâle, abattue, respectueuse encore par habitude envers sa supérieure, malgré tout ce qu'elle sait depuis quelque temps.

— Ma fille, lui dit l'abbesse, je veux vous parler ce matin du sujet le plus grave et le plus sacré qu'une Mère supérieure puisse traiter avec une novice ; je crois le moment venu pour vous de prononcer les vœux qui, en mettant le sceau à votre pieuse consécration, vous confèreront tous les privilèges spirituels auxquels ont part les filles de Ste Thérèse. Autant qu'il est possible à l'œil humain de lire dans les cœurs, il m'a semblé discerner dans le vôtre une vocation sincère ; je dois maintenant chercher à vous préparer pour l'acte décisif qui vous engagera sans retour au Seigneur, et je désire même fixer avec vous le moment où vous prendrez le voile.

Elisabeth se souvient des dernières paroles de Diane, de sa révélation d'une menace faite par son oncle à l'abbesse, de son avertissement de ne pas aller trop loin dans sa résistance à Béatrix. Elle hésite à répondre.

La supérieure prend un ton plus impérieux.

— Pourquoi vous taisez-vous ? demande-t-elle.

— Ma mère, avant de prendre un engagement aussi sérieux, je souhaite de méditer, de prier.

— C'est là certainement ce que vous devez faire; c'est là ce que je vous conseille. Mais déjà depuis quelques années, depuis que vous êtes sortie de l'enfance, je vous ai nourrie des récits sacrés de la vie et de la mort édifiantes des vierges qui ont le plus honoré les ordres monastiques; vous avez grandi sous mes soins à l'ombre du sanctuaire ; vos prières sont montées chaque jour vers le Tout-Puissant, vers ses anges, vers la Ste Vierge et les bienheureux médiateurs qui peuvent vous obtenir les bénédictions du Ciel. Cette préparation que vous souhaitez, à laquelle je vous exhorte, est donc en réalité la continuation de la vie que vous connaissez déjà et qui est toute combinée pour vous disposer à la vocation religieuse. La seule chose que j'aie maintenant à examiner avec vous est celle-ci : Combien de temps doit-il s'écouler encore avant la prononciation de vos vœux ? Or, je crois ne rien précipiter, en fixant à trois mois ce grand acte de votre vie.

— Ma mère, il est vrai, depuis onze ans que ce cloître est mon asile, j'ai été dirigée par vous dans le sentier qui conduit à la vocation religieuse ; depuis quelques années, cette vocation s'est manifestée dans mon âme.... Toutefois, au moment de décider sans retour de toute mon existence, je vois plus solennel que jamais l'acte que je dois accomplir. Il est possible que dans trois mois je donne une réponse décisive ; mais je ne pourrais pas aujourd'hui promettre que dans trois mois je prendrai le voile.

— Et pourquoi ?

Elisabeth se trouble, balbutie ; elle ne peut prononcer aucune réponse claire.

— Je vois, ma fille, reprend Béatrix, que vous n'êtes pas préparée aussi complètement que je le supposais ; mon devoir est de vous aider dans cette œuvre sainte ; dès aujourd'hui j'y travaillerai avec vous. Je conseillerai ; j'ordonnerai ; vous obéirez, et bientôt, j'en ai l'espérance, une vierge de plus sera comptée parmi les filles bénies de Ste Thérèse.

La novice s'incline sans répondre.

Une pensée mauvaise a surgi dans l'esprit de l'abbesse, pensée inspirée par la jalousie et le désir de se venger. Elle vient de se dire que, pour un temps encore, Elisabeth demeure absolument soumise à cette autorité dans laquelle avant un an elle la supplantera ; elle veut humilier sa rivale sous le joug de son despotisme.

Imposante, la voix haute et brève, Béatrix enjoint à la fille des Vaudois de se livrer aux exercices par lesquels elle prétend l'élever vers la vie céleste. Longues oraisons, nombreuses heures passées à genoux, jeûnes, pénitences, services abjects à remplir dans le couvent : tel est le plan tracé à la novice par la supérieure.

La jeune fille sait qu'il lui faut obéir ; elle commence dès le sortir du parloir à parcourir la série de souffrances et d'humiliations, auxquelles elle essaierait vainement de se soustraire.

Dieu ne peut être vraiment honoré que par un service libre, par de libres sacrifices ; lorsque l'âme obéit et s'immole à une volonté humaine qui s'interpose entre elle et Dieu, elle perd

l'élévation, la noblesse et la joie ; elle ne peut être sublime ; elle n'est plus que brisée.

Et quel est l'état d'une âme qui commande, avec une arbitraire tyrannie, ce service forcé rendu à l'Éternel ?

C'est un des grands dangers spirituels du monachisme, que l'autorité immense accordée aux supérieurs des monastères, et la soumission sans réserve exigée de leurs subordonnés. Que faudrait-il être pour user sans abuser de ce pouvoir, presque sans contrôle, exercé sur tant de consciences ? Que faudrait-il être pour conserver l'esprit filial du christianisme, dans l'asservissement de toutes les actions ?

Béatrix opprimait Elisabeth sans pitié, par un principe de haine ; mais dans tout ce qu'elle lui ordonnait, rien n'outrepassait ce qu'elle avait le droit d'exiger d'elle, rien n'était en dehors des pratiques, des exercices, usités dans les couvents. L'abbesse la plus sincèrement pieuse, en blâmant son mobile si elle l'eût deviné, n'aurait pu rien blâmer au point de vue des statuts de l'ordre dans le mode de préparation ordonné à la novice. Sans doute, une abbesse connaissant réellement le cœur humain et la communion de Jésus-Christ, aurait compris le danger de diriger ainsi un jeune cœur ; mais au terme des lois monacales, rien n'était répréhensible.

Elisabeth privée de nourriture, passant une grande partie de ses journées prosternée dans la chapelle, sous la surveillance de quelques religieuses, contrainte à mille pénitences, à mille travaux humiliants, Elisabeth sent briser son énergie morale, sous la fatigue et la faiblesse

qui l'accablent. Elle ne se retrouve elle-même que dans les nuits de la cellule. Seule, alors, dans une insomnie agitée, elle mesure avec effroi l'abîme de son malheur ; elle voit se développer toujours plus fortes son horreur de la vie claustrale et sa résolution de ne jamais s'y engager par des vœux, quoi qu'il puisse advenir.

Parfois, elle pense avec amertume aux plaisirs que Diane goûte dans les fêtes du château, tandis qu'elle, la pauvre novice, fléchit sous les privations, la lassitude et le morne désespoir.

Plus souvent encore, elle revient avec une douleur exaltée vers ce temps de pieuses et mystiques extases, où son âme croyait monter sur des nuages d'or vers le Ciel, qui maintenant fuit à ses regards, perdu sous les brumes dont la main humaine a su l'envelopper. Tout s'éteint en elle : foi, espérance, amour ; elle assiste à sa propre mort, ou ne se sent vivre que par la souffrance.

Que lui sert de se dire : Béatrix n'a plus que peu de temps pour exercer ici l'autorité ? Puisqu'elle ne veut pas prendre le voile, elle ne remplacera pas Béatrix ; elle verra mettre à sa place une autre femme également puissante, peut-être également tyrannique.

Doit-elle désirer ou craindre le retour de l'abbé de Bellarmier ? La protègera-t-il contre les rigueurs de l'abbesse ? Usera-t-il aussi de son pouvoir pour contraindre sa vocation ?

Trois semaines se passèrent. Valentin arriva. Elisabeth eut d'abord la pensée de lui révéler les procédés de Béatrix à son égard ; une noble délicatesse la retint ; elle résolut de souffrir en

silence, d'attendre ce que devait lui manifester le frère du Comte en bienveillance ou en despotisme.

Valentin observa l'altération du visage de la novice, sa pâleur, son abattement ; il devina la haine cruelle de sa rivale ; Béatrix lui devint odieuse. Le jour même de son retour, il appela l'abbesse au confessionnal ; il l'effraya par la menace d'un renvoi immédiat du couvent, si Elisabeth n'était pas rendue au même genre de vie que les autres novices.

Dès le soir, Béatrix disait à la jeune fille qu'elle était laissée libre de participer aux repas, aux délassements de ses compagnes ; qu'elle n'aurait plus à remplir un service exceptionnel et qu'elle pourrait consacrer à la prière le temps qu'elle voudrait.

Elisabeth reçut cette communication avec le même silence qu'elle avait gardé trois semaines auparavant, en écoutant des ordres contraires.

Elle discerna l'influence de l'aumônier ; une lueur d'espoir brilla devant ses yeux.

Valentin montra un affectueux intérêt à la vassale de son frère ; il la fit venir au parloir et lui transmit les amitiés de sa nièce. Il lui offrit de sa part, comme présent de noces, deux statuettes d'Anges en marbre blanc, que le marquis Vincenzo d'Ugrandi avait apportées d'Italie à sa jeune épouse, et que celle-ci, avec sa permission, donnait à son amie d'enfance, pour qu'elle en ornât sa modeste cellule.

Pendant quelques jours, l'aumônier ne sembla occupé auprès d'Elisabeth que du soin d'effacer ce qu'elle avait pu souffrir par l'absolutisme de sa supérieure.

Mais le cours même des pratiques monacales devait amener bientôt la novice au confessionnal ; elle y rencontra l'abbé de Bellarmier, remplissant alors cette mission, qu'elle avait été apprise à considérer comme presque divine.

Tout s'était ébranlé dans les idées de la jeune fille ; elle ne pouvait ressentir en face de Valentin cette vénération qu'elle avait donnée à l'aumônier, son prédécesseur, que sa piété ignorante lui avait fait considérer comme l'intermédiaire réel entre elle et Dieu, dans l'absolution de ses péchés. Cependant, elle subissait encore le pouvoir d'une croyance qui avait longtemps gouverné son cœur ; elle se regardait encore obligée de révéler à son confesseur les secrets de sa conscience, s'il l'interrogeait à leur égard. Elle craignit qu'il ne l'amenât à révéler les rigueurs qu'elle avait subies pendant son absence ; mais l'abbé de Bellarmier la comprit sur ce point; il lui suffisait d'ailleurs d'avoir mis fin aux vexations dont elle avait souffert ; il aborda tout de suite le sujet qui lui importait le plus; il lui demanda si sa résolution était prise de prononcer ses vœux.

Elisabeth lui répondit négativement, ajoutant qu'elle ne pensait point avoir atteint le terme du délai qu'il lui accorda en partant pour le château.

Valentin avait été persuadé par sa nièce que le seul motif de l'hésitation d'Elisabeth était la crainte de n'être pas assez sanctifiée ; il combina toutes ses paroles de manière à la rassurer, à lever les scrupules que pouvait lui suggérer une âme timorée. La novice fut ainsi dispensée de lui dire ce qu'elle désirait le plus lui taire : sa défiance de la sainteté claustrale, son aversion

pour la vie de contrainte qui lui était faite dans le cloître.

Cependant, avec un langage, du reste, plein de douceur, l'aumônier se montra pressant dans ses exhortations d'abréger le délai permis. La novice sentait une volonté ferme, arrêtée, de lui faire prendre le voile, chez le prêtre, qui n'employait pourtant avec elle que des expressions de bénigne charité. Mais elle sortit du confessionnal sans avoir rien promis.

L'abbé de Bellarmier voulait évidemment écarter de son esprit toute crainte qui retardât la prononciation de ses vœux ; chaque jour, il avait pour elle des paroles encourageantes, affectueuses ; il semblait l'interroger par un regard anxieux sur ce qu'elle avait résolu.

Cela troublait toujours davantage Elisabeth ; mille pensées confuses se faisaient jour dans son esprit ; plus Valentin s'efforçait de la rassurer, plus il l'effrayait ; elle redoutait de lui dire sa résolution, et c'était lui, plus encore que Béatrix, qui lui inspirait la décision bien arrêtée de garder du moins la liberté de sa conscience dans la vie de réclusion qui lui était imposée.

Il y avait déjà quelque temps que le nouvel aumônier était installé dans le couvent de Ste Thérèse, lorsqu'un matin il fit demander Elisabeth, afin de conférer avec elle dans cette même salle basse, qui lui était donnée pour ses réceptions, comme elle l'avait été pour celles de sa nièce.

Il aborda la jeune fille avec sa douceur et sa courtoisie habituelles.

— Elisabeth, lui dit-il, vous le savez, c'est avec

un père en religion que vous venez parler ici. J'ai voulu décider enfin avec vous la grande question de votre prise de voile. Nous n'avions rien fixé pour le délai que je vous accordai au nom de mon frère ; ce délai maintenant est bien près d'expirer, car le Comte m'écrit de hâter l'acte solennel qui vous fera faire le premier pas vers la dignité abbatiale. Dites, êtes-vous décidée?

— Oui, Monsieur l'abbé.

— Que je suis heureux de l'entendre ! s'écria Valentin.

Elisabeth, écoutez-moi : j'ai déjà tout disposé avec le Comte, d'après l'attente presque certaine de votre entrée dans l'ordre de Ste Thérèse. Vous ne serez pas une abbesse ordinaire. Votre fief seigneurial et la protection de notre famille vous vaudront des privilèges exceptionnels. Ne pouvant habiter votre castel de Vélas, vous allez recevoir en échange un domaine dont vous jouirez librement. Auprès de ce monastère, touchant les murs qui entourent le jardin, il est un bois charmant, traversé par un ruisseau. Mon frère va faire construire en ce lieu, près de l'eau, sous les ombrages, une retraite où vous pourrez venir reposer enfin vos regards des sombres aspects de ce couvent, en contemplant de nouveau la campagne. Une porte, dont vous seule et moi nous aurons la clé, vous conduira du monastère à ce frais ermitage ; là, vous recevrez quelquefois ma famille ; là, vous pourrez lire, méditer, vous promener. Le mur de clôture exigé par votre situation, sera dissimulé dans l'épaisseur des taillis, et l'espace qu'il renfermera est assez vaste pour vous permettre d'oublier la limite qu'il devra marquer,

La novice regardait Valentin avec un extrême étonnement; elle n'avait jamais imaginé qu'il lui fût possible de recouvrer un peu de liberté, de revoir la campagne, en prononçant les vœux d'une perpétuelle claustration. Son visage naïf exprima de la reconnaissance.

— Eh bien ! dit en souriant l'abbé de Bellarmier, quand voulez-vous prendre le voile ?

L'heure était grave pour Elisabeth ; la résolution qu'elle avait crue inébranlable faiblissait devant le tableau séduisant de l'ermitage dans les bois ; mais une voix intérieure, plus forte que les sourires de la nature et que les effrois des sombres murailles, une voix lui dit de résister encore.

— Monsieur l'abbé, répondit-elle avec un léger tremblement qui s'effaça peu à peu dans une noble fermeté, vous m'avez demandé si j'étais décidée ; je vous ai répondu : Oui, et vous vous êtes mépris sur le sens de mon affirmation.

— Quoi ! il serait vrai ?....

— Il est vrai que je ne puis plus voir comme autrefois dans la vie monacale le moyen assuré d'aller au Ciel, l'expression suprême de la sainteté. Je n'ai pas choisi l'asile de ce couvent ; je le crus béni jusqu'au jour où Diane la première leva le voile de mes illusions. Aujourd'hui, mise en demeure d'entrer par ma volonté même dans l'ordre de Ste Thérèse, je sens qu'un tel acte m'est défendu par ma conscience.

— Que dites-vous, Elisabeth ? Ce n'est donc pas le scrupule sur une sanctification imparfaite qui vous fait hésiter en face de la vocation religieuse ?

— Non ; ce n'est plus cela. J'ai vu la droiture

et les pieuses aspirations de mon âme déçues par les réalités du monastère ; jamais, non, jamais, je ne prononcerai les vœux qui m'engageraient dans une existence que je réprouve.

— Y pensez-vous, Elisabeth ? Mais croyez-vous donc avoir le droit de rejeter la vie monacale ? Aujourd'hui, je vous prie encore de vous décider aux vœux que vous repoussez ; demain, je puis vous ordonner cette décision en mon propre nom et au nom de mon frère. D'ailleurs, vous le savez ; déjà je vous l'ai dit, jamais les portes de ce couvent ne s'ouvriront pour vous ; le Comte, en vous le donnant pour asile, vous y a consacrée sans retour. Un choix, un seul vous reste : vivre toujours novice dépendante, ou devenir bientôt souveraine en ces lieux. Comment, Elisabeth, pouvez-vous hésiter ?

— S'il est vrai que mes jours doivent s'écouler dans ces murs qui m'oppressent, eh bien ! du moins, je veux y être sans aucune adhésion de ma volonté. Novice, n'importe à quel âge, je resterai dans la situation morale où je suis à cette heure ; je pourrai dire que je vis au couvent de Ste Thérèse par la volonté de mon suzerain ; mais je n'aurai chargé ma conscience d'aucun acte qui me lie à l'existence monacale. Ne m'ordonnez jamais, oh ! je vous en conjure, ne m'ordonnez jamais, ni vous, ni votre frère, de prononcer des vœux qui révoltent mon cœur. Dieu est au-dessus de nous ; craignons de l'offenser, vous par un tel ordre, moi par une telle soumission.

Elisabeth est devenue imposante ; son regard noble et grave, sa voix émue et ferme, tout en

elle fait craindre à l'abbé qu'elle ne fléchisse pas devant la volonté seigneuriale. Troublé, inquiet, il veut essayer encore de la faire entrer dans son plan.

— Ma jeune sœur, écoutez, lui dit-il, il ne faut pas vous laisser impressionner par les circonstances que vous avez traversées depuis quelques mois. Sans doute, je le comprends, il fut amer pour votre âme si pieuse de voir détruire les illusions qu'elle s'était faites sur la sainteté de tout ce qui porte l'habit religieux. Diane n'aurait pas dû vous faire de telles révélations ; vous êtes trop sensible pour les écouter sans en beaucoup souffrir. Et puis, Béatrix, je le sais, a été très rude envers vous ; un bouleversement bien naturel s'est fait dans votre cœur, en face d'une telle représentante de la sainteté idéale que vous aviez rêvée. Mais portez vos regards en avant ; quelques jours encore, et Béatrix aura quitté ce monastère ; véritable reine ici, vous pourrez ordonner, vous pourrez défendre. Que de mal vous empêcherez, que de bien vous saurez produire !

— Monsieur l'abbé, une fois je nourris cette dernière illusion, je crus une réforme possible dans ce cloître. Aujourd'hui, je ne me sens nulle vocation pour l'opérer. Non, je n'ai plus foi dans l'excellence de la vie monastique ; je ne puis l'embrasser et la présenter comme la voie la plus directe qui puisse nous amener aux Cieux.

Et, joignant alors les mains dans un élan de douleur :

— Oh ! je vous en supplie, s'écrie-t-elle, laissez-moi sortir de ce couvent ! Laissez-moi connaitre

la vie à la campagne, sous le ciel ! Pauvre fille, privée d'héritage, croyez-le, je pourrai voir sans envie mon castel aux mains de votre famille. Je travaillerai pour vivre, s'il le faut ; je resterai fidèle et reconnaissante envers le Comte de Bellarmier, Diane et vous, Monsieur l'aumônier ; mais, de grâce, rendez-moi la liberté !

Valentin recule avec effroi.

— Elisabeth, dit-il, ce que vous demandez n'est pas en mon pouvoir ; votre liberté ne m'appartient pas ; mon frère seul en dispose, et je vous ai déclaré sa ferme volonté ; ce que je puis pour vous, c'est d'adoucir la vie de recluse qui vous est présentée ; tout-à-l'heure je vous ai dit mon projet de vous ouvrir une issue de ce couvent vers de frais et charmants bocages; je puis offrir cela ; mais c'est tout ce que je puis offrir. Je vous en conjure, Elisabeth, laissez-vous réconcilier avec l'existence qui vous est faite ; n'écoutez pas toutes ces voix qui ne vous ont que trop parlé depuis quelque temps. Savez-vous donc tout ce que vous auriez à souffrir dans cette vie, dont un seul point, la liberté, fascine vos regards ? Savez-vous ce que c'est que d'être noble et pauvre jeune fille dans le monde ? Que d'humiliations, de chagrins, de tentations, il vous faudrait affronter ! Restez, croyez-en mon conseil ami, restez dans le sûr asile de ce monastère, que bientôt vous gouvernerez ; restez dans cette simple abondance qui vous est assurée ; jouissez de l'influence, des privilèges, que vous garantissent la restitution de vos domaines et la protection de ma famille. Laissez-moi vous consoler, vous guider, vous parler d'espérance.

Elisabeth balbutie quelques expressions de gratitude. Elle se rend bien compte de la position subordonnée de l'abbé, des limites posées à ce qu'il peut faire pour elle. Mais elle commence à comprendre qu'il veut peut-être encore plus fortement que son frère la voir abbesse de Ste Thérèse.

Elle sortit de cet entretien le cœur plein d'agitation et de crainte. L'aumônier, celui qui, chaque jour, au sacrifice de la messe, lui apparaissait revêtu du pouvoir de faire descendre sur l'autel la Victime divine, celui que les offices sacrés lui présentaient comme médiateur entre le ciel et la terre, celui-là, dans l'épanchement de l'affection, ne lui avait rien dit du dévouement au Christ ; il lui avait présenté la vie claustrale comme une nécessité de sa situation ; il lui avait offert pour l'adoucir quelques charmes terrestres, et tout en lui témoignait l'ignorance profonde de la vie spirituelle.

Plusieurs fois, au confessionnal et dans la salle basse, il insista encore auprès d'Elisabeth pour obtenir qu'elle prononçât ses vœux, et toujours en n'usant avec elle que des assurances de son amitié protectrice et de toutes les promesses qu'il pouvait lui faire d'embellir la vie cloîtrée, seule offerte à son avenir.

Valentin ne se doutait pas qu'il creusait ainsi, dans l'âme droite et noble de la novice, l'abîme le plus profond qui pût la séparer de la vocation religieuse ; car il achevait de détruire chez elle toute croyance à la sainteté de cette vocation.

X.

L'hiver s'est écoulé, le printemps est de retour.

Une belle aurore se lève sur le couvent de Ste Thérèse ; les premières lueurs du matin pénètrent dans la cellule d'Elisabeth.

Elle dort encore ; après une insomnie bien longue, l'accablement du sommeil l'a gagnée vers la fin de la nuit. Elle est étendue sur son lit de planches ; les flots de ses cheveux noirs voilent à demi son front pur, entourent son noble et beau visage.

Enfant ! que ne peux-tu dormir sous les yeux d'une mère ! A tes chastes regards, à tes lèvres caressantes, il faudrait offrir dès le réveil la femme qui priait auprès de ton berceau et dont la main devrait te guider encore au sentier de la vie.

Qu'est-ce qui t'est donné pour remplacer ta mère ? Qu'est-ce qui t'attend au réveil ? Une supérieure haineuse. Un prêtre, dont la protection, en s'imposant à toi, t'effraie plus que la haine de ta rivale.

Ames contemplatives, emportées sur l'aile des mystiques pensées jusque dans les profondeurs des monastères, aviez-vous songé aux périls que laisserait après vous un système rêvé, organisé, sans consulter la révélation écrite de l'Eternel ?

Que de tentations, que de pièges dans l'existence anormale de la captivité monastique, dans le brisement des affections légitimes du cœur !

Un jet de lumière pourpré s'élance dans la

cellule ; joyeux enfant du matin, il a franchi les murs sévères, passé à travers la petite fenêtre, et maintenant il se joue sur le front, sur les yeux de la jeune recluse ; elle ouvre ses paupières, mais elle ne sourit pas au frais salut de l'aurore ; son regard vague, angoissé, se promène autour d'elle.

Ici, elle voit une poétique Madone ; le Comte de Bellarmier lui en fit cadeau le jour de sa première communion. Là, ce sont les Anges suaves, aériens, que Diane lui a donnés comme présent de noce. Il y eut un temps où ces trois figures célestes furent ornées chaque jour de fleurs ou de feuillage par les mains de la novice.

En face, un crâne et des ossements sont attachés à la muraille, au-dessus d'un prie-Dieu ; sur ce prie-Dieu est ouvert un livre d'heures à gravures enluminées ; la croix d'un chapelet marque comme un signet sacré le passage qu'il faut lire.

Mais, depuis bien des jours, le livre n'a pas été lu, le prie-Dieu n'a pas été occupé, les fleurs des statuettes se sont flétries.

Elisabeth se lève ; d'abondantes larmes s'échappent de ses yeux ; elle s'efforce d'étouffer les sanglots dont le bruit la trahirait peut-être. Puis, après cette première explosion d'une poignante douleur, les pleurs coulent plus calmes sur son visage ; elle dit tout bas :

— Souffles légers du matin d'un beau jour, vous caressez mon front sans rafraîchir mon cœur. En vain, l'étoile matinière brille encore à mes yeux ; en vain, le nuage empourpré flotte au-dessus des murs du monastère ; plus rien pour

moi dans tous ces charmes dont ma pensée se berça si longtemps. Hélas ! comment le nuage et l'étoile, le soleil, les fleurs, la brise, offriraient-ils encore quelque joie à mon âme, lorsque sa vie détruite, ses éléments dispersés et perdus, la laissent comme l'urne vide où ne brûle plus l'encens ?

Elle se demande, la jeune fille, s'il est vrai que ses pensées abusées aient erré dans les illusions de l'innocence et l'aient nourrie d'un ravissant idéal, tandis qu'il n'existerait qu'une affreuse réalité.

Cette Vierge aux regards si doux, ces Anges aux blanches ailes, ne sont-ils donc rien ? Rien que la forme prise un jour par l'inspiration d'un artiste.... un artiste qui rêva comme rêvait la novice, en des jours d'heureuse ignorance ?

Ceux dont les hommages honorent chaque jour les Anges et les Madones de la chapelle, ont effrayé Elisabeth, en dévoilant à ses yeux le mal que leur âme caresse, sans crainte et sans remords.

Elle s'approche des statuettes de marbre blanc. Qui représentez-vous ? dit-elle avec un mélange de douleur et d'amour. N'existe-t-il donc ici-bas ni pureté, ni foi sincère ? L'amour céleste, le céleste espoir, dont j'ai longtemps vécu, ne feraient-ils pas battre un autre cœur sous les Cieux ? Mais qu'est le monde ? Qu'est la terre entière ? Ce que Diane m'a dit, sans doute. Un centre, une vie, où mon âme serait étonnée et reculerait de dégoût, comme elle le fait ici, devant ce qui s'offre à elle sous les voûtes de ce couvent.

Un sanglot déchirant s'échappe de son sein.

Dans la morne existence qui lui avait été faite, elle sut être heureuse encore par de pieuses extases ; elle crut voir la sainteté régner en souveraine dans le cloître. Souvent prosternée devant les images des humains béatifiés, des Anges bienheureux, elle crut retrouver le reflet de leur esprit dans l'austère et paisible recueillement de la chapelle et de la cellule ; elle crut sentir palpiter sous les voiles des novices et des sœurs, le cœur brûlant d'adoration de ces vierges et martyres, auxquelles s'adressait sa prière, pour lesquelles elle tressait des fleurs.

Elisabeth essaya d'arracher de devant ses yeux l'illusion qui lui dérobait la vérité ; elle refusa de voir ; elle ne contempla que les statues et les tableaux sacrés ; elle n'écouta que les paroles dévotes, les chants pieux, les sévères discours. Mais il est venu, le moment où, l'illusion s'effaçant enfin, lui a laissé sonder les abîmes qu'elle recouvrait.

Depuis lors, le soleil et l'étoile se sont bien des fois succédé dans les cieux, et la jeune fille n'a pas connu de nuits au sommeil paisible, de journées embellies d'espoir. Lorsqu'elle a voulu recouvrer la paix dans les pieuses contemplations, dans les tendres prières, elle a toujours été poursuivie par l'image de ceux qui feignent l'adoration, qui célèbrent les mystères et bouleversent sa foi, en manifestant le péché, sans crainte de l'enfer, sans désir du Ciel.

Et c'est maintenant qu'on lui demande de s'engager par des vœux éternels dans la vie du couvent ! Du sein de sa mondanité, de ses plaisirs, la famille de Bellarmier lui ordonne de

mourir au monde et de se consacrer pour jamais à une divinité dont le sens lui échappe.

Elle n'a pas cédé ; elle est trop loyale pour exprimer des sentiments qu'elle n'a plus ; elle ne veut pas que les promesses de ses lèvres enchaînent son existence à quelque chose de vague, de vide peut-être, car elle se demande si la foi n'est point seulement une forme de la rêverie, que la vue de la réalité fait évanouir.

Elisabeth regarde avec une sorte de défi ce monastère, cette chapelle, dont les toits gothiques s'étalent aux feux de l'aurore. Qu'ont-ils à lui dire ? Qu'est-ce qu'ils recouvrent ? La dissimulation, la violence, le mal sous bien des formes. Qu'offrent-ils de vraie lumière, de véritable espérance ? Ce mot sacré de religion n'exprimerait-il que les douces illusions des âmes juvéniles ?

Mais, soudain, elle est saisie par cette pensée : Il existe une réelle puissance des convictions religieuses, puisqu'il est un peuple qui s'oppose à l'Eglise romaine, malgré les supplices. Ces supplices, ils lui furent présentés comme des actes de foi ; mais qui donc fait preuve de foi : ceux qui les infligent, ou ceux qui les subissent ? Ce peuple, elle lui fut ravie ; c'est chez lui que son père et sa mère ont trouvé un refuge.

Quel vif souvenir fait tout-à-coup renaître le passé à ses yeux !... Sa mère la berce doucement sur son cœur... Son père la porte dans ses bras... Ses frères jouent avec elle... Et voici sa demeure : Une tourelle tapissée de jasmin... De grands arbres ombrageant une allée... Un parterre

émaillé de fleurs, où volent des abeilles et mille petits oiseaux... Un verger où ses frères lui cueillent des fruits... Un ruisseau près duquel des saules recouvrent un banc, où son père vient s'asseoir... Sa mère sort de la tourelle, apporte un gros livre, s'assied auprès du père... Ils lisent. Elle les regarde en faisant un bouquet... Ils l'appellent... Elle balbutie quelques mots au manuscrit où ses frères lisent couramment. Ce qu'ils lisent ainsi, ce sont des paroles du Christ, des récits de sa vie.

Et c'étaient là des hérétiques, lui ont dit Béatrix, Diane et Valentin !

Caresses du berceau ! Amours de l'enfance ! Elisabeth a pu vous oublier en des heures d'extase et même chasser votre souvenir par des scrupules exaltés.... Mais vous reparaissez maintenant comme la seule vision à laquelle elle puisse croire ; vous venez lui témoigner qu'il est encore quelque chose de pur, d'aimable, de sacré, sur cette terre inconnue à son cœur.

Les tintements de la première cloche se sont fait entendre ; Elisabeth tressaille.

— O cloche du matin ! dit-elle, je t'aimais autrefois ; tu me redisais de doux souvenirs ; tu me promettais des heures bénies. A présent, tu n'es pour moi que le son impérieux auquel la crainte me fait obéir.

Elle va franchir sa petite porte ; mais alors, tournant encore ses regards vers la fenêtre où pénètrent la lumière et les souffles du matin, elle murmure :

— Pourtant, je voudrais être bonne, être

aimante, tout pardonner, vivre de paix, me nourrir d'espérance.

Elle sort ; son cœur sait battre encore pour des aspirations généreuses, et se gonfle de pleurs que ses yeux retiennent avec peine.

Elle traverse le jardin. Déjà Marcel est à l'ouvrage ; cette figure honnête et débonnaire a souvent reposé son esprit ; souvent, l'humble vieillard lui a semblé compatir à sa tristesse. Et ce matin, elle le regarde avec un intérêt affectueux, une émotion attendrie ; n'est-ce pas lui qui en un jour bien grave, le jour de sa première entrevue avec l'abbé, a soudain éveillé chez elle le souvenir de son fidèle Pierre, du castel natal, de tout le pur et doux bonheur de son enfance ?

Mais elle doit passer rapidement ; il faut entrer à la chapelle pour assister à la messe.

La novice frémit en voyant l'abbé de Bellarmier remplir l'office de sacrificateur du Christ, en voyant la supérieure et plusieurs nonnes recevoir dévotement l'hostie. Souvent, elle s'indigna de cette profession hypocrite de la piété ; elle se demanda ce que pouvait avoir de bon un système qui rend possible tant de mal sous de tels dehors religieux ; mais, plus que jamais peut-être, elle sent tout l'odieux d'un tel désaccord entre la profession extérieure et les actes de la vie ; car ses pensées de la cellule continuent d'agir sur elle.

La messe est terminée ; le prêtre a quitté la chapelle ; l'abbesse est sortie, suivie de presque tout le personnel du couvent. Quelques religieuses restent seulement encore, récitant des prières, prosternées sur les dalles du chœur.

Elisabeth est aussi restée dans l'oratoire monacal, et, s'avançant dans une allée à gauche de la nef, séparée des nonnes par les piliers gothiques, elle se voit bien réellement seule. Alors, elle s'arrête, et demeure quelque temps debout, immobile, au milieu des vierges et martyres, des anges, des saints, dont les images se groupent à ses yeux sous les reflets des vitraux peints, où se jouent les rayons du soleil matinal.

Pâle, agitée en son silence, la jeune fille semble concentrer tout le feu de son âme dans le regard qu'elle promène sur les objets qui l'environnent. Elle ne voit plus flotter par la pensée, dans le vide des airs, ces séraphins, ces bienheureux, ces vierges, dont elle a pour un temps peuplé sa solitude, animé les veilles de ses nuits, charmé les ennuis de ses jours.

Elle dit : — Moi aussi, si j'avais été statuaire ou peintre, n'aurai-je pas cent fois représenté des êtres célestes ? Tout ce que je vois ici n'est peut-être que la forme de beaux rêves, fixée dans le marbre ou sur la toile par une main habile.

Elle lance un sourire de triste dédain à ces images, devant lesquelles elle ne se prosterne plus.

Son ignorance de la révélation divine et de la vérité historique, jette dans son esprit une grave confusion entre la réalité et la fiction légendaire ; elle ne voit pas plus de motifs pour croire à l'existence la mieux constatée des êtres bénis représentés dans la chapelle, que pour croire aux récits fort peu authentiques qu'elle entendit à leur sujet par ceux qu'elle n'estime plus. Les croyances qu'elle avait eues jusque-là étaient toutes fondées sur la confiance que lui inspiraient

ceux qui les enseignaient, et maintenant elles se sont enfuies de son cœur avec cette confiance. Le petit nombre de nonnes vertueuses qu'elle connaît encore est sans influence sur ses convictions. Elle se dit :

Ou bien, elles sont abusées comme je le fus un jour ; ou bien, elles craignent comme moi de manifester leurs véritables sentiments.

Elisabeth voit alors passer devant ses yeux tout le cortège des souffrances qu'elle a dévorées depuis quelques mois : c'est Béatrix et sa tyrannie ; c'est Valentin et sa parole insidieuse ; c'est la résistance désespérée qu'elle leur oppose.

Voilà ce qu'ils ont fait, voilà ce que j'ai fait, murmure-t-elle. Que feront-ils encore ? Que serai-je amenée à faire ? Je l'ignore ; mais ce que je sais bien, c'est que je grandirai en aversion, en mépris, s'ils grandissent en despotisme.

Une admiration mêlée de terreur la saisit en contemplant son âme.

Il n'est plus là ; *elle* n'est plus là, dit-elle ; leur oppression me laisse une heure libre ; je respire, je me vois moi-même. Et qui suis-je donc ?

La souveraineté de la pensée commence de se révéler à elle. Plus libre sous des chaînes cruelles que sous les fleurs mystiques dont elle fut enlacée, elle se sent dégagée de tout ce qui l'enserra. Et quelle puissance éclate tout-à-coup dans sa nature ! Avec quelle énergie elle s'élance intrépide, en face du danger !

Mais ses regards s'arrêtent avec effroi sur l'abîme qu'elle découvre en son cœur, jusque-là si aimant et si doux. A présent, elle est toute à un rude courage, à une inflexible volonté. Le com-

bat et la victoire grandissent son être moral, mais dévoilent à sa vue intérieure des facultés aussi terribles que vastes.

Elle s'était crue paisible, rêveuse, humble et soumise ; elle sent qu'il est beau, qu'il est noble, de pouvoir être ainsi, que c'est là certainement une des formes du bonheur. Et maintenant, elle s'arrête émue devant les régions encore inexplorées de son âme ; elle comprend ce que les circonstances extérieures peuvent manifester des mystères intimes de l'esprit.

Mais soudain, ses yeux rencontrent le visage inspiré de la statue du Christ ; elle est là, dans une chapelle latérale, tout près de la novice. Cette figure auguste, que l'artiste semble avoir animée d'un souffle divin, rappelle soudain Elisabeth à ses pensées les plus douces, les plus suaves; le tumulte de ses émotions s'apaise; elle ressent encore de l'amour, de l'espoir. Un sourire d'attendrissement, un regard d'adoration, éclairent ses traits.

Seigneur Jésus ! murmure-t-elle en laissant tomber quelques larmes, vos adorateurs, réunis en ces murs, vous insultent par leurs actions mauvaises ; ils vous mentent ; ils trompent la terre ; ils irritent les Cieux. O Christ ! n'êtes-vous pas la perfection de l'ineffable charité ? N'inspirez-vous pas tout ce qui est pur, tout ce qui est saint ?

Le marbre italien, sculpté d'un ciseau puissant, était devenu l'expression suprême de ce qu'Elisabeth pouvait croire encore du monde invisible ; c'était le seul aperçu qui lui restât de l'amour divin ; c'était la dernière rafale de souffle pieux qui caressât encore son jeune cœur.

Charme et danger de cette représentation de la divinité que l'Eternel a défendue ; un art exquis personnifie dans un chef-d'œuvre l'Être que l'on doit adorer en esprit. Lorsque, seule dans sa cellule, la novice pensait au Christ, son cœur ne montait point jusqu'au Sauveur lui-même; son imagination ramenait devant ses yeux la statue de la chapelle.

A cette heure de doute, où son esprit incline à ne plus voir que des rêves poétiques, partout où naguère elle voyait les objets de sa foi, à cette heure, Elisabeth se rappelle toutes les notions qu'elle possède sur la personne et l'œuvre de Jésus-Christ. Mais le Rédempteur et la Rédemption ne lui sont point apparus dans la vive et simple lumière du Nouveau-Testament; elle ne les connaît que par de courts fragments des Evangiles, entremêlés de récits légendaires et de commentaires humains. Ainsi, là encore, pour elle, vague, doute, défiance.

Pourtant, et c'est la gloire suprême du Christianisme, quelque chose que l'on fasse pour en voiler la splendeur sous des légendes et de fausses déductions, un trait demeure, et la puissance en est infinie : Dieu se faisant homme pour souffrir et mourir afin de nous sauver. Que d'âmes, avec cette seule notion reçue par la foi, ont franchi toutes les barrières que des docteurs humains avaient élevées entre elles et le cœur paternel de Dieu, entre elles et la ferme espérance du Ciel!

La novice, dans ce moment grave et douloureux, arrête sa pensée sur les souffrances et la mort du Sauveur; elle n'en comprend point toute

la portée pour son salut, elle ne se rend pas compte du degré de foi qu'elle doit leur accorder ; mais pour elle, l'affligée sans consolateur, c'est une lueur d'adoucissement et d'espoir, que l'idée d'un être divin souffrant et mourant pour elle. Elle voudrait croire, et ses doutes lui pèsent comme un remords ; une sorte de crainte la saisit ; il lui semble que Jésus lui reproche de ne pas espérer en lui.

Mais le matérialisme et la superstition, mêlés à toutes ses notions religieuses, affaiblissent cet élan de repentir et de confiance. La statue est belle, inspirée ; elle n'est pas Dieu.

L'âme de la jeune fille se perd dans le vague, et son malheur est positif.

Frissonnante, angoissée, elle quitte la chapelle, tournant encore vers l'image du Christ un regard de douleur, d'amour et de regret.

XI.

Les beaux mois du printemps se succédèrent, et la jeune recluse, privée des scènes bienfaisantes de la nature, ne retrouva pas dans le monastère la paix qui l'avait fuie.

Béatrix, contrainte de subir en silence le despotisme de l'aumônier, frère de son suzerain, Béatrix irritée, haineuse, fit peser sa colère sur Elisabeth, aussi souvent qu'elle crut possible de tromper la protection de Valentin ; parfois, au contraire, elle flatta la jeune fille, pour s'assurer son silence ; elle lui dit qu'elle céderait avec bon-

heur la charge d'abbesse de Ste Thérèse, à la jeune sœur aimée à si juste titre par la famille de Bellarmier. Elisabeth discernait trop bien que la crainte seule adoucissait la supérieure, pour lui savoir le moindre gré de ses paroles caressantes, et le rôle à double face que l'on jouait ainsi avec elle accroissait sa défiance et son mépris.

La novice pensa-t-elle alors que toutes les abbesses n'étaient pas comme Béatrix, et que la dissimulation, la méchanceté, la tyrannie, n'étaient pas nécessairement liées à la charge de supérieure ? Les points de comparaison lui manquaient ; ce qu'elle connaissait de l'humanité, c'était seulement ce qui en était abrité dans le couvent de Ste Thérèse.

Elle ne vit bien qu'une chose ; elle la vit juste : c'est que le monastère rendait possible cette tyrannie de l'abbesse, et tendait, par les souffrances et les craintes dont le pouvoir même ne la garantissait pas, à développer en elle la méchanceté et la dissimulation. Donc, à la pensée de devenir elle-même abbesse, toute la droiture de son sens moral se souleva et lui fit préférer la lutte à une lâche condescendance.

Valentin avait fini par deviner les scrupules de conscience qu'il éveillait chez la novice ; il prit le ton dévot ; il affecta de gémir sur le refroidissement du zèle d'Elisabeth ; il feignit de croire qu'elle était tentée par des désirs de liberté mondaine ; il l'exhorta pieusement à se consacrer à la vie monastique, ainsi que lui-même s'était consacré à la prêtrise.

Il était trop tard pour qu'Elisabeth se laissât abuser par de tels semblants de piété ; elle ne vit

qu'une hypocrisie redoutable dans le changement de langage de l'abbé.

Quant à lui, elle avait un point de comparaison qui lui manquait pour Béatrix ; elle avait connu un autre aumônier, son prédécesseur, homme sincère, respectable, dont le seul tort aux yeux du Comte était de manquer d'habileté, de souplesse et de haute naissance, ce qui l'avait fait reléguer dans un prieuré de campagne. La novice ne se disait donc point que tout aumônier dût être nécessairement tel que Valentin ; mais elle se dit, et cette fois encore avec justesse, que mauvais est le système où l'homme peut réunir autant de vices et autant d'autorité spirituelle, que le faisait l'abbé de Bellarmier.

Autre chose encore indignait la jeune fille : du milieu de son bonheur, de ses jeux, Diane lui écrivait souvent, la pressant de prononcer ses vœux, afin qu'elle pût la voir abbesse avant de quitter la Provence.

Et même un jour, le Comte lui adressa une lettre pour lui ordonner de prendre le voile, si elle ne voulait pas encourir sa disgrâce. Elizabeth fit plus d'une réflexion amère sur les *accommodements* des gens du monde avec le Ciel, sur cette délégation de renoncement, confiée par certaines familles seigneuriales aux hôtes des monastères que protège leur facile dévotion.

Un jour, on annonça au couvent de Ste Thérèse l'arrivée de la marquise d'Ugrandi ; Diane venait sans son époux, dire adieu à ses compagnes d'enfance, avant de partir pour le Piémont. Elisabeth, très émue de la revoir en de telles circonstances, ne put entièrement lui cacher le refroidissement

de son affection ; mais la noble dame ne sembla pas s'en apercevoir et fit l'accueil le plus amical à la novice. Dès qu'elle fut un peu reposée du voyage, elle conduisit Elisabeth à la salle basse, qui avait été si souvent témoin de leurs conversations ; là, seule avec sa protégée, la jeune marquise lui dit :

— Une dernière fois, je puis te parler encore ; une dernière fois, je viens t'offrir la faveur exceptionnelle que mon père veut te faire accorder dans la nomination d'abbesse de Ste Thérèse. Depuis un an, tu fais prolonger de semaine en semaine le délai que mon oncle te promit à mon départ ; mais il est temps d'en finir, et je veux croire qu'heureuse et reconnaissante, tu recevras de nos mains la croix abbatiale. Parle, dis-moi quelle réponse je dois transmettre de ta part à mon père ?

Elisabeth attacha sur Diane le regard profond de ses grand yeux noirs.

— Savez-vous, lui dit-elle, tout ce que j'ai souffert ici, tandis que vous goûtiez mille plaisirs au sein de votre famille ? Ah ! Diane, Diane, j'aime à croire que vous n'imaginez pas à quelle vie je suis condamnée. Vous savez, il est vrai, comment les jours s'écoulent dans le monastère ; mais pendant que vous l'habitiez, vous aviez la perspective d'en sortir bientôt, pour retrouver l'existence du castel. Comment vous figureriez-vous ce que j'éprouve à la pensée de ne jamais franchir l'enceinte de ces murs sinistres ? Vous me demandez une réponse définitive, eh bien ! je vous la donne : S'il y a dans votre cœur quelque affection vraie pour moi, votre amie d'enfance,

si le Comte veut agir paternellement envers la jeune fille privée de toute autre protection que la sienne..., sauvez-moi de ce couvent !

Diane fit un mouvement de surprise et de colère.

— Ne vous étonnez pas, ne vous irritez pas, reprit Elisabeth, toujours plus animée. Si vous aviez souffert un mois ce que je souffre depuis un an, vous parleriez comme je le fais. Oh ! je vous en conjure, Diane, par tout ce qu'il y a de sacré, sauvez-moi de ce couvent ! Que le Comte garde mon héritage ; je consens à travailler pour vivre, à embrasser la profession qu'il me choisira ; je le bénirai, quelque difficile que soit mon existence, pourvu qu'il m'arrache de cette affreuse prison !

Diane ne put se défendre d'émotion à ce cri de douleur ; mais, reprenant bientôt une physionomie calme et souriante :

— Ecoute-moi, dit-elle à la novice ; je regrette infiniment que tu aies été rendue malheureuse, et Béatrix pourra nous le payer un jour ; mais consens tout de suite à prononcer tes vœux, et Béatrix est éloignée, et tu peux, souveraine en ce monastère, oublier, par le charme de la puissance, les angoisses de l'oppression.

— Non, Diane, non, je ne prononcerai pas mes vœux ; car aujourd'hui, la seule pensée d'un tel engagement révolte ma conscience.

— Qu'est donc devenu ce zèle pieux qui te faisait aspirer à la profession monastique ?

— Ah ! c'est ici ma douleur la plus grande. Ce que vous m'avez dit, ce que j'ai vu moi-même, tant de péchés avec tant de pratiques dévotes, oui, cela troublant mon cœur et me faisant douter

de la sainteté du cloître, cela m'a décidée à ne jamais faire profession. Cette captivité que l'on m'impose, ces murs qui s'élèvent entre moi et le reste de la terre, m'attristent moins encore que les déceptions de ma foi. Je puis, s'il le faut, accepter la souffrance, mais je ne puis consentir à un acte où je vois un mensonge ; car ces filles de Ste Thérèse, cette abbesse, que des vœux semblent lier à Dieu, à la vie céleste, elles ont gardé dans leur âme un mal qui m'effraie. Diane, je vous suppliais tout-à-l'heure, au nom de votre amitié pour moi, je vous supplie à présent, au nom de votre salut, au nom de la sincérité même de l'obéissance que vous devez à Dieu ; ne me laissez pas en proie à d'affreuses tentations ; permettez-moi d'être chrétienne libre sous le ciel, sans joug qui m'oppresse, sans hypocrisie qui m'inquiète, sans promesses que je redoute. Diane, par amour de mon âme et de la vôtre, faites-moi sortir de ce monastère !

Pour la marquise d'Ugrandi, l'heure était décisive ; amie sincère et sincère chrétienne, elle eût ouvert à Elisabeth la porte du cloître, elle l'eût emmenée avec elle au château, elle eût intercédé en sa faveur auprès de son père. Mais le despotisme seigneurial et les préjugés fanatiques ne lui laissèrent même pas un moment d'indécision. Son visage n'exprima qu'une irritation hautaine ; elle répondit :

— La ferme volonté du Comte mon père est que tu prennes le voile ; il ne te rendra jamais à la vie du siècle ; il ne te permet de choix qu'entre l'obscure existence du noviciat et le rang brillant d'abbesse. Je te laisse encore vingt-quatre heures

pour réfléchir ; demain, je quitte le monastère, et, si tu n'as pas cédé avant mon départ, tu resteras toute ta vie dans les rangs inférieurs des nonnes ; tu obéiras au lieu de commander..... Je n'ai rien de plus à te dire.... Adieu.

Diane se hâta de rapporter à son oncle l'entretien qu'elle venait d'avoir avec Elisabeth ; il l'écouta, sombre, agité, puis il lui dit :

— Vous avez eu trop de condescendance en permettant à votre vassale la possibilité d'un refus. Il faut qu'elle prononce ses vœux ; il faut qu'elle soit abbesse, et cela dès demain ; je saurai l'y contraindre.

— Et comment ?

— Vous allez le voir.

Peu d'instants après, Valentin introduisait Béatrix et la novice dans la salle où Diane les attendait ; quand il eut refermé la porte, s'adressant d'abord à la supérieure :

— Madame, lui dit-il, le temps de votre autorité dans ce monastère sera fini demain. Demain, Elisabeth sera reconnue abbesse de Ste Thérèse, et vous partirez pour le couvent dont vous devez prendre la direction.

Béatrix resta pétrifiée d'étonnement.

La novice s'écria : — Est-ce possible, puisque je n'ai pas fait profession ?

L'abbesse, retrouvant la faculté de faire une objection, dit à son tour :

— Alors même qu'Elisabeth ferait profession ce soir, elle ne pourrait pas dès demain être nommée supérieure du couvent.

Valentin les regarda toutes deux avec un sourire hautain.

— Ce que j'ai dit peut se faire et se fera, reprit-il. Lorsque j'ai vu le délai demandé par Elisabeth se prolonger au-delà des limites que j'avais supposées, j'ai conclu par correspondance une disposition avec le cardinal de N***, qui pensait, comme nous, voir notre vassale abbesse de Ste Thérèse avant que l'année se fût écoulée ; il m'a donné l'autorisation, signée et scellée, de faire proclamer Elisabeth abbesse, aussitôt la prononciation de ses vœux ; cet acte exceptionnel aura lieu pour accomplir le plan bien arrêté par son éminence et par mon frère, de ne pas retarder de plus d'un an la nomination d'Elisabeth comme supérieure de ce monastère, et la nomination de sœur Béatrix comme supérieure de l'autre couvent fondé par notre famille. J'ai attendu l'arrivée de ma nièce, espérant qu'elle réussirait enfin auprès d'Elisabeth, sans nous obliger à faire envers elle un coup d'autorité. Diane vient d'échouer dans cette tentative dernière des voies de la douceur. Ce soir, Elisabeth, on ne vous demande plus si vous voulez prononcer les vœux monastiques ; demain matin, au lever du soleil, vous les prononcerez.

La novice jeta un cri d'effroi.

Le frère du Comte poursuivit froidement :

— A cette heure même, madame la supérieure, vous allez annoncer à la communauté que, demain matin, Elisabeth prendra le voile de religieuse, et vous commencerez aussitôt à tout disposer pour la cérémonie, qu'il faudra célébrer avec une pompe solennelle, puisque la nouvelle sœur recevra la croix abbatiale avant même de sortir de l'église où elle se sera vouée à la vie

claustrale. Elisabeth, à l'office du soir, va être présentée à la communauté pour réclamer les prières des religieuses et des novices au sujet de sa profession ; puis, à minuit, elle reviendra seule dans la chapelle, pour les heures de retraite et d'oraison, qui doivent précéder les vœux éternels. Au moment où le soleil se lèvera, nous entrerons tous dans la chapelle et nous accomplirons l'acte sacré qui liera pour jamais Elisabeth au service des autels et la conduira au gouvernement du couvent de Ste Thérèse.

Cela dit, d'un geste impérieux, il congédia l'abbesse et la novice ; puis, s'adressant à sa nièce :

— Eh bien ! lui dit-il, qu'en pensez-vous ?

— Admirable, mon oncle ; je trouverais vraiment dommage que vous ne fussiez pas suzerain de notre comté, si je ne vous voyais si bien exercer la seigneurie dans ce cloître ; vous êtes né pour commander. Seulement, avez vous remarqué comme Elisabeth est devenue pâle et tremblante ?

— C'est un moment d'émotion, une crise qu'il lui fallait traverser un jour ou l'autre. Après deux ou trois mois de souveraineté monacale, elle sera consolée.

Ainsi parla le frère du très haut et très puissant seigneur de Bellarmier. Ainsi parlèrent bien souvent les despotes du système féodal, dans ces âges où l'on vit tour à tour l'Eglise s'immiscer dans la politique et le monde s'immiscer dans l'Eglise. La pourpre de cardinal recouvrait même un enfant quand cela faisait les affaires de quelque grande famille et du sacré collège. Sièges épiscopaux, bénéfices, abbayes, se distribuaient fort souvent sans consulter l'âge, ni l'expérience. Un

nom que l'on voulait flatter, une combinaison toute terrestre que l'on voulait opérer, décidaient le plus souvent des nominations aux charges ecclésiastiques et monacales. Si l'on rencontrait sur sa route une jeune volonté, un jeune cœur, qu'il fallût briser pour atteindre le but, on les foulait aux pieds et l'on marchait jusqu'au terme désiré.

Béatrix, l'âme bouleversée, erra quelque temps dans les cloîtres, avant de retrouver le calme et la force nécessaires pour annoncer dignement à la communauté la prise de voile d'Elisabeth et pour ordonner les détails de la cérémonie.

A la faveur du trouble de l'abbesse, la novice se rend seule au jardin. Là, elle appelle en vain un souffle d'air pour rafraîchir son front brûlant ; l'été est revenu avec tous ses feux ; l'atmosphère est chaude et calme.

Rien n'arrête plus les regards d'Elisabeth dans les massifs odorants de l'enceinte monacale ; elle ne songe plus à cueillir aucune fleur, aucun feuillage ; sa pensée maintenant est tout entière à ces libres espaces qui s'étendent au-delà du couvent. Eperdue, terrifiée, elle mesure des yeux l'élévation et l'épaisseur du grand mur qui se dresse au seul côté du jardin que n'entourent pas les cloîtres ; elle voit avec désespoir son impuissance à le franchir ; s'il avait quelques aspérités, elle s'y élancerait. Elle envie à l'oiseau ses ailes rapides, en le voyant planer au-dessus de ce mur.

Je suis captive, esclave ici, se dit-elle, tandis qu'il existe de l'air, de l'espace, de vastes cieux, une terre immense.

Dans la sombre exaltation de sa douleur, elle restait immobile, lorsque soudain elle aperçut

le vieux Marcel ; il arrivait l'air agité et s'arrêta devant elle avec une expression d'angoisse et de respectueuse sollicitude. Elle comprit qu'il venait d'apprendre la grande nouvelle, sans doute déjà répandue dans tout le couvent ; ce fut pour son âme brisée une douloureuse douceur, que de pouvoir exprimer sa désolation par un regard, auquel répondait celui d'un être sympathique, si humble fût-il ! Elle allait lui parler, exhaler son désespoir, lorsque Béatrix parut et d'une voix brève, impérieuse, lui dit :

— Elisabeth, rendez-vous à la chapelle ; vous devez y être ce soir avant les autres novices.

La jeune fille obéit.

XII.

Il est minuit. Elisabeth est seule dans l'église.

L'office du soir s'est prolongé plus que d'habitude, par les prières offertes au sujet de la cérémonie du lendemain ; puis, la novice qui doit bientôt prononcer ses vœux a été ramenée dans une des grandes salles du couvent pour faire ses adieux à ses jeunes compagnes et prendre quelque repos avant sa veille d'oraisons. Vers minuit, toute la communauté lui a fait cortège à travers les longs corridors et les cloîtres ; on l'a conduite jusqu'à la porte de la chapelle, et Béatrix lui ayant alors pris la main pour l'amener jusqu'à l'entrée de la nef, s'est ensuite retirée après avoir fermé à double tour cette porte qui

retient captive, dans le sanctuaire, la triste victime du despotisme seigneurial.

Une seule lampe brûle sur le maître-autel; sa faible clarté ne se projette pas au-delà du chœur ; dans tout le reste de l'église, l'obscurité n'est interrompue que par les rayons de la lune glissant au travers des vitraux.

Elisabeth s'avance à pas lents entre les sombres piliers de la nef et les chapelles latérales, éclairées par l'astre des nuits. Toute la puissance de ses souvenirs revient à cette heure suprême faire passer devant ses yeux les extases, les illusions, les pieuses espérances, dont elle s'était bercée. Maintenant, désabusée, désespérée, elle sent encore dans son cœur les nobles et pures aspirations qui le firent battre autrefois ; elle sait ce qu'elle pouvait être, si le plein développement de sa vie spirituelle s'était accompli sous l'égide de la sainteté vraie à laquelle elle croyait et qu'elle souhaitait avec ferveur.

Mais le grand ensemble de l'Eglise romaine a perdu la notion claire et juste de la sainteté ; elle la voit, elle la cherche dans les pélerinages, dans les pratiques extérieures, surtout dans la vie cléricale et le monachisme.

De la régénération du cœur par le St-Esprit, qu'est-ce qu'elle sait? Qu'est-ce qu'elle enseigne ? Du renouvellement intérieur de la vie, qu'est-ce qu'elle témoigne ?

Un réseau d'observances et de cérémonies entoure la conscience et l'endort, entre l'absolution du confessionnal, les indulgences, les redites de prières et tous ces actes par lesquels on peut se croire si pieux en restant si mondain.

Un abîme est creusé entre les gens du siècle et ceux des couvents ; ces derniers sont considérés comme ayant mission de faire des œuvres surérogatoires pour le salut des premiers.

On oublie le grand principe évangélique de l'obligation absolue, individuelle, pour chaque âme, d'être sanctifiée : « Sans la sanctification, nul ne verra le Seigneur. »

Et lorsque le regard descend dans les profondeurs réelles de la vie monastique, qu'est-ce qu'il découvre ?

Elisabeth se livre, avec l'élan d'une immense douleur, aux aspirations vers la sainteté qu'il faut à son âme, et, dans cette nuit, quelles pensées viennent s'offrir à elle ?

Quelques heures encore, et l'on va la contraindre à se vouer pour jamais à la captivité du monastère ; elle devra promettre de ne connaître l'œuvre du Créateur que par les jardins du couvent ; de vivre sans affections de famille dans la morne sécheresse d'une existence où chaque jour s'enroule à ceux qui le précèdent et le suivent, avec la monotonie de pratiques concourant toutes à engourdir la pensée.... ou à l'exaspérer, peut-être !

Mais quelque chose de mieux que le jardin cloîtré est offert à Elisabeth ; une diversion doit rompre la triste uniformité de ses jours : l'abbé de Bellarmier veut lui ouvrir une issue vers la retraite charmante d'une propriété dont elle jouira en échange du domaine de ses aïeux... A cette pensée, de vagues craintes l'agitent. Béatrix et Diane parties, elle se trouvera seule en face de l'aumônier, car aucune des religieuses

n'osera se mettre entre elle et lui ; et, supérieure de la communauté, ne demeurera-t-elle pas vassale du frère de son seigneur ? Quand il est venu assister à ses adieux aux novices, dans la grande salle, combien son regard anxieux et sombre l'a fait frémir ! Ne semblait-il pas voir qu'elle était désespérée et se promettre de la braver, pour atteindre son but ? Que n'oserait-il pas, si au moment décisif, au moment de prononcer ses vœux, elle résistait encore à la tyrannie qui veut la lier au couvent !

Une pensée terrifiante s'offre à l'esprit de la jeune fille. Il est à Ste Thérèse, comme dans tous les monastères, des cachots où la volonté d'une abbesse, d'un supérieur, peut jeter la religieuse, la novice, rebelle aux ordres qu'elle a reçus. Elle a vu Béatrix envoyer de pauvres recluses à ces fosses obscures pour de légères fautes ; elle les en a vues revenir pâles, défaites, et Diane lui a révélé toute l'horreur de ce qui est souffert en ces lieux de supplice. Elle-même, dans les premiers temps de sa résistance, fut menacée du cachot par Béatrix ; elle se soumit à tout, par terreur de ce sépulcre des vivants ; l'arrivée de Valentin mit fin à cette crainte ; mais lui-même, si elle refuse une dernière fois de se vouer à la vie claustrale, lui-même que ne fera-t-il point ? Et céder, c'est fouler aux pieds sa conscience et s'engager sans retour dans les liens du couvent !

Elle erre dans l'église, frissonnante, la sueur froide au front.

Oh ! le monachisme ! Beau fut le rêve ; affreuse bien souvent est la réalité.

Elisabeth ne peut se prosterner et prier. Elle

s'approche lentement du chœur, où la lampe est suspendue ; les ombres épaisses des piliers, les ombres des statues, produisent des effets étranges, fantastiques ; l'esprit bouleversé, la novice croit voir des apparitions fatales ; il lui semble que de malins esprits se liguent contre elle, pour l'arracher au bonheur, à la paix, à la sainteté, au Ciel.

Elle touche maintenant la grille du chœur, elle s'arrête... n'est-ce pas là le seuil du lieu sacré, où bien souvent elle crut voir descendre des Cieux, à la voix du prêtre, la victime auguste immolée pour son salut ? Et que peut-elle croire, espérer encore, en face de l'autel consacré à ce mystère, que Valentin seul accomplit depuis un an dans la chapelle de Ste Thérèse ?

Est-ce une hallucination de son regard troublé ? Il lui semble qu'une ombre se meut et s'avance vers elle dans le chœur... Et soudain, à côté de l'autel, une forme apparaît, celle dont l'ombre se projette à présent jusqu'à elle... cette forme arrive aux dalles éclairées par la lampe.... Elisabeth a reconnu Valentin.

Glacée d'effroi, elle se cramponne à la grille pour ne pas tomber défaillante sur les degrés.

En quelques pas, l'aumônier est auprès d'elle ; il attache sur son pâle visage un regard profond.

— Elisabeth, avez-vous peur ? lui dit-il.

Elle n'a pas la force de répondre.

— Vous tremblez, et pourtant, ne me suis-je pas toujours présenté à vous comme un ami ? Qui donc fit cesser les rigueurs dont l'abbesse vous rendait victime ? Qui donc veut adoucir pour vous la réclusion exigée par mon frère ? N'est-ce pas moi, le plus dévoué de vos protecteurs ?

— Je le sais, Monsieur l'aumônier ; je suis reconnaissante de ce que vous avez fait ainsi.

La voix de la novice est brisée d'émotion ; elle devient plus ferme en ajoutant :

— Mais, c'est d'après vos ordres que je passe ici cette veille d'angoisses, en attendant l'heure funeste où vous voulez m'arracher, par la crainte, des vœux que repousse mon cœur.

— Elisabeth, vous le savez, j'obéis moi-même au Comte, mon suzerain comme le vôtre. Il m'a été enjoint par mon frère et par le cardinal de vous faire abbesse cette semaine même ; vous devez l'être ; toute résistance est inutile. Sachez maintenant pourquoi je viens d'entrer ici, seul, à l'insu de toute la communauté, de la supérieure, de ma nièce elle-même. Suivez-moi ; j'ai quelque chose à vous montrer.

La voix de Valentin est à son tour devenue tremblante ; il guide Elisabeth dans le passage, obscur alors, qui cerne en dehors le chœur de la chapelle, et passe entre ce sanctuaire et le mur de la chapelle même. Arrivé au point le plus étroit de cette allée tournante, il prend une lanterne sourde qu'il a déposée là.

— Elisabeth, dit-il à voix basse, je suis venu vous faire une grave révélation.

Il se baisse vers les dalles, fait mouvoir un secret, soulève une trappe : une bouffée d'air fétide fait reculer la jeune fille.

— N'ayez pas peur, dit l'aumônier ; vous n'avez encore rien à craindre ; approchez-vous, il faut que vous voyiez cela de près.

Elisabeth, pétrifiée de terreur, reste sans

mouvement. Il prend sa main, l'amène au bord de la trappe qu'il vient d'ouvrir, et tient sa lanterne au-dessus du gouffre humide, infect. Les yeux éperdus de la novice distinguent alors un escalier étroit, tournant, dont la spirale se perd dans les ténèbres d'un abîme trop profond pour qu'elle puisse le mesurer.

— Demain matin, dit le prêtre, si au moment de prononcer les vœux éternels, vous osiez résister encore, l'abbesse et moi-même, au milieu de toute la communauté, nous vous ferions descendre cet escalier fatal ; c'est ici que l'on a déjà plongé une jeune novice, qui fut assez imprudente pour refuser de faire profession, au moment même où devait avoir lieu sa prise de voile ; cela m'a été raconté par mon père. Ce cachot est destiné aux transgressions commises dans la chapelle même ; quand on a profané le sanctuaire, on trouve sous ses profondeurs le châtiment du sacrilège. J'ai voulu vous avertir du danger que vous ferait courir une résistance suprême.

Elisabeth défaillirait, si l'aumônier ne la soutenait pas ; mourante d'effroi, elle ne peut que murmurer ce mot :

— Pitié !

Valentin referme lentement la trappe ; puis, toujours à voix basse, il reprend :

— Je vous quitte, Elisabeth ; je vous livre à vos réflexions. Dans quelques heures, pensez-y, ou le cachot, ou la croix abbatiale. Ayez vous-même pitié de vous... de moi !... Adieu, il faut que je m'éloigne. Nul ne doit savoir en ce monastère que je suis venu vous trouver ici.

Et se dirigeant vers une porte secrète, pratiquée

dans l'épaisseur de la muraille, il sort, tenant sa lanterne sourde.

Elisabeth reste seule dans une obscurité complète ; elle n'ose faire un pas ; il lui semble que ses pieds vont se poser sur la trappe et la faire ouvrir. Sentant à peine battre son cœur, elle ne sait plus si elle vit, elle ne peut plus former une pensée.

Tout à coup, est-ce un rêve ? Est-ce une impression du souvenir ? Elle croit son visage effleuré par un souffle du vent des nuits ; elle croit respirer le parfum des fleurs... et sous l'empire d'une sorte de charme, elle s'avance dans la direction d'où ce souffle d'air et ces parfums lui sont venus. Elle revient ainsi en face d'une des fenêtres en ogive, dont les vitraux peints laissent pénétrer jusqu'à elle les clartés de la lune.

Elle tombe à genoux, et cette prière s'élève de son cœur :

— Mon Dieu ! Dieu de la nature ! Créateur des astres et des fleurs, vous régnez dans les vastes Cieux, au-dessus des voûtes de cette Eglise ; votre puissance infinie peut descendre jusqu'à moi. Seigneur ! on me dérobe vos œuvres, votre sainteté, votre amour. Et dans le fond de mon âme, votre voix a parlé. J'ai horreur du mal, du mensonge ; je veux le bien, la vérité ; c'est là le témoignage de votre présence en moi. Mon Dieu ! vous me voyez, vous m'entendez... Sauvez-moi ! Dieu du vrai, Dieu de la sainteté ! J'attends de vous ma délivrance !

Elle se lève ; il lui semble que l'élan de la foi lui a donné des ailes, qu'un miraculeux essor va la faire planer dans les espaces, bien loin des

tyrans qui la menacent, bien loin du couvent et de ses cachots.

Un léger bruit la fait tressaillir, un bruit de pas... Valentin reviendrait-il? Elle tend ses bras vers le Ciel, implorant le secours du Père... Une voix murmure tout bas auprès d'elle :

— Ne vous effrayez pas, c'est moi, le vieux Marcel.

— Ah! mon bon Marcel, venez-vous pleurer avec moi, vous qui aviez toujours l'air de me plaindre? Mais qui vous envoie?

— Dieu seul. Tout le monde dort dans le monastère, et je viens d'entrer secrètement ici par une petite porte du jardin.

— C'est donc à votre entrée que j'ai senti le parfum de vos fleurs?

— Sans doute. Et je viens faire mieux que pleurer avec vous, je viens vous demander ce que vous voulez faire.

— Ce que je veux!... Ah! Marcel, je ne puis rien vouloir... Un cachot noir, profond, m'attend là, sous l'autel, si je refuse de m'engager par des vœux dans l'ordre de Ste Thérèse.

— Et ces vœux, est-ce que vous préféreriez vraiment vous y soustraire?

— Je me sens mourir à la seule idée de les prononcer.

— Eh bien! moi, je puis vous sauver.

— Me sauver! Et comment?

— J'ai la clé d'une porte qui ouvre de la chapelle sur la campagne, de cette porte qui donne entrée aux paysans dans la partie de l'Eglise qui leur est réservée.

— Ah! Marcel, ouvrez-la cette porte. Que je fuie!

Elle prend la main du vieillard, elle l'entraîne vers l'allée des paysans.

— Je fuis avec vous, dit Marcel.

Il enfonce doucement, sans bruit, la clé dans l'épaisse serrure ; il jette son manteau sur la novice et lui fait franchir l'issue qui la rend enfin à la liberté ; puis, refermant soigneusement la porte, il en garde la clé.

Le vieillard et la jeune fille sont maintenant sur un chemin de la plaine ; aucune fenêtre du couvent n'ouvre de ce côté ; aucun village n'apparaît au clair de lune ; ils peuvent donc marcher inaperçus, malgré la lumière de cette belle nuit.

Les blés ondulent au souffle de la brise ; la Durance reflète dans ses eaux les rayons de l'astre paisible ; un vaste horizon s'étend de toutes parts, sous le ciel pur et beau comme le bonheur.

Elisabeth s'écrie : De l'espace enfin ! Un air libre... J'existe ! Mon Dieu ! Soyez béni !

Elle courrait, rapide comme le chevreuil échappé au chasseur, si le vieillard ne retenait sa main ; elle courrait sans demander où elle va, si le vieillard ne prenait soin de la guider. Il se hâte lui-même autant que son âge peut le permettre, et, tout en marchant, il lui dit :

— Vous n'avez pas deviné qui je suis, vous ne m'avez pas reconnu. Ne vous rappelez-vous pas au moins votre pauvre Pierre, qui vous portait dans ses bras et cultivait vos jardins ?

— Quoi ! Marcel, vous seriez mon fidèle Pierre ?

— Oui, mademoiselle, et c'est pour vous sauver que je suis devenu jardinier et portier du couvent. Mais d'abord, je vous voyais l'air si dévot, que je

vous crus gagnée aux idées des religieuses ; je priai Dieu et j'attendis ; plus tard, je vous ai vue triste, j'ai espéré ; depuis quelque temps, je savais qu'on voulait vous faire faire profession ; je désirais de toute mon âme vous arracher du couvent ; je cherchais une occasion. Le bon Dieu me l'a fait trouver dans l'excès même de la malice de vos tyrans ; cette nuit de veille m'a permis de vous ouvrir la route de la liberté et du bonheur.

— Liberté ! bonheur ! Je sais à peine ce que cela veut dire... je commence à goûter la liberté ; le bonheur où est-il ?

— Là-bas, dit Pierre, désignant de la main un grand bois étendant ses masses sombres en face du sentier qu'ils suivent.

— Là-bas, qu'y a-t-il ? demande Elisabeth.

— Votre père et votre mère.

— Mon père ! ma mère ! Quoi ! je vais les revoir ! Mais comment ont-ils quitté leur refuge ?

— Après votre enlèvement, j'avais fui avec eux dans les vallées vaudoises, non pas que je sois devenu comme eux un pieux chrétien séparé de l'Eglise romaine ; mais j'admirais la foi, la charité de vos parents ; j'étais dévoué à mes seigneurs par affection comme par devoir ; je les trouvais bien meilleurs que leurs suzerains catholiques du château de Bellarmier, et puis, le clergé me faisait horreur depuis qu'on vous avait dérobée à vos parents. J'avais essayé de vous défendre contre les hommes d'armes du Comte.

— Oui, Pierre, je m'en souviens ; on m'emportait sur un cheval ; tu cherchas à me sauver des mains de ces méchants. On te donna un rude coup, tu tombas par terre ; je criai, je pleurai, je ne te

revis plus... Et je devais te reconnaître quand tu m'arraches au désespoir !

— Dieu soit béni, Mademoiselle ! J'avais donc été dans les vallées vaudoises avec le seigneur et la dame de Vélas, vos parents ; mais ils me dirent : Pierre, retourne en Provence, dans les alentours de Bellarmier ; informe-toi de notre enfant et reviens nous donner de ses nouvelles. Je partis, déguisé en mendiant ; j'appris que vous étiez enfermée dans le couvent de Ste Thérèse ; je retournai vers vos parents ; ils me dirent : Pierre, tâche d'obtenir la place de portier du couvent ; personne ne t'y connaît ; et puis, cherche une occasion de faire sortir notre fille avec toi et reviens nous trouver ici. La chose n'était pas facile ; plusieurs années se sont passées sans que j'aie pu devenir le portier des nonnes de Ste Thérèse. Depuis que j'étais dans le couvent, j'avais fait donner de vos nouvelles à mes seigneurs par un fidèle Vaudois de leurs amis, qui venait en secret dans ce bois même ; j'allais en secret aussi le trouver, lui parler de vous ; c'est par lui que j'ai fait savoir aux vallées votre prochaine prise de voile. Alors vos parents ont voulu venir eux-mêmes tout près du monastère. Je les ai vus, je leur ai parlé plusieurs fois dans ce bois ; je leur ai promis de tout faire pour vous sauver ; ils se tiennent prêts pour la fuite avec de bons chevaux.

— A quel danger ils s'exposent, et pour moi ! Et mes frères, où sont-ils ?

— Dans les vallées ; ils voulaient venir aussi ; vos parents ne l'ont pas permis.

Elisabeth et Pierre approchent du bois ; leur

course devient plus rapide; ils ont atteint la lisière, ils pénètrent dans les fourrés.

Pierre, afin de rassurer et d'avertir les proscrits, chante à demi-voix un de leurs cantiques. A ces accents bien connus, les deux époux s'avancent; un rayon de la lune glissant entre les rameaux, éclaire le voile blanc de la novice.

— C'est elle ! s'écrie Gaëtan de Vélas.

Marie-Anne s'élance, la serre dans ses bras.

— Mon enfant ! mon Elisabeth ! dit-elle avec ivresse.

— Ma mère ! mon père ! s'écrie à son tour la jeune fille, fondant en larmes, et ressentant enfin les vraies effluves de la vie.... Ah ! Dieu est puissant et bon !

Au milieu de leurs effusions de tendresse, de reconnaissance, les parents d'Elisabeth interrogent Pierre sur les moyens que l'Eternel lui a donnés pour délivrer leur enfant.

Pierre répond ; on serre avec gratitude ses mains dévouées.

— Que Dieu soit à jamais béni ! dit Marie-Anne, amour et confiance ! Ne craignons pas les périls du voyage.

— Non, mais à l'instant, il faut partir, dit Gaëtan ; on peut se mettre à notre poursuite ; nous devons avant le jour gagner des bois où nous resterons cachés jusqu'à la nuit prochaine.

Il se prosterne entre sa femme, sa fille et son vieux serviteur.

— Protège-nous, dit-il, Père des opprimés ! Envoie tes anges pour nous garder dans le chemin ; ramène-nous en paix dans notre vallée, pour ta gloire, ô Dieu Sauveur !

On détacha du milieu des taillis trois chevaux tout équipés ; l'un d'eux fut cédé au vieux Pierre, qui se tint fidèlement auprès de la dame de Vélas. Gaëtan fit asseoir sa fille devant lui, couvrit sa robe blanche d'un pan de son manteau, la serra contre sa poitrine de l'un de ses bras, et, de l'autre, excita, dirigea le coursier rapide. On galopa jusqu'à l'aurore.

Heureusement, alors, on était arrivé tout près des bois qui devaient offrir un refuge aux proscrits ; tandis que le jour répandait ses premières clartés sur la campagne, les Vaudois, pénétrant dans la profondeur des taillis, purent être cachés à tous les regards ; ils attendirent ainsi que la nuit vînt leur permettre de poursuivre leur route.

La fatigue, et plus encore les émotions, rendaient le repos nécessaire aux fugitifs ; mais un vrai repos est-il possible, lorsqu'à chaque instant on redoute qu'un ennemi cruel apparaisse, découvre la retraite où l'on s'est caché, et jette aux mains des bourreaux les victimes échappées quelque temps à leur fureur ?

Gaëtan et Marie-Anne avaient placé leur fille entre eux dans le fourré ; là, ils veillaient sur elle comme les passereaux des forêts veillent sur le nid où reposent leurs chers petits, menacés à toute heure par les oiseaux de proie.

. . . . . .

Lorsqu'au lever du soleil, l'aumônier, l'abbesse, Diane, la communauté, entrèrent dans la chapelle, et qu'Elisabeth fut en vain cherchée jusqu'au fond des retraites de l'oratoire monacal, un affreux soupçon traversa l'esprit de Valentin ; il crut que Béatrix, s'introduisant en secret pen-

dant la nuit auprès de la novice, l'avait précipitée dans le cachot ouvrant sous le chœur ; il exigea qu'elle y descendît avec lui, et, n'y trouvant que les débris d'anciennes victimes, il visita tous les cachots du couvent, obligeant l'abbesse à le suivre et la menaçant de la renfermer elle-même dans une de ces fosses, si elle ne lui révélait pas le lieu qui dérobait la novice.

Béatrix, au désespoir, affirmait inutilement au frère de son seigneur qu'elle ignorait comme lui où pouvait être Elisabeth, lorsqu'enfin on remarqua la disparition de Marcel ; on chercha aussi, sans le trouver, le trousseau de clés dont il était porteur. L'idée d'une fuite dans la campagne fut alors accueillie par Valentin ; laissant Béatrix sous la surveillance de la Marquise d'Ugrandi, il se rendit en toute hâte à Bellarmier, et demanda au Comte des hommes d'armes pour parcourir les alentours avec lui.

Mais, n'étant parti du couvent que dans l'après-midi, assez tard, il n'arriva au château que vers le milieu de la nuit, et ne commença de battre les bois et les champs que le lendemain matin.

Les fugitifs, pendant cette seconde nuit, s'éloignèrent assez pour se mettre en dehors du rayon de la contrée qu'il pût explorer ; il supposa bien que le vieillard avait conduit Elisabeth au refuge sauvage des Vaudois ; mais il ne put obtenir de son frère de lui permettre, avec ses hommes, une entreprise dans les vallées. Exaspéré par ses désirs de vengeance, l'abbé dut abandonner toute tentative, et se promit seulement de mettre tout en œuvre pour pénétrer un jour chez les maudits de la papauté.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

Le soleil vient de se lever sur les Alpes ; le ciel est pur ; quelques légers nuages s'enroulent seulement autour des sommets et se dissipent bientôt, chassés par la brise ; ces pâles vapeurs, aux formes bizarres, semblent être les enfants de la nuit, les songes qui fuient et disparaissent aux clartés du matin.

Ainsi, l'aurore s'est montrée belle et calme aux regards des Vaudois ; elle a éveillé, dans le val de Queyras, les hôtes d'une maisonnette posée bien haut dans les pâturages, semblable à un nid construit sur les branches supérieures d'un grand arbre.

Quelques hameaux épars font déjà monter en spirale, dans l'air transparent, la fumée de leurs âtres ; ils envoient aux échos leurs premiers chants ; la vie simple, laborieuse, énergique, vient de recommencer après le repos du sommeil.

Au fond du val, le torrent bondit, écume ; il scintille aux rayons joyeux, et les troupeaux viennent s'y abreuver, ici et là, partout où ses bords, en s'abaissant, le laissent couler au niveau des prairies.

L'aspect matinal de la vallée est contemplé par deux jeunes montagnards, s'entretenant auprès

d'une fenêtre de la maisonnette isolée ; ce sont les fils jumeaux de Gaëtan et de Marie-Anne, les frères d'Elisabeth.

Bien des jours se sont écoulés depuis le départ de leurs parents ; ils eussent voulu les accompagner dans cette Provence qui les vit naître, où leur sœur est captive en un monastère, où mille dangers menacent les proscrits bien-aimés ; ils ne sont restés dans le val de Queyras, que par soumission envers la volonté sacrée, qui leur ordonna de ne pas quitter ce refuge Leurs pensées ont suivi les voyageurs, et leurs prières ont imploré avec confiance la protection de Dieu ; car la bénédiction du père et de la mère repose sur les enfants ; les fils des chrétiens fidèles, qui ont tout quitté pour leur foi, croient, eux aussi, à la vérité ; ils possèdent en leur âme la présence du St-Esprit, consolateur suprême.

La même heure les vit naître, il y a vingt ans, dans le castel de Vélas; leurs parents préféraient dès lors l'Evangile à l'Eglise romaine, et prévoyant des persécutions, ils donnèrent aux deux frères jumeaux des noms qui rappellent l'héroïsme du martyre et la puissance du Père céleste; l'un d'eux fut nommé Azarias, l'autre Misçaël.

Agés de huit ans quand leur petite sœur fut enlevée, ils s'enfuirent du manoir de Provence avec leur père et leur mère; ils ont grandi dans les vallées vaudoises, préservés de la persécution par les âpres rochers qui enserrent leur retraite. Là, privés de toutes les prérogatives d'une naissance seigneuriale, ils ont dû se livrer aux travaux du paysan; ils ont appris à tirer leur

subsistance d'un sol peu fertile, à braver les plus rudes intempéries. Gaëtan leur a donné l'exemple du labeur et du courage, Marie-Anne aussi; car du jour où les proscrits de Rome peuvent trouver un refuge dans ces vallées, il n'existe plus pour eux qu'un seul rang, qu'un seul travail ; le noble et le roturier ne peuvent être que cultivateurs.

L'instruction d'Azarias et de Misçaël n'a pourtant pas été négligée ; ils ont étudié avec soin les saintes Ecritures et l'histoire, surtout celle de l'Eglise; ils connaissent la révélation de Dieu, les récits des martyres; on les prépare ainsi au difficile témoignage que probablement, un jour, ils devront rendre à l'Evangile.

De même que l'existence des deux frères offre une parfaite similitude, leur aspect présente aussi cette ressemblance exacte qui est presque toujours le charme des natures jumelles. Tous deux sont grands, d'une taille élancée; ils ont les cheveux noirs, brillants, ondulés ; leurs yeux ont ce bleu variable des races du Midi, qui passe de la nuance la plus foncée à la plus pâle, selon la diversité des émotions et suivant les heures du jour; leurs traits sont réguliers et nobles, leur teint légèrement bronzé.

Mais, sur le même sentier, on peut rencontrer des choses diverses, et, chez des frères jumeaux, le contraste peut un jour se manifester.

Azarias et Misçaël se parlèrent ainsi :

Misçael. — Le travail des champs nous réclame et nous n'avons pu quitter encore notre chaumière ; nos premières pensées ont été pour nos parents, pour notre sœur ; nous avons prié Dieu de les protéger, de les ramener en paix. Mais

tout en continuant d'implorer dans notre cœur le Père des miséricordes, il nous faut reprendre le labeur. Pourtant, j'ai peine à détacher mes regards du tableau ravissant que nous offrent les montagnes. Mon Dieu ! que de bonheur tes enfants pourraient goûter encore sur cette terre, si les méchants ne les tourmentaient pas ! Vois, mon frère, quelle belle lumière enveloppe les sommets, quels gais rayons se jouent sous les bois de châtaigniers ! Que l'air est pur, embaumé ! Et notre torrent, ici, bleu comme le ciel qu'il reflète dans une eau tranquille, là, tout blanc d'écume, comme il anime la vallée de son bruit, de son mouvement ! Ah ! voici justement, sur ses rives, Marthe avec son troupeau ; elle nous a devancés ce matin ; à peine l'aube avait-elle blanchi les cimes, que j'entendais déjà son chant et les clochettes de ses brebis.

Azarias. — Oui, Marthe, moins préoccupée que nous, s'est élancée souriante comme toujours vers la prairie, bien peu après son réveil. Quelle bonté de Dieu envers ses créatures ! Marthe se trouve heureuse, et pourtant, son père et sa mère ont été massacrés dans les plaines du Piémont ; alors, elle était trop enfant pour sentir l'étendue de son malheur ; sans famille, sans asile, ramenée dans les vallées par la pauvre Madeleine, qui l'avait sauvée, elle a été recueillie par nos parents ; ils ressentirent un intérêt d'autant plus tendre pour elle, qu'ils avaient plus de douleur de l'enlèvement d'Elisabeth ; élevée parmi nous avec amour, l'orpheline n'a jamais eu de mélancolie ; c'est une fleur épanouie dans les fentes du sapin brisé par la foudre.

MISÇAEL. — Il est vrai, paisible et joyeuse, Marthe ne semble point se souvenir du passé, ni s'alarmer de la situation de notre peuple. Mais elle n'a pas vu ce massacre auquel elle fut soustraite ; elle avait été confiée à Madeleine ; la fidèle servante la sauva sans même lui dire tout, et, depuis qu'elle habite notre maison, aucun ennemi n'est venu porter le trouble dans cette vallée ; aucun des objets de son affection n'a été victime de nos persécuteurs. Toutefois, ne crois point qu'elle soit sans inquiétude au sujet de nos parents ; sensible autant qu'elle est gaie, Marthe serait anxieuse, si la ferveur de sa foi ne maintenait sa sérénité. Le chant que je lui ai ce matin entendu redire, est un cantique de prière pour les amis exposés au péril.

AZARIAS. — Tu as été plus souvent que moi voir la bonne Madeleine, chez laquelle elle demeure depuis le départ de notre mère ; la digne femme t'aura dit combien Marthe lui parle avec affection de nos chers absents... Ou peut-être, notre sœur adoptive elle-même t'a entretenu de la sollicitude qu'elle partage avec nous.

D'ailleurs, tu ne penses point que je croie Marthe indifférente à ce qui nous touche ; je l'aime en frère et la crois digne de cette amitié. Seulement, parfois j'envie la douce joie qui rayonne sur son visage ; elle ignore les luttes et les angoisses qui m'assaillent bien souvent.

MISÇAEL. — Oui, c'est une bénédiction précieuse que cet « esprit doux et paisible, d'un grand prix devant Dieu », signalé par St Paul comme l'un des plus aimables caractères de la femme chrétienne. Un trésor céleste repose dans le cœur de

Marthe. Cher Azarias, jusqu'ici j'ai hésité à te le dire, et ce matin où nos âmes, plus que jamais peut-être, se sont longuement épanchées dans la douleur et la prière, je veux enfin te confier que j'aime Marthe comme ma fiancée ; je la regarde comme l'un des plus beaux dons que m'ait fait le Seigneur.

Azarias. — Frère, je t'avais deviné. Ton cœur, même à son insu, se révèle à mon cœur ; et déjà mon amour fraternel m'a fait jouir du bonheur que promet une telle union. Toi aussi, tu possèdes la sérénité de l'âme ; tous deux, vous serez bénis par l'Eternel, vous vivrez heureux en Lui... Mais voici que Marthe nous a vus ; elle s'est aperçue que nous la suivions des yeux ; elle se dérobe sous les saules du torrent.

Misçael. — Ainsi, tu voyais notre amour, tu devinais mes projets et tu en étais heureux... Sois béni pour ta douce amitié. Pourtant, ne crois pas que j'aie échangé des promesses avec Marthe ; non, Azarias, je n'aurais pas fait un acte aussi grave sans t'en prévenir, toi mon frère, toi mon ami le plus cher. J'attends que Dieu ramène nos parents, pour demander à Marthe le bonheur d'être son époux ; c'est depuis leur départ que je me suis rendu compte de toute mon affection pour celle que je croyais toujours aimer comme une sœur adoptive. Afin de lui parler plus souvent, j'ai cherché mille occasions de faire visite chez Madeleine, n'osant pas aller la trouver dans la prairie ; je vois que la chère orpheline comprend mon amour et qu'elle y répond. Nous ne nous sommes fait aucun aveu ; mais elle m'accueille toujours par un sourire de bonheur ;

quand je la quitte, son regard exprime le regret ; je crois qu'elle m'aime comme je l'aime, et j'espère dans la bonté de Dieu pour l'avenir. Que je souhaiterais, cher Azarias, de te voir aussi faire un choix parmi les vierges chrétiennes de la vallée ! Nos deux existences ont été semblables jusqu'ici ; ne devons-nous pas prononcer, le même jour, les serments du mariage ?

Azarias. — Ne me parle point de mariage, Misçaël ; je ne suis pas disposé comme toi pour faire le bonheur d'une épouse. D'ailleurs, aucune jeune fille de la vallée n'a éveillé mon amour ; aucune, je le pense, n'en éprouve pour moi. Je suis et désire rester libre, au moins pour longtemps encore... Cher Misçaël, moi aussi, ce matin, je dois te dire mes pensées, mes projets... A l'entrée de l'hiver, quand nos vieux pasteurs réuniront autour d'eux, dans le Pra-du-Tour, les jeunes gens qui se vouent au saint ministère, je veux me présenter parmi leurs élèves ; puis, quand j'aurai terminé les études nécessaires, je partirai pour aller en mission avec l'un de nos anciens. Car, je le sens, Dieu m'appelle à répandre son Evangile dans les pays couverts des ténèbres de l'erreur. Avec la force de Jésus-Christ, je quitterai ce refuge, j'affronterai le danger. Mais je ne voudrais pas m'unir à une femme pour l'angoisser par mon absence ; je ne prévois déjà que trop de luttes contre mon cœur en me séparant de vous, mes bien-aimés.

Misçael. — Quoi, mon frère, tu veux t'exposer aux périls des missions en terre papiste ? Cette pensée me fait frémir. Et pourtant, oserais-je chercher à t'ébranler dans ton dévouement

à Jésus-Christ? Mais, écoute, il faudra quelques années pour que nos pasteurs t'envoient en mission; car les élèves passent habituellement trois hivers dans le Pra-du-Tour, avant d'être choisis pour annoncer l'Evangile au loin; ces trois hivers, pourquoi ne les passerais-je pas moi aussi à étudier auprès de nos anciens? Ma vie continuerait encore, pour un temps, de s'écouler avec la tienne. S'il faut des missionnaires, il faut aussi des pasteurs; je pourrais exercer le ministère dans nos vallées. Marthe n'a-t-elle pas toutes les vertus chrétiennes que St Paul demande pour l'épouse du pasteur?

Azarias. — Oui, mon frère, consacrons-nous l'un et l'autre à Dieu, en devenant, moi, son envoyé parmi les papistes, toi, son ministre parmi les Vaudois. Que l'Esprit Saint nous éclaire et nous guide! Cher Misçaël, nous ne regretterons pas le retard de nos travaux; cette heure matinale marquera dans notre vie.

... Mais, vois, là-bas sur le sentier, ce sont des voyageurs... Peut-être nos parents, notre sœur!

Misçael. — Je distingue deux hommes et deux femmes; sans doute, notre père, notre mère, Elisabeth et Pierre!... Courons au-devant d'eux.

Ils s'élancent; les voyageurs pressent leurs montures; bientôt, les deux frères n'ont plus de doute; ils ont reconnu Gaëtan, Marie-Anne, le fidèle serviteur, et deviné Elisabeth.

Quelques pas encore, et tous sont réunis. Ils s'embrassent, ils pleurent, ils sourient; ils bénissent Dieu. Joie du revoir dans un immense amour, tu n'es troublée par aucun souvenir, par aucune crainte. Le Père céleste donne à ceux qui s'aiment

en Lui, de ces heures où l'on voit, toute pleine, la coupe des saintes félicités.

Puis viennent les questions, les réponses rapidement échangées. En quelques mots, on dit comment Elisabeth a fui du couvent avec le vieux Pierre, comment on a voyagé la nuit et l'on s'est caché le jour dans les bois.

Tous sont encore à l'ombre du grand arbre sous lequel ils se sont rencontrés ; la jeune Marthe accourt de sa prairie ; elle a reconnu ses parents adoptifs, elle arrive hors d'haleine, des larmes dans ses yeux bleus, un sourire sur ses lèvres naïves ; elle s'élance dans les bras de Marie-Anne ; elle serre sur son cœur Elisabeth et l'appelle sa sœur.

Quelle ivresse pour la fugitive ! Il y a peu de jours encore, novice opprimée, captive, entourée de visages froids ou impérieux, elle respire maintenant, avec l'air de la liberté, l'atmosphère de la famille ; elle est aimée ; on s'est dévoué pour elle, on l'accueille avec effusion ; son cœur s'ouvre à toutes les tendresses sacrées, écloses au souffle du Créateur.

Ce retour, cette délivrance, c'est un grand évènement pour la vallée. La route que suivent les voyageurs est dominée par des hameaux, par des champs ; beaucoup de Vaudois les ayant aperçus, accourent les saluer, leur serrer cordialement la main ; ils montent ainsi vers la maisonnette, escortés par un cortège fraternel.

Avant de franchir le seuil de sa demeure si humble, mais si bénie, Gaëtan se prosterne au milieu de sa famille, de ses amis, à genoux comme lui ; il élève vers le Seigneur une action de grâces,

vrai chant du cœur paternel et chrétien. Tous s'associent à l'élan de sa foi, et son Amen trouve un écho dans la voix émue de ceux qui l'entourent.

II.

Le lendemain du retour d'Elisabeth, l'aurore d'un paisible dimanche se leva sur les vallées. Son heureuse mère épia son réveil et se plut à la revêtir elle-même du simple costume des montagnardes.

Marie-Anne de Vélas, depuis qu'elle s'était réfugiée chez les Vaudois, avait pris toute la simplicité de leurs habitudes. Bien d'autres nobles dames, proscrites et fugitives comme elle, avant elle, étaient venues chercher dans les Alpes un rempart contre la persécution romaine, et toutes, appauvries en ce monde par leur richesse spirituelle, s'étaient conformées à la vie de la montagne.

Combien Marie-Anne jouit à cette heure ! Elle oublie ses angoisses de douze années, en contemplant sa fille, belle, fraîche, souriante. Le type énergique, la taille élancée de la jeune Provençale, s'harmonisent mieux avec le costume alpestre qu'avec les lourdes draperies du cloître. Les premières brises des sommets ont coloré ses joues ; le bonheur de la tendresse filiale et de la liberté a répandu sur son visage cette douce ivresse que la jeune fille ne peut goûter loin des baisers de sa mère.

Si Madame de Vélas avait pu voir sa fille quelques mois auparavant, abattue, désespérée, trem-

blante de colère et de crainte, le visage pâli, les membres alanguis, elle jouirait peut-être encore plus vivement de l'être charmant et joyeux qui s'offre à ses baisers. Mais elle n'a pas besoin de ce contraste ; son âme entière est pénétrée d'un immense et saint bonheur, et, dans l'élan de l'amour maternel, elle ne songe pas aux dangers qui planent sur son foyer proscrit. Tout n'est-il pas espérance et fête chez la belle enfant, qui ajuste ses vêtements rustiques, sourit à la montagne, au soleil, aux bocages, et livre aux mains de sa mère les boucles de sa chevelure ! Ah ! caresser cette tête chérie, baiser ce front pur, sentir palpiter sur son cœur le cœur de son enfant, c'est là, mères, vous le savez, une joie sacrée, ineffable, dont la main humaine ne peut rompre le cours, sans attirer la malédiction de Dieu, Créateur et Père.

Marie-Anne dit à sa fille :

— Ma bien-aimée, tu es donc heureuse malgré ce pauvre toit de chaume, malgré la rude vie qui t'est présentée ?

Elisabeth répond à sa mère :

— Là-bas, privée de vie et d'amour, je détestais tout, jusqu'à la richesse ; ici je chéris tout, jusqu'à ma pauvreté.

La gracieuse petite Marthe, enfant blonde et rose, entre alors dans la chambre de ses deux amies ; elle a déjà revêtu sa simple toilette du dimanche, qui, bien loin de la parer, reçoit au contraire sa parure du charme de ses dix-sept ans. Un nuage passe sur son front ; elle voit la tendresse de Marie-Anne contemplant Elisabeth ; elle sent bien que jamais elle ne lui a donné cet

amour profond qu'elle déverse sur celle qui est vraiment sa fille.

Mais le cœur de Marthe est incapable de jalousie, et, dans ce jour, elle ne saurait porter envie à nul être au monde ; car, la veille au soir, Gaëtan et Marie-Anne lui ont demandé de compléter leur bonheur, en devenant l'épouse de Misçaël.

La fiancée est venue chercher sa mère et sa sœur adoptives, pour aller avec elles au culte du dimanche, où son âme aimante et pieuse sait toujours prendre une des meilleures parts.

Bientôt la famille entière sort de la maisonnette et marche sur le sentier qui doit la conduire au bois devenu le sanctuaire des montagnards. Quelle allégresse pour Gaëtan de Vélas, que d'amener ainsi, pour la première fois, ses trois enfants à une assemblée de fidèles disciples de l'Evangile ! De chaque village, de chaque hameau, les Vaudois sortent en groupes, et se dirigent, par divers sentiers, vers celui qui monte au bocage sanctifié par leurs prières.

Elisabeth regarde avec une douce émotion ces familles à l'aspect grave et recueilli, franchissant les pentes rapides pour se réunir dans l'adoration de Jésus-Christ. Le voilà, sous ses yeux, ce peuple qu'on lui dépeignit dans le couvent comme voué au service du diable, exerçant la sorcellerie, usant de maléfices pour gagner des adeptes. Elle dit à sa famille que les nonnes et Diane de Bellarmier lui avaient assuré que les Vaudois brûlaient des enfants nouveau-nés et mettaient de leur cendre sur les personnes qu'ils voulaient faire entrer dans leur secte, ce talisman ayant un effet prodigieux.

Ses frères et Marthe ne connaissaient pas ces calomnies absurdes de leurs adversaires ; ils ont peine à comprendre que de telles choses puissent s'inventer et se croire. Le père leur dit :

— Ne vous étonnez pas que l'on puisse faire accepter des contes impossibles ; l'esprit humain, par sa déchéance, est incliné vers le mensonge ; ce qu'il rejette, c'est la pleine vérité de Dieu ; il ne peut y croire que par une œuvre du St-Esprit, mais accorde aisément sa croyance aux fables les plus grossières, quand elles favorisent les instincts mauvais du cœur. Pourquoi nos ennemis répandent-ils sur nous des calomnies extravagantes, pourquoi peuvent-ils réussir à les faire croire ?

Parce qu'ils ont besoin de justifier leurs cruautés envers nous ; il faut que Rome nous représente comme des ennemis de Dieu, des suppôts de Satan, des magiciens, pour ordonner et faire exécuter les supplices qui désolent notre peuple, mais lui donnent la gloire du martyre. N'est-ce pas, mon enfant, on te présentait les tortures et les bûchers des Vaudois, comme des *œuvres pies ?*

— Oui, dit Elisabeth, c'était là le langage du couvent.

Son père lui fait alors observer que, pour se mettre à l'abri des persécuteurs, les réfugiés ont construit leurs villages très haut sur les montagnes ; aucune habitation n'existe au fond de la vallée, et beaucoup apparaissent dans la région voisine des crêtes rocheuses, qu'une neige épaisse recouvre en hiver.

— Vois, lui dit-il, nous sommes tels que des oiseaux poursuivis par le chasseur ; les Alpes sont pour nous un arbre gigantesque où nous

cherchons un refuge ; nous avons fui jusqu'à ses rameaux les plus élevés, tout près de ce Ciel libre que remplit seule la présence de Dieu. Et pour notre culte, pour abris sacrés de l'adoration, nous choisissons les hauteurs de l'accès le plus difficile ; ce sentier que nous gravissons, nous devons y marcher encore longtemps et sur des pentes toujours plus rapides, avant d'atteindre notre sanctuaire vénéré.

Gaëtan fait aussi remarquer à sa fille avec quel soin les Vaudois cultivent leurs montagnes ; les produits de ce sol étant leur unique moyen de subsistance, ils ne négligent aucune parcelle de terre. Le rocher seul ne porte pas de récoltes, et même, lorsque sa configuration l'a permis, on l'a couvert d'une terre rapportée, afin d'y semer du grain. Le moindre filet d'eau est utilement dirigé ; des conduits en bois, jetés sur les ravins et les précipices, amènent à des côtes naturellement sèches, le courant qui les arrose et les fertilise.

Il dit à Elisabeth que les beaux châtaigniers qui s'étalent en si grand nombre sur les escarpements, offrent une précieuse ressource pour la nourriture du peuple proscrit ; on les voit apparaître jusque sur les sommets, comme des amis qui suivent dans leurs plus hautes retraites les fidèles en butte à la persécution.

Elisabeth écoute, et tandis que son esprit reçoit à chaque instant des impressions nouvelles, elle admire avec un naïf enthousiasme les grandes scènes alpestres.

O premiers enchantements de la montagne ! air pur, lumière idéale, arômes des prairies et des bois, cascades imposantes, cimes éthérées,

heureux le jeune cœur dont vous éveillez l'élan et l'amour !

Cependant on monte toujours ; peu à peu, les divers sentiers suivis par les Vaudois se réunissent en un seul, et les nombreux fidèles arrivent ensemble au grand bois de châtaigniers, dont l'épais branchage leur offre un sûr abri.

Tout dans le culte de ces montagnards est d'une simplicité primitive, et l'élément spirituel de l'Evangile se détache d'autant mieux qu'il est moins entouré de formules et de cérémonies. Quel contraste pour Elisabeth avec les offices de la chapelle du couvent ! Comme la voix de Dieu parle mieux à son cœur sur ce sommet des Alpes, que sous les voûtes monacales !

Lorsque l'Amen des dernières prières eut frappé l'écho de la montagne et que le pasteur eut béni l'assemblée, les Vaudois redescendirent vers leurs villages. La fille de Gaëtan, accueillie par la sympathie générale, ne pouvait suffire à répondre à toutes les questions qui lui étaient adressées, surtout par les jeunes montagnardes ; de son côté, elle les interrogeait et fut très frappée de leur connaissance approfondie des Ecritures ; en parlant avec elles des différences qui existent entre l'Eglise romaine et les Vaudois, elle les entendit lui citer à l'appui de chacune de ces différences, des passages de la Révélation divine ; et comme elle leur montrait de l'admiration pour leur science sacrée, les jeunes filles lui dirent que le premier soin des parents était de graver dans la mémoire de leurs enfants, des passages du livre de Dieu ; car il n'est pas possible aux Vaudois d'en posséder beaucoup d'exemplaires,

et puis, une persécution peut enlever aux fidèles les manuscrits des Ecritures.

Quand la famille de Vélas fut revenue à sa demeure, elle prit un simple repas sous des arbres qui ombrageaient une partie du jardin. Alors, Elisabeth voulut avoir des éclaircissements, des détails, sur la société chrétienne, à laquelle maintenant elle appartenait. Au milieu des fatigues et des émotions de la route, et dans la première joie du retour, elle n'avait fait que des questions rapides, elle n'avait appris que fort peu de chose sur le passé et la situation actuelle des Vaudois. Mais, dans les heures de saint loisir de cette après-midi du dimanche, on pouvait satisfaire son désir de connaître les événements qui avaient formé le peuple énergique et fidèle à sa foi, que les Alpes abritaient contre la persécution.

— Quelle est, demande-t-elle, la région habitée par les Vaudois? Au-delà de cette vallée, où donc se trouvent leurs autres refuges?

— Mon enfant, lui répond son père, les Vaudois habitent les vallées des deux versants des Alpes, qui descendent, l'un vers le Piémont, l'autre vers le Dauphiné, entre les villes de Turin et de Grenoble. Du côté de l'Italie, les vallées de Luserna, d'Angrogna, de St-Martin, se déploient au pied du mont Viso ; reliées entre elles par des cols élevés, elles ne présentent qu'un seul passage qui communique avec la plaine ; il leur est ainsi plus facile de se préserver des attaques du dehors, qu'à nos vallées ouvrant du côté de la France, par des issues séparées ; mais, en cas d'invasion papiste, nous pouvons rejoindre

le pays Vaudois du versant oriental, par les cols offerts à notre vallée de Queyras et à celles de Fraissinière, de Gyrontana (1), de l'Argentière, de Pragela, où beaucoup de fidèles, venus de la Provence, ont comme nous cherché un refuge.

— Le nom de Vaudois vous est venu sans doute de votre habitation dans chaque val qui s'est présenté comme un abri contre vos persécuteurs ?

— Oui, et ce nom dit à lui seul que nous sommes de faibles brebis poursuivies par les loups, et que l'Eternel nous recueille dans les forteresses que lui-même a formées.

— Est-ce qu'il y a très longtemps que notre peuple habite ces montagnes ?

— Depuis bien des siècles, les Alpes reçoivent dans leurs sauvages retraites les fidèles disciples de Jésus-Christ. Entre la première émigration qui vint en ces contrées et cette année 1482, qui nous voit réunis au pied des cimes neigeuses, il s'est écoulé toute une phase de l'ère chrétienne, phase grave, sombre..... et sublime.

— Mais autrefois, vous aviez pu vivre paisiblement en Provence, dans ce castel où je suis née ?

— Oui, ta mère et moi, nous avions suivi l'Evangile, nous nous étions abstenus des cérémonies romaines, sans que personne songeât à troubler notre existence inoffensive. Le Comte de Bellarmier, naturellement débonnaire, tolérait

(1) Nommée la Vallouise depuis Louis XII, en souvenir de la protection qu'il accorda aux Vaudois. On se rappelle ses paroles aux persécuteurs de ce peuple : « Jetez ces procédures au Rhône, ces gens-là sont meilleurs chrétiens que nous. »

notre éloignement du papisme, et comme nous évitions, du reste, toute provocation, ils nous eût peut-être toujours laissés libres dans notre châtellenie, si un cardinal, son parent et son protecteur, ne l'eût incité contre nous. Tu fus enlevée ; nous dûmes fuir pour sauver tes frères et pour échapper au supplice ; car, du jour où les fidèles de la plaine ne trouvent plus de protection chez leurs seigneurs, l'unique chance de salut qui leur reste, est d'atteindre ces vallées.

— Pendant les deux dernières années que j'ai passées au couvent, je mesurai souvent avec effroi l'abîme de péché qui se cache sous le manteau dévot de l'Eglise romaine ; mais de ses dogmes, de son culte, je ne savais qu'accepter, ni que rejeter ; tout était vague pour mon âme dans la région spirituelle. Une seule croyance demeura vivante en moi, celle en un Dieu juste et saint, protecteur des opprimés ; j'ai crié vers Lui dans ma détresse ; sa main a daigné me sauver. Et maintenant, j'ai assisté à l'un de vos services religieux ; je n'y ai pas retrouvé les cérémonies auxquelles j'étais habituée ; mais votre assemblée se réunissant dans les bois, il ne m'est pas possible de juger exactement de la différence qui existerait entre le culte vaudois et le culte catholique, si vous aviez des édifices pour célébrer les solennités de la religion. Ce que je vois, ce qui me frappe, c'est que vous professez beaucoup des croyances catholiques. Vous parlez du Père, du Fils, du St-Esprit, du Ciel, de l'enfer, de Satan, avec plus de foi qu'on ne le fait dans le monastère. Vous adorez la Ste-Trinité ; vous attendez votre salut de la croix et du sang de

Jésus-Christ. Vous n'avez donc pas une religion complètement différente du catholicisme, et la calomnie seule vous dépeint comme ennemis de l'Evangile. Vous m'avez dit, ce matin, que le but de ces calomnies répandues par vos adversaires est de justifier leurs rigueurs ; mais pourquoi ces rigueurs ? Et comment, dites-moi, s'est produite la séparation entre vous et l'Eglise romaine ? Qu'est-ce qui vous attire l'inimitié de cette Eglise ?

— Mon enfant, nous seuls dans la chrétienté, nous sommes restés conformes à ce que fut autrefois l'Eglise apostolique ; ce titre est injustement réclamé par celle qui domine aujourd'hui l'occident de l'Europe ; faussement aussi, elle se dit catholique ; elle n'est qu'une des grandes fractions du christianisme ; avec aussi peu de droits, elle se proclame infaillible, car elle a failli aux lois de l'Evangile ; romaine, est le seul titre qu'elle puisse équitablement porter ; car Rome est son centre, son trône ; de là, elle ose flétrir du nom d'hérétiques ceux qui retiennent les enseignements de Jésus-Christ et des Apôtres.

— Mais, comment l'Eglise romaine s'est-elle éloignée de la vérité ? Tandis que je revenais de notre assemblée, quelques jeunes filles m'ont cité beaucoup de passages du Nouveau-Testament, qui condamnent des dogmes et des pratiques du catholicisme. Je pourrais aisément croire qu'il y a une révolte du catholicisme contre l'Evangile, d'après ce qui s'est passé à mon égard dans le monastère ; mais pourtant, en principe, dans la formule des croyances, on professait autour de moi la foi à l'Evangile. Cela me semble incompréhensible.

— Mon enfant, je ne m'étonne pas de la confusion qui se présente à ta pensée. Il y a là, selon l'expression de St Paul, « le mystère d'iniquité, qui se formait déjà » lorsqu'il écrivait : L'iniquité est un mystère dans l'Eglise romaine ; il n'y a pas chez elle de révolte avouée contre Dieu ; loin de là, tous les noms sacrés sont retenus par elle ; les grands dogmes du symbole de Nicée sont conservés dans ses actes de foi ; mais, sous ce voile d'orthodoxie, de sainteté, elle abrite une idolâtrie pratique et des erreurs profondes. C'est que, vois-tu, le cœur humain, ennemi de Dieu par sa nature déchue, a toujours des affinités vers le mensonge. L'Eglise, après l'ascension du Christ et l'effusion du St-Esprit, s'éleva pleine d'amour, de foi, de dévouement. « Colonne et appui de la vérité, » flambeau qui devait éclairer le monde, elle soutint le martyre pendant trois cents années ; elle prouva, en dix persécutions, la puissance victorieuse de l'amour du Sauveur. Mais un jour, l'Eglise gravit, avec l'empereur Constantin, les degrés des trônes de la terre. Alors, l'amour des richesses et de la gloire mondaine jeta un épais nuage entre elle et Dieu ; le sceptre de la vérité tomba de ses mains amollies ; elle admit dans son sein des multitudes païennes converties à la surface, mais insinuant dans le christianisme plus d'une erreur fatale. Par degrés, une transformation s'opéra dans les croyances, dans le culte ; puis il vint une heure où l'Eglise, appelée toujours apostolique et sainte, apparut sous un manteau païen, avec un cœur hérétique.

— Mais, en lisant le Nouveau-Testament, on devait s'apercevoir que l'on tombait dans l'erreur.

— Qui le lisait ? Toi-même, qu'est-ce que tu en as connu jusqu'ici ? L'Ecriture Sainte cachée à l'ensemble des fidèles, voilà l'explication du développement de l'erreur au sein de l'Eglise romaine.

D'ailleurs, un fait énorme se produisit : le nom d'Eglise, appliqué dans le Nouveau-Testament à l'ensemble de tous ceux qui croient en Jésus-Christ, ce nom fut réservé au seul clergé ; ce clergé eut bientôt une hiérarchie dont l'évêque de Rome devint le chef, sous le nom de pape ; son pouvoir étant contesté par l'Eglise d'orient, moins éloignée du type primitif de l'Evangile, une immense scission se fit dans la chrétienté ; le pape de Rome ne put soumettre que la fraction de l'Europe occidentale. Mais le clergé papiste de cette fraction, s'intitulant Eglise, se déclara infaillible. Cette Eglise, exclusivement composée de prélats soumis au pape, ordonna peu à peu tout ce qui d'abord n'avait été qu'en usage, toutes les idées, toutes les pratiques introduites dans la chrétienté, par des esprits peu soucieux d'observer l'Evangile ; puis elle déclara hérétiques tous ceux qui ne se soumettraient pas à ses infaillibles décrets. Dès lors, les chrétiens qui voulurent conserver l'antique foi évangélique et le culte simple des Apôtres, se virent flétris du nom d'hérétiques.

— Ainsi, l'Eglise romaine se met ouvertement au-dessus de l'Evangile ?

— Ouvertement, non ; toujours nous retrouvons le mystère d'iniquité. Elle dit que seule elle peut interpréter l'Ecriture sainte d'une manière infaillible, que la révélation de Dieu ne peut être comprise, que le véritable sens ne peut en être

donné que par elle. En conséquence, elle dérobe à la chrétienté cette lumière du St-Esprit, cette source de sanctification dont St Paul a dit qu'« elle est divinement inspirée et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice » (2 Tim : III, 16).

Elle cache les déclarations divines qui la condamnent ; usurpatrice d'un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu, elle prétend régner en souveraine unique, absolue, tandis qu'elle continue d'offrir ses hommages au Seigneur, dont elle annihile les droits.

— Oui, l'Eglise, toujours l'Eglise, c'est là ce qu'on me présentait comme loi, comme base de ma foi, comme une puissance suprême à laquelle je devais obéir. Mais pourriez-vous me citer quelques époques, me dire quelques dates de l'introduction des erreurs décrétées par le clergé papiste ?

— Oui. Ainsi, cette invocation des saints qui a tenu jusqu'ici une si grande place dans tes exercices religieux, elle s'insinua peu à peu dans l'Eglise par la vénération dont on entourait la mémoire des martyrs ; puis, en 380, des chrétiens attribuèrent formellement des mérites, des vertus, aux reliques de ces bienheureux témoins de Jésus-Christ, et, l'an 600, le pape Grégoire Ier établit l'invocation des saints comme partie intégrante du culte public.

La confession auriculaire, qui a jeté tant de trouble dans ta vie pendant ces dernières années, eut pour origine la confession générale que les fidèles faisaient de leurs fautes devant l'assemblée. En 450, l'évêque de Rome, Léon Ier, changea

cette confession publique en confession privée ; le pape Innocent III la déclara article de foi en 1215.

Le célibat des prêtres fut ordonné pour la première fois en 386, par Sirice, évêque de Rome, mais seulement aux prêtres de son ressort. Jusqu'en 950, un grand nombre d'ecclésiastiques étaient mariés, et ce fut seulement dans le onzième siècle que Grégoire VII défendit d'une manière absolue le mariage aux prêtres et poursuivit avec rigueur ceux qui ne se soumettaient pas à ce décret.

Le Purgatoire : la première idée en fut donnée par Origène, qui vivait au troisième siècle ; il crut que les fidèles et les infidèles passaient après la résurrection par le feu qui doit embraser le monde au dernier jour ; cette opinion fut condamnée par l'ensemble des chrétiens de l'époque. Mais plus tard, en se modifiant, elle se précisa ; au quatrième et au cinquième siècles, la notion du purgatoire était encore regardée comme un problème. Vers l'an 600, elle se développa ; mais au milieu du douzième siècle, cette doctrine n'était pas encore formellement établie, et ce n'est qu'en 1438 qu'on la voit déclarée article de foi par le concile de Florence.

Les images placées dans les églises commencèrent à être en usage au IVe siècle ; au Ve, le peuple prit à les entourer d'hommages et de vénération. En 607, le pape Boniface IV enleva du Panthéon de Rome les images des dieux du paganisme et les remplaça par celles des saints. Les croix avaient été placées dans les églises depuis le IVe siècle ; en 660, le concile de Constantinople

ordonna d'y joindre l'image du Christ ; de là, les crucifix. En 787, le second concile de Nicée, sous l'influence de l'impératrice Irène, décréta le culte des images. En 794, sous Charlemagne, le concile de Francfort condamna ce décrèt de Nicée. Malgré cela, les images restèrent dans les églises et devinrent de plus en plus des objets de superstition.

La transsubstantiation, qui prétend renouveler matériellement dans la messe le sacrifice de Jésus-Christ, déclaré *unique* et pleinement suffisant par le Nouveau-Testament, fut enseignée en 850 par un moine de Corbie, nommé Paschase Ratbert ; de grandes controverses accueillirent cette innovation ; mais elle fut reçue en 1059, au concile de Latran, sous le pape Nicolas II ; cependant, cette nouvelle doctrine ne fut décrétée comme article de foi qu'en 1215, par Innocent III. Puis, en 1220, Honorius III ordonna l'adoration de l'hostie. En 1227, Grégoire IX y ajouta la clochette pour avertir le peuple de s'agenouiller. En 1250, le clergé commença à retrancher la coupe au peuple. En 1264, Urbain IV institua la Fête-Dieu avec ses octaves, et Thomas d'Aquin en composa l'office. L'habitude de porter l'hostie en procession sous un dais, s'introduisit en 1336. En 1414, le concile de Constance ordonna définitivement le retranchement de la coupe au peuple.

Je puis te donner encore quelques autres dates ; tout cela est noté dans les manuscrits que nous étudions avec soin.

Ainsi : le signe de la croix fut mis en usage au commencement du IIIe siècle.

L'extrême-onction fut ordonnée en 528, par Félix, évêque de Rome.

En 600, Grégoire Ier établit le culte en langue latine, même pour les peuples qui ne comprennent pas le latin.

En 607, l'évêque de Rome, Boniface IX, prit le titre d'évêque universel; dès lors, tout ce qui ne se soumit pas au siège de Rome fut déclaré schismatique.

La fête de la Toussaint fut instituée au commencement du VIIe siècle; au IXe, le pape Grégoire IV ordonna qu'elle fût célébrée le 1er novembre dans toute la chrétienté.

En 1003, le pape Jean XIX institua la fête des morts.

En 1055, le pape Victor II introduisit dans l'Eglise les indulgences et leur commerce.

En 1090, Pierre l'Ermite invente les chapelets avec l'office et les heures de Notre-Dame. Le rosaire de la Vierge Marie a été inventé récemment, en 1470, par le jacobin Alin de la Roche, et le pape Sixte IV l'a approuvé.

Voilà où en sont aujourd'hui les innovations successives de l'Eglise romaine; probablement, elle ne s'arrêtera pas là, et, de siècle en siècle, elle ajoutera encore au nombre de ses erreurs, jusqu'à ce que le moment arrive où Dieu lui fera sentir ses jugements.

— Et c'est là ce qu'on me présentait dans le monastère comme les bases antiques du christianisme! Je comprends maintenant la formation du peuple vaudois, car il était impossible que la chrétienté tout entière acceptât de telles erreurs.

— Oui, mon enfant, cela était impossible,

puisque la fidélité de Dieu veut maintenir toujours son témoignage sur cette terre. Les erreurs de l'Eglise de Rome, écloses à l'abri du despotisme, entraînèrent par leurs séductions et par l'effroi des rigueurs cléricales, l'immense majorité de la chrétienté européenne ; mais, ici, une ferme résistance leur fut opposée.

Tu vois, ma fille, ce torrent qui roule ses eaux impétueuses au fond de la vallée ; il rencontre, là, sous nos yeux, un roc de granit, qui demeure immobile, malgré l'effort des flots rapides, et laisse tournoyer autour de lui l'écume qui monte sur ses flancs, l'assiège sans cesse et parfois le recouvre jusqu'au sommet ; toujours solide sur sa base, il reparaît après ces vains assauts, ferme, fixe, car les bouillonnements du courant tumultueux ne l'ont pas ébranlé. C'est ici l'image de l'Eglise romaine, entraînant jusqu'à des âmes sincères, pieuses, qui cèdent par ignorance et par faiblesse à l'impulsion donnée, mais rencontrant dans sa course un roc immuable qui lui résiste, le petit troupeau fidèle à l'Evangile.

— Pourriez-vous, mon père, me dire les noms de quelques-uns de ces chrétiens qui ont maintenu la doctrine évangélique, et m'indiquer comment s'est formé le peuple vaudois ?

— Sans doute : nous trouvons en premier lieu, sous le règne de l'empereur Constantin et tandis que Sylvestre était évêque de Rome, un docteur chrétien nommé Léon, qui s'oppose à l'acceptation des richesses temporelles par l'Eglise ; sa voix fidèle n'arrêta point sur une pente fatale des évêques avides de biens terrestres ; mais des âmes austères et simples se joignirent à lui ; on

appela Léonistes les chrétiens qui professèrent le désintéressement ; cette protestation gênante fut rejetée du sein des puissantes Eglises, et ceux qui l'avaient fait entendre dans Rome durent chercher un refuge au fond des Alpes. Il arriva souvent que le nom de Léonistes, comme celui de Vaudois, fut donné à notre peuple.

Une opposition exista longtemps contre Rome, dans le diocèse de Milan, que l'on appelait, par excellence, diocèse d'Italie. Fondée au quatrième siècle par St-Ambroise, l'Eglise de Milan avait reçu de ce célèbre évêque un rite nommé, d'après lui, rite ambrosien, qui différait du rite romain sur plusieurs points de discipline. Ainsi, à Milan, on se servait, pour la célébration du culte, du dialecte vulgaire qui commençait à se former, tandis qu'à Rome le latin était la seule langue admise pour les offices de l'Eglise. Les évêques de la Haute-Italie, réunis au concile de Francfort, sous Charlemagne, parvinrent, malgré le parti romain, à faire adopter le cinquante-deuxième canon, déclarant qu'il faut adorer et prier dans la langue que l'on connaît. Pendant le pontificat de Grégoire VII, en 1066, un concile ambrosien se tint à Fantanetta, près de Novare ; les évêques de la Haute-Italie, sous la présidence de leur métropolitain Guido, s'opposèrent à l'institution du célibat des prêtres, anathématisèrent le pape, auteur de cette nouvelle institution, et l'excommunièrent en l'appelant Saint Satan.

Au milieu de cette protestation permanente contre Rome, un homme surtout se signala dans le IXe siècle : ce fut Claude, évêque de Turin. Né en Espagne, il devint dès sa jeunesse chapelain

de Louis-le-Débonnaire, qui témoigna une grande estime pour ses talents oratoires et pour sa science des Ecritures. Ce prince, déplorant l'ignorance du diocèse de Turin, en confia la direction à Claude ; c'était un grand diocèse, comprenant les vallées du Piémont, la Provence et le Dauphiné. Le nouvel évêque fit disparaître les images qui ornaient les églises, et s'éleva, au nom de la parole de Dieu, contre les dogmes et les cérémonies anti-évangéliques, qui s'étaient introduits dans l'ensemble de la chrétienté. Il rejeta le culte et la médiation des saints, déclarant qu'il ne reconnaissait que Jésus-Christ pour médiateur, selon la croyance de l'Eglise des trois premiers siècles. Il combattit la suprématie de Rome et la puissance accordée aux prêtres, contrairement aux usages primitifs des chrétiens et à ces paroles de St-Pierre : « Je prie les pasteurs qui sont parmi vous, moi qui suis pasteur avec eux.... Paissez le troupeau de Dieu qui vous est commis, veillant sur lui, non par contrainte, mais volontairement ; non pour un gain déshonnête, mais par affection , non comme ayant la domination sur les héritages du Seigneur, mais en vous rendant les modèles du troupeau. » (I. Pier : V, 2, 3.)

Claude ne rencontra point d'opposition dans la Haute-Italie ; les populations qu'il ramenait vers les usages antiques n'en avaient pas perdu le souvenir et se prêtaient volontiers à son œuvre. Mais le clergé franc s'irrita contre lui. Jonas, évêque d'Orléans, et un abbé de St-Denis, le dénoncèrent comme hérétique et cherchèrent à lui faire perdre la faveur de son souverain. Louis-le-Débonnaire assembla un synode pour

examiner les questions débattues ; mais Claude refusa de se rendre au milieu des prélats français et leur répondit par des commentaires, où il étudia les textes de l'Ecriture sainte et démontra la conformité de ses doctrines avec le Nouveau-Testament et l'Eglise primitive.

L'évêque de Turin, toujours protégé par Louis-le-Débonnaire, administra son diocèse jusqu'à sa mort ; il en eut la direction pendant vingt ans, de 815 à 835. Le pape n'osa point agir contre lui et ne le menaça même pas d'excommunication. Rome n'avait pas encore la puissance qu'elle déploya plus tard. Mais, Claude mort, ses ennemis s'avilirent jusqu'à profaner sa tombe. Toutefois, son œuvre ne périt pas avec lui ; les semences de vérité qu'il avait jetées continuèrent à porter des fruits ; ses disciples de la plaine, anathématisés par les papes, persécutés par des princes catholiques, se réfugièrent dans les montagnes ; là, ils rencontrèrent ce petit troupeau, qui, avec Léon, s'était prononcé courageusement contre l'envahissement des splendeurs terrestres dans l'Eglise.

— Est-ce qu'alors le peuple vaudois était laissé en repos, au moins en ses vallées ?

— Il connut une longue phase de paix dans les hautes retraites où Dieu l'avait recueilli. Les princes mêmes qui le gouvernaient devinrent ses protecteurs. Les comtes de Luserne partageaient l'antique croyance des Vaudois, et, comme ils étaient vassaux immédiats de l'empire, dès le Xe ou le XIe siècle, ils pouvaient avec d'autant plus d'autorité défendre leurs possessions contre les autres feudataires. Ils adoptèrent pour armoi-

ries et pour devise, celles que notre peuple a choisies par suite comme ses symboles; pour armoiries, un flambeau jetant une vive clarté au milieu des ténèbres; pour devise, ces mots : « Lux lucet in tenebris. » (La lumière luit dans les ténèbres.)

Mais, peu à peu, l'orage se forma sur les vallées.

En 1050, Pierre Damien, légat du pape, signala l'existence des chrétiens primitifs à la comtesse Adélaïde de Suse, qui venait d'épouser Oddon, fils d'Humbert-aux-blanches-mains. Adélaïde, voulant faire entrer dans le giron de l'Eglise romaine ceux qu'elle regardait comme hérétiques, fonda un couvent auquel elle accorda les droits seigneuriaux de haute et basse justice, sur une partie des vallées vaudoises. Ce couvent, l'Abbadia de Pignerol, est devenu, pour le peuple fidèle, une source de malheurs. De là sont partis des missionnaires qui, ne pouvant réussir à faire apostasier les Vaudois, ont enlevé de leurs enfants ; là s'est organisée plus d'une incursion dans ces vallées, par les milices du pape.

Six ans après l'éveil donné par Pierre Damien, le pape Victor II adressa une bulle à Viminien, archevêque d'Embrun, pour l'engager à combattre l'hérésie de son diocèse. En 1096, le pape Urbain II signala comme refuge des hérétiques la vallis Gyrontana, appartenant au Dauphiné. Dès lors, les Vaudois descendaient vers la Durance, dans ces terres provençales où nous devions naître et recueillir les traditions du christianisme primitif.

A cette époque, un grand poëme religieux fut écrit parmi les Vaudois ; il est intitulé « La Nobla

Leyczon. » J'en ai une copie ; je te la donnerai pour que tu la lises lorsque tu en auras le loisir ; ce vieux poëme ne compte pas moins de 479 vers.

La Noble Leçon porte sa date à son sixième vers ; elle commence ainsi :

O frayres, entende una nobla leyczon :
Souvent deven velhar e istar en orezon,
Car nos veyen aquest mont esser pres del chavon ;
Mot curios devrian esser de bonas obras far,
Car nos veyen aquest mont de la fin apropiar.
Ben ha mil e cent anez compli entièrament
Que fo scripta l'ora car sen al derier temp (1).

L'auteur fait évidemment allusion à l'Apocalypse de St Jean, remontant au Ier siècle, en parlant du moment où fut écrite l'heure que nous sommes au dernier temps, et à l'épître de St Jean disant : « Mes enfants, le dernier temps est venu. » (1, Jean, II, 18).

Entre autres passages pleins de justesse et d'énergie, la Nobla Leyczon contient celui-ci, qui n'est encore que trop applicable à notre époque. A propos de nos adversaires, il y est dit :

Que si n'i a alcun bon que ame e tema Yeshu Xrist,
Que non volha maudire, ni jurar, ni mentir,
Ni avoutrar, ni aucir, ni penre de l'aitruy,
Ni venjar se de li seo enemis,
Ilh dion qu'es Vaudes e degne de punir.

(1) On sait que la Nobla Leyczon est un des plus curieux monuments de la langue romane du XIIe siècle. Raynouard traduit ainsi les vers ci-dessus :

O frères, écoutez une noble leçon :
Souvent devons veiller et être en oraison,
Car nous voyons ce monde être près de sa chute (son terme) ;
Moult (très) curieux (soigneux) devrions être de bonnes œuvres faire,
Car nous voyons ce monde de la fin approcher.
Bien a mille et cent ans accomplis entièrement
Que fut écrite l'heure que nous sommes au dernier temps.

Dans le temps même que la Noble Leçon s'écrivait aux Vallées, deux Vaudois partaient pour aller annoncer l'Evangile dans les pays soumis au pape; l'un se nommait Pierre de Bruis ; il était né sur le versant du Dauphiné ; l'autre se nommait Henri, et, comme il était natif du versant oriental de nos Alpes, on le surnomma l'Italien.

Pierre de Bruis se fit remarquer par une sainte hardiesse et par la précision de ses principes. Il annonça la grande doctrine apostolique du salut par la foi en Jésus-Christ, seul Sauveur, seul médiateur; il rejeta l'invocation des saints, les statues, les images, et toutes les pratiques extérieures, pélerinages et autres, ayant pour but d'offrir une expiation que le Christ seul peut accomplir. Après vingt ans de travaux missionnaires, Pierre de Bruis reçut la palme du martyre à St-Gilles, en Languedoc, l'an 1126.

Henri s'était d'abord dirigé vers Lausanne ; plus tard, en 1110, il vint au Mans et obtint de l'évêque Héribert la permission de prêcher dans les églises de la ville ; sa prédication produisit une sensation immense ; le peuple était enthousiasmé ; mais le clergé s'alarma en lui entendant prêcher la pauvreté apostolique, et le contraignit de partir. Henri se rendit à Poitiers, parcourut le midi, et en 1134 il fut arrêté par ordre de l'archevêque d'Arles, qui le fit conduire au concile de Pavie ; le concile le condamna comme hérétique. Henri, jeté en prison, parvint à s'évader et reparut dans le midi de la France, prêchant la sainteté apostolique avec plus d'énergie que jamais. Bernard, abbé de Clairvaux, appelé St Bernard par l'Eglise romaine, devint son

ennemi acharné ; il calomnia celui qui devait être sa victime. Henri fut arrêté en 1147, livré à l'évêque de Toulouse et conduit l'année suivante au concile de Reims. Condamné et jeté en prison, il y mourut bientôt; il avait annoncé l'Evangile, en voyageant de ville en ville, pendant plus de quarante années.

Mais à peine ces deux témoins de Jésus-Christ avaient-ils été enlevés de ce monde, qu'un autre parut. Celui-là n'était pas né parmi les Vaudois, mais à Lyon ; il se nommait Pierre ; c'était un riche marchand. Un soir, Pierre ayant soupé dans une réunion intime, causait avec les convives après le repas, lorsqu'un de ses amis tomba mort subitement ; vivement frappé de la vanité des biens d'ici-bas, il résolut de renoncer à ses richesses, et de se consacrer à répandre l'Evangile et à prêcher la sainteté. Il fit deux parts de sa fortune, distribua l'une parmi les pauvres, et consacra l'autre à faire traduire du latin en langue vulgaire, l'ancien et le nouveau Testament, et à faire copier cette traduction. Lui-même s'étant livré à de fortes études, travailla à cette version populaire des Ecritures. Pierre s'était fait de singulières illusions sur le catholicisme ; il demanda au concile de Latran, en 1179, l'autorisation de prêcher avec un exemplaire de sa traduction de la Bible. La réponse du concile fut de le déclarer hérétique. Pierre ouvrit les yeux sur les vrais caractères de l'Eglise romaine, et, courageusement, il annonça l'Evangile à Lyon ; il fit de nombreux disciples dans cette grande ville ; ses disciples étaient autant de missionnaires et pratiquaient ce renoncement aux richesses qui avait été le point de

départ de Pierre ; ce trait si fortement accentué de leur témoignage chrétien les fit appeler « Pauvres de Lyon ». L'archevêque, Jean de Bellesmains, anathématisa Pierre, qui fut surnommé Valdo « le Vaudois », parce que l'on reconnut chez lui les principes de notre peuple. Banni de Lyon en 1184, Pierre Valdo se rendit en Picardie ; il parcourut ensuite une portion de la Germanie et termina sa vie en Bohême.

Les disciples de Pierre, expulsés de Lyon, se dirigèrent en grand nombre vers les vallées vaudoises, et le peuple fidèle s'accrut ainsi considérablement.

Les Vaudois avaient écrit leur confession de foi l'an 1120 ; nous conservons le manuscrit portant cette date. Ce monument vénérable de la fidélité chrétienne débute par exprimer la croyance aux douze articles du Symbole dit des Apôtres ; il proclame la foi dans la Trinité, reconnaît les livres canoniques de la Ste Bible, déclare « que Christ est notre vie, vérité, paix, justice, pasteur, avocat, victime, sacrificateur, mort pour le salut de tous les croyants et ressuscité pour notre justification ». Le huitième article déclare « qu'il n'y a aucun autre médiateur et avocat auprès de Dieu, sinon Jésus-Christ ». Le neuvième nie tout-à-fait ce purgatoire, rêve de l'Antechrist opposé à la vérité. Plus loin, s'élevant contre les pratiques introduites dans l'Eglise, la confession de foi dit : « Nous avons en abomination les inventions humaines, comme anti-chrétiennes, par lesquelles nous sommes troublés et qui portent préjudice à la liberté d'esprit ». Ailleurs, elle déclare ne reconnaître que deux sacrements, le

baptême et l'eucharistie. Enfin, son dernier article est : « Nous devons honneur au pouvoir séculier, en soumission, en obéissance, en zèle et en paiement » (1).

Telle était la foi, tels étaient les principes que professaient les Vaudois en 1120, fidèles qu'ils étaient aux enseignements apostoliques. Nous conservons deux manuscrits de la même époque : le Cathéchisme, et un écrit intitulé : L'Antechrist. Plusieurs poëmes religieux furent aussi composés, en outre de la Nobla Leyczon, vers le même temps.

Cette foi, ces principes, répandus par Pierre de Bruis, Henri l'Italien, Pierre Valdo, et scellés par le martyre des deux premiers, furent aussi prêchés, avant et après ces trois grands serviteurs de Dieu, par des missionnaires plus obscurs, mais non moins dévoués. Depuis des siècles, la gloire du peuple Vaudois est dans son zèle à conquérir des âmes à l'Evangile. On a vu souvent de nos pasteurs partir deux à deux, sous d'ingénieux déguisements, pour aller porter en France et en Italie la bonne nouvelle du salut par Jésus-Christ seul, la pure lumière de la vérité et de la sainteté évangéliques.

Ici, Gaëtan s'arrête ému ; il regarde Azarias, qui, pensif, l'âme concentrée dans une prière fervente, écoute son père et se souvient de tous les récits répétés dans les chaumières vaudoises, sur les voyages, les dangers, les martyres, des courageux

(1) La confession de foi des Vaudois, datée de 1120, se trouve en langue romane avec traduction française en regard, à la fin du second volume de l'histoire des Vaudois, de Monastier.

missionnaires partis des vallées pour les terres papistes.

— Mais comment se fait-il, demande Elisabeth, que l'Eglise romaine ait un acharnement meurtrier contre les Vaudois, qui partagent ses croyances sur les points les plus graves et ne se séparent d'elle que pour ses innovations ?

— Hélas ! mon enfant, nous touchons ici à l'un des côtés les plus tristes du cœur humain : le despotisme. Un souverain tout-puissant devient aisément tyrannique ; il veut plier sous sa volonté tout ce qu'il peut soumettre, et ne permet pas que l'on soit d'un avis différent du sien. Or, l'évêque de Rome est devenu un souverain puissant : investi d'une autorité spirituelle qui fait fléchir même les monarques, possesseur d'Etats qui lui donnent des vassaux, des sujets, il commande et dans son territoire et dans tous les royaumes de la catholicité ; ce qu'il a décrété article de foi et discipline de l'Eglise, il faut qu'on s'y soumette, ou bien la flétrissure du nom d'hérétique et le supplice attendent celui qui ose résister.

— Ah ! mon père, quand je me souviens des cruautés exercées dans le monastère, je ne puis m'étonner qu'avec plus de pouvoir encore, on accomplisse plus de mal. Mais l'amour et la miséricorde de Jésus-Christ n'inspirent donc jamais les prélats qui se disent pourtant ses adorateurs ?

— Là encore, comme toujours, ma fille, mystères d'iniquité : mots sacrés, mots d'amour et de miséricorde, conservés sans doute dans les formules ; mais de ces sentiments célestes

eux-mêmes, plus rien chez les persécuteurs de l'antique foi évangélique. La royauté de Jésus est effacée, annihilée, par celui qui se dit son vicaire, par le pontife de Rome ; ce déploiement effrayant de l'orgueil humain est la source de tous les crimes. Le catholicisme, en s'éloignant de la pureté apostolique, a voilé l'amour de Dieu, la plénitude de sa grâce, la grandeur infinie du salut acquis par Jésus-Christ. Méconnaissant la valeur du sacrifice de la croix, l'Eglise romaine se représente Dieu irrité encore, même en face du Calvaire, contre les sincères croyants ; elle enseigne que les fidèles doivent fournir eux-mêmes des expiations pour compléter celle du Christ, et, par là, elle les conduit aux plus terribles macérations, à la lente agonie du cloître. L'âme habituée à croire Dieu cruel, à lui attribuer la volonté de voir souffrir, même ses enfants, que n'éprouve-t-elle pas envers ceux qu'elle suppose infidèles ? Rigueur impitoyable, cruauté sans merci ; voilà quels sont les fruits de la morne dévotion du papisme, de ses idées fausses sur le caractère divin. Après avoir méconnu l'amour de Dieu, Rome méconnaît la charité due aux enfants de Dieu.

Elisabeth est devenue toujours plus grave ; elle prie son père de lui donner quelques détails sur les persécutions subies par les Vaudois.

Mon enfant bien-aimée, lui répond-il, je ne voudrais pas assombrir ce beau jour par de tels récits ; mais, puisque tu le demandes, puisqu'il te faut le savoir une fois, je te parlerai du douloureux témoignage soutenu par les chrétiens des Vallées.

Rome, en proie à des luttes multipliées, avait pendant plusieurs siècles laissé le petit peuple Vaudois paisible en ses montagnes ; elle l'oubliait lorsque l'élan, la ferveur, le courage des missionnaires de l'Evangile, lui révélèrent tout-à-coup la puissance vitale de l'Eglise alpestre, vers la fin du onzième siècle.

L'heure était grave, décisive, pour l'Eglise catholique ; elle avait descendu la pente des inventions humaines dans le dogme et la discipline; mais, préoccupée par de grands événements, des guerres, des invasions, des périls et d'immenses succès temporels, peut-être n'avait-elle pas réfléchi sur la route qu'elle avait suivie ; peut-être ne s'était-elle pas rendu compte de la distance qui la séparait du christianisme primitif. Et voici que, tout-à-coup, une Eglise restée seule apostolique, attire ses regards par son zèle missionnaire. Le catholicisme entre en contact direct avec ce débris des anciens jours ; il peut mesurer le chemin qu'il a fait en s'écartant du point de départ ; s'il n'y avait eu dans son sein que l'erreur due à l'ignorance, s'il avait possédé une foi vraie, humble, s'il avait eu le désir sincère de suivre la volonté de Dieu, on l'aurait vu alors manifester son repentir de s'être fourvoyé loin de la droite voie, on l'aurait vu suivre l'exemple que Dieu lui offrait, et se réformer d'après le modèle antique, qui était mis sous ses yeux.

Mais Rome s'obstina dans les dogmes, dans les lois qu'elle avait introduits au sein de la chrétienté occidentale ; un fatal orgueil lui fit refuser de reconnaître qu'elle avait cheminé sur un sentier d'égarement, et, pour ôter de devant elle l'exemple

d'une fidélité qui la condamnait, elle voulut anéantir le témoignage des Vaudois.

Ce fut un second pas dans le mal, un premier vers le meurtre.

Si l'Eglise catholique, assez aveuglée pour tenir opiniâtrément à ses nouveautés arbitraires, avait eu du moins assez d'équité pour comprendre que des chrétiens étaient en droit de maintenir les vieux principes qu'elle avait abandonnés, elle eût laissé libre et paisible l'Eglise vaudoise, qui restait sa sœur après tout, par les grands dogmes qui l'unissent à la catholicité. Il n'en fut pas ainsi ; Rome persécuta jusqu'à la mort les serviteurs de Jésus-Christ qui ne se soumettaient pas aux décrets de ses papes ; et la cruauté dont elle fit preuve pour soutenir ses erreurs, prouva que l'âme, une fois soustraite à la stricte obéissance envers Dieu, peut descendre, de degré en degré, jusque dans l'abîme des crimes les plus atroces.

On avait inventé, décrété, la transsubstantiation, le purgatoire, le culte des saints, les images, le commerce des indulgences, le pontificat universel de l'évêque de Rome ; pour défendre ces innovations contre toute attaque, on forgea les instruments de supplice de l'Inquisition et l'on alluma des bûchers.

Rome avait déjà outragé Dieu en osant se mettre au-dessus de l'Evangile ; elle l'outragea encore en se faisant le Caïn des Abels qui offraient le sacrifice agréable au Seigneur.

Tandis que Rome trempait ses mains dans le sang de ses frères, comme si elle se complaisait à déployer tous ses titres à la colère de Dieu, les

chrétiens évangéliques prouvaient l'excellence de leur foi par l'héroïsme du martyre.

Quelques années après le bannissement de Pierre Valdo, en 1181, le pape lança un édit qui ordonnait, sous peine d'excommunication, l'extermination des hérétiques, à tout homme investi d'assez de puissance pour accomplir cette œuvre. Bien avant cet édit, durant tout le XIIe siècle, Rome avait livré aux flammes les fidèles Vaudois.

Mais alors un fait étrange se produisit. Pendant le Xe siècle, une secte s'était formée parmi les Slaves de la vallée du Danube ; elle présentait un mélange du christianisme avec les idées de la mythologie persane, sur les deux principes éternels du bien et du mal. Les Slaves, avant d'embrasser le christianisme, croyaient à un dieu mauvais qu'ils appelaient « le dieu noir ». Cette notion resta au fond de leur pensée et reparut avec quelque modification dans leur profession chrétienne. Cette secte, qui rappelait les gnostiques alexandrins, s'organisa hiérarchiquement comme l'Eglise romaine et se donna même un pape ; ceux qui en faisaient partie prirent le nom de cathares, ce qui signifie purs. Le pape cathare vint plusieurs fois en Italie et dans le Languedoc ; il présida un concile à St Félix de Caraman, en 1167. Il résidait parfois en Dalmatie, dans la petite ville de Trau, ville sainte du catharisme ; parfois il habitait Constantinople. Au milieu d'erreurs et de pratiques bizarres, le catharisme se faisait remarquer par une extrême austérité et par le principe absolu de ne pas tuer et de se laisser mettre à mort sans résistance.

Une grande émigration cathare ayant eu lieu

dans le Languedoc au XIIme siècle, beaucoup d'esprits furent saisis par le contraste de la vie pure et inoffensive des sectaires, avec la mondanité effrénée et le despotisme sanguinaire de l'Eglise romaine. Un mouvement immense se produisit en faveur du catharisme, et, comme la ville d'Albi devint un de ses principaux centres d'action, les sectaires slaves furent dès lors appelés Albigeois.

La chevalerie méridionale, la haute noblesse et même des souverains, se prononcèrent pour les Albigeois, par haine et par mépris de l'Eglise dominante. On vit bientôt, à la tête de la secte, le puissant comte de Toulouse, Raymond VI, et, auprès de lui, Gaston IV, vicomte de Béarn, Gérald IV, comte d'Armagnac, Bernard IV, comte de Comminges, et Raymond-Roger, comte de Foix.

Le catholicisme était la cause première de cette révolte; il l'avait provoquée par son infidélité aux préceptes de l'Evangile; mais, bien loin de revenir à la pureté de sa source, et de ramener par la persuasion et l'amour fraternel, ces chrétiens dont la vie honorable recouvrait de regrettables erreurs dogmatiques, il songea surtout à soumettre par la force ceux qui s'élevaient contre lui. En 1198, Innocent III fut élu pape; sombre fanatique, despote inflexible, cet homme, d'un effrayant génie, porta jusqu'à son apogée la puissance du pontificat romain; il voulut vaincre la secte Albigeoise; il la vainquit, mais par le glaive et le feu. Puis, des cadavres entassés de ses victimes, il se fit le piédestal qui le grandit aux regards de l'Europe épouvantée.

Un homme se présenta pour aider Innocent III dans son œuvre de destruction : ce fut Dominique de Gusman, le moine espagnol, que Rome appelle aujourd'hui St Dominique. Il s'est acquis une funeste célébrité par l'Inquisition, dont les bourreaux sont encore les moines de l'ordre qu'il fonda, les Dominicains.

La grande exécution des Albigeois commença en 1208. Innocent III forma pour les anéantir une armée de cinq cent mille hommes ; le commandement en fut donné à Simon de Montfort.

L'armée catholique massacra les populations en masse ; dans la ville de Béziers, on cria vainement à ses soldats qu'une portion des habitants était restée fidèle à Rome ; le chef répondit par cet ordre : « Tuez tout ; Dieu saura reconnaître les siens. »

Simon de Montfort arma ses sectaires de pics et de haches pour arracher les vignes et couper les arbres. Beaucoup de catholiques, exaspérés par les cruautés de l'armée du pape, se levèrent contre lui ; une guerre atroce désola quarante années les provinces du Midi ; la victoire matérielle demeura au papisme ; mais, alors même qu'il eut rompu les bras, il discerna l'opposition qui lui était faite dans les cœurs ; l'Inquisition continua par les supplices ce que le glaive avait commencé, et la haine contre Rome demeura si vivace, que pendant soixante années, les persécuteurs trouvèrent encore des victimes à immoler en France.

Ce que le pape n'avait pu faire par ses massacres, les Vaudois l'opérèrent par l'amour et la sainteté. Ils avaient souffert comme les Albigeois ;

trop souvent, on les avait confondus avec eux, par le seul fait de leur insoumission à Rome et par la ressemblance qu'offrait leur austère simplicité avec celle des cathares ; lorsque les malheureux débris de la secte slave s'enfuirent du Languedoc et de la Provence, ils furent accueillis par les fidèles chrétiens des Alpes, qui leur enseignèrent la doctrine évangélique dans toute son antique pureté. Les chefs du catharisme avaient péri ; les idées étranges qu'ils professaient n'avaient plus de racines dans le peuple persécuté. Les martyres héroïquement subis, les souffrances de toutes sortes, avaient rapproché de la vérité et concentré dans l'amour du Sauveur, les âmes de ces chrétiens, égarés pour un temps. Depuis la fin du XIIIe siècle, on ne voit plus les cathares professer les doctrines qui les séparaient de la vraie foi ; ils ont adopté la croyance ancienne, la croyance évangélique des Vaudois.

— Est-ce que les vallées purent contenir les cathares fugitifs avec le peuple qui déjà les habitait ?

— Non ; aussi, de nombreuses émigrations se formèrent-elles pour aller fonder des colonies dans le royaume de Naples, où la tolérance était alors garantie aux fidèles. Plus tard encore, vers 1400, tandis que des papes schismatiques habitaient Avignon, l'Inquisition sévit avec tant de rigueur dans le Dauphiné et la Provence, que les Vaudois de ces contrées organisèrent une nouvelle émigration vers le royaume de Naples et fondèrent là cinq petites villes : Monleone, Montanato, Fauta, La Cella et La Motta.

— Mais, est-ce que les vallées mêmes furent du moins exemptes de persécution ?

— Non, ma fille ; jusqu'en ces sauvages retraites, le papisme exerça ses ravages. En 1332, le pape Jean XXII lança contre les vallées l'inquisiteur de Marseille, Jean de Badès, et l'inquisiteur du Piémont, Albert de Castellatio. Plus tard, en 1352, le pape Clément VI chargea de faire disparaître l'hérésie, Guillaume, archevêque d'Embrun, et Pierre de Mant, cordelier et inquisiteur.

Mais les papes ne furent pas toujours servis dans leur colère par les souverains. Le roi de France Charles V, le Sage, prit la défense des Vaudois opprimés. Le pape, Grégoire XI, lui écrivit en 1373, pour se plaindre des obstacles que les seigneurs du Dauphiné opposaient à l'œuvre des inquisiteurs ; le pape formula ses reproches au roi, en disant que l'on faisait sortir de prison les sectaires condamnés, que l'on se refusait même à prêter le serment d'agir contre ces opiniâtres ; il termina en menaçant Charles-le-Sage de l'indignation des saints apôtres Pierre et Paul.

Malgré l'opposition des princes séculiers, les inquisiteurs réussirent souvent à faire beaucoup de mal aux Vaudois. La persécution ne fut pas ralentie quand le grand schisme se forma dans l'Eglise romaine en 1378, par l'élection simultanée de deux papes, Urbain VI à Rome et Clément VII à Avignon. L'inquisiteur Borelli désola les Eglises alpestres. Il fit arrêter dans la vallée Gyrontana cent cinquante hommes, un grand nombre de femmes, de jeunes filles, de petits enfants ; et toutes ces victimes furent brûlées vives à Grenoble.

On saisit quatre-vingts Vaudois, hommes et femmes, dans les vallées de l'Argentière et de Fraissinière ; on les livra au bras séculier, qui les mit à mort sans jugement, sur la seule déclaration de culpabilité fournie par le Saint-Office.

En 1400, ce même inquisiteur Borelli, prenant le commandement d'une troupe armée, pénétra dans la vallée de Suse et vint surprendre celle de Pragela, au moment même des fêtes de Noël. Les pauvres montagnards croyaient pouvoir célébrer en paix le souvenir de la naissance du Sauveur ; la neige épaisse qui recouvrait les Alpes leur semblait une protection contre les envahisseurs ; et, soudain, assaillis par les bandes inquisitoriales, ils n'échappèrent au glaive qu'en fuyant vers des rochers escarpés, que depuis lors on nomme Albergan ; mais cette *montagne de refuge* ne fut pour beaucoup que la dernière station du pélerinage terrestre ; la faim et le froid décimèrent les fugitifs. Quatre-vingts enfants moururent dès la première nuit au sommet de la montagne ; la plupart furent retrouvés dans les bras glacés de leurs mères, mortes avec eux.

Les bandes papistes passèrent la nuit dans les maisons abandonnées, pillèrent, saccagèrent tout sur leur passage, et le lendemain reprirent le chemin de Suse.

Cette incursion épouvanta jusqu'aux peuples catholiques du Piémont et du Dauphiné ; ils témoignèrent leur indignation avec tant d'énergie que le pape enjoignit à son inquisiteur de modérer son zèle, de peur que l'hérésie ne fît des progrès.

Il y eut une trève dans la persécution ; mais,

en 1460, elle éclata de nouveau. L'archevêque d'Embrun chargea le moine franciscain, Jean Veileti, d'agir contre les Vaudois. Le moine mit tant de vigueur dans l'accomplissement de sa mission, que tout le pays en fut troublé ; il fit brûler plusieurs fidèles disciples du Seigneur. On porta des plaintes contre lui devant le roi de France, Louis XI.

Sous le gouvernement de Louis de Savoie, entre 1440 et 1465, vingt-deux personnes furent brûlées comme vaudoises à Coni. Plus tard, en 1475, l'évêque de Turin, Jean Campesio, et l'inquisiteur André de Aquapendente, agirent sur l'esprit de la duchesse Iolande, princesse française, veuve d'Amédée-le-Bienheureux et tutrice de son fils Charles. A l'instigation du prélat et de l'inquisiteur, Iolande ordonna, au mois de janvier 1476, aux châtelains de Pignerol et de Cavour, au podestat de Luserne et à ses autres vassaux de la région alpestre, de travailler activement à la répression des hérétiques.

Ces ordres furent exécutés ; il arriva fréquemment que des Vaudois attirés hors de leurs vallées par quelques affaires ou par quelques devoirs, furent saisis et livrés aux inquisiteurs.

Cette législation continue d'être en vigueur contre nous ; le premier pas en dehors de nos vallées est souvent le premier pas vers le martyre.

— Et c'est là, mon père, ma mère, ce que vous avez affronté pour moi ! s'écrie Elisabeth ; et, dans un élan d'amour, elle serre sur son cœur ceux dont l'héroïque tendresse a pu la sauver.

Quelle émotion chez tous en ce moment ! Que de souvenirs ! Que d'inquiétude ! Les parents de

Marthe furent livrés au supplice pour s'être absentés quelques jours des vallées. Azarias veut se consacrer aux missions en terre papiste. Le cœur trop plein pour pouvoir se parler, parents, enfants, frères, sœur, amie, se regardent en silence.

Gaëtan, pour faire diversion à ces tristes pensées, raconte alors à Elisabeth comment une protestation contre Rome s'est manifestée dans la Bohême et la Moravie.

En 1176, lui dit-il, lorsque Pierre Valdo commença d'être persécuté, un grand nombre de Vaudois se réfugièrent en Bohême ; il y avait déjà en ce pays un peuple qui ne pliait pas aisément sous le joug de Rome ; il accueillit avec sympathie les chrétiens fugitifs de la France. Pierre Valdo lui-même alla mourir au milieu de ces Eglises, qui gardèrent après lui les semences de l'Evangile.

Au commencement de ce siècle-ci, on vit surgir, dans le royaume de Bohême, deux hommes qui n'étaient point sortis du milieu des Vaudois, mais des rangs mêmes du clergé romain : l'un se nommait Jean Huss, l'autre Jérôme de Prague ; ils s'élevèrent au nom de la vérité contre les erreurs papistes. Rome leur répondit par le concile de Constance, qui les condamna et les fit brûler, en 1415.

Le peuple de Bohême fut exaspéré par le supplice de deux prêtres qu'il aimait pour leurs vertus et leur charité ; il se révolta ; des chefs guerriers donnèrent à ce soulèvement un caractère politique, et des flots de sang coulèrent pendant bien des années en ce malheureux pays.

Mais, au sein de ces déchirements, le troupeau

fidèle qui n'avait point voulu prendre le glaive pour défendre sa foi, se joignit à des Vaudois que la persécution avait chassés d'Autriche et qui se tenaient cachés dans les bois et dans les montagnes. Tous réunis un jour dans la seigneurie de Lititz, en 1453, ils s'organisèrent paisiblement en Eglise, sous le nom d'Unité des Frères. Prosternés devant le Sauveur, ils le supplièrent d'habiter au milieu d'eux, d'être leur chef, leur docteur, leur sûre retraite ; ils s'engagèrent sous son regard à former une Eglise uniquement gouvernée par sa parole. Plusieurs autres groupes de chrétiens, animés du même esprit, professant les mêmes principes, s'organisèrent en diverses villes de Bohême et de Moravie, et toutes ces Eglises sœurs entretinrent d'intimes rapports avec celle de Lititz.

Les frères choisirent leurs évêques par la voie du sort, que les apôtres avaient employée pour remplacer Judas ; le sort désigna justement trois hommes des plus pieux et des plus intelligents : Mathias de Cunewald, Thomas Przelaus et Elie Crenow; les frères supplièrent l'Eternel de leur donner son esprit de force ; puis ils prièrent des Vaudois que la persécution avait conduits en Autriche, de venir leur conférer l'ordination pastorale. Le pasteur vaudois Etienne, qui habitait les frontières de la Bohême, vint imposer les mains aux trois nouveaux évêques.

Mais bientôt la persécution se déchaîna contre l'Eglise fidèle ; l'évêque Etienne reçut la couronne du martyre en Autriche. Un grand nombre de Vaudois expirèrent avec lui sur les bûchers; beaucoup parvinrent à se sauver dans la Marche de Brandebourg.

Mathias, un des évêques de l'Unité des Frères, subit un affreux martyre. Janvolli, son collègue, mourut brûlé vif. Les fidèles de Midsiric furent chassés de leurs demeures au milieu des rigueurs de l'hiver; on traîna leurs malades hors de la ville, on les jeta sur les champs. Beaucoup de frères expirèrent dans les tortures; ils se laissèrent couper les pieds et les mains, plutôt que de renier leur Maître et son Evangile.

Cette persécution dura jusqu'à la mort du roi George, en 1471; Wladislas, qui lui succéda, donna la paix aux frères unis; sous le sceptre paternel de ce monarque, l'Eglise évangélique slave a jeté de profondes racines; mais ses progrès ont récemment éveillé la jalousie de leurs adversaires; l'année dernière, en 1481, Mathias, roi de Hongrie, devenu maître de la Moravie, de la Lusace et de la Silésie, les a bannis de ses Etats par un édit; beaucoup de ces exilés ont trouvé un refuge en Moldavie.

Ainsi, tu le vois, ma fille, l'esprit de Dieu a soufflé en divers pays. Il a fait réclamer, par des chrétiens fidèles, les droits de la royauté unique et souveraine de Jésus-Christ. Il a conservé dans quelques Eglises la pure lumière de la parole révélée, la foi au sacrifice pleinement suffisant de notre Rédempteur; mais le témoignage évangélique, attaqué par le glaive et les bûchers de Rome, ne peut être maintenu que par un dévouement entier au Sauveur. Nous devons au fond de notre âme accomplir ces sacrifices, qui peuvent à toute heure nous être demandés; notre vie elle-même doit être offerte avec amour, avec joie, à Celui qui donna sa vie pour nous ouvrir le Ciel.

Gaëtan de Vélas se tut, et tous autour de lui demeurèrent quelque temps plongés dans une méditation grave, solennelle.

Plus tard, quelques amis des villages voisins arrivèrent auprès d'eux; la soirée de ce jour du Seigneur s'écoula dans le délassement béni des causeries fraternelles ; on oublia les dangers, les inquiétudes, dans le paisible et simple épanchement de l'amitié chrétienne ; avant de se séparer, on lut encore dans l'Evangile, on pria le Père des fidèles, et les premières étoiles qui scintillèrent sur les neiges des Alpes, éclairèrent le fervent Amen des Vaudois prosternés.

III.

Quelques semaines s'écoulèrent, et par un beau jour d'automne on vit sortir de la maisonnette de Gaëtan, le cortège nuptial de Misçaël et de Marthe.

Elisabeth et Marie-Anne voulurent présider elles-mêmes à la simple toilette de la jeune mariée, et la bonne Madeleine vint prendre part aux préparatifs des noces.

Le bois où l'on célébrait le culte du Dimanche avait été choisi pour la cérémonie religieuse du mariage. Les amis invités, se groupant autour de la famille de Vélas et de l'orpheline, gravirent à leur suite les rapides sentiers de la montagne.

Rien ne devait rappeler en cette fête rustique les pompes que le castel eût offertes au fils du seigneur provençal ; mais l'Eternel, qui se plaît

aux renoncements de la fidélité, entourait des sourires de la nature la marche des fiancés vers le sauvage sanctuaire. On voyait encore aux flancs des Alpes, ces belles fleurs que septembre en fuyant laisse tomber de ses mains fécondes ; la vigne étalait ses grappes ; les vergers des hameaux présentaient leurs fruits parfumés, et le châtaignier, ami des Vaudois, laissait voir, au milieu de son beau feuillage, l'enveloppe épineuse qui recouvrait la manne des proscrits.

On arriva sous l'ombrage consacré depuis longtemps par l'adoration des fidèles ; un vieux pasteur accomplit le grand acte qui unit pour toujours, sous le regard de l'Eternel, Misçaël et Marthe, dès lors époux chrétiens, promettant de marcher ensemble sur la route des Cieux.

On revint à la maisonnette ; un simple repas fut offert aux convives ; les productions de la vallée composèrent seules le festin ; mais le peuple frugal, réuni pour les noces de deux de ses enfants, regardait aux bénédictions spirituelles et voyait Jésus présent alors, comme aux noces de Cana.

Parmi les jeunes Vaudois amis des deux frères jumeaux, plus d'un eût voulu espérer qu'il lui serait permis d'offrir un jour son anneau à Elisabeth ; mais la réserve austère et pleine de dignité de la belle provençale, retenait toute manifestation et semblait défendre l'espérance.

La douce fête de famille, qui avait animé le foyer de Gaëtan et de Marie-Anne, fut bientôt suivie par les tristesses de la séparation. Le moment était venu où les vieux *barbes* appelaient autour d'eux, dans le Pra-du-Tour, les

jeunes gens qui voulaient se préparer par l'étude au ministère de l'Evangile.

Azarias, Misçael et Marthe partirent au mois d'octobre ; la jeune femme fut reçue chez les habitants d'un hameau, voisin du chalet qui servait d'école aux étudiants vaudois.

Pendant la saison d'hiver, il y avait tout espoir que l'on ne serait pas surpris par l'ennemi, car une épaisse couche de neige défendait les abords du séminaire montagnard ; chaque année, quand la neige fondait, les professeurs et les élèves retournaient aux travaux des champs, sous lesquels ils voilaient, les uns leur caractère sacré, les autres leurs plans d'avenir.

Le Pra ou Pré-du-Tour, situé vers l'extrémité occidentale de la vallée d'Angrogna, est une sorte d'entonnoir formé par une ceinture de montagnes presque inaccessibles ; on n'y pénètre que par un sentier pratiqué dans le roc au bord du torrent d'Angrogna. Au centre de cet entonnoir s'étend une prairie bordée d'un côté par le torrent et de l'autre par quelques maisons. Un chalet abritait les vieux barbes et les aspirants au ministère.

Ce lieu fut le refuge suprême du peuple opprimé, la forteresse que Dieu même lui avait élevée pour le protéger contre ses ennemis ; aussi le Pra-du-Tour a-t-il une grande célébrité dans l'histoire des Vaudois.

Les pasteurs avaient la dénomination de *barbes*, qui signifie oncle, et qui se donnait en signe de respect ; ils enseignaient à leurs élèves le latin, l'italien, et leur faisaient apprendre par cœur beaucoup de passages de la Bible ; ceux dont la

mémoire était le plus flexible, en apprenaient des livres entiers. Un auteur anonyme du XIIIe siècle assure même avoir connu de ces jeunes Vaudois, qui pouvaient réciter par cœur le Nouveau-Testament.

C'est qu'il était important, avant toutes choses, pour le pasteur du peuple proscrit, pour le missionnaire évangélique, de posséder dans sa mémoire la révélation de Dieu ; les manuscrits des saintes Ecritures étaient fort rares, et si l'un était découvert sur quelque voyageur, il constituait une preuve d'hérésie qui vouait au bûcher celui qui le portait.

Le candidat au ministère devait passer trois hivers à étudier dans le Pra-du-Tour ; puis, avant d'être consacré, il demeurait pendant trois autres années auprès d'un ancien barbe qui avait le titre de *regidor* et dont lui était le *coadjutor*. Pour les missions lointaines, on choisissait ceux qui avaient la vocation la plus décidée. Le regidor et le coadjutor partaient ensemble, pour annoncer le pur Evangile et le retour au christianisme apostolique. Si le jeune missionnaire, échappant à l'Inquisition, revenait au pays natal, il était alors reçu dans l'ordre du pastorat vaudois appelé preverage.

L'ordination se conférait par l'imposition des mains, selon l'usage des apôtres. Le candidat se mettait à genoux ; les anciens barbes étendaient les mains sur sa tête et disaient les paroles sacramentelles : « Allez, enseignez les nations, et les » baptisez au nom du Père, du Fils et du St Esprit. »

Les ennemis mêmes des Vaudois ont constaté leur zèle apostolique ; ils fournissent dans leurs écrits des détails précieux sur les travaux mis-

sionnaires des barbes, qui semèrent surtout la vérité évangélique en Italie. Entre autres témoignages, nous citerons celui de Mapée ; il dit, en parlant des Vaudois qui comparurent devant le concile de Latran, l'an 1179 : « Ces gens n'ont » nulle part de domicile fixe ; ils voyagent çà » et là, deux à deux, nu-pieds, vêtus de laine, ne » possédant rien et ayant toutes choses communes » comme les Apôtres. »

L'inquisiteur Raineri Sacco dit plusieurs choses analogues à ce sujet. Nous rapporterons seulement un passage assez curieux sur les moyens employés par les Vaudois pour pénétrer dans les demeures des catholiques et leur délivrer le message de la vérité.

Le missionnaire se déguise en colporteur ; il porte une caisse contenant des bijoux et se présente chez un grand seigneur.

« Alors, dit Raineri Sacco, il offre aux Messieurs » et aux Dames quelques belles marchandises » à acheter, telles que anneaux et voiles. Après » la vente, si l'on demande au marchand : Avez-» vous d'autres marchandises à vendre ? Il » répond : J'ai des pierres plus précieuses que » ces objets ; je vous les donnerais, si vous m'assu-» riez que vous ne me trahirez pas auprès du » clergé. Ayant reçu cette assurance, il ajoute : » J'ai une perle si brillante que l'homme, par son » moyen, apprend à connaître Dieu ; j'en ai une » autre si éclatante qu'elle allume l'amour de » Dieu dans le cœur de celui qui la possède, et » ainsi de suite. Il parle de perles métaphori-» quement ; ensuite, il récite quelque texte qui lui » est familier. Lorsqu'il a commencé de captiver

» l'auditeur, il passe à ces textes : « Malheur à
» vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui en-
» gloutissez les maisons des veuves, sous prétexte
» de longues prières, et ce qui suit. Interrogé
» par l'auditeur lui demandant à qui s'adressent
» ces imprécations, il répond : au clergé et aux
» religieux. Ensuite, l'hérétique compare l'état
» de l'Eglise romaine avec la sienne. »

L'évangélisation accomplie par les Vaudois obtint d'immenses résultats. Au XIIIe siècle, il était à peine une contrée de l'Europe où l'on ne trouvât pas de chrétiens opposés à Rome, désignés par divers noms, suivant les pays qu'ils habitaient.

IV.

Azarias, Misçaël et Marthe ont quitté depuis quelques jours la maisonnette isolée ; ce modeste asile, animé naguère par leur jeunesse et leur douce gaieté, semblerait bien triste à Gaëtan, à Marie-Anne, si leur Elisabeth n'était pas là, charmant l'austère foyer par sa tendresse, par sa joie.

L'enfant née dans un castel, élevée parmi de nobles filles à l'ombre d'un monastère, doit aujourd'hui se livrer aux travaux rustiques, où tout Vaudois trouve l'unique ressource qui lui soit offerte pour soutenir son existence. Il est des heures où le seigneur et la dame de Vélas enseignent à leur fille les sciences sérieuses qu'elle doit posséder ; on lui fait apprendre par

cœur des portions de l'Ecriture sainte ; elle étudie l'histoire de l'Eglise, et puis elle s'exerce à comprendre la langue italienne, que parlent la plupart de ses frères en la foi. Mais tout cela est réservé pour les heures du soir, pour ces veillées d'octobre, déjà bien longues dans la vallée. Le matin, l'après-midi, se passent toujours aux champs ; il faut se hâter d'accomplir les derniers travaux de l'automne, avant que la neige vienne recouvrir la terre.

Le soin du troupeau est confié à Elisabeth. Les moutons, les brebis, richesse du montagnard par leur toison et leur lait, peuvent encore paître dans les prairies, qui disparaîtront bientôt sous la froide et blanche robe de l'hiver ; alors, il faudra les nourrir de l'herbe que maintenant on amasse pour la saison rigoureuse. Chaque jour, levée de bonne heure, la jeune fille, recluse naguère, part aux premières clartés de l'aurore et gagne les hauts pâturages, avant que le soleil ait atteint les sommets qui dominent la vallée.

Un matin, Elisabeth est dans la prairie où Marthe venait souvent conduire le troupeau qu'elle a remis en partant à sa sœur. Une ravine descend le long du pâturage ; elle bondit et semble se hâter, joyeuse d'aller rejoindre dans la vallée le torrent qui roule avec un bruit grave, régulier, grande voix dont l'écho retentit au fond de la pensée.

De beaux châtaigniers ombragent un côté de la prairie ; mais à cette heure, dans cette saison, ce n'est pas l'ombre qu'on recherche. Elisabeth parcourt la pelouse ; elle goûte la jouissance de marcher en liberté sur les flancs de la montagne,

sous l'immensité du ciel. Il fait beau, l'air est froid ; c'est ce froid enivrant des hauts monts, cette pure et vivifiante atmosphère, qui révèlent à l'esprit et au cœur toute leur sublime puissance. Le soleil d'octobre est encore splendide sur les crêtes pourprées des Alpes. Oh ! le matin à la montagne ! quelle harmonie avec la jeunesse de l'existence...., et avec l'aurore de la jeunesse éternelle que découvre l'œil de la foi !

Elisabeth se retrouve dans l'élément primitif, dans l'accord voulu par le Créateur entre l'humanité et le séjour qu'il lui donna. Elle sait maintenant ce qui la faisait tant souffrir dans la réclusion monacale : ce que voulait sa nature, c'étaient les souffles de la montagne, le sourire des vallées, la majesté des sommets. Son regard ne doit plus errer anxieux, contraint, d'un jardin étroit à un coin du ciel bleu ; il s'étend sur les chaînes alpestres et s'élance dans les espaces des cieux.

Tout ce qui s'offre à sa vue lui redit la délivrance qu'elle a reçue de l'Eternel ; aussi, ne s'attriste-t-elle point d'être désormais obligée de gagner son pain à la sueur de son front, de livrer au travail de la terre, les mains délicates qui n'ont tenu jusqu'ici que le rosaire, l'aiguille et le fuseau. Mieux vaut que la froide indolence du monastère, le labeur énergique avec la tendresse filiale et la liberté. Il y a du bonheur à piocher le sol, à garder un troupeau, en respirant les parfums des Alpes, et puis à revenir se reposer le soir dans la chaumière, au sein des douces affections, sous le regard de Dieu.

La brise chasse au loin les nuages légers qui ont escorté le lever du soleil ; elle agite les

rameaux, déjà dorés ou rougis par l'approche de l'hiver ; elle se joue dans les herbes du pâturage et dans les longs cheveux d'Elisabeth.

L'âme de la jeune fille s'élève et flotte avec la brise dans les régions vastes et pures qui lui sont révélées ; elle prend son essor avec un pieux enthousiasme, et, soudain, cette pensée se présente à elle : A l'heure même où, captive et désolée, je languissais au fond du couvent, les Alpes existaient..... leurs pics imposants se dressaient vers le ciel ; de belles matinées les enveloppaient de lumière, de parfums, et la triste novice ignorait leur grandeur et leur charme.

Les augustes splendeurs de la Rédemption existaient aussi ; l'Evangile répandait ses clartés, témoignait de l'amour infini du Sauveur ; et la jeune recluse, courbée sous le joug des macérations, des terreurs imaginées par l'esprit humain, ne savait pas que sur la terre l'âme chrétienne peut goûter la paix et la joie ineffables du St-Esprit.

Et maintenant, tandis que les périls de la persécution menacent les disciples de l'Evangile, tandis que la malice humaine gronde furieuse, redoutable, autour des vallées, il est d'éternelles demeures où règnent sans mélange la paix et la félicité ; elle ne les a pas vues encore ; leur gloire, leur joie ne lui sont connues que par ces rapides descriptions, où la faiblesse du langage humain ressort à chaque mot et ne laisse que transparaître les célestes visions de St Jean. Mais, sur l'aile de l'espérance, elle peut monter des manifestations déjà reçues de l'amour divin, vers celles que son regard ne peut contempler encore.

Elisabeth se prosterne ; elle prie. A cette heure, une vie nouvelle naît en son âme, la vie de l'amour, de la contemplation, de la communion du Rédempteur.

Dans les pieuses extases du monastère, sa pensée flottait rêveuse, tendre, mystique, vers les régions saintes et lumineuses qu'habitent les anges et les bienheureux ; ce qu'elle aimait, c'était le paradis avec ses portes de perles, ses murs de jaspe, son arc aux brillantes couleurs, son fleuve d'eau vive, son arbre béni ; ce qu'elle aimait encore, c'étaient les ailes de l'ange, l'auréole des saints ; son cœur, attiré vers tout ce qui est pur et beau, se trouvait en harmonie avec les images éthérées des Cieux. Mais le Dieu Sauveur ne concentrait pas son amour, son adoration ; elle le voyait passer, entouré du cortège des apôtres, des martyrs, de toutes les essences célestes et des êtres béatifiés ; sa personne divine ne se détachait pas de ce groupe sacré aux yeux de la novice ; elle lui donnait une part de ses pieux hommages ; mais son âme ne lui était pas unie par ce lien mystérieux et puissant de l'Esprit, seule source de la véritable sainteté, de la véritable vie.

Arrivée parmi les Vaudois, au sein de sa famille, elle a compris la vérité de l'Evangile, elle a reconnu les erreurs de Rome ; elle a ressenti un vif enthousiasme pour le témoignage chrétien du peuple fidèle ; elle a éprouvé une sincère reconnaissance envers Dieu qui l'a sauvée d'un morne esclavage et l'a rendue à la lumière, à la liberté, au bonheur. Mais dans cette nouvelle sphère, la piété de la jeune fille était encore restée vague ; elle avait aimé Dieu, sa famille et les Alpes, par

un élan noble, pur et tendre ; son âme n'avait pas découvert le secret de la vie céleste. Souvent elle comprit ce qui lui manquait, en voyant la ferveur et le joyeux dévouement de ses parents, de ses frères, de bien d'autres Vaudois ; humble, elle supplia le Seigneur de lui donner la piété, la fidélité qui brillaient autour d'elle.

Ce matin, Elisabeth, saisie par la pensée des manifestations que le Seigneur lui a faites de trésors qu'elle ne connaissait pas, l'a supplié de lui donner encore une manifestation, un trésor, la foi vive, le pieux amour qu'elle voit régner à son foyer. Dieu lui répond en faisant retentir en son âme ces paroles que souvent elle entendit, elle lut, depuis qu'elle est chez les Vaudois : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » (1).

A ces mots, les scènes de la Passion du Sauveur se déroulent devant ses regards ; elle s'arrête sous la Croix ; elle voit, elle comprend, autant qu'il est donné à l'âme humaine de le comprendre et de le voir, ce qu'est le don du Fils de Dieu : cette mort sanglante, ignominieuse, ces angoisses, mystère de ténèbres et de lumière, abîme de Satan, gloire de l'Eternel. Puis, Jésus-Christ lui apparaît victorieux du tombeau, s'élevant au Ciel dans son ascension qui ne le dérobe au regard humain que pour rendre sa présence égale dans toute son Eglise. Elle le sent descendre dans son cœur avec toute la majesté de son triomphe sur le péché, sur l'enfer, sur la mort ;

(1) Jean, III, 18.

elle le voit, de ses mains percées par les clous du Calvaire, lui ouvrir le Ciel et lui montrer les splendeurs de la sainte félicité. Pour la première fois, elle contemple réellement, par le St-Esprit, Jésus crucifié et ressuscité ; cette heure marque pour elle la nouvelle naissance de l'âme.

« Qui a le Fils a la vie ; qui n'a point le Fils de Dieu, n'a point la vie » (1).

« Quiconque contemple le Fils et croit en Lui, a la vie éternelle. »

Elisabeth se relève, et tout dans la nature lui paraît solennel. Il existe une harmonie profonde entre la foi chrétienne et les hautes montagnes ; l'harmonie du grandiose, de la majesté, de la pureté, de l'élan vers le ciel.

Une œuvre grave s'accomplit ainsi dans le secret du cœur de la jeune fille. Elle sent plus que jamais, en contemplant le sanctuaire que Dieu s'est érigé dans les Alpes, combien est insensé, impie, le système qui dérobe par de lourdes murailles, la vue des œuvres du Créateur ; mais cette consécration entière de sa vie, qu'elle voulut faire à Dieu dans le monastère, elle veut encore l'offrir à son Père, à son Sauveur, au sein de la liberté des montagnes.

Le monachisme, issu des Esséniens d'Asie, développé par l'horreur de la vie païenne et par les désordres de l'invasion barbare, le monachisme, grand et noble à ses débuts, fut pourtant une aberration ; il mit en captivité, il plaça sous un joug despotique, les êtres que Dieu voulait voir libres sous le ciel, sur la terre, et soumis

(1) Jean V, 12.

seulement à Lui par l'humble et douce obéissance filiale. Mais la spiritualité est éclose du christianisme comme l'un de ses fruits les plus purs et les plus beaux.

Le christianisme forme des Anges sur la terre ; il jette une lumière de feu sur les ténèbres, les crimes et les dangers du monde ; l'âme, fuyant les sombres abîmes, se réfugie vers Christ et voit une barrière infranchissable élevée par la main du Rédempteur entre elle et le monde ; elle ne rêve point la transformation des multitudes humaines, puisque les prophéties du Nouveau-Testament annoncent que malgré le magnifique déploiement de l'amour de Dieu en Jésus, les nations du monde persisteront dans leur endurcissement et finiront dans une révolte suprême contre l'Eternel. Il est écrit : « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés. » Mais ce que Jésus dit à Jérusalem, il peut le dire encore aux peuples de toute la terre : « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie. »

Ainsi, tout ce que l'âme chrétienne peut espérer pour la terre, ce sont ces bénédictions du rapide voyage que les croyants accomplissent ici-bas sous la conduite de leur divin chef. Les affections, les pensées du chrétien, se concentrent sur le Ciel. De là, un détachement de ce qui ne fait que passer ; de là, peu d'importance accordée aux biens, dont le prix est diminué par leur courte durée.

La religion de l'Evangile ne se présente jamais sombre, rigoureuse, arbitraire, prohibant ce que Dieu autorise ; mais, tout doucement, par un effet même de l'esprit qui l'anime, elle élève l'âme

vers la région de l'éternel et pur amour, et lui rend presque impossible d'aimer autrement que pour le Ciel.

Et c'est là, dans cet esprit, dans cette lumière, que la femme possède tout son charme et toute sa majesté ; c'est là qu'elle atteint la réalisation du plus pur idéal que la terre puisse offrir.

Elisabeth ne comprit peut-être pas tout ce qui agissait sur elle; son cœur ressentit l'impulsion sans la raisonner ; donné à Christ sans réserve et sans contrainte, dans tout l'élan de l'amour reconnaissant et joyeux, ce cœur naïf et tendre prêta dès lors un nouveau prix aux actes les plus simples que la jeune fille accomplit dans sa famille, aux pieuses assemblées, sous le chaume du malade. Un feu intérieur, tout de fervente charité et de pures aspirations, répandit sa chaleur et sa lumière sur le sentier de la vierge chrétienne.

V.

L'hiver s'est écoulé; un message arrivé du Pra-du-Tour annonce que bientôt Azarias, Misçaël et Marthe vont revenir auprès de leurs parents. La pensée de ce retour a réjoui la chaumière isolée; chaque signe du printemps est accueilli comme une promesse de cette réunion de famille qui durera tout l'été.

Elisabeth a dû cesser depuis bien des mois sa tâche de bergère; la neige a recouvert les pâturages, et les troupeaux sont restés sous leur abri d'hiver; mais à présent, l'herbe reparaît

dans la vallée, à la base des montagnes; bientôt, sans doute, on pourra de nouveau faire paître le bétail.

Un jour, la jeune fille est chargée par son père et sa mère d'aller examiner l'état des prairies qu'ils possèdent à quelque distance, au-dessus de leur maisonnette; elle doit voir si l'on peut déjà y ramener les brebis, ou du moins juger du moment où cela sera possible.

Elle sort au commencement de l'après-midi et prend un sentier qui monte, avec de nombreux détours, au flanc de la montagne; après avoir marché environ deux heures, elle arrive aux prairies qui sont le but de sa course. L'herbe renaît à peine, et tout près se trouve la limite actuelle des neiges.

Elisabeth s'assied, haletante de sa longue montée, sur les prés que la froidure a jaunis comme l'eût fait un soleil desséchant.

Quel splendide spectacle s'offre à ses regards! Elles sont si belles, les montagnes, au printemps!

Une épaisse couche de neige recouvre encore les Alpes jusqu'aux deux tiers de leur hauteur; le soleil, déjà chaud, les fait briller d'un éclat éblouissant; çà et là, sous l'influence de ses rayons, la neige tombe en poussière au fond des ravins; par moments, de petites avalanches se détachent des pentes rapides et glissent avec un bruit sourd, répété par les échos.

Les arbres commencent à secouer la blanche parure de l'hiver, et leurs rameaux, qui semblent impatients de reverdir, se dressent dans l'air attiédi.

Des myriades de fleurs sont déjà écloses au pied

des montagnes et dans le vallon ; cette avant-garde de la végétation apparaît riante, bigarrée ; toutes ces charmantes corolles s'étalant au fond du val que les glaces dominent encore, c'est le sourire de l'espérance, c'est la promesse de saisons fertiles.

Ces scènes calmes, imposantes, sont animées par les nombreuses ravines que forme ou grossit la fonte des neiges ; au flanc des montagnes, l'eau jaillit, étincelle en jets de diamants et roule, bruyante, en cascades, qui, de bonds en bonds, arrivent au torrent, dont les eaux abondantes écument avec fracas sur les rochers, ou se reposent en un cours plus paisible pour refléter le bleu du ciel.

Elisabeth contemple, écoute, dans un ravissement solennel et doux ; c'est une joie si sainte, si profonde, que d'adorer l'Eternel comme Créateur et comme Rédempteur ! Les heures qu'elle a passées en prières humbles et ferventes au pied de la Croix, projettent leur reflet sur ce moment de solitude. Elle se lève, s'approche du petit torrent qui borne la prairie ; bouillonnant, précipité, il s'élance du sein des glaces, tel qu'un enfant s'éveillant joyeux après un long sommeil, et courant reprendre ses ébats et ses jeux parmi les fleurs, aux rayons du soleil.

La jeune fille sourit et caresse du regard le beau paysage qui se déroule autour d'elle. Que de bonheur encore sur cette terre ! Quelle paix, quelles pures délices conservées à l'homme par l'Eternel, même après la chute ! Oh ! si la méchanceté humaine n'entourait pas les vallées, combien on y goûterait de simples et vives joies !

Elisabeth s'arrête en face de cette pensée; elle voit le contraste qui existe entre le calme pieux des montagnes et ces scènes de carnage, de cruauté, que lui ont souvent décrites ses parents et d'autres Vaudois, frémissant encore de ce que leurs frères ont souffert par le fanatisme romain.

Elle se souvient des calomnies absurdes qui lui avaient été faites sur les Eglises alpestres, par les nonnes de Ste Thérèse ; elle compare la vie du couvent à celle des hameaux habités par les fidèles ; une idée bien amère la saisit : ces âmes égarées, abusées par le papisme, ne peuvent recevoir le témoignage des Vaudois ; elles ne peuvent pas être appelées par eux à la vérité, à la sainteté, parce qu'ils leur sont dépeints comme des ennemis de la religion, comme des mécréants en scandale à l'Eglise.

Oui, cette idée est amère ; elle étreint le cœur noble et droit de la jeune chrétienne. Elle, un scandale pour l'Eglise ! Elle, une ennemie de la religion ! En vain, l'amour de Jésus-Christ est la vie de son âme, la Croix son refuge, l'Evangile sa lumière... parce qu'elle n'est pas soumise au pape, elle est maudite, elle est proscrite, par toute cette chrétienté occidentale, qui s'est courbée sous le joug de Rome.

Il est dans la vie de ces heures, où l'extrême et pure jouissance éveille, par sa chaleur même, le serpent des douleurs qui la veulent détruire. Ainsi, la jeune vierge, quelques instants bercée par les effluves des plus doux charmes de la nature, des plus sublimes félicités de la foi, se trouve-t-elle tout-à-coup enveloppée du sombre

et lourd nuage de la tristesse, de l'indignation, des appréhensions sinistres.

Accablée, elle s'affaisse au pied d'un sapin dont les branches au vigoureux feuillage ont bravé l'hiver, et peuvent maintenant la garantir de l'ardeur du soleil ; l'air est calme, tout est solitaire en ce lieu, et nul autre bruit ne s'y fait entendre que celui du murmure des cascades berçant doucement l'oreille et la pensée. . . .

. . . . . .

. . . . . .

Alors, elle voit les premières lueurs du matin répandre leur clarté sur une vaste plaine, où les blés verts et les hautes herbes des prés en fleur se balancent en ondoyant aux souffles d'une fraîche brise. Des villes, des hameaux, apparaissent dans la plaine. A l'orient, des nuages roses annoncent l'aurore triomphante... Et, soudain, des feux de cette aurore, elle voit s'élancer un Ange au front radieux, à la chevelure blonde ; ses yeux bleus reflètent la gloire, l'amour et la sainteté du Ciel ; il répand en elle un ineffable sentiment de respect et de sympathie.

Le céleste messager déploie ses blanches ailes ; il descend vers les demeures qui s'élèvent dans la plaine fertile.

Ange du Ciel, lui dit Elisabeth, que viens-tu dire ici-bas de la part du Seigneur ?

Le Séraphin lui répond :

Je n'apporte à la terre aucune révélation nouvelle, car Jésus a tout accompli. Mais j'ai vu qu'en ce monde, l'homme s'égare, hait, transgresse la loi divine, souffre, gémit et pleure. J'ai eu compassion de lui. J'ai souhaité d'apporter

quelque lumière à son ignorance, quelque amendement à son péché, quelque baume à ses douleurs ; j'ai obtenu du Seigneur de descendre passer un jour chez les mortels.

Et l'Ange dirige aussitôt son vol vers un hameau.

Pauvreté, maladie, erreur, impiété, sont réunies en ce lieu.

Le céleste visiteur s'approche du lit de la souffrance et des haillons de la misère ; sa voix affectueuse et douce fait passer un sourire sur des lèvres flétries, éclaircit un nuage sur des fronts soucieux.

Le Seigneur lui a donné d'accomplir des actes surnaturels, pour répandre des bienfaits sur la terre ; il allège de sa main caressante les douleurs du malade, la langueur de l'infirme ; et, comme la monnaie d'or n'existe pas au Ciel, c'est avec son souffle béni qu'il transforme en vêtements neufs de misérables vêtements, et de pauvres masures fait de jolies demeures.

Alors, indigents, malades, infirmes, s'écrient à la fois : Merci, merci, bon Ange ! Sois béni ! Sois heureux !

Il dit en souriant à Elisabeth :

Ces vœux, que peuvent-ils ajouter à la bénédiction, au bonheur infini que l'Éternel daigne m'accorder ? Ce qui seul augmente ma félicité, c'est de donner avec amour quelques consolations à ces infortunes.

Mais, jaloux de la gloire de Dieu et sachant que le péché est la source du malheur temporel... du malheur éternel, l'Ange exhorte à la repentance, à la conversion du cœur. Il ne dit que peu

de paroles dictées par sa propre pensée ; il répète surtout ces paroles du Sauveur :

« Dieu a tant aimé le monde, qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

« Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition, et il y en a beaucoup qui le trouvent ; mais la porte étroite et le chemin étroit mènent à la vie, et il y en a peu qui y entrent. »

Mais ceux qui venaient de le bénir pour ses bienfaits, n'écoutent pas ses exhortations ; ils n'attachent point de prix à l'amour de Dieu et ne veulent point lui donner leur amour ; ils ne révèrent pas la sainteté de Dieu et ne veulent pas abandonner, pour Lui, leur péché !

L'Ange connaît la profondeur de l'abîme vers lequel ils s'avancent ; inquiet, charitable, il insiste pour obtenir au moins quelque expression de repentance, de pieux désir ; alors, on émet des doutes sur l'amour d'un Dieu qui permet la souffrance, sur ses droits à exiger la sainteté de cœurs nés avec la souillure. L'Ange répond que le péché est l'œuvre de Satan, que le châtiment, œuvre étrange de l'Éternel, est amené par la chute ; il montre que Dieu prouve ses droits à l'amour et à la sanctification de ses créatures, par le don de son Fils.

A l'ouïe des accents énergiques et tendres de l'Ange conviant à l'amour du Sauveur, un malade rend grâce au Christ ; il prie, pleure, se réjouit, et les yeux bleus du Séraphin reflètent sur son front un doux rayon du Ciel.

Mais ce malade est le seul qui donne son cœur

à Dieu ; les autres restent indifférents, et plusieurs s'irritent d'être regardés coupables, ingrats ; ils osent insulter le messager céleste ; ils le chassent du village et le laissent seul sur la route poudreuse.

Elisabeth s'élance alors vers lui.

Ange des Cieux, lui dit-elle, comment peux-tu rester paisible, après un tel outrage ?

Eh quoi ! répond le doux envoyé, ne suis-je pas heureux d'avoir conduit une âme à Jésus qui la sauve et pour l'éternité ? Va, si tu connaissais la splendeur et la félicité du Ciel, tu travaillerais joyeusement pendant toute ta course terrestre, pour ajouter une seule âme aux phalanges du saint Lieu. Je m'attriste de l'endurcissement de ceux qui m'ont repoussé ; mais je ne désespère pas de leur salut ; une autre voix aura peut-être sur leur cœur une influence plus forte ; je me réjouirais de les voir entrer dans la route du bonheur, alors même que ma main n'aurait pu les y conduire. Leurs outrages que peuvent-ils contre moi ? M'enlèvent-ils la lumière immortelle et la bénédiction du Père ? Ne vois-je pas toujours avec effroi, le contraste de leur misère avec la joie de mon esprit ?

Et l'Ange déploie encore ses ailes ; il vole vers une grande cité.

Savants, artistes, poètes, politiques, philosophes, penseurs, s'assemblent en ce jour pour se communiquer leurs découvertes, pour faire briller à l'envi leur science et leurs talents.

Le Séraphin entre dans l'assemblée ; il se rend invisible, et longtemps il écoute.

L'éloquence, l'art et la sagesse humaine déploient leur charme et leur pouvoir. Mais l'immortel visiteur discerne chez ceux qui éblouissent par l'éclat de leurs accents, l'orgueil et l'envie, ces deux ennemis du bonheur et de la sainteté. Il voit aussi sur des visages où rayonne le génie, l'empreinte d'un mal qui incline vers le tombeau, l'idole encensée par les habitants de la terre.

L'Ange souhaite d'offrir un espoir à cette souffrance, en dévoilant les sources des joies éternelles, dont nul orateur n'a parlé.

Il apparaît alors ; il adresse de chaleureux et tendres appels.

Il conseille au savant d'étudier surtout la révélation de Dieu, qui lui ouvrira les régions où toutes les lumières humaines s'effaceront dans une plénitude de connaissance.

Au poète, il dit d'accorder son luth aux échos du Ciel, pour que l'harmonie de ses chants ne cesse pas à la tombe, mais s'anime d'accents plus beaux en présence du Rédempteur.

Il conjure le sage de réfléchir à l'incommensurable supériorité de l'éternité sur le temps, de l'infini sur le fini, de la sainteté sur la souillure, de la foi sur le doute, de l'espérance sur le désespoir, de l'amour sur les viles aversions d'ici-bas.

La foule brillante s'irrite de ce qu'on ose la censurer ; un rire dédaigneux éclate dans l'assemblée ; on murmure contre le messager du Seigneur ; on eût raillé jusqu'à ses ailes blanches, s'il ne les eût déployées pour s'envoler soudain vers un bocage solitaire.

Ange des Cieux, dit alors la Vaudoise, comment

peux-tu sourire encore, après avoir subi les mépris de ceux que le monde admire ?

Que me font ces mépris ? dit-il. Ces hommes sont seuls à plaindre ; ils méconnaissent, pour un éclat éphémère, les rayons du soleil divin. Leur dédain qu'est-il pour moi ? Me rend-il moins précieux aux yeux de l'Eternel ? Non ; je sens son regard auguste me suivre pendant ce voyage sur la terre ; j'en oublierai demain les ennuis, en unissant ma voix au concert des bienheureux.

Mais je pars ; il me faut accomplir la mission de cette journée ; je ne dois pas m'arrêter plus longtemps à savourer le calme de ces bois.

L'Ange vole vers une autre cité, qui dresse fièrement, au-dessus de la plaine, de somptueux édifices, de splendides palais.

Il y a là des méchants qui enveloppent leur vie d'un manteau de religion ; ils se livrent aux mauvaises inclinations du cœur, et profanent les rites sacrés par les égarements de leur esprit. Le Séraphin s'arrête quelque temps en silence sur une grande place de la cité ; il écoute les discours perfides des promeneurs ; il voit des scènes d'exaction, de violence ; le fort opprimant le faible, les hommes se passionnant pour les intérêts d'un jour. Non loin de là s'étale le péristyle d'un temple dont la porte est ouverte. Le saint messager considère les superstitions qui entourent le culte du vrai Dieu ; il voit la foule entrer dans le sanctuaire avec frivolité, et revenir de l'adoration avec un front superbe, un regard hautain.

Elisabeth a suivi l'Ange ; elle lui dit :

Que pourras-tu faire ici ? Ils aiment leurs

erreurs ; ils aiment leurs péchés ; ils n'écouteront point ta voix.

Le sais-tu ? répond le Séraphin. Vois, c'est ici un fragment du monde, et n'est-ce pas au monde que Dieu fait annoncer la Rédemption ? L'Eternel sonde la profondeur du mal, plus que l'homme et le Chérubin ne la peuvent sonder, et pourtant l'Eternel n'a pas désespéré de l'humanité déchue. Il lui donne son Fils ; Il lui envoie le Saint-Esprit, et, du milieu de la race tombée, s'élève une assemblée fidèle, qui aime et prie sur la terre, en attendant qu'elle dépose avec un humble amour, ses palmes de victoire aux pieds de l'Agneau.

L'Ange pénètre alors dans le sanctuaire ; il s'approche de ceux qui montrent le plus d'empressement à rendre un culte extérieur à la Divinité ; il leur répète ces paroles de Jésus :

« Dieu est esprit ; il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. »

Puis, il signale les erreurs qui frappent ses regards, et, par les Saintes Ecritures révélées de Dieu, il indique la route vers laquelle il faut revenir.

Mais alors, chose étrange ! malgré ses ailes éthérées, malgré son doux regard, l'Ange est déclaré impie et maudit au nom du Seigneur ; ceux qui dominent dans le temple ordonnent de l'en expulser ; il redescend vers la place de la ville.

Elisabeth, l'âme indignée, lui murmure alors tout bas :

Comment peux-tu supporter que, sous prétexte

de défendre les droits de l'Eternel, des hommes t'insultent ainsi, toi, l'envoyé de l'Eternel?

Eh quoi ! répond-il, dois-je chercher ma propre gloire ? Dois-je exiger d'être toujours reconnu pour un messager du Très-Haut? La gloire dont je suis jaloux, c'est celle de Dieu ; ce que je souhaite, c'est le salut des âmes. Je suis déjà trop honoré d'avoir été choisi par Jéhovah, pour transmettre à la terre ses paroles de paix et de vérité. Demain, dans les saintes demeures, les plus brillants séraphins me porteraient envie, si un tel sentiment était possible au Ciel, où chacun est satisfait de ce que Dieu lui accorde. — Mais il me faut parler ici.

L'Ange s'avance vers un groupe de causeurs qui déchirent sans pitié le prochain, lançant un trait empoisonné avec un rire insouciant. Il prononce d'une voix grave ces paroles de l'Evangile : « Les médisants n'hériteront point du royaume » de Dieu. »

Aussitôt les discours malicieux se dirigent contre le messager céleste; on l'accable de soupçons et d'injures.

L'Ange se détourne et se dirige vers un lieu où deux hommes luttent avec fureur, avec des exclamations de haine. Ses chastes mains se posent doucement sur les deux ennemis ; ses yeux pleins d'amour font reluire la paix dans leurs yeux courroucés. Il dit :

« Celui qui est lent à la colère vaut mieux que » l'homme vaillant, et celui qui maîtrise son esprit » que celui qui prend des villes. » (1)

(1) Prov. XVI, 32.

« Dieu est charité, et celui qui demeure dans » la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure » en lui. » (1)

Les adversaires, subjugués, se jettent aux pieds de l'Ange et le bénissent en enlaçant leurs mains réconciliées.

Elisabeth, émue, paraît croire à un miracle. Le Séraphin lui dit :

Une œuvre semblable peut être accomplie sans autre puissance que la foi et la charité. Il est écrit :

« Une réponse douce apaise la colère, »
« Qu'une parole dite à propos est bonne. »

En face des fureurs de la terre, je sens la paix du Ciel reposer en mon esprit ; je suis heureux de donner quelque chose de mon trésor à ceux qui le veulent recevoir. Un mortel réconcilié avec Dieu par la Croix, peut communiquer aussi sa paix à des âmes troublées.

L'Ange poursuit sa mission ; il parcourt la cité, s'adresse aux pécheurs, les exhorte à fuir le mal, à se consacrer à Dieu. Mais il n'obtient pas un second succès ; partout, il est méconnu. Repoussé du centre de la ville, il se dirige vers une rue plus tranquille, où, pendant quelques minutes, il se trouve seul en face d'Elisabeth.

Ange des Cieux, lui dit-elle attristée, le souvenir de ce jour passé sur la terre n'altèrera-t-il point la sérénité de ton bonheur ? Hélas ! combien les méchants ont mérité ton indignation !

Au Ciel, Elisabeth, on s'indigne contre le mal, mais on plaint le pécheur. Pour quelques heures,

(1) Jean, IV, 16.

je suis en butte à la malice humaine ; je n'en donnerai pas moins de compassion aux misères des mortels. Ma gloire et mon bonheur seront toujours de puiser en Dieu l'amour libre et gratuit, qui fait aimer les humains malgré leurs erreurs et leur ingratitude.

Est-il donc vrai ? Esprit céleste ! ton radieux bonheur peut demeurer sans ombre, alors même que le mépris et la haine t'accablent, toi qui as droit au respect, à l'amour ?

Ah ! que dis-tu ? Ai-je le droit d'attendre quelque chose de l'homme ? Puis-je espérer qu'un être injuste, souillé, comprenne mon être ? Serais-je étonné des outrages de ce jour, puisque le Christ fut rejeté de ceux pour lesquels il donnait sa vie ? La déchéance de l'humanité est si profonde, qu'en face de la sainteté et de l'amour de Jésus-Christ, elle a élevé la Croix. Tout ce qui approche le plus de la Divinité par la pureté, l'élan charitable, est haï des méchants ; les saints bien souvent ont subi le martyre, et moi, Ange immortel, je suis insulté. Mais ici-bas je n'attends rien, que le regard favorable du Seigneur. Le Créateur m'a donné l'esprit qui m'anime, l'aile qui plane dans les espaces ; c'est lui qui accomplit par moi l'œuvre de ce jour ; je m'humilie sous sa main ; car j'ignore l'orgueil qui trouble si souvent les âmes des mortels. Jésus, le Dieu puissant, a dit sur la terre.... « Je suis doux et humble de cœur... » Son essence divine ne peut connaître la fierté qui éclate au front du pécheur. Non, dans la conscience de son pouvoir sans limites, de ses sublimes perfertions, Christ ne peut connaître l'orgueil. Et moi, n'humilierais-je pas mon

essence angélique, créée par Jéhovah ? Ne dois-je pas m'effacer devant les droits sacrés de l'équité suprême, bien plus outragés que moi? Mon bonheur ne peut être altéré par les dédains et la haine de l'homme. L'homme ne peut pas empêcher mon esprit de se réjouir dans la communion de l'Eternel. A cette heure, j'entends les rugissements d'une aveugle fureur s'élever contre moi du séjour des mortels, et je vois, dans mon souvenir d'hier, dans mon espoir de demain, les éternelles régions de la splendeur et de la pureté, où l'amour de mon Dieu m'a choisi une place.

Mais l'heure avance, et ma tâche doit s'achever tandis qu'il est jour ; il me faut aller parmi les criminels qu'enferme cette cité, pour retirer hors du feu quelque tison brûlant.

Il s'éloigne. Elisabeth ne le suit pas, car elle éprouve un sentiment d'effroi. Elle sort de la ville et va s'asseoir sur le bord du chemin pour attendre le céleste voyageur.

Le soleil a presque terminé sa course, et déjà les ombres du soir s'étendent sur la plaine, lorsque le Séraphin apparaît sur la route poudreuse. Il marche avec peine comme un mortel blessé, et son front est couvert d'une pâleur lugubre, inconnue au séjour du Ciel.

Elisabeth tremblante s'élance vers lui.

Ange des Cieux, ils ont brisé ton aile ! s'écrie-t-elle éclatant en pleurs ; car elle s'est prise à aimer comme un frère le messager de l'Eternel.

Il dit :

Les méchants n'ont pu m'ôter la vie que Dieu a faite immortelle ; mais, pour assouvir leur rage,

ils ont déchiré l'aile qui pouvait me soustraire à leurs coups.

Ah ! dois-tu les aimer encore ?

Demain, le remords de ce qu'ils m'ont fait souffrir aujourd'hui, viendra peut-être, comme un dard acéré, détruire l'obstacle qu'ils opposent à la parole du Seigneur. Qu'il t'en souvienne : Du sein même du peuple et du Sanhédrin de Jérusalem, qui avaient demandé la mort du Sauveur, qui avaient crié : Crucifie, crucifie ! huit mille convertis se levèrent en deux jours, déplorant leur forfait, adorant leur victime, s'exposant à la persécution pour le témoignage du Christ.

Il est vrai, dit Elisabeth. Et son front recueilli s'incline vers la terre.

Mais, Ange bienfaisant, tu souffres ; ne puis-je rien pour alléger tes maux ?

L'Ange sourit avec douceur.

Ne vois-tu pas, lui dit-il, que mon voyage est achevé, puisque le jour, en s'enfuyant, marque le terme de ma course ? Dieu lui-même va me guérir à mon retour au saint Lieu.

Un léger nuage enlève le Séraphin ; il disparaît dans le dernier rayon du soleil, tandis qu'Elisabeth tend ses bras vers lui.

Alors une voix sortant du crépuscule, murmure doucement ces mots :

L'Ange aux yeux bleus a fini sa journée. Vierge aux yeux noirs, veux-tu lui succéder demain ?

Prosternée, les mains jointes, en adoration, en extase, Elisabeth répond :

Oui ! !

. . . . . .

. . . . . .

Elle s'éveille.

Les teintes empourprées du couchant brillent sur les neiges, et le souffle majestueux du vent des montagnes passe dans les sapins.

Elisabeth se lève, joint les mains sur son cœur. Les images du songe, la gravité de sa situation réelle, ébranlent son âme jusque dans ses profondeurs. Elle tombe à genoux, et ses regards, élevés vers le Ciel, pénètrent dans l'infini.

VI.

Azarias, Misçaël et Marthe revinrent par un beau jour de printemps, lorsque la neige eut reculé son empire jusqu'aux sommets des Alpes.

C'était le moment où les arbres se recouvrent d'une fraîche verdure, où les sapins étalent leurs panaches d'un vert tendre, sur le vert sombre de leur vieux feuillage, où les fleurs si variées, si charmantes à la montagne, enveloppent les pâturages de leur voile aux mille couleurs.

Les jeunes époux reçurent pour asile une toute petite chaumière, voisine de celle qu'habitaient leurs parents. Tous les bonheurs du printemps voulurent se réunir autour de la demeure de Misçaël. Le toit disparut sous le branchage de deux hêtres placés de chaque côté de la maisonnette, comme des protecteurs qui la gardaient des vents impétueux et des chaleurs brûlantes. Des chèvre-feuilles, des liserons, jetèrent leurs draperies parfumées sur la façade rustique ; des rosiers groupés sur le gazon d'herbe fine,

se chargèrent de belles fleurs, et les doux aériens, qui ne manquent jamais au bocage paisible, complétèrent par leurs gazouillements la simple félicité de ce petit séjour.

Ce fut là que bien souvent Elisabeth vint écouter les récits de ce qui s'était passé pendant l'hiver, au Pra-du-Tour. On lui décrivit la vallée d'Angrogna et le site de l'école des Barbes, avec ses hauts rochers, son torrent tumultueux. Marthe lui parla des amies qui l'avaient accueillie dans le hameau ; ses frères lui parlèrent de leurs études.

Elle se promena seule avec Azarias, aux heures de loisir ; plus souvent encore, elle travailla auprès de lui, pendant cette saison d'été qui réclame toute l'activité des cultivateurs montagnards ; il y eut aussi des jours où tous deux partagèrent le soin du troupeau. Le frère et la sœur charmèrent le rustique labeur auquel leur situation les obligeait, par des causeries que l'amitié, la foi naïve et aussi la science, rendaient toujours intéressantes et bénies.

Parmi les vénérables instructeurs de la jeunesse vaudoise, il y avait quelques seigneurs italiens qui s'étaient réfugiés dans les Vallées, après avoir embrassé la foi scripturaire. Ils possédaient la connaissance de l'antiquité, qui, à cette époque de *renaissance*, pénétrait dans l'aristocratie. Pendant les heures laissées libres par les études sacrées, ils enseignaient aux jeunes élèves l'histoire et la poésie des anciens, reliant ainsi les âges qui précédèrent le christianisme à cette période grandiose et terrible où la Rome impériale broya l'Eglise sous la dent de

ses lions, sous le fer de ses soldats, et s'écroula bientôt au souffle du nord, déracinée par les barbares, comme un arbre par l'ouragan.

Un de ces Barbes italiens, nommé Claude, a ressenti pour Azarias une affection toute paternelle ; il s'est plu à cultiver sa vive intelligence, à lui donner une instruction brillante autant que profonde ; le jeune homme l'a suivi dans les hautes régions de la pensée et s'est fortifié dans la foi. Claude projette de faire un voyage missionnaire dans son pays natal, avec Azarias, lorsque son cher élève aura terminé les études exigées par le Conseil des pasteurs Vaudois. De ces études, de ce projet, le jeune homme entretient souvent sa sœur.

Vers la fin de l'été, Marthe donna le jour à un fils ; le nouveau-né reçut le même nom que son père ; seulement, pour le distinguer de lui, et aussi parce qu'on modifie toujours le nom d'un petit enfant, toute la famille prit l'habitude qu'avait d'abord donnée sa mère, de l'appeler Misça.

Misça était un bel enfant, rose avec des yeux bleus comme sa jeune mère ; ses premiers regards, ses premiers sourires, furent accueillis par la tendresse et la prière qui veillaient sur son berceau.

Quand l'hiver rappela les jeunes gens à l'étude, Marthe ne put songer à se mettre en voyage avec le cher petit être qu'elle nourrissait ; elle revint habiter la chaumière où Marie-Anne l'avait vue grandir pour devenir l'épouse de son fils. Azarias et Misçaël repartirent pour le Pra-du-Tour, lorsque la neige eut recouvert la base

des montagnes. Elisabeth fut attristée de ce départ; mais le petit Misça fit diversion à sa tristesse ; elle le berçait dans ses bras, le promenait au soleil qui parfois égayait l'hiver; et les montagnards, en voyant sa tendre sollicitude pour le fils de Misçaël, disaient : Elle a vraiment un cœur de mère, caché dans son cœur virginal.

Mais, pendant l'hiver, il y eut un deuil à la chaumière : le vieux Pierre mourut. Ce serviteur dévoué avait embrassé de cœur la foi évangélique depuis qu'il habitait les Vallées. Elisabeth, qui nourrissait pour lui la plus vive reconnaissance, donna bien des larmes à son humble tombeau ; mais elle eut la douce confiance qu'il était entré dans le pays du repos, dont nul persécuteur ne peut troubler la paix.

Quand le printemps revint, Misçaël précéda son frère de quelques jours à la chaumière et dit que les Barbes avaient décidé le voyage missionnaire de Claude et d'Azarias; l'un et l'autre, afin de tout préparer pour le départ, restaient encore dans la vallée d'Angrogna, entourés des autres pasteurs. Que de sollicitudes, que de prières, éveillées au foyer de Gaëtan, par l'annonce d'un tel voyage !

Le Conseil des Barbes vaudois, appelé la *Table*, après un mûr examen de l'instruction et de la foi d'Azarias, le délégua pour accompagner Claude en Italie. On s'occupa ensuite de réunir l'argent et les objets que les deux missionnaires devaient emporter ; il fut convenu qu'ils se déguiseraient en colporteurs, et prendraient quelques marchandises peu pesantes et d'une valeur qui leur facilitât l'entrée des demeures de la noblesse.

Les dentelles et les bijoux que l'on vendrait ainsi devaient être fournis par des amis secrets, habitant les premières villes que les deux voyageurs traverseraient. Claude avait une connaissance approfondie de son pays et des sentiers détournés qui pouvaient diminuer le danger du voyage ; car deux fois il avait déjà parcouru l'Italie comme missionnaire, depuis qu'il l'avait quittée par fidélité chrétienne, abandonnant la haute position qu'il devait à sa naissance et à ses domaines.

Quand tout fut arrêté, quand on eut tracé l'itinéraire, et remis les deux messagers de l'Evangile à la garde de Dieu, Azarias obtint un congé de quelques jours pour faire ses adieux à sa famille.

Il parcourut à pied les sentiers rapides qui l'amenèrent de Piémont en Dauphiné ; après plusieurs journées de marche, il gravit un soir, vers le coucher du soleil, les hauteurs qui dominent la vallée de Queyras.

Quel moment pour le voyageur des montagnes, lorsqu'ayant cheminé sur une pente difficile, un dernier pas l'amène soudain au sommet d'où son œil découvre une contrée nouvelle, un vaste horizon !

Ce moment fut beau et solennel pour Azarias ; il salua d'un respectueux amour la vallée de son enfance ; elle s'offrait à lui dans tout le charme du printemps, sous les teintes splendides que les derniers rayons lui donnaient comme adieu avant de la quitter. Et là, au bas du rocher où, le cœur ému, il s'arrête, voici les pâturages, les champs, le jardin, qui lui redisent ses souvenirs d'adolescence, avec leurs travaux, leurs joies,

leur amour. Ses bien-aimés sont là ; ce toit, c'est leur abri ; sans doute, à cette heure, son père et sa mère se livrent encore au labeur de la culture, et n'est-ce pas Elisabeth qui garde ce troupeau dans la prairie, tout près de la neige empourprée par les reflets du couchant ? Cette autre maisonnette, c'est celle de Misçaël et de Marthe. Là-bas, il est attendu ; là-bas, il va retrouver tout ce que la tendresse peut donner de plus pur et de meilleur. Mais, après les joies du retour, que la séparation sera prompte à venir ! Quelques jours, et puis un long adieu, un adieu pour deux années.... si même on doit se revoir ici-bas. Saisi de cette pensée, Azarias reste immobile ; car, en cet instant, il a encore l'espérance ; bientôt ce sera le regret ; il hésite avant de faire un premier pas sur le sentier qui doit le conduire à ces doux bonheurs auxquels il aspire, mais dont il ne jouira que pour les quitter bientôt.... peut-être sans retour.

Si toutes les impressions, tous les sentiments, ont une force extrême dans la jeunesse, rien n'est exagéré lorsqu'elle s'émeut en face des circonstances qui doivent décider de son avenir ; n'y a-t-il pas dans tout ce qui peut agir sur l'être, sur la vie, une importance dont l'esprit saisit à peine l'étendue ? Et lorsque dans le vague de l'avenir on peut entrevoir de grands périls, des chances de mort, à côté de sublimes espérances, l'âme, agitée par toutes les forces qui peuvent agir en elle, frémit, s'ébranle, et nul mot ne pourrait exprimer ce qu'elle éprouve.

Ainsi, le jeune Vaudois, en face de l'asile sacré qui l'abrita dix ans, qui protège encore tout ce

qu'il chérit sur la terre, et en face de cette mission qui lui présente partout auprès de l'Evangile, la torture et le bûcher, le jeune Vaudois sent battre son cœur d'un sublime amour, d'une douleur immense, d'un élan de dévouement et d'espoir. Sur la limite qui sépare un passé, relativement paisible, d'un avenir gros d'orages, moins haletant de la montée rapide que de l'émotion qui le saisit, il enveloppe de son regard le site tant aimé qu'il verra bientôt disparaître ; des larmes coulent sur son visage énergique, dont les lignes pures offrent la même beauté qu'Elisabeth ; la brise du soir, en soulevant sa chevelure noire, passe sur son front couvert de sueur, et semble lui murmurer, avec un adieu, un souhait d'heureux avenir. Il joint les mains sur sa poitrine ; il prie.

Ah ! ce n'est pas seulement, ce n'est pas surtout son avenir personnel qui lui importe ; son âme fervente, en adoration sous la Croix et jalouse de la gloire du Christ, aspire au triomphe de la vérité, au salut des âmes pour lesquelles il se dévoue.

Hélas ! pourquoi dans la belle Italie existe-t-il donc tant d'erreurs, tant de mal ? Pourquoi le fidèle témoin de l'Evangile doit-il y être exposé à la persécution, au supplice ? C'est ici l'œuvre du grand adversaire. Dieu veut la paix, l'amour, la sainteté, la lumière. Jésus est mort pour les rendre à l'humanité déchue ; mais Satan a répandu les ténèbres, le trouble, le péché.

Va, jeune apôtre du Sauveur, c'est parce que ton cœur s'est franchement donné à Dieu et que tu as fui les transgressions du monde pour suivre

une sainte voie, que tu as goûté la pure doctrine révélée par Dieu ; habitué à l'obéissance, tu t'es soumis pour croire comme pour agir. Un clergé orgueilleux marche suivant sa volonté, choisissant ce qu'il veut croire, ce qu'il veut pratiquer ; il foule à ses pieds ceux qui lui présentent des dogmes méconnus, des préceptes abandonnés, et toi, serviteur fidèle, tu veux aller braver leur courroux pour rallumer le saint flambeau de l'Evangile. Cette impulsion, c'est Dieu qui te la donne. Si tu quittes tes vallées, ta chaumière, ta famille, c'est que Dieu t'appelle ; c'est Lui qui va te guider au loin, vers les âmes qui doivent écouter le message du Salut.

Mais soudain, Azarias jette un cri de joie ; Misçaël est devant lui ; il le serre dans ses bras, il trouve en son étreinte un pur bonheur avec de célestes pensées ; n'est-ce pas auprès de ce frère chéri qu'il s'est préparé à sa pieuse mission, par la méditation et la prière ?

Misçaël revient des cabanes de bergers, où déjà il s'exerce aux devoirs du ministère, en allant parler de Jésus à ceux que le soin des troupeaux isole sur la montagne ; il a suivi le sentier qui parcourt le sommet ; une avance de rocher le cachait au voyageur, et tout-à-coup, en l'apercevant, il a, lui aussi, frémi de joie et de douleur. Le départ d'Azarias, redouté depuis deux ans, est l'ombre qui enveloppe toutes ses félicités du hameau.

Les deux frères descendent vers le pâturage, où déjà Elisabeth commence à rassembler le troupeau pour le ramener au gîte de la nuit ; de loin, elle reconnait Azarias ; elle s'élance au-

devant de lui, ne songeant plus guère si les brebis s'écarteront du pré ; elle pleure, le front sur son épaule, comme si, dès ce moment, il allait la quitter. Combien elle souhaiterait de le suivre ! Son sacrifice est aussi grand en restant loin de lui, que celui d'Azarias en quittant la vallée.

Tous trois conduisent le troupeau et reviennent à la chaumière, au moment où Gaëtan et Marie-Anne rentrent pour le repas du soir.

Marthe, portant son fils dans ses bras, attend Misçaël sur le sentier. Toute la famille est encore une fois réunie sous le regard de Dieu.

Que de sollicitude, que d'amour entourent Azarias ! Sa mère ! comme elle voudrait garder toujours sa tête chérie sous son regard, sa main chérie dans sa main !

Mais son enfant lui dit que le Seigneur l'appelle à porter son Evangile au milieu du monde, à consacrer sa vie au témoignage de Jésus. Elle se soumet ; elle consent ; elle l'encourage ; elle prie...

Et chez son père aussi, que de craintes, que d'angoisses, surmontées par le dévouement au Christ !

Le lendemain, tous les fidèles de la vallée se réunirent en assemblée fraternelle pour implorer la bénédiction du Seigneur sur Azarias et sa mission. Plusieurs vieillards prièrent tour à tour ; pères de famille, ils comprenaient la portée du sacrifice de Gaëtan et de Marie-Anne, et pleuraient avec les parents d'Azarias. Ils demandaient à l'Eternel une abondante effusion de grâces, une protection efficace, un retour béni, pour le jeune frère qui venait leur dire adieu.

Peu de jours s'écoulèrent : Azarias partit. Sa mère ne put le suivre au-delà de sa chaumière ; elle demeura sur le seuil, versant des larmes, accompagnant de ses regards son fils bien-aimé, aussi longtemps qu'il parut sur le sentier de la montagne. Marthe pleurait auprès d'elle et n'osait même pas lui présenter, pour la distraire, le visage rose et souriant de son petit Misça.

Gaëtan, Misçaël, Elisabeth accompagnèrent le voyageur jusqu'à ce passage des rochers où peu de temps auparavant il s'était arrêté, contemplant sa vallée et pensant au départ. Là, on voulut se dire adieu : mais le père et le frère ne purent se décider à quitter déjà celui qui descendait vers les terres papistes.

Non, non, pas maintenant, dirent-ils, tandis qu'Azarias les priait de rejoindre sa mère et Marthe. Non, nous te suivrons jusqu'aux limites de nos vallées.

Elisabeth ne pouvait obtenir de faire cette route fatigante, et d'ailleurs, Marie-Anne la rappelait pour alléger sa douleur; il lui fallut dire adieu à son frère bien-aimé et redescendre seule, le cœur plein de larmes, vers la chaumière, où si souvent des prières ferventes devaient supplier Dieu de ramener en paix le jeune missionnaire.

Azarias rejoignit Claude dans le Pra-du-Tour, et aussitôt ils partirent. Gaëtan et Misçaël se séparèrent des voyageurs au défilé qui, sortant des vallées vaudoises, les introduisait dans la contrée des grands travaux et des grands périls ; ils durent alors serrer une dernière fois sur leur cœur le messager de Jésus-Christ. Puis, silen-

cieux, recueillis, ils revinrent vers la vallée de Queyras.

Le vieillard guida le jeune homme sur des sentiers qu'il avait déjà parcourus et l'amena chez des amis secrets ; ceux-ci les pourvurent des objets nécessaires à la vente qu'ils devaient faire sur leur route, afin de passer pour des colporteurs et de tromper ainsi la vigilance de l'Inquisition.

Ils visitèrent ensuite diverses villes d'Italie ; chacune possédait quelques disciples de l'Evangile, ignorés de Rome. Claude savait leurs noms, connaissait leurs demeures ; les Vaudois avaient d'ailleurs des moyens de se révéler les uns aux autres ; des mots, des signes, étaient employés par les Barbes voyageurs, pour se faire connaître des fidèles dispersés en Italie, qui leur donnaient avec dévouement l'hospitalité fraternelle.

Les deux missionnaires annoncèrent à plusieurs âmes la bonne nouvelle du Salut par Jésus-Christ, et nul accident ne vint inquiéter leur voyage. Azarias sentait bien réellement reposer sur lui la bénédiction des prières de sa famille.

Mais le but de Claude était d'aller à Rome ; deux fois, il avait visité la ville pontificale, depuis son refuge aux Vallées ; il y possédait des amis ; car, dans le centre même de la papauté, il y avait des chrétiens fidèles qui parvenaient à se dérober aux poursuites de leurs ennemis.

L'Inquisition n'était pas aussi retoutable à Rome même qu'en bien d'autres cités ; la prospérité de la ville aux sept collines étant en grande partie attachée au concours des nombreux étrangers, attirés dans son sein par l'art et la science, les papes avaient craint d'effrayer, par des supplices,

les visiteurs accourus autour du Vatican. Plus tard, il y eut des martyrs brûlés sur le pont St-Ange ; mais à la fin du quinzième siècle, la capitale du papisme offrait moins de danger que bien d'autres lieux, aux témoins de la vérité. Il y eut même un mouvement de réforme religieuse dans les hauts rangs du clergé et jusque parmi les cardinaux ; quelques esprits judicieux et droits, effrayés du matérialisme qui envahissait le culte et des vices qui régnaient sous le voile dévot, cherchèrent dans l'Evangile un moyen de purification et de salut. Leur œuvre échoua dans l'ensemble sur l'écueil du despotisme pontifical ; mais, dans les détails, elle exerça une influence considérable, et Dieu seul sait combien d'âmes furent alors conduites aux sources de la paix et de l'éternel amour.

Claude amena son jeune ami dans cette ville des Césars et des papes, où l'esprit humain a marqué la trace de sa grandeur artistique et guerrière, de sa bassesse cruelle et vicieuse. Impériale et païenne, royale et barbare, pontificale et tyrannique, cette reine apparaît sous le manteau antique et sous la robe du moyen-âge, portant au front les blessures de la hache gothique et les stigmates du fanatisme.

La vive imagination d'Azarias s'exaltait à la pensée de voir la cité que les martyrs des premiers siècles arrosèrent de leur sang ; il allait porter, à son tour, l'Evangile en ces lieux où la trace apostolique se retrouve encore, sous la poussière des empereurs et des barbares conquérants ; il lui fallait pour la suivre, cette trace,

malgré le despotisme de la tiare, une foi capable d'affronter la mort.

Mais ses débuts à Rome furent tout autres qu'il ne l'avait supposé : Claude l'amena chez un artisan qu'il connaissait depuis beaucoup d'années ; c'était un vieillard nommé Paulin, tout dévoué à l'Evangile et dont la demeure était toujours ouverte, comme celle de Gaïus, à ceux qui voyageaient pour le service de Dieu. L'humble apparence de ce fidèle attirait moins les regards que ne l'eût fait celle d'un homme de rang élevé.

A peine arrivé, Claude tomba sérieusement malade ; le zèle chrétien lui avait fait affronter des fatigues au-dessus de ses forces ; on comprit bientôt que ce vénérable disciple de l'Evangile était à la fin de son pélerinage. Son Sauveur avait marqué le terme de sa course dans la grande ville où son ardente charité voulait convier des âmes au salut.

Ainsi, au moment où le jeune missionnaire croyait contempler la cité antique, ses monuments, ses souvenirs, et jeter dans son enceinte des semences de vie éternelle, il fut retenu nuit et jour auprès du vieil ami qui s'éteignait sous ses yeux.

Claude, malgré son extrême faiblesse, conserva jusqu'à la fin toute la lucidité de sa pensée ; il partait joyeux et reconnaissant pour le Ciel que Jésus lui avait ouvert ; il bénit Azarias ; il l'exhorta à persévérer dans le témoignage de Jésus-Christ, à supporter, s'il le fallait, les plus extrêmes douleurs, pour soutenir les droits sacrés de l'Evangile. Mais il dit à son élève que, maintenant, il devait se regarder libre de retourner

aux Vallées, puisque la mort de son guide allait le délier de l'engagement qu'il avait pris.

Azarias lui répondit que Dieu l'ayant amené jusqu'à Rome, il croyait de son devoir d'y accomplir sa mission et de consacrer deux ans à évangéliser l'Italie, si le Seigneur ne lui manifestait pas que sa volonté le rappelât aux vallées vaudoises.

Le vieillard approuva ce zèle pieux ; il implora la grâce du Père céleste sur l'œuvre de son jeune serviteur, et bientôt il remit, avec une plénitude de paix, son âme à Dieu, laissant, nouvel Elie, retomber son manteau sur l'Elisée qui lui succédait.

TROISIÈME PARTIE.

I.

On avait le matin déposé dans la terre la dépouille mortelle de Claude. Avant l'aube, pendant que l'obscurité de la nuit protégeait encore le mystère des funérailles du Vaudois, Paulin, aidé d'Azarias, lui avait préparé une sépulture dans un jardin attenant à sa maison, sous des arbres touffus, qui devaient garantir le secret du pieux dépôt confié à leur ombrage.

Puis, Azarias s'était retiré dans la petite chambre que Paulin lui donnait au premier étage de sa modeste demeure ; il resta là, tout le jour, seul avec Dieu et ses pensées.

C'était pour lui une douleur profonde que la mort du pieux ami qui l'entourait depuis deux ans d'une sollicitude paternelle. Il se voyait maintenant isolé, sur une terre étrangère, au sein d'une société hostile à sa foi. Sans doute, il trouverait une fraternelle amitié, un appui, de précieux conseils, chez le digne vieillard qui lui offrait l'hospitalité et chez quelques frères cachés, auxquels il pourrait se faire connaître. Mais sa mission, il devrait l'accomplir seul ; seul, il devrait aller dans la ville, dans la campagne, travailler à la diffusion de l'Evangile. Que de périls allaient l'entourer ! Combien il lui serait facile d'être imprudent par inexpérience ! Il

sent, là, dans son cœur, un foyer de ferveur chrétienne qui veut s'épancher, un élan de zèle qui peut l'entraîner au-delà des limites que prescrit le danger, toujours menaçant.

Alors, le jeune homme se prend à réfléchir aux étranges absurdités de l'esprit humain.

Pourquoi donc est-il en péril sur la terre d'Italie ? Vient-il lui apporter le malheur, lui annoncer quelque chose de fâcheux ? Bien au contraire, cette bonne nouvelle, cet Evangile qu'il porte dans ses mains, dans son cœur, c'est un souffle purifiant, c'est une délivrance. Avec l'Evangile reçu, obéi, plus de tyrannie, plus de tortures inquisitoriales, plus de cachots et de basses-fosses, gueules béantes toujours ouvertes pour engloutir tout ce qui résiste au despotisme de la tiare. Avec l'Evangile reçu, obéi, plus de luxe effréné, insultant la misère ; plus de palais somptueux, réservés aux pontifes, aux cardinaux, aux prélats, tandis que la pauvreté dévore les campagnes, autour des fastueuses demeures de ceux qui se donnent pour ministres de Jésus-Christ.

Que de souffrances épargnées, que de scandales abolis, si les peuples italiens revenaient à l'Evangile !

Mais ces peuples, endormis dans l'ignorance et sous le joug, ils se laissent persuader que les chrétiens évangéliques sont des êtres réprouvés ; leur aveugle confiance dans les calomnies cléricales sert le despotisme de leurs maîtres, et la pourpre romaine brille d'un plus vif éclat, par la puissance que lui abandonnent des esprits fascinés.

Et pourtant, à ce clergé lui-même, est-ce donc que l'Evangile ferait vraiment du mal ? Sans doute, les cardinaux, archidiacres, archevêques, évêques, qui voudraient se soumettre à l'Evangile, seraient obligés de sacrifier au pied de la Croix, leurs palais, leurs équipages, toutes leurs pompes mondaines, pour se faire humbles et désintéressés, comme doit l'être le vrai disciple de Jésus-Christ ; mais dans ce renoncement, ne trouveraient-ils pas la paix, la céleste espérance qui les fuient, tandis qu'ils suivent des voies d'orgueil et de péché ?

Le catholicisme romain garde une si forte proportion de vérité, qu'il est d'autant plus coupable de conserver une si forte proportion d'erreur. Eh quoi ! partager sur tant de points les croyances des chrétiens primitifs, et entretenir tant de mensonges ! Et sans frémir du blasphème, du sacrilège, faire mourir, au nom de Jésus-Christ, les disciples les plus fidèles du Rédempteur ! Professer de croire au Dieu saint, à l'obligation de la sainteté, et nourrir le vice ! Professer de croire à l'amour du Très-Haut, à l'obligation d'être miséricordieux, et torturer, brûler, des créatures humaines, des chrétiens ! Professer de croire en un Dieu unique, et rendre un culte à tant d'autres êtres ! Professer de croire à un Dieu esprit, et surcharger la religion de tant de rites matériels, de tant de cérémonies extérieures ! Professer de croire au Nouveau-Testament, et marcher en sens contraire de sa lumière, de son austérité, de sa charité ! C'est ici la preuve la plus effroyable que l'homme ait jamais pu donner de sa déchéance morale.

Ce fut le grand crime, le grand malheur de l'humanité, que de s'éloigner des sources primitives de la vérité religieuse, à l'âge patriarcal, où les multitudes inventèrent l'idolâtrie ; mais que dire du crime, du malheur, de cette portion de l'humanité qui, ayant reçu la rédemption de Jésus-Christ, la pleine révélation de l'Evangile, peut, sous le voile même de la religion chrétienne, développer des erreurs de dogme qui ramènent les ténèbres dans le sanctuaire, et des atrocités morales qui épouvantent la pensée ?

Azarias, simple, droit, franc dans sa marche chrétienne, s'étonne des flots de mal qui l'entourent ; il demande à Dieu la force, le courage de lui être toujours fidèle ; il lui demande le généreux amour des âmes et l'espérance vive du triomphe final de l'Evangile.

Oui, jeune chrétien, fortifie-toi dans la bienheureuse assurance de la bénédiction de Dieu. Qu'importe à l'éternelle félicité de ton âme que tous ceux qui t'environnent se livrent au courant fatal de l'insurrection contre Jésus-Christ. Toi, tu lui demeures soumis, tu le reconnais pour ton seul Roi, ton seul Docteur, ton seul Sauveur. La foi profonde qui règne dans ton âme, donne à ton front sa couronne d'honneur. L'homme abdiqua la royauté vraie qu'il tenait du Créateur, le jour où dans son fol orgueil il voulut être un Dieu ; et toujours, à travers les âges, l'homme s'avilit en proportion même de ce qu'il usurpe sur les droits de Dieu. Que cette usurpation s'appelle paganisme, philosophie, église, n'importe. Si le nom vénérable de philosophie n'est qu'un voile de l'impiété ; si le nom sacré

d'église recouvre des dogmes humains, des actes iniques, le philosophe et l'ecclésiastique sont insurgés contre Dieu et s'abaissent dans la révolte, où l'illusion leur fait voir une gloire suprême.

Et toi, fils des proscrits, enfant des montagnes, toi qui sais te courber aux pieds de Jésus-Christ et recevoir de Lui les dogmes que tu crois, les préceptes qui te dirigent, toi, jeune chrétien, tu es vraiment un homme, tu es vraiment grand ; car ce qui fait l'homme, c'est l'élévation morale, et l'élévation morale n'existe qu'en Dieu.

Le jour s'écoula. Quand la nuit fut près de revenir, Paulin monta chez le voyageur et posa une lampe auprès de lui ; il l'avait laissé discrètement pendant bien des heures recueilli dans son deuil ; mais alors, il l'invita fraternellement à venir prendre le repas du soir avec lui et sa famille. Azarias accepta.

On se réunit dans une pièce du rez-de-chaussée ; on ferma les portes et les fenêtres, et, grâce à cette précaution, il fut possible de parler des sujets qui intéressaient le plus. Pendant le souper, l'artisan, sa femme et ses enfants, deux jeunes gens pieux, interrogèrent le Vaudois sur son voyage à travers l'Italie, sur les églises des Alpes, et lui les interrogea sur l'état des esprits et des choses, dans cette portion du peuple de Rome qu'ils connaissaient.

Dès que le repas fut achevé et que la digne ménagère eut remis en ordre tous les objets qui avaient couvert la table, Paulin dit à son fils aîné de tirer le manuscrit de la Bible d'une cachette pratiquée dans la paroi ; car c'était alors le moment du culte de famille.

Le jeune homme s'était levé, il allait faire mouvoir le secret qui ouvrait la cachette, lorsqu'on entendit frapper doucement à la porte ; il ouvrit ; un prêtre parut sur le seuil.

Azarias frémit ; l'heure de la persécution ne va-t-elle point sonner pour lui ? Pâle, immobile, il observe d'un regard anxieux l'homme à la robe noire, dont l'aspect se lie dans sa pensée aux terreurs de l'Inquisition.

Mais, à sa grande surprise, le prêtre et les quatre artisans se saluent, s'abordent d'un ton affectueux, et les premières paroles qu'ils échangent font allusion à des relations précédentes. Son étonnement augmente encore en voyant le nouveau venu le considérer avec inquiétude et lancer à la dérobée un regard interrogateur à Paulin, qui, d'un signe de tête, cherche à le rassurer.

— Signor Anselme, dit le vieillard, je vous présente un ami qui vient travailler quelque temps avec moi.

— Soyez le bienvenu sous ce toit vertueux, dit le prêtre en s'inclinant.

Azarias lui rend son salut, mais ne peut trouver une parole pour lui répondre. Tandis que l'on s'assied autour de la table, il examine l'abbé. On devinerait difficilement son âge ; car chez lui la jeunesse se mélange avec les traces d'une vieillesse prématurée. Et pourtant, l'abbé Anselme n'a que vingt-huit ans. Sa taille est élevée, très mince, un peu courbée. Sa chevelure noire, peu abondante, retombe droite le long de ses joues amaigries, et déjà quelques fils blancs apparaissent dans cette chevelure. Son teint est

d'un brun olivâtre, son visage long, anguleux, ses traits irréguliers. Mais un front bien développé et de grands yeux noirs, impriment de la noblesse à cet ensemble dépourvu de beauté. Azarias observe le regard, le sourire, de l'inconnu ; il y trouve de la franchise, de la bonté, une tristesse profonde. Ce n'est pas ainsi qu'il s'était représenté un prêtre de Rome.

Bientôt, Paulin s'adressant à Anselme :

— Voulez-vous, Signor, lui dit-il, que nous lisions ensemble les saintes Ecritures? Nous allions les ouvrir quand vous êtes entré.

— Certainement, répond l'abbé, vous savez que je viens toujours vous faire visite à cette heure-ci, afin d'assister à votre culte de famille.

— Veuillez choisir notre lecture de ce soir.

— Non ; choisissez vous-même, Paulin.

Le fils du vieillard apporte le saint volume et le pose devant son père, qui l'ouvre et lit dans l'épître aux Romains, le chapitre V et le chapitre VI.

Arrivé à ces dernières paroles : « Car le salaire du péché, c'est la mort; mais le don de Dieu, c'est la vie éternelle par Jésus-Christ notre Seigneur », Paulin s'arrête et reste quelques instants silencieux, recueilli.

Anselme aussi demeure silencieux. Le front appuyé sur sa main, il semble absorbé dans des réflexions qui lui font oublier ceux qui l'entourent.

Paulin, voulant reprendre l'entretien, dit à l'abbé :

— N'est-ce pas, Signor, la portion de l'Ecriture

que nous venons de lire, résume les plus riches trésors du chrétien?

— Oui, répond Anselme en soupirant et sans lever les yeux.

— Tous nos privilèges, toutes nos espérances, se trouvent là, poursuit l'ouvrier. Les fruits de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, notre rédemption de la mort corporelle, de la mort spirituelle, notre triomphe sur le péché et sur les épreuves de la vie; les plus puissants motifs d'amour pour le Sauveur... oui, tout est là.

Anselme, relevant enfin son front pâle, et regardant Paulin, lui dit lentement :

— Ces pensées vous donnent toujours beaucoup de bonheur?

— Oui, parce que la grâce de Dieu continue de les faire goûter à mon âme. Qui peut, si ce n'est l'incrédulité, assécher une source aussi abondante en paix que celle-ci : « Etant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ. »

Une vive émotion altéra les traits du jeune abbé; il courba de nouveau la tête et ne répondit pas.

Paulin continua de s'exprimer chaleureusement sur les richesses de la rédemption, sur l'amour de Dieu. Des larmes d'attendrissement et de reconnaissance voilèrent les accents du père de famille, quand il répéta ces mots :

— « Lorsque nous étions encore sans force, Christ est mort en son temps, pour nous qui étions des méchants. A peine arrive-t-il que quelqu'un veuille mourir pour un homme de bien, mais encore pourrait-il être que quelqu'un se

résolût à mourir pour un bienfaiteur. Mais Dieu fait éclater son amour envers nous, en ce que, lorsque nous n'étions que pécheurs, Christ est mort pour nous. »

Une larme aussi glissa sous la paupière du prêtre, et, tendant la main à l'ouvrier, en prenant congé de lui, il le salua avec un regard triste et doux.

Azarias était demeuré dans une muette stupéfaction tout le temps de cette visite. Lorsque la porte se fut refermée sur Anselme :

— Quel est donc ce prêtre ? demanda-t-il.

— Jeune frère, lui dit gravement Paulin, c'est parce que je crois à ta prudence et à ta sincérité, que j'ai parlé ouvertement à Anselme devant toi, et tu dois maintenant me promettre de ne raconter à personne ce que tu as vu ce soir. Ma famille et moi, nous avons promis le secret à l'abbé Anselme sur ses relations avec nous, et je lui ai dit qu'il pourrait être sûr, comme de moi-même, de tout étranger en présence duquel je lui parlerais de l'Evangile.

— Paulin, je vous donne ma parole de taire tout ce qui concerne cet homme ; mais ne puis-je avoir quelques explications sur vos relations avec lui ?

— Voici comment nous nous sommes connus. Anselme passa un jour devant mon atelier ; il entra pour me parler, quelques-uns diraient par hasard, moi, je dis, providentiellement. Nous ne nous étions jamais vus ; cette première conversation fut nécessairement contrainte ; mais peu de jours après, le jeune abbé revint. Une troisième visite suivit bientôt, puis une quatrième ; il prit

l'habitude de venir nous voir souvent ; j'aime à le penser : c'est Dieu qui dirigeait ainsi ses pas vers notre demeure. Il me disait être frappé de la paix qui régnait parmi nous, et nous considérer comme les gens les plus honnêtes qu'il eût jamais rencontrés ; il remarquait notre affection mutuelle et les rapports faciles qui existent entre nous et nos enfants, parce que le commandement et l'obéissance se pratiquent dans l'amour. Je lui disais que la foi chrétienne est la source de notre paisible bonheur ; mais il ne semblait pas comprendre toute la portée de mes paroles, et je ne savais pas si je pouvais, sans imprudence, lui déclarer plus ouvertement mes convictions.

Il y avait déjà quelque temps que nous étions ainsi en relation, lorsqu'un soir, au moment où l'abbé Anselme entra dans mon atelier, j'étais avec un homme qui me cherchait une querelle injuste, à propos d'un ouvrage qu'il ne voulait pas payer sa valeur. Je lui répondais avec la modération commandée par l'Evangile, et lui montrais combien était équitable le prix que je demandais.

Anselme fut révolté de la mauvaise foi de mon antagoniste ; il prit chaudement ma défense, et cet homme, intimidé par lui, finit par me payer ce qui était convenable ; comme il s'éloignait, maugréant encore, je lui tendis la main et lui dis :

— Que le soleil ne se couche pas sur votre colère. Adieu.

Il se laissa serrer la main et murmura d'un air confus :

— Je ne suis pas en colère ; je ne vous garde pas de rancune. Adieu.

Lorsqu'il fut parti, Anselme me dit :

— Je vous l'avoue ; tout prêtre que je suis, je n'aurais pu, en pareille circonstance, rester aussi calme que vous.

Je lui répondis :

— Vous l'auriez pu sans être prêtre, encore mieux que moi, si mieux que moi vous aviez vu le Seigneur Jésus près de vous ; car il est écrit : « Que votre douceur soit connue de tous les hommes ; le Seigneur est près. »

Ce fut là le point de départ d'une longue conversation dont j'ai oublié les détails, car elle eut lieu il y a deux ans ; mais ce que je me rappelle bien, c'est qu'alors, pour la première fois, Anselme m'avoua qu'il ne croyait à aucun des dogmes du christianisme.

— Est-ce possible ? s'écrie Azarias.

— Il ne faut pas vous étonner de cela ; bien des gens sont dans cette disposition d'esprit au sein du catholicisme. Anselme voit commettre les crimes de l'Inquisition au nom de Jésus-Christ ; il voit ce nom sacré servir de piédestal aux ambitieux, de filet aux politiques rusés ; comment pourrait-il reconnaître sous de telles choses « Celui qui est doux et humble de cœur », « Celui qui, lorsqu'on lui disait des injures, n'en rendait point, ne faisait point de menaces, et dans la bouche duquel il ne s'est point trouvé de fraude ? »

Enfin, après cet aveu, le jeune abbé me fit promettre de ne pas divulguer ce qu'il venait de me dire ; j'étais très affligé de la situation de son

âme ; j'essayai de lui faire goûter la vérité de l'Evangile. Comme je ne lui parlais point des dogmes papistes, mais lui tenais un langage qu'il n'avait jamais entendu, il me dit :

— Je crois le deviner ; vous êtes de ceux qu'on persécute comme hérétiques, et chez lesquels on n'a jamais pu trouver d'autre crime que celui de l'insoumission envers le pape et le clergé romain.

Alors, je lui révélai qui j'étais et je lui demandai la promesse de ne répéter à personne le secret que je lui confiais. Nous sommes donc liés l'un à l'autre par des serments mutuels.

— Est-ce que, maintenant, il a commencé de recevoir la vérité ? demande Azarias.

— Je n'ose l'espérer, dit Paulin. Il prétend toujours que la différence existant entre nos sentiments et les siens vient d'une disposition naturelle qui nous fait envisager les choses diversement. Lorsque je parle de la puissance que le St-Esprit exerce sur l'âme, il semble se perdre dans le vague et ne rien admettre de ce que je dis. Je crains bien que ce pauvre abbé n'ait dans son entourage immédiat, des gens qui fassent du mal à son âme ; j'ai lieu de penser que la société où il vit lui cause beaucoup de souffrances et lui présente de grandes tentations. Il est aumônier dans une villa des environs, chez le duc et la duchesse d'Ugrandi, de vieux nobles que je ne connais pas. Du reste, Anselme ne parle jamais de la famille d'Ugrandi ; si je lui adresse quelques questions à ce sujet, il me répond brièvement et détourne aussitôt la conversation. Après deux ans de fréquentes relations avec lui,

j'ignore encore tous les détails de son genre de vie habituel.

Azarias rêve sur le nom d'Ugrandi ; c'est celui du seigneur piémontais qui a épousé Diane de Bellarmier ; Elisabeth le lui a dit.

Mais Paulin le tire de ses réflexions, en lui présentant la lampe qui doit l'éclairer dans sa petite chambre et en lui souhaitant une nuit paisible.

II.

Le lendemain, Azarias se leva de très bonne heure, revêtit le costume des artisans romains et sortit seul. Il avait demandé à Paulin de lui indiquer la direction qu'il devait suivre pour aller visiter le Forum ; c'était un ardent désir chez le jeune voyageur, que de se trouver enfin au milieu des antiques monuments que sa pensée avait si souvent évoqués.

Après quelque temps d'une marche rapide, il arriva sur ce lieu d'imposants souvenirs. Le sol autour de lui semblait faire germer des ruines. Ici, c'étaient les trois colonnes demeurées seules pour rappeler encore le temple élevé par Auguste à Jupiter Tonnant ; là, un arc-de-triomphe dédié par le Sénat à Septime Sévère ; et puis, les vestiges de temples érigés par le paganisme à Vénus, au Soleil, à la Lune. De là, ses yeux se portèrent vers les débris des sanctuaires consacrés autrefois à Jupiter Stator, à Jupiter Gardien, à la Concorde, à la Victoire. Quelques

colonnes restaient comme les derniers témoins d'un autre âge, attestant l'existence de ces édifices disparus. Plus loin, le Vaudois aperçut, en face du temple de la Paix bâti par Vespasien, l'arc-de-triomphe de Titus, rappelant la conquête de Jérusalem prédite par Jésus-Christ comme le châtiment du déicide, et l'arc de Constantin, rappelant le triomphe de l'Eglise primitive sur ses persécuteurs, mais éveillant la pensée des tentations mondaines, que le manteau impérial cachait sous sa pourpre et qui devaient tomber de ses plis dans le sanctuaire. Azarias contempla tous ces monuments dont le front superbe porte le sceau du génie et les stigmates du Barbare, puis ses regards s'arrêtèrent sur le Colisée, ruine gigantesque d'où l'on croit encore entendre retentir, avec le cliquetis des armes des gladiateurs et le rugissement des bêtes féroces, l'hymne triomphale des martyrs chrétiens.

Le jeune homme restait immobile, saisi d'une vive et profonde émotion ; son pied semblait craindre de fouler la poussière qui recouvre les débris de chefs-d'œuvre mutilés ; mille pensées l'agitaient en face des vestiges d'une civilisation autrefois florissante, en face de cette terre latine frappée de foudres vengeresses. Il vit se dérouler dans son imagination les splendeurs de la cité reine, son génie, la gloire de ses armes et aussi ses crimes, sa cruauté envers les chrétiens, puis ses châtiments, son humiliation par le fer de farouches envahisseurs, et tous les ravages qu'elle subit sous la verge des *fléaux de Dieu*.

Cette épopée, écrite avec l'acier, le sang et les larmes, reparut vivante devant l'esprit d'Azarias ;

il s'exaltait par la vue des ruines qui donnent une réalité palpable à ces faits jusqu'alors aperçus dans une sphère idéale, à cette grandeur brisée, à cette magnificence détruite, qu'on lui avait fait considérer, dans les âpres solitudes du Pra-du-Tour, comme l'œuvre de la justice divine.

Après quelque temps de silencieuse contemplation, il s'avança dans le Forum, et bientôt, abaissant ses regards, qui avaient erré jusque-là sur les frises mutilées, il tressaillit ; ses yeux venaient de rencontrer ceux d'Anselme, assis au pied des colonnes de Jupiter Tonnant.

— Salut, Signor, dit-il, hâtant le pas vers le jeune prêtre, qui s'était levé et venait au-devant de lui.

— Salut, répondit Anselme avec un faible sourire, je vous ai causé quelque trouble ; vous vous croyiez seul avec vos pensées ?

— Il est vrai, mais je me trouve heureux de vous revoir ici. Pour la première fois, je visite ce lieu qui redit tant de solennels souvenirs, et vous, sans doute, bien souvent, vous y êtes venu, repeuplant le Forum avec les figures du passé. J'aimerais à vous entendre me dire quelles impressions vous ressentez en face de ces ruines.

— Oui, souvent je viens ici ; je trouve une âpre jouissance à repaître ma pensée des catastrophes qui brisèrent les maîtres du monde, catastrophes grandioses comme le fut leur gloire, et qui ont mêlé leur poussière à celle des débris de l'art et de l'orgueil.

— J'aimerais aussi à les revoir fréquemment, ces débris, dit Azarias d'une voix lente et grave ; quel éloquent enseignement ils offrent au chré-

tien ! Tout a péri pour le Romain altier, tyrannique ; l'admiration que nous donnons encore aux œuvres de ses mains, ne peut aller charmer ses cendres. Tout est fini pour lui... excepté ce monde invisible où Dieu lui demande compte de l'emploi qu'il fit un jour de ses dons. Et ces chrétiens qui périrent dans l'enceinte du Colisée, ils ont, eux aussi, depuis bien des siècles, le monde invisible pour unique séjour ; ils possèdent la félicité promise par le Christ à ceux qui meurent pour Lui.

Azarias s'arrêta ; une analogie avec les temps modernes se présentait à son esprit, et, devant le jeune prêtre, il ne voulait pas la faire ressortir.

Anselme était triste, abattu ; après quelques instants de silence, il leva les yeux vers Azarias et lui dit :

— Vous partagez la foi et les espérances de Paulin. Vous êtes heureux, je le vois. Et il soupira.

— Oui, par la grâce de Dieu, je suis heureux, dit Azarias avec élan. En vain, la terre m'offre-t-elle l'épreuve et le péril ; il me suffit de savoir que Dieu m'aime pour savourer une joie immense, profonde.

Ces paroles émurent vivement Anselme ; elles lui révélèrent ce qu'il supposait déjà : c'est qu'Azarias était un vaillant émissaire des vallées vaudoises ; les dangers qui l'entouraient, la franchise de ses convictions, excitaient sa sympathie. Toujours avec son douloureux sourire, il reprit :

— Estimez-vous surtout heureux de ne pas connaître le monde. Si vous aviez bu, fût-ce malgré vous, à sa coupe empoisonnée, si amère au

fond, quoique si douce à la surface, vous n'auriez pas cette fraîcheur de pensée qui vous permet de descendre paisiblement le courant de la vie. Hélas ! moi aussi, je goûtai un jour le simple bonheur de la montagne.

L'expression avec laquelle Anselme prononça ces derniers mots, fit comprendre au Vaudois qu'il était deviné.

— Moi aussi, continua-t-il, je courus sur des sentiers rapides, j'aspirai l'air pur des sommets. Fils d'un berger des Apennins, je ne connus pendant quinze ans que la vie des pâturages ; mon seul travail fut de guider au flanc de nos monts abruptes, le troupeau que ma mère veuve confiait à mes soins. Pauvre mère ! j'étais son seul enfant ; elle m'aimait comme son âme et m'enseignait à prier Dieu. Elle m'emmenait à la messe dans l'église du village, et ne savait pas ce que sa piété naïve préparait pour son fils.

Elle m'inspira des goûts mystiques ; à son lit de mort, le curé de la paroisse lui promit de veiller sur moi et de me faire entrer dans les ordres, selon mon désir et celui de cette mère bien-aimée, qui sourit alors et me bénit.

La voix d'Anselme s'éteignit dans un sanglot ; il reprit plus bas :

— Elle mourut ; je vins à Rome, j'étudiai sous la direction des prêtres, je fus ordonné prêtre moi-même. Et pour moi, il n'est plus de bonheur, il n'est plus d'espérance que dans la justice suprême du Maître de l'univers, dans cette justice qui doit s'exercer un jour en faveur de ceux qui ont souffert ici-bas par le despotisme de l'homme.

— Anselme, dit Azarias, je ne vous interrogerai pas sur le genre de vos épreuves ; mais, puisque vous souffrez, laissez-moi vous conjurer d'aller dès maintenant à la source éternelle de toute consolation. Ne me dites plus que la fraîcheur juvénile de mon âme me fait goûter des joies impossibles pour le cœur flétri au souffle de ce monde. La Rédemption paraît d'autant plus belle, que l'on a plus gémi loin de ses eaux salutaires. Des vieillards m'ont dit que leur jeunesse avait été renouvelée par la contemplation de Christ, le sentiment de son amour, l'obéissance à sa volonté, et par la radieuse espérance du Ciel.

Anselme était visiblement agité ; mais il resta silencieux, et, posant amicalement sa main sur l'épaule d'Azarias :

— Priez pour moi, lui dit-il à voix basse. Adieu ; maintenant, il me faut partir.

— Pourquoi si tôt ?

— Il est neuf heures ; je dois toujours être rentré à dix, et, malgré toute la vitesse de mon cheval, que vous voyez attaché là, au fût de cette colonne, il me faut près d'une heure pour rejoindre la villa. Mais j'espère vous retrouver de nouveau parmi ces ruines.

— Quand devrai-je y venir pour jouir d'une plus longue conversation avec vous ?

— Je puis quitter la villa à six heures, arriver à sept ; j'aurai donc deux heures entières pour vous parler et vous entendre, si vous pouvez venir ici en même temps que moi.

— Certainement, je chercherai à être exactement auprès de vous à sept heures, si vous voulez bien revenir en ce lieu dès demain.

— Je veux y revenir ; je regrette de vous quitter si promptement.

— Dans quelle direction se trouve la villa que vous habitez ?

— Là-bas, où vous voyez ces épais bocages ; c'est dans cette oasis que s'élève la belle villa Erémo, bâtie par un riche seigneur, il y a vingt-cinq ans environ.

— Ce seigneur, est-ce le duc d'Ugrandi, que Paulin m'a nommé comme le propriétaire du domaine où vous résidez ?

— Non, c'était un de ses parents, mort il y a quelques années.

— Le duc n'a-t-il pas un fils ?

— Oui.

— Comment se nomme-t-il ?

— Vincenzo.

— Est-il marié ?

— Oui ; il a épousé la fille d'un seigneur provençal, le comte de Bellarmier.

Azarias fit un mouvement.

— Connaîtriez-vous la marquise Diane ? demanda Anselme.

— Non, répondit Azarias, troublé ; je ne l'ai jamais vue.... au moins que je me souvienne.... mais j'ai ouï parler d'elle et j'avais compris qu'elle avait épousé un seigneur piémontais.

— Il est vrai, le duc d'Ugrandi est piémontais et possède, auprès de Pignerol, un château dont il donne la jouissance à son fils. Mais des circonstances de famille lui ont fait choisir depuis quelque temps la résidence de la villa Erémo. De nouveau, adieu, je devrai galoper de toute la vitesse de mon cheval.

Ils se séparèrent.

Le lendemain, à sept heures, Anselme et Azarias se retrouvaient au pied des colonnes d'Auguste ; à neuf heures, ils se disaient adieu en se promettant de continuer, le matin suivant, une conversation qu'ils regrettaient d'interrompre. Chaque jour les revit ainsi causant aux heures matinales, alors que de rares passants troublaient seuls parfois l'intimité de leurs entretiens.

D'où nous vient l'amitié ? D'où naît cette sympathie vive et douce qui unit profondément les âmes ? Elle a ses premières racines dans la confiance et l'estime mutuelles ; mais, pour que l'amitié fleurisse sur cette base, il faut que de suaves et nobles affinités se rencontrent ; il faut qu'un souffle mystérieux et béni inspire dans les cœurs qui se rapprochent, une affection pure et sacrée.

Bien souvent, le Vaudois, ému, s'étonna lui-même du lien qui l'unissait toujours plus étroitement à Anselme. Lorsqu'il partit des vallées, combien peu il s'attendait à trouver sous la robe d'un prêtre le cœur d'un ami ! Que de fois il se dit : Si ma famille, si les Barbes du Pra-du-Tour pouvaient me voir le matin, dans les ruines de Rome, avec un abbé, quelle ne serait pas leur surprise !

Anselme s'étonnait moins d'avoir trouvé un ami chez un Vaudois ; ses relations avec Paulin l'avaient préparé à ce fait, pourtant bien étrange dans une vie telle que la sienne. Du reste, une singulière réserve retenait les deux jeunes gens à l'égard de leur situation respective ; ils se devinaient plus qu'ils ne s'exprimaient sur de

tels sujets, et c'était plutôt dans l'épanchement des sentiments intimes qu'ils se parlaient à cœur ouvert. Anselme disait ses doutes, Azarias disait sa foi. Anselme, malheureux, cherchait sa consolation en Azarias ; Azarias, heureux en Dieu, trouvait un des plus chers intérêts de sa vie à conduire Anselme vers les sources de l'éternelle félicité.

III.

Par une matinée du mois de septembre, Azarias et Anselme se rencontrent de nouveau à l'ombre du Colisée.

L'aurore sourit aux ruines ; le soleil, s'élançant des vapeurs pourprées de l'orient, joue ses premiers rayons sur les colonnes brisées, sur les portiques en deuil, comme un insoucieux enfant qui couronne gaîment de fleurs le front pâli de sa mère veuve. Le contraste entre la radieuse jeunesse du jour et la mélancolique vétusté de la cité déchue est peut-être moins frappant que celui offert par les deux amis. Le visage pâle, abattu, d'Anselme, éveille bien plus de vraie tristesse que des édifices détruits ; ces chefs-d'œuvre de l'art antique ne sont que des objets inanimés, et, chez le jeune prêtre, ce qui est en ruine, c'est l'âme, le noble foyer de la vie. Azarias rayonne au contraire de toute la pure et vive félicité de la foi ; dans un élan de joie sainte et juvénile, il oublie et les sombres souvenirs des Césars, et la mélancolie habituelle de

son ami. Plein d'espoir et d'amour, il laisse flotter son esprit dans un doux ravissement.

Après avoir échangé les premières paroles du revoir, les deux jeunes gens restent silencieux, chacun s'abandonnant au cours de ses pensées. Azarias rompt le silence.

— Encore une fois, dit-il, nous voilà parmi ces monuments, qui nous rappellent les noms des tribuns et des empereurs, et jamais encore nous ne nous sommes trouvés en face des édifices modernes et dans le courant animé de la Rome actuelle. Peut-être vous-même allez-vous bien plus rarement dans la cité bruyante des pontifes, que parmi ces débris silencieux de l'antiquité.

— Il est vrai, et, d'ailleurs, je préfère au bruit de la ville le calme et le recueillement des bois; je quitte rarement Erémo.

— Est-ce que le duc et la duchesse viennent souvent à Rome?

— Presque tous les jours; malgré leur âge déjà mûr, ils aiment les plaisirs du grand monde; leur rang et leur fortune les font paraître avec avantage dans les cercles de l'aristocratie, et puis, ils ont deux filles mariées avec des seigneurs romains; toute la famille, étant très bien avec la Cour pontificale, jouit des plus grands privilèges et brille dans la haute société de Rome.

— Est-ce que vous n'allez pas quelquefois dans les réunions de la ville? J'ai ouï dire que les membres du clergé sont reçus avec distinction, même dans les cercles de la première noblesse.

— Je suis toujours, en effet, invité avec la famille Ugrandi; mais je m'éloigne des sociétés où l'on ne pense qu'à se divertir, où l'esprit se

dissipe dans le tourbillon des nuits parfumées. Je n'aime que les réunions dont les arts et la poésie remplissent les heures. Ce soir même, je dois aller chez le comte de Lunelli, l'un des gendres de la maison Ugrandi, qui reçoit une fois chaque semaine des littérateurs et des artistes.

— Ce seigneur a donc quelques goûts sérieux ?

— Je n'oserais l'assurer pour lui voir consacrer une soirée sur sept à des études élevées, puisqu'il donne les six autres à la danse et aux festins. C'est la mode en Italie depuis quelques années, de cultiver les lettres, et, dans les grandes cités, un gentilhomme, pour se bien poser dans le monde, doit protéger les exercices de l'esprit.

— A qui votre pays doit-il le nouvel essor, que l'étude et la poésie prennent chez lui maintenant ?

— Depuis longtemps, vous le savez, nous avons eu des écrivains illustres. Le treizième siècle nous donna Dante Alighieri, le père de notre littérature. Avant lui, l'idiome italien n'était qu'un mélange confus des langages barbares importés sur notre sol par les conquérants du Nord, avec un latin qui s'était corrompu pendant des siècles d'ignorance. L'illustre Florentin, en développant les ressources de la langue italienne, en lui imprimant le sceau du génie, ouvrit à notre nation l'ère moderne de l'épopée, par la Divine Comédie, cette œuvre immortelle qui a fait ériger des statues et frapper des médailles à celui qui mourut en exil.

Vous pouvez aussi vous en souvenir, pendant que le Dante existait encore, Arezzo vit naître Pétrarque, le savant, l'homme de génie, qui ramena l'étude des lettres antiques et donna ainsi

un nouvel élan à la poésie de notre âge. Nous avons maintenant le comte Bojardo, qui étudie les anciens avec succès ; il a traduit plusieurs fragments d'Hérodote et d'Apulée et composé un poème chevaleresque. Et puis, ce siècle a vu paraître des hommes destinés à répandre la lumière intellectuelle avec une rapidité inconnue jusqu'ici. Vous devinez que je veux parler des inventeurs de l'imprimerie, Frist, Schœffer et le célèbre Jean Gensfleisch de Salgeloch, connu sous le nom de Gutenberg.

— Oui, dit Azarias, c'est par lui que la Bible latine fut imprimée pour la première fois à Mayence, en 1450. N'est-il pas mort en 1468 dans cette même ville ?

— Oui, mais son œuvre lui survit et semble destinée à donner une impulsion durable et puissante à la science, à la pensée, que les livres transmettent parmi nous.

— Dieu veuille s'en servir pour répandre sa vérité ! dit gravement Azarias.

Anselme continua :

— Il existe encore une autre cause de la renaissance des lettres chez notre nation. En 1458, il y a vingt-six ans, Constantinople, tombée au pouvoir des Turcs, envoya sur nos rivages les savants échappés au glaive de Mahomet II. A peine la cité impériale de l'Orient avait-elle vu le croissant vainqueur se dresser sur ses ruines, que ce signe de conquête dominait successivement la Grèce, le Péloponèse, la Servie, la Bosnie, la Valachie, l'Epire, Trébisonde ; en 1461, toutes ces contrées subissaient le joug musulman. Rhode seule, en 1480, il y a quatre ans à peine, repoussa par la

vaillance de ses chevaliers les attaques de Mahomet II et de Bajazet II, obligés de fuir devant la défense héroïque dirigée par Pierre d'Aubusson. Cette île est l'unique rempart de la civilisation chrétienne au sein des mers sillonnées par les flottes ottomanes; les autres parties de l'empire d'Orient n'offrant plus un sûr asile à la science et au génie de nos races, l'Italie est devenue le refuge des lettres et des arts, cultivés naguère sur les rives de la Grèce et de l'Asie-Mineure. Nos cités héritent de tout ce que l'esprit humain produisit d'exquis dans l'antiquité, et ces germes féconds, tombés sur le sol fertile d'une société prenant un nouvel essor en échappant aux ténèbres de l'ignorance, donnent déjà des moissons abondantes de science et de poésie.

Anselme s'était animé en parlant ainsi; ses yeux brillaient; il semblait qu'un souffle inspirateur agît aussi sur lui. Azarias, en l'écoutant, vit s'ouvrir devant son imagination le premier aperçu d'une société qui lui était inconnue. Un singulier désir traversa son esprit; il réfléchit quelques instants, puis il dit à son ami :

— Qu'est-ce qui se fait à ces soirées littéraires?

— Bien des choses diverses, répondit Anselme; il y a beaucoup de variété dans ces réunions; elles offrent toujours le charme de l'imprévu. Parfois, les heures s'écoulent en récitations de nos meilleurs poètes, et puis, soudain, un jeune talent se manifeste par quelque improvisation. Parfois aussi, nous voguons à pleines voiles sur les flots de l'antiquité, nous aspirons les parfums de la Grèce; d'ingénieuses traductions nous font

ouïr les chants d'Homère et de Pindare, dans la langue de Pétrarque et du Dante. Il arrive souvent qu'un orateur récite ou bien improvise un discours sur les arts helléniques, en exprimant l'espérance d'un retour de la jeune Europe vers l'inspiration du beau. La musique vient ajouter aux délices de nos soirées poétiques ; des cordes harmonieuses, des voix sonores, expriment le patriotisme et la rêverie, le souvenir et l'espoir.

— Possédez-vous quelques hommes célèbres dans vos réunions ?

— Célèbres, non ; mais il en est plusieurs qui ont une vraie supériorité. Florence, vous le savez, l'emporte maintenant sur Rome par l'éclat des belles-lettres.

Laurent de Médicis donne par son exemple une immense impulsion à la littérature ; il mérite les noms de Magnifique et de Père des Muses, que ses admirateurs aiment à lui prodiguer. Troublé quelque temps au sein de sa fastueuse puissance par la haine d'une noblesse jalouse, qui s'est assouvie dans le sang de son frère Julien, Laurent, échappé à la mort quoique blessé lui-même, a poursuivi les paisibles triomphes de la richesse et du génie ; il voit se grouper à sa Cour l'élite des poètes et des artistes.

— J'ai beaucoup entendu parler de Florence, des Médicis et de la conjuration des Pazzi, dit Azarias.

Il s'arrête quelques instants devant l'horrible souvenir du meurtre de Julien, commis au pied même de l'autel, au moment de l'élévation de l'hostie, dans la cathédrale de Florence, le 26 avril 1478. Il sait que le pape Sixte IV

fut soupçonné d'avoir pris part à l'assassinat des Médicis. Mais il ne veut pas en ce moment conduire Anselme sur le terrain brûlant des crimes pontificaux, et, s'attachant à l'idée qui s'est emparée de lui depuis le commencement de la conversation, il dit :

Est-ce qu'un étranger, inconnu du comte de Lunelli, ne pourrait pas être admis dans ses salons, s'il y était présenté par quelque convive habituel ?

— Sans doute.

— Anselme, je souhaite vivement d'étudier la société dans cette sphère d'art et de science, que je n'ai jusqu'ici connue que par des récits. Je vous en prie, mon ami, donnez-moi le moyen de pénétrer ce soir au palais Lunelli.

Anselme le regarde avec étonnement.

— Azarias, lui dit-il, je désirerais certainement vous être agréable en ceci ; mais puis-je vous présenter au comte ? Si l'on me demande votre nom et le nom de votre pays, que pourrai-je répondre ? Dire la vérité, ne serait-ce pas nous livrer tous deux à l'Inquisition ? Dire un mensonge, nous ne le voulons pas.

— Il n'est que trop vrai, reprend Azarias, il est impossible que vous me présentiez. Mais, dites-moi, ces réunions sont-elles assez nombreuses pour que je puisse espérer me perdre dans la foule ?

— Oui ; ce sont des assemblées formées par de grandes convocations, et dans lesquelles un petit nombre seulement des invités est connu de la famille de Lunelli.

— Alors, ne pourrais-je pas, en épiant le moment

favorable, entrer avec quelque groupe et me glisser avec précaution parmi les convives, en me tenant éloigné du point le plus en vue? Chacun me croirait de la connaissance des autres; je ne parlerais pas, j'éviterais tout ce qui serait de nature à porter l'attention vers moi.

— Les choses peuvent se passer ainsi; mais elles peuvent aussi se passer autrement. Si quelqu'un vous adresse des questions qui vous troublent et auxquelles vous répondiez de manière à faire naître des soupçons, que résultera-t-il de tout cela ?

— Je ne crois pas que les choses puissent devenir fort graves ; je resterai tellement à l'écart que personne ne me remarquera.

— Et ne pensez-vous pas que quelque incident puisse vous mettre en vue ?

— Je ne pense pas que ma présence dans une réunion artistique puisse avoir de fâcheuses conséquences. Pour ce qui vous concerne, cela est différent ; aussi, n'entrerai-je point avec vous et n'aurai-je pas l'air de vous connaître ; je vous demande seulement la permission de vous suivre à distance dans la rue jusqu'à la demeure du comte.

— Azarias, je ne veux pas m'opposer à votre désir; mais je ne prends aucune responsabilité sur ce qui peut advenir d'une telle imprudence. Et, j'y pense, il vous faut un costume qui vous préserve d'être remarqué.

— Ne pouvez-vous pas m'en procurer un ?

Anselme ne put retenir un sourire.

— Vraiment, dit-il, rien ne vous semble difficile ; qu'il en soit donc selon votre volonté. Je vous

procurerai un costume de seigneur romain. Venez ce soir à sept heures me trouver dans une chambre, au second étage de la maison que je vais vous indiquer.

Il lui donne l'adresse d'une rue écartée de la grande ville.

— Au revoir, dit Azarias, je vous laisse ; vous n'avez pas de temps à perdre ; et puis, je veux aujourd'hui vous épargner la peine de m'avertir que l'heure est venue pour vous de retourner à Erémo, ce que vous ne manquez jamais de faire dès que le soleil atteint une certaine hauteur. Je suppose que vous avez quelque devoir bien grave à remplir chaque jour à ce moment. Adieu donc, à ce soir.

— A ce soir, dit Anselme. Et ils se séparèrent.

IV.

Il n'est pas encore sept heures. Anselme est déjà dans la petite chambre qu'il a louée pour la soirée; il a voulu précéder son ami. Une table de bois est couverte des diverses pièces qui composent l'élégant costume de gentilhomme romain, que le jeune Vaudois va bientôt revêtir ; deux larges manteaux sont posés sur une chaise ; ils doivent dérober aux regards des passants les riches habits et la robe noire des deux hommes qui se dirigeront de la masure d'une rue misérable, vers le palais Lunelli.

Le jeune prêtre s'est étendu sur un petit lit de repos et s'absorbe dans sa tristesse. Par moments,

il gémit sous l'étreinte du désespoir. Puis une rêverie flotte devant ses yeux ; il passe tour à tour de l'extase poétique à la douleur exaltée.

Dans ces moments de solitude, dans l'agitation de sa pensée, il a oublié Azarias, son bizarre projet, son imprudence et son danger, lorsque le Vaudois frappe doucement à la porte et demande à voix basse :

— Êtes-vous là ?

Il ouvre. Azarias entre ; sa physionomie est sérieuse, préoccupée.

Le matin, il avait agi sous l'empire d'un attrait puissant : le nouveau, l'inconnu ; à cela s'était jointe une certaine espièglerie de jeunesse, qui trouvait piquant de s'introduire dans un cercle dont les abords semblaient fermés devant ses pas. Les craintes de l'abbé n'avaient fait qu'exciter son désir de réaliser ce plan hardi, et, par un singulier effet de l'imagination, il n'avait pu croire sérieusement que le péril le menaçât dans une réunion consacrée aux rêveries des arts et des poëmes. Mais bientôt, il avait compris la gravité de ce qu'il voulait faire et le devoir d'examiner, devant Dieu, si une telle action lui était vraiment permise.

Il ne dit rien à Paulin, ni à aucun membre de sa famille, et garda toutes ses réflexions secrètes entre Dieu et lui.

Après quelques heures de recueillement, il eut la conviction que non-seulement il pouvait, mais qu'il devait aller à la soirée du comte. Il pensa que c'était pour lui une étude importante à faire, que celle de la société romaine ; ce centre intel-

lectuel, scientifique, enveloppé d'erreurs religieuses, était le champ qui s'offrait à lui pour les semailles bénies de l'Evangile ; ne devait-il pas s'initier à cette société, la pénétrer, examiner quelle serait la meilleure voie pour introduire l'Evangile dans son sein ? D'ailleurs, la réunion à laquelle il se proposait d'assister avait un caractère sérieux et n'offrait aucun des divertissements bruyants que sa conscience eût réprouvés. Ne pouvait-il être, dans la main de Dieu, le moyen d'amener au salut quelques-uns de ces brillants esprits plongés dans l'infidélité ?

Il adressa des prières ferventes au Seigneur pour lui demander la grâce de faire connaître la plénitude de son amour rédempteur et de sa sainteté, à ceux qui ne vivaient encore que pour la gloire de ce monde. Une ferme volonté d'exécuter son projet se développa chez lui avec le sentiment d'un devoir à remplir, et cependant, il était plus ému, plus troublé qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même ; il fit effort pour paraître calme devant son ami.

Dès qu'il fut arrivé, Anselme lui fit revêtir le costume qu'il avait loué jusqu'au lendemain, et lui donna quelques conseils sur la manière de l'ajuster, afin de ne pas sembler étranger, même sous les habits romains ; puis, il se remit sur le lit de repos, tandis qu'Azarias lui demandait encore de temps en temps un avis, pour achever de se donner l'aspect d'un habitant de la ville pontificale.

Le Vaudois était trop préoccupé, pour remarquer l'expression étrange que prenait la physionomie du prêtre, et cela était heureux ; car il

n'eût pu se retenir de lui adresser des questions auxquelles il était impossible de répondre.

Anselme contemplait son ami dans toute la vigueur de la santé, dans toute la fraîcheur des pensées juvéniles, et l'amertume de sa jeunesse flétrie donnait à son regard une expression désespérée.

Azarias, sans même y penser, faisait resplendir sa beauté provençale, sa noblesse native, sous la gracieuse parure qu'il prenait comme un moyen de se dérober à la vigilance de ses ennemis. Le jeune prêtre comparait ce front pur, ces yeux brillants, ces lèvres pourprées, cette chevelure ondoyante, cette taille majestueuse, à son front ridé avant l'âge, à ses yeux toujours attristés, à ses lèvres pâlies, à sa taille voûtée, à ses cheveux qui blanchissaient déjà.

Il portait envie au jeune et bel Azarias, malgré le danger qui l'entourait. Que n'eût-il pas donné pour échanger son sort contre celui du Vaudois ? Si même les fureurs de l'Inquisition et les flammes d'un bûcher se fussent dressées devant lui, il eût voulu, ne fût-ce que pour un soir, être, lui, Anselme, sous les traits et dans la liberté d'Azarias. Mais c'était là un rêve impossible ; le malheureux abbé demeurait sous les chaînes qui le liaient pour jamais en ce monde.

Vers huit heures, les deux amis se disposèrent à sortir. Anselme renouvela ses recommandations, Azarias ses promesses ; ils s'enveloppèrent de leurs manteaux, quittèrent sans bruit la pauvre maison, et se dirigèrent vers le palais Lunelli, laissant entre eux cinquante pas de distance.

Après un long trajet, Azarias vit enfin son

compagnon s'avancer vers un péristyle de marbre blanc, que le clair de lune d'une belle nuit faisait apparaître dans toute sa grâce. Anselme gravit les degrés du large escalier et disparut sous le portique. Le Vaudois s'approcha lentement, avec précaution, de ce même escalier ; il vit un groupe d'hommes le monter en causant avec toute la vivacité italienne ; il osa les suivre, bien que son cœur battît violemment; il entra d'un pas ferme dans le vestibule du palais, jeta son manteau et se présenta d'un air assuré avec ce groupe à la porte du premier salon, déjà rempli par une nombreuse société. Il n'avança que de quelques pas et resta dans les rangs des convives les moins privilégiés, qui venaient là plutôt pour écouter que pour paraître. Cherchant des yeux Anselme, il l'aperçut au fond de la vaste salle, parlant avec quelques jeunes seigneurs.

Bientôt le trouble et l'inquiétude du voyageur se dissipèrent, sous l'impression de ce qui l'entourait. C'était un spectacle qui offrait tant d'intérêt, qu'une réunion littéraire dans l'aristocratie romaine de l'an 1484 !

L'Europe occidentale était alors sur les limites de deux grandes phases, dont les caractères, profondément diversifiés, mariaient encore des nuances transitoires. Le Moyen-Age finissait, l'ère moderne commençait dans la Renaissance.

Les célébrités de cette époque étaient encore au berceau ; L'Arioste et Michel-Ange n'avaient alors que dix ans. Raphaël reposait sur le sein de sa nourrice. Machiavel n'était qu'un adolescent. Léonard de Vinci présentait déjà ses œuvres à l'admiration publique; mais il n'avait

pas encore produit celles qui devaient immortaliser sa mémoire.

Cependant, l'inspiration qui devait animer ces génies puissants, soufflait déjà dans l'atmosphère, embaumée dès longtemps par les haleines poétiques de Dante et de Pétrarque; des esprits ressentant ces influences vibraient harmonieusement, harpes éoliennes dont le souvenir s'est évanoui avec leurs accords.

Puis, au centre de l'Europe, Copernic échappait aux lanières de l'enfance, pour s'affranchir bientôt de celles de la routine et ouvrir les voies à Galilée et à Newton.

Et bien loin aussi des rivages du Tibre, cette même année 1484 voyait naître deux enfants destinés à remplir sur la terre une grave mission; l'un se nommait Luther et l'autre Zwingli. Le savant Erasme avait déjà dix-sept ans. Pour la réforme religieuse, comme pour les lettres et les arts, il y avait dans l'air un souffle précurseur.

Les hérétiques selon Rome, torturés, brûlés en tous lieux, par l'infaillible autorité du Saint-Siége, par la céleste charité des pontifes, exerçaient une influence sérieuse, bien que l'on affectât de la méconnaître. Les cœurs honnêtes, outrés des cruautés encore récentes du concile de Constance et des vices permanents du clergé, pressentaient cette puissante impulsion qui allait bientôt faire courir du cœur de l'Europe à ses extrémités, des torrents de lumière, d'espérance et de sainte énergie.

A l'heure marquée par Dieu, Gutenberg avait découvert le secret de répandre rapidement les livres, ces dépositaires de la pensée de l'homme,

et le *Livre*, ce dépositaire de la pensée de Dieu. La presse, en multipliant la reproduction des œuvres antiques, allait donner l'élan à la Renaissance ; en multipliant la Bible, elle allait donner l'élan à la Réformation.

Azarias éprouva un effet étrange, en se trouvant transporté de ses montagnes dans le palais Lunelli. Surpris, charmé, il regarda, il écouta. Le luxe splendide des appartements, l'éclat des lumières, le parfum des fleurs, l'élégance des parures, tout le portait à l'enivrement. Mais son esprit sérieux, observateur, s'attacha surtout au courant de pensées, si nouvelles pour lui, qu'il entendait émettre. Il suivit diverses conversations, jetant un nouveau jour sur les vagues notions qu'il avait eues jusqu'alors, du monde enchanté de la science et des arts.

Bientôt, il put écouter un entretien très animé ; l'un des causeurs était un personnage de brillante apparence, l'autre était le comte de Lunelli, que son interlocuteur, en le nommant, lui avait fait connaître. Les deux seigneurs parlaient avec goût, avec enthousiasme, des essais tentés par les modernes pour imiter l'antiquité. Des pensées fines et délicates, une grâce exquise, se manifestaient dans cette conversation. Le comte et l'inconnu s'éloignèrent ; le Vaudois resta plongé dans de profondes réflexions. Cette société intelligente, érudite, qui l'entourait, était livrée à la superstition et au scepticisme ; il connaissait, par l'Esprit du Seigneur, les dangers éternels de ces égarements de l'âme ; plus il voyait de noblesse et d'inspiration chez ceux qu'il observait, plus il se sentait ému pour eux d'un zèle charitable ; il

eût voulu soulever à leurs regards, le voile d'erreur qui leur cachait la vraie beauté de la foi chrétienne.

Mais, soudain, il entendit ces mots prononcés auprès de lui :

— Vous ne donnez donc pas votre approbation à ce poëme, signor Bellarmier ?

Azarias tourna vivement ses regards vers celui auquel on s'adressait ainsi ; il vit un abbé répondant exactement à la description qu'Elisabeth lui avait faite de Valentin. C'était bien cette taille élevée, cette tête rejetée fièrement en arrière, ces cheveux châtains, frisés avec art ; c'étaient bien ces yeux à la fois ardents et subtils, restés dans le souvenir de la fugitive.

Alors, dans toute l'assemblée, Azarias ne vit plus que Valentin, et, comprimant son émotion, il le suivit furtivement, tandis qu'il passait dans une autre salle, en causant avec le seigneur italien qui l'avait nommé.

Ce second appartement était aussi vaste, aussi riche que le premier, et l'affluence y était plus considérable. Azarias, feignant de s'occuper de toute autre chose que de l'abbé, arriva sur ses pas jusqu'au centre de la salle, sans que personne songeât à le remarquer ; chacun le croyait de la connaissance des autres, comme il l'avait espéré.

Du premier coup-d'œil, il aperçut au fond de la grande pièce, magnifiquement éclairée, Anselme, assis un peu en arrière d'un groupe de causeurs dont il se faisait oublier ; il semblait absorbé dans une contemplation enthousiaste ; ses regards, dirigés vers un point qu'Azarias ne

pouvait voir, s'animaient d'un feu rêveur, exalté, fervent.

Mais l'attention du Vaudois fut bien vite distraite de l'observation de son ami; car il entendit l'abbé de Bellarmier critiquer avec hauteur, le poëme auquel on avait déjà fait allusion; en termes tranchants et sarcastiques, il déclarait une telle œuvre indigne d'être produite devant les ministres de la Sainte Eglise romaine.

Eh quoi ! il était donc vrai, dans ce palais, à Rome, une voix avait osé faire ouïr un chant qui déplaisait au clergé ! Azarias oublia son danger et suivit toujours Valentin, qui s'avançait dans les rangs pressés des convives, vers l'extrémité de la salle, en face d'Anselme, là même où les yeux du pauvre abbé semblaient porter son âme tout entière.

Il entendit bientôt Bellarmier dire d'un ton doucereux :

— Daignez, Signora, m'exprimer votre opinion sur l'ode adressée naguère à notre beau fleuve, à l'antique Eridan ; est-ce que ces vers ne contiennent pas des insinuations dont un pasteur de la Sainte Eglise a lieu de s'offenser ?

Une voix douce et jeune lui répondit :

— Il est vrai, Signor ; le poëte ose dire que le torrent alpestre a reçu dès sa source tant de sang vaudois, qu'il devrait conserver dans tout son cours une teinte pourprée. Si cette image est hardie, n'est-elle donc pas juste ? Le fleuve piémontais ne semble-t-il pas murmurer dans ses flots, le nom des Vaudois immolés ?

— Signora ! ceux qui ont versé un sang odieux ne peuvent entendre avec déplaisir qu'on leur

rappelle un tel acte ; ce qui m'offense dans ce poëme anonyme, c'est l'indignation exprimée au sujet des exploits que les fidèles catholiques ont accomplis contre les schismatiques.

— Je comprends, Signor ; vous voudriez que l'on chantât l'extermination des hérétiques et les louanges de leurs ennemis, avec l'enthousiasme qui jadis inspira les chants consacrés au massacre des Troyens, à la vaillance des Hellènes.

A ces derniers mots, Azarias, qui s'était avancé peu à peu entre les assistants, se trouva au premier rang, et en face de celle qui parlait ainsi.

C'était une jeune fille de dix-huit à vingt ans ; son costume entièrement blanc faisait ressortir l'éclat de sa beauté méridionale ; elle portait une longue robe de soie aux plis majestueux, sur laquelle était posée une tunique de gaze, dont les draperies aériennes flottaient comme de chastes pensées. Assise sur un fauteuil doré, elle voyait, groupée autour d'elle, l'élite de la société savante et poétique. Ses traits offraient le type du camée romain ; elle avait des yeux noirs, beaux et rêveurs, des cheveux de ce noir à reflets métalliques, dont les races du midi ont seules le privilège ; son teint était d'une finesse transparente, d'une blancheur légèrement colorée, et ses lèvres fines, d'un rouge vif, donnaient un charme inexprimable à son sourire.

Azarias contemplait la belle signora dans une respectueuse extase.

Soudain, attachant ses regards sur ceux du Vaudois, elle lui dit :

— Venez, Signor, je vous prie, vous placer comme arbitre entre moi et le signor abbé de

Bellarmier. Vous m'êtes inconnu ; on ne pourra vous accuser de prévention en ma faveur, si vous vous rangez à mon avis. Je ne veux pas savoir votre nom.

Azarias s'avança ; il lui semblait être sous l'empire d'un songe.

Elle ajouta :

— Je vais vous réciter le passage discuté ; je pense que vous ne le connaissez pas, car le poëme vient à peine de paraître.

D'une voix émue, elle dit les vers qui exprimaient la douleur de voir les eaux du beau fleuve alpestre mélangées du sang des Vaudois. Puis, en terminant, elle demande à Azarias quelle est son opinion.

Faisant effort pour parler avec calme, il répond :

— Comme vous, Signora, et comme le poëte, je déplore que l'antique Eridan se soit grossi d'un sang chrétien, versé au nom du Christ.

Valentin lance sur Azarias un regard de colère ; mais le Vaudois ne le remarque point ; car en cet instant la signora lui dit avec un aimable sourire :

— Puisque vous vous prononcez, Signor, en faveur du poëte, c'est en m'adressant à vous que je me révèle ici comme l'auteur de l'ode à l'Eridan.

Tandis qu'Azarias restait muet de surprise et d'émotion, de jeunes seigneurs entourèrent la belle muse, et, s'inclinant devant elle, lui exprimèrent leur admiration pour ce nouveau poëme.

Elle reprit :

— Je veux maintenant dire comment cette œuvre me fut inspirée. J'étais chez ma cousine, la marquise Diane, au château d'Ugrandi, qui est

situé non loin de Pignerol, et dont les eaux de la Lemma baignent les antiques tourelles. Un jour, dans une promenade avec ma famille, je parcourus les bords d'un bel affluent du Pô, le Cluson, qui en ce lieu sort à peine des vallées hérétiques, arrosées par lui depuis les frontières de France. Assise sous des saules, regardant couler les eaux limpides du torrent, je m'abandonnais à de douces rêveries, lorsque mon cousin, Vincenzo d'Ugrandi, vint auprès de moi et me montra, en face des bocages où je me reposais, un groupe d'arbres dont les branches inférieures étaient irrégulièrement brisées.

— C'est ici, me dit-il, qu'en 1460, le moine franciscain, Jean Veiléti, envoyé par l'archevêque d'Embrun contre les hérétiques du Dauphiné, vint, après les premiers massacres, clore ses exploits, en faisant brûler sous ces chênes quelques Vaudois des alentours.

Le souvenir ainsi évoqué formait un saisissant contraste avec le site charmant que je contemplais ; j'en ressentis une profonde émotion, et tandis que mon cousin s'éloignait et que je restais seule quelques instants, j'écrivis à la hâte les vers que je viens de vous dire.

— Signora, dit un jeune poëte, nous reconnaissons bien là cette inspiration puissante et rapide dont notre esprit fut si souvent ravi auprès de vous. Daignez, je vous en conjure, nous faire entendre quelques-uns de vos chants.

La jeune fille alors récita une ode adressée cette fois aux rivages de l'Attique. Sa voix sonore embellissait le rhythme déjà si doux de ses vers. Elle évoqua tour-à-tour les ombres des héros et

des dieux, passa de Thésée à Minerve, de Périclès à Neptune, de Phidias aux nymphes des forêts. Tout semblait en ses vers se ranimer et vivre, gloire, art et poésie des âges disparus. On croyait voir, en l'écoutant, les scènes idéales de la Fable ; c'était la fille de Jupiter, surgissant fière, imposante ; c'était le char du dieu des mers, voguant au milieu des tritons et des néréïdes ; c'étaient les divinités des bois, s'élançant légères, vaporeuses, sur les fleurs et la mousse. On aspirait les brises de l'Egée ; on se reposait à l'ombre des forêts. Et dans la rêverie où l'âme entière flottait bercée par ces souffles enchanteurs, on oublia ce qui avait ce soir-là donné l'essor aux blanches ailes de la poésie, de cette poésie suave, électrisante, que la jeune inspirée savait conserver pure, même en célébrant les mythes de l'antiquité.

Azarias ne songeait plus au péril de sa situation ; captivé, ravi, l'esprit suspendu à la voix qui prêtait une nouvelle grâce au beau langage italien, il ne contemplait dans toute la salle que la noble inconnue. Le charme sous lequel elle mit les assistants, devint une protection pour l'imprudent voyageur ; tous ne pensèrent qu'à elle, nul ne prit garde à lui.

Valentin aussi fut entraîné par ce courant irrésistible. Ayant été laissé seul à défendre une mauvaise cause, il s'était retiré un peu en arrière avec un air de suffisance insoucieuse ; mais bientôt il avait entendu les vers de la signora, et s'était abandonné à l'admiration.

Cependant, les échos de l'ode athénienne s'étaient à peine évanouis, qu'un seigneur florentin, s'approchant de la jeune poëte, la pria de

condescendre au désir que l'on avait, de lui entendre chanter un hymne à la patrie. Sur un léger signe d'assentiment, il vint lui présenter le luth habitué à vibrer sous ses doigts, et soudain un respectueux silence régna dans l'assemblée.

La jeune fille se recueillit quelques instants, leva vers le ciel ses grands yeux pensifs, et, touchant les cordes harmonieuses, elle fit ouïr un prélude tout plein d'espoir et de promesses, qui disposa l'âme aux enthousiastes élans ; puis, elle chanta la patrie italienne, sa gloire et ses malheurs, ses larmes et ses joies ; parfois, ses strophes exhalèrent une tendresse élégiaque ; parfois, elles prirent le ton belliqueux, héroïque ; elle produisit dans le cœur les émotions d'une douce mélancolie et le feu du patriotisme et de la gloire.

Elle était devenue la souveraine de toute la réunion. Le comte de Lunelli et ceux qui l'entouraient dans la première salle, s'étaient avancés sous les colonnes qui séparaient les deux appartements. On demanda successivement à la jeune romaine de déclamer une traduction des anciens, un fragment des poëtes modernes, une de ses propres inspirations, et, pendant la soirée entière, elle régna sur la pensée, elle recueillit tous les hommages.

Azarias, surpris par des sentiments jusqu'alors ignorés, demeurait absorbé dans sa muette contemplation. Mais enfin, comme tout cesse ici-bas, la belle poëte dut cesser sa touchante harmonie, et chacun alors pensa au départ.

Le jeune montagnard, rappelé à la réalité par

le mouvement qui se fit autour de lui, comprit qu'il devait quitter ce lieu.

L'inspirée aux cheveux noirs partait, et sa robe blanche glissait déjà sous les colonnes de marbre ; rien n'eût semblé lumineux sans sa présence.

Azarias suivit le courant qui sortait. Une sainte pensée domina son cœur : il résolut d'exposer sa vie, s'il le fallait, pour montrer la route des félicités éternelles à la femme dont les accents l'avaient si vivement ému. Il eût voulu savoir son nom, sa demeure ; mais les questions qu'il désirait faire à ce sujet expirèrent vingt fois sur ses lèvres, tandis qu'il s'éloignait lentement avec la foule. Dire qu'il ne connaissait pas un tel nom, c'était avouer qu'il était absolument étranger à la société du palais Lunelli. La signora sans doute avait pu dire hautement : vous m'êtes inconnu. Il lui était permis de ne pas savoir les noms de beaucoup de ses admirateurs ; mais aucun d'eux ne pouvait ignorer son nom, à elle.

Il sortit donc sans avoir interrogé personne et se dirigea seul vers la chambre dont il avait pris la clé, et dans laquelle il devait changer de costume avant de rentrer chez Paulin. Il aperçut Anselme s'en allant seul aussi ; mais il évita de l'aborder, en partie pour ne pas le compromettre, mais en partie aussi parce qu'il préférait ne pas lui parler en ce moment-là.

V.

En sortant du palais Lunelli, la jeune poëte monta dans un riche carrosse avec le duc et la duchesse d'Ugrandi. Deux beaux chevaux blancs, vigoureux et rapides, entraînèrent la voiture dorée dans les rues de la ville pontificale ; et puis, poursuivant leur course à travers la campagne, ils s'enfoncèrent bientôt sous d'épais bocages et s'arrêtèrent enfin, tout haletants, sous le portique de la villa Erémo.

Quelques minutes après, celle qui avait été la reine de la soirée, était seule, dans une vaste chambre du premier étage ; on avait laissé ouverte une porte vitrée donnant sur un balcon ; les rideaux de soie flottaient à la brise des nuits. La jeune fille s'élança, encore palpitante d'inspiration et de triomphe, vers le balcon, d'où la vue s'étendait sur les bois. La lune allait bientôt disparaître ; mais, aux faibles lueurs qu'elle répandait encore, l'œil apercevait au-delà des gazons, au-delà des bosquets, les bois profonds dont les rameaux, agités doucement, mêlaient un bruissement léger au souffle sonore du vent attiédi.

Les accords dont la belle romaine faisait naguère retentir les salons, revinrent mélodieux en son esprit ; les accents majestueux et doux de ses chants, revinrent soupirer dans l'air qui l'entourait.

Ce n'était pas l'orgueil, la vanité, qui, à ce

souvenir, faisaient battre son cœur ; elle montait plus haut que les louanges, sur l'aile de sa pensée.

Si le poëte livre parfois à la foule un écho de ses chants solitaires, ce n'est pas pour attirer les regards, ce n'est pas pour rendre son nom célèbre, c'est parce que son âme a besoin de s'épancher, d'éveiller la sympathie ; il lui faut exprimer quelque chose de ce qu'il a ressenti ; il lui faut entendre vibrer l'air aux accents de sa voix. Dieu le voulut ainsi pour répandre, dans les multitudes, la lumière accordée seulement au petit nombre ; et quand le poëte est fidèle à Dieu, il accomplit ici-bas une mission sainte.

Seule, elle avait pleuré et souri, la jeune fille ; il lui avait fallu éveiller par ses vers le sourire et les pleurs. Pendant quelques heures, elle avait tenu sous son empire, l'imagination, l'âme, de ceux qui l'entouraient ; elle avait communiqué, varié, à son gré, des impressions puissantes, et cela répondait au besoin de son cœur ; elle n'avait pas même alors pensé à la célébrité qu'elle pouvait acquérir.

Si la froideur, la raillerie, le blâme, l'avaient accueillie, ce n'eût pas été le froissement de l'amour-propre qui l'eût surtout fait souffrir ; mais bien plutôt l'amère douleur qui étreint un cœur chaleureux, lorsqu'il est refoulé dans son élan, dans ses aspirations.

Selon le plan primitif de Dieu, les esprits devaient s'épancher en s'aimant ; ils devaient se stimuler au bien par l'approbation mutuelle, par une sainte communion d'efforts, variés, mais unis par un mobile sacré. Dans le Ciel, cet accord béni sera l'un des éléments du bonheur, et la

Rédemption tend à le rétablir dès ici-bas entre les enfants de Dieu ; leurs mains et leurs voix doivent être unies pour le combat et la louange.

La jeune romaine ignorait les joies de la communion des âmes en Dieu, et déjà, elle connaissait assez le monde par une triste expérience, pour avoir peu d'illusion sur la valeur de l'enthousiasme qu'elle inspirait. Aussi, par un retour plein de mélancolie, elle considéra le vide laissé dans son cœur, par toutes les adulations qui lui étaient prodiguées. Souvent, elle avait eu de telles pensées ; souvent, au sortir d'une soirée triomphante, elle était venue là gémir et pleurer.

C'est qu'il y avait dans sa vie de grandes et profondes douleurs : Eudora de Lamerti avait eu pour mère, une sœur du seigneur d'Ugrandi; son père, duc de Lamerti, possesseur d'une immense fortune, aimant les arts, aimant la nature, avait fait élever, dès sa première jeunesse, la poétique villa Erémo, dans laquelle il amena un jour la belle Piémontaise, qui était devenue sa compagne. Mais à peine Eudora eut-elle appris à bégayer les doux noms de père et de mère, que la mort atteignit successivement les deux jeunes époux.

L'orpheline eut alors pour tuteur, son oncle, le duc d'Ugrandi, homme faible et sans principes, qui laissa peser sur sa nièce la domination de l'altière duchesse. Eudora grandit, sevrée des affections premières, et, dès qu'elle sortit de l'enfance, elle cessa de respecter ceux qui étaient ses guides naturels ; car sa tante ne lui laissa que trop aisément deviner des vices légèrement voilés sous les fleurs de sa brillante existence et sous des

observances religieuses. Ses deux cousines, mariées l'une et l'autre dès l'adolescence, ne tardèrent pas à céder au tourbillon du monde, à suivre les mêmes voies que leur mère. Eudora, naturellement austère autant que rêveuse, ressentit pour elles de l'aversion et du dédain. Son cousin, le marquis Vincenzo, fut refusé par elle, le jour où, sûr d'obtenir à prix d'or les dispenses de l'Eglise, il demanda sa main, quand elle était à peine âgée de seize ans.

Le duc avait d'anciennes relations avec la famille de Bellarmier, et, prévoyant que l'antipathie d'enfance d'Eudora pour son frivole cousin, pourrait amener un refus, il avait préparé une autre alliance ; il fit bientôt épouser à son fils, Diane, fille du comte provençal.

La fortune, la beauté, les talents d'Eudora, attirèrent de toutes parts autour d'elle une foule de prétendants. Nobles d'antique lignage, plébéiens opulents, artistes renommés, poëtes, savants, se pressèrent à l'envi autour de la jeune fille, implorant l'honneur d'illustrer leur nom en le lui donnant. L'Italie, la France, la Suisse, l'Allemagne, virent l'élite de leur jeunesse déposer aux pieds d'Eudora, leurs vœux et leurs protestations d'amour. Mais tout fut vain auprès de la noble orpheline ; son cœur ne put s'attacher à aucun de ceux qui sollicitaient son alliance ; elle avait dix-neuf ans, sa majorité était loin encore ; elle restait sous la tutelle de son oncle et sous l'autorité de la duchesse, qui ne pouvait lui pardonner d'avoir dédaigné son fils.

Jusqu'au mariage de Vincenzo avec Diane, la famille avait partagé sa résidence entre le châ-

teau d'Ugrandi, situé aux environs de Pignerol, et la villa Erémo ; mais depuis que l'impérieuse marquise contrebalançait au castel l'influence de sa belle-mère, celle-ci résidait avec son mari à Erémo, la plus grande partie de l'année.

Eudora n'aimait rien autant que sa villa, le seul lieu de la terre où elle sût avoir un jour été chérie ; elle se trouva heureuse de l'habiter constamment ; mais il lui fallut dévorer la souffrance de voir sa tante dominer à Erémo, comme si elle eût été dans sa propre demeure ; abusant de sa minorité, elle ne tenait aucun compte de ses désirs et l'opprimait au milieu de son héritage. Froissée chaque jour par un injuste despotisme, Eudora s'était réfugiée dans l'étude et la rêverie ; elle partageait sa vie entre le travail, les méditations de la solitude et l'enivrement des cercles littéraires. En cela du moins, elle était laissée libre par la duchesse, qui trouvait une satisfaction d'amour-propre dans le reflet jeté sur elle par l'éclat des talents de sa nièce. Mais que de fois, comme à cette heure, Eudora s'était sentie brisée de douleur, à la pensée qu'elle avait des ennemis dans sa famille même, et que, peut-être, elle ne trouverait aucun ami sincèrement dévoué parmi ceux qui lui offraient l'encens et les lauriers !

C'est un des grands sujets de mélancolie offerts par la vie humaine, que le découragement trop souvent jeté sur le sentier de la jeunesse.

La jeunesse ! qu'il est beau de la voir s'élancer joyeuse, confiante, resplendissant des premiers feux de l'aurore, versant généreusement, sur tout ce qui l'entoure, le doux trésor de ses fraîches

pensées ! Mais, un peu de temps s'écoule et une société matérialiste, railleuse, vulgaire d'esprit jusqu'en ses rangs les plus élevés, une société hostile au noble essor de l'âme, pèse de tout son poids sur les ailes qui essaient de se déployer.

Combien souvent le visage pâli d'une jeune et charmante créature, ne décèle-t-il pas le deuil intime de son cœur ; combien souvent un regard morne, angoissé, des rides prématurées, ne disent-ils pas tout ce qu'ont fait souffrir les injustices, les jalousies, les haines, les sarcasmes !

Cependant, ô jeunesse ! ne te décourage pas, si tu sens en toi les riches dons du généreux amour. Va apprendre aux pieds de Jésus-Christ le support, le pardon, l'énergie morale ; et puis, marche en avant, vole vers les Cieux, suis l'élan que Dieu peut bénir.

Mais vous, ô vieillis de la méchanceté ! vous qui jetez sur les pas de la jeunesse, la défiance et le refoulement, prenez garde ! on reconnaît l'empreinte de votre doigt sur des fronts sillonnés avant l'âge, et, de cela, Dieu vous fera rendre compte.

Eudora s'est retirée du balcon ; elle cède à un douloureux abattement ; car elle souffre de l'isolement du cœur, avec une force proportionnée à celle qu'elle aurait pour l'amour et le bonheur. En vain, elle fait passer devant ses yeux l'image de tous ceux qui forment son entourage habituel ; elle ne peut y reconnaître aucun ami véritable, excepté pourtant ce pauvre aumônier, auquel elle accorde sa confiance, mais qui ne saurait influer sur la félicité de sa vie.

Elle pense alors à la tendresse qui l'eût bercée,

si ses parents avaient vécu. Elle veut une fois encore se nourrir d'un souvenir précieux et sacré, en relisant une lettre que sa mère écrivit d'Erémo à son frère, qui était alors au château d'Ugrandi. Le duc, attachant peu de prix à un tel objet, avait laissé la missive de sa sœur dans un bahut ; elle y fut trouvée par Eudora, encore enfant, qui obtint facilement de son oncle de la garder pour elle seule.

Cette lettre était ainsi conçue :

Erémo, 10 juin 1467.

Très cher et honoré frère,

Que ne puis-je vous posséder ici en ce moment! Je jouirais alors du bonheur le plus parfait que cette terre offrit jamais aux mortels ; car je vous verrais témoin de la félicité que je goûte entre mon époux bien-aimé et ma charmante enfant.

Comment vous dirais-je et mon amour, et mon bonheur de mère ! C'est quelque chose d'ineffable, et, bien que vous soyez père, je ne crois pas, excusez ma franchise, que vous me puissiez entièrement comprendre ; au moins suis-je autorisée à penser ainsi par mon cher duc lui-même, malgré ses transports de tendresse pour notre Eudora.

Si vous voyiez comme elle a grandi, embelli, depuis le jour où vous nous dîtes adieu ! Pour moi, quels moments pleins de délices, lorsque je me glisse à pas légers dans la chambre où mon enfant repose pendant la chaleur du jour ! Je la vois alors dormant bercée par de doux rêves, qui amènent un sourire sur ses lèvres

pourprées. Tout-à-l'heure encore, oh ! combien elle était jolie ! Je venais de cueillir, dans notre galerie du rez-de-chaussée, des fleurs d'oranger et des roses, dont mes mains étaient chargées. Je suis entrée dans ma chambre ; ma fille était étendue sur les coussins de mon lit. J'ai ouvert les rideaux en retenant mon souffle et j'ai aperçu mon bijou chéri, si petit dans ce vaste écrin. Eudora s'était endormie en jouant ses doigts mignons dans les anneaux de sa chevelure ; ses boucles noires, doucement soulevées, laissaient découvert son beau front blanc. Je me suis penchée vers elle ; j'ai suivi sa respiration paisible, les battements réguliers de sa poitrine, et, craignant de l'éveiller par le baiser le plus rapide, j'ai voulu du moins lui offrir un tribut poétique comme sa beauté, comme son nom hellénique, choisi par moi ; j'ai semé sur sa chevelure mes roses du plus vif incarnat et mes blanches fleurs d'oranger. Mais voici que le contact de ces fleurs, de ma main, peut-être l'attraction de mon regard, ont éveillé le doux ange, et ses jolis yeux, en s'ouvrant, ont sans doute deviné dans les miens un bien grand amour, car, au lieu de jeter un petit cri de surprise, Eudora m'a tendu ses deux bras avec un rire charmant.

Je l'ai enlevée, je l'ai serrée sur mon cœur ; j'ai couvert mes yeux de ses cheveux bouclés, j'ai baisé avec ivresse, son cou plus gracieux que celui d'une colombe, et ses lèvres veloutées, qui me baisaient aussi. Tandis que je m'abandonnais à mon ivresse de mère, le duc est entré et m'a dit en souriant :

Madame, je vous y prends encore, vous venez d'éveiller notre fille pour le plaisir de la caresser. Puis, il s'est joint à moi dans les caresses, et c'était à qui de nous deux en ferait le plus.

Oh ! que de rêves, rêves dorés, entourent déjà le berceau de notre Eudora ! nous la voyons à quinze ans, à dix-huit, belle, riche, charmante, belle surtout du reflet de l'âme, riche surtout de notre amour, charmante par les arts et la poésie, animant son front virginal.

Mais, pardon, frère, j'abuse de votre complaisance à me lire ; je viens de m'abandonner avec vous au cours habituel de mes pensées. En retour, parlez-moi de vos enfants ; prouvez-moi ainsi que j'ai touché une corde sensible dans votre cœur comme dans le mien, et baisez en attendant, à mon intention, vos deux chères filles et votre Vincenzo, etc., etc.

Plus de cent fois, la jeune fille avait relu ces lignes, et l'impression qu'elles produisaient sur elle était toujours aussi puissante.

Un frère, bienveillant et pacifique, aimé d'une sœur tendre et généreuse, qui le douait en pensée de tout ce qu'elle-même possédait, avait laissé, sans y prendre garde, transporter d'un meuble à l'autre la missive de celle qui n'était plus ; et tandis que son indifférence envers l'orpheline répondait si mal à tant d'épanchement, l'enfant avait recueilli la lettre maternelle, comme un suprême trésor et comme un aiguillon pour ses regrets.

A cette heure, elle voit soudain évoqué tout ce bonheur que parfois, en sa tristesse, elle croit un

idéal impossible à réaliser. Le tableau d'une vie qui fut réelle, se présente vivement à ses yeux ; elle sourit comme si elle le contemplait, comme si elle jouissait de la tendresse de ses parents.

La chambre où tout enfant elle reposait sur des coussins de dentelle, c'est celle-là même où, dans ce moment, elle lit la précieuse lettre à la lueur de sa lampe. Il est là, près d'elle, ce lit qui vit tant de fois son front baisé par la belle jeune femme, et qui vit la duchesse exhaler le dernier soupir. Elle ne peut se rappeler l'adieu suprême de sa mère, et souvent elle a gémi de n'avoir pu quitter avec elle ce monde où elle est restée pour souffrir.

Combien ces mots déchirent son âme : « Nous la voyons..... riche surtout de notre amour ». Tout un cortège de riantes images se déroule devant elle à cette seule pensée. Elle voit sa mère, qui fut poëte aussi, qui accueillit les premières lueurs de la Renaissance, jouir de ses talents, triompher de ses succès.

Eudora se jette sur un fauteuil placé auprès du balcon, et sur lequel flottent les rideaux toujours balancés par la brise. Sous l'empire de sa rêverie, elle se livre à une somnolence pleine de visions. Il lui semble être auprès de sa mère pendant la soirée du palais Lunelli. Belle, tendre, imposante, la duchesse de Lamerti suit constamment sa fille d'un regard sympathique ; son âme vibre avec la sienne ; c'est elle qui a inspiré ses chants ; c'est pour elle qu'Eudora les répète avec bonheur. On applaudit, deux cœurs palpitent. La mère vit en son enfant, l'enfant sourit à sa mère. On est rentré. Les bocages d'Erémo envoient

leurs parfums sur les haleines de la nuit; la lune éclaire le front radieux de la femme et de la jeune fille. Protection et dévouement, soumission et confiance, s'entre-répondent dans l'amour.

Un baiser comme ceux déposés autrefois sur l'enfant au berceau, un baiser doux et brûlant, vient effleurer le front de la vierge poëte. Elle croit avoir senti les lèvres maternelles; ravie, elle ouvre les yeux. Mais ce n'est que la brise caressant sur sa tempe ses longs cheveux noirs. O réveil douloureux ! O brisement de l'âme !

Eudora s'est levée ; elle serre ses bras sur sa poitrine, comme si elle voulait retenir l'ombre chérie qui s'est échappée. Et puis, saisissant la réalité, elle s'écrie :

Jamais ! jamais ! Non, pour moi, plus de mère protectrice, tendre, dévouée, qui guide mes pas et me berce de son amour. En vain, les années s'écoulent ; aucune ne peut me la ramener.

Elle s'élance dans toute l'exaltation de la douleur sur le balcon ; alors, émue des scènes solennelles que lui offre la nuit, elle dit :

O sphères étoilées qui recevez chaque jour les mortels, ne pouvez-vous me parler d'espoir ? Ma mère ne reviendra pas de vos régions éthérées ; mais, quand je quitterai la terre, ne m'offrirez-vous pas tout ce qu'en vain ici je rêve et je souhaite ?

Aspirations immenses de mon âme, vous vous désaltèrerez aux sources mystérieuses de l'éternité ! Sphères des Cieux, quelles êtes-vous ? Quelle est la route qui conduit à vos rivages bienheureux ? Je l'ignore, hélas ! et je sais que je souffre, que ce monde m'est étranger. Il me faut

des champs azurés, il me faut l'incommensurable, il me faut plus encore, mais quoi ? Je ne sais comment le définir. Une joie, un espoir, un amour immortels.

VI.

Il est dix heures du matin. Le soleil pénètre dans une salle basse de la villa par trois larges portes cintrées, sur lesquelles se jouent des plantes grimpantes que balance un vent léger. Ces portes ouvrent sur une galerie ornée de vases de fleurs ; un élégant péristyle descend de la galerie au jardin. Les promenades d'Erémo présentent un ensemble charmant ; au premier plan, une pièce de gazon entourée de bosquets ; plus loin, des bois embellis par des eaux limpides, et des clairières émaillées de mille fleurs sauvages.

Le ciel est pur ; la chaleur est tempérée par la brise du matin ; de vagues parfums, derniers arômes de l'été, se jouent dans l'atmosphère.

La vaste pièce du rez-de-chaussée est inondée de lumière, et ses tentures de gaze blanche flottent arrondies comme les voiles d'un esquif.

Ce lieu est solitaire encore, bien que tout semble préparé pour recevoir des hôtes habituels. Une grande table de mosaïque, placée vers le milieu de la salle, est en partie couverte de livres imprimés, de manuscrits rangés avec soin, et deux sièges sont placés l'un en face de l'autre devant la table.

L'ameublement est d'une riche simplicité. Les

parois sont en marbre de diverses couleurs ; les fauteuils en bois sculpté. Deux glaces, récemment coulées à Venise, multiplient la verdure et répètent la perspective des bois. Une de ces horloges à rouages que le moyen-âge inventa, est suspendue en face d'un vase de porphyre. Des orangers chargés de fruits et des arbustes en fleurs, complètent l'ornement de la pièce, que des études poétiques se sont consacrée dès longtemps sous les ombrages d'Erémo.

A peine l'horloge a-t-elle frappé dix coups, que deux portes s'ouvrent presque simultanément aux deux extrémités de la salle et laissent entrer Anselme, puis Eudora.

— Salut, Signor, dit la jeune fille avec un air d'insouciance qui dissimule mal sa mélancolie, à l'aumônier, s'inclinant devant elle ; avez-vous fait votre promenade habituelle ce matin ?

— Non, Signora. Cette nuit, la veille s'est tellement prolongée pour moi, j'ai eu tant de peine au retour à pouvoir goûter le sommeil, que ce matin je dormais encore au moment accoutumé de ma promenade, et j'ai dû me hâter pour ne pas faillir à cette exactitude que vous aimez.

— Je dois vous avouer aussi, Anselme, que j'ai été fort peu matinale aujourd'hui, car il faisait presque jour lorsque j'ai pu m'endormir. Mais enfin, nous voilà, fidèles à notre habitude, arrivés ici à dix heures.

En disant ces mots, Eudora s'assit devant la table. Elle avait coutume de ne jamais faire allusion le matin à ce qui s'était passé dans les soirées où brillaient ses talents, et l'aumônier savait qu'il ne devait pas aborder ce sujet avec

elle. Il commença donc tout de suite la série des études et lui dit en feuilletant les manuscrits :

— Voulez-vous, Signora, traduire encore quelques fragments de Virgile ?

— Non ; malgré toutes les beautés du chantre de Mantoue, je ne puis aujourd'hui m'occuper de latin ; c'est du grec qu'il me faut. Prenez Homère, Anselme.

— Volontiers ; quel passage choisissez-vous, Signora ? et quel genre de travail voulez-vous faire ?

— Le genre de travail sera celui que j'aime par dessus tout : la traduction en vers italiens. Quant au passage, donnez, je vais choisir.

Prenant le volume des mains d'Anselme, elle se mit à le parcourir, s'arrêtant çà et là pour lire à haute voix quelques vers qui attiraient particulièrement son attention. Puis, levant en souriant les yeux sur l'abbé :

— Vous vous étonnez, peut-être, Signor, dit-elle, que je mette Virgile à l'écart ce matin. Il vous semble, n'est-ce pas, que je devrais préférer toujours celui des idiomes antiques qui a le plus d'analogie avec ma langue maternelle. Mais ce n'est pas seulement l'harmonie du grec qui me charme dans ces poëtes, ce sont aussi les faits qu'ils ont chantés. L'Enéide elle-même m'offre surtout de l'attrait, parce qu'elle reflète quelque chose de la Grèce. Le fils d'Anchise et la veuve de Sichée n'ont-ils pas un parfum d'Orient ? leurs figures, animées d'un héroïsme poétique, n'ont-elles pas plus de rapport avec mes charmants Hellènes, qu'avec vos rudes Latins ?

— De grâce, Signora, dit l'abbé avec un faible sourire, ne m'appropriez pas ainsi les vieux Latins. Autrefois, il est vrai, vous me vîtes épris de leur vaillance au point d'excuser toute leur rudesse ; mais vous m'avez appris à préférer les Grecs, et, maintenant, je ne puis plus m'enthousiasmer de Fabricius lui-même, autant que du bon roi Codrus.

— Voilà qui est très joli, dit Eudora avec un rire enfantin. Je ne prétends point pourtant, cher Signor, vous rendre injuste envers les héros de notre sol natal, pour capter toute votre admiration au profit d'un autre peuple de l'antiquité. Mais il me semble que la Grèce, j'entends celle des premiers âges, a quelque chose de jeune qui s'harmonise avec mon esprit ; elle m'apparaît comme une forme de mes rêves, et parfois j'oublie qu'elle est un sujet réel d'étude historique.

— Il est vrai, dit Anselme, l'humanité avait quelques siècles de moins au temps des Argonautes qu'au temps de Romulus ; et puis, le génie de ces peuples primitifs l'emportait bien en poésie sur celui des Romains.

— Oh ! je ne puis vous dire, poursuivit Eudora, tout ce que la Grèce me représente. Ce n'est point aux grandes époques de Salamine et de Marathon qu'elle ravit le plus mon âme ; mais alors que des mythes capricieux enroulent les fleurs variées de la Fable autour de la vérité historique. L'âge d'or du Latium ne fut-il pas dû à un prince de Thessalie ? Et l'élan nouveau de l'esprit occidental, n'est-il pas inspiré par les souffles de l'Olympe et du Parnasse ? Oui, je vous

le répète, et très sérieusement, je me suis tellement identifiée avec le monde grec, qu'il me semble y avoir vécu, souffert, joui, aimé ; je me figure en avoir partagé l'héroïsme, les vertus et les chants. Je vois sur les flots bleus qui baignent à la fois l'Afrique, l'Asie et l'Europe, ces flottilles aventureuses, s'en allant fonder au hasard des colonies destinées à devenir les racines premières de l'arbre majestueux et charmant, que le fer des Romains ébranlera dans sa vétusté, mais dont les rameaux iront encore refleurir sur tous les rivages, où la main du vainqueur les aura transplantés.

Près des grèves où se sont pliées les voiles d'Egypte et de Phénicie, éclosent successivement Argos, Corinthe, Sparte, Mycène, Athènes, et sur ces bords naguère encore sauvages, dont les Pélages seuls habitaient les forêts, commence la série de ces faits, qui scintillent encore de poésie à travers tant de siècles. Ce sont mes chers Argonautes, que vous nommiez encore tout-à-l'heure, et pour lesquels je nourris, il est vrai, une prédilection spéciale. Je me plais au dédale d'histoire et de fiction, où mon esprit ne discerne qu'à peine lequel est le plus vrai, du merveilleux pouvoir que la lyre d'Orphée exerce sur les sirènes, ou des exploits accomplis en Colchide par les alliés de Jason. Puis, c'est Hercule, avec ses travaux gigantesques, les malheurs de ses fils, leur victoire finale. C'est la guerre de Troie, épopée brillante, animée, dont je suis les péripéties avec le même intérêt que si, des rives du Péloponèse, je voyais flotter sur l'Egée toute l'armée d'Agamemnon, que si, au pied des murs

de Troie, je voyais Hector et Achille teindre la terre de leur sang. Et, sur la limpide mais orageuse Méditerranée, j'accompagne le roi d'Ithaque pendant ses vingt ans de périls ; je me repose avec lui entre Pénélope et Télémaque.

C'est là que j'ouvre mon vieil Homère, car il est temps enfin que je me mette décidément au travail.

Avançant son fauteuil auprès de la table, Eudora prit quelques feuilles de papier, un crayon et le manuscrit de l'Odyssée. Elle s'arrêta au passage où le poëte décrit le retour d'Ulysse sous la transformation misérable opérée en lui par Minerve, et le moment où la déesse, touchant le roi de sa verge d'or, le fait apparaître dans tout l'éclat de sa beauté aux yeux ravis de Télémaque, qui pense contempler un dieu et ne découvre la réalité, qu'en entendant Ulysse lui donner le doux nom de fils en le baisant avec amour.

Redevenant alors élève autant qu'émule de l'abbé, Eudora lui demanda la définition exacte des mots dont elle n'avait pas encore bien saisi le sens littéral, et prit, sous sa direction érudite, les notes qui devaient l'aider à faire une de ces traductions harmonieuses qui avaient déjà charmé les cercles littéraires de Rome.

Ce travail une fois achevé : Que j'aime, dit-elle, ces fables mythologiques, si ingénieuses dans leurs fictions ; elles jettent une vive lumière sur beaucoup de sujets, malgré les voiles dont elles recouvrent la vérité. Ainsi, Minerve n'est-elle pas l'image fidèle de la sagesse telle que nous pouvons la concevoir ? Elle s'élance tout armée

du front de Jupiter ; elle apparaît forte et calme, se défendant, invincible, par un bouclier. Ne comprenons-nous pas, en effet, que la sagesse doit émaner de la divinité suprême et se présenter armée de toutes pièces, prête au combat, dans lequel elle doit toujours vaincre et toujours demeurer ferme et paisible ?

— Il est vrai, Signora, nous l'avons souvent remarqué ; les mythes grecs, tout mélangés qu'ils furent d'ornements imaginaires, avaient pour origine première une pensée profonde et juste ; des esprits rêveurs ou légers ont ajouté mille broderies de fantaisie sur le canevas primitif ; mais de vrais philosophes ont remonté le courant jusqu'à sa source, et sont parvenus à retrouver des vérités précieuses, sous les symboles de la théogonie grecque.

— Vraiment, Anselme, l'homme s'est formé des idées bien étranges au sujet de la divinité ; lorsque je réfléchis aux erreurs, au vague de l'esprit humain sur les grands mystères de la vie, de la mort, de l'éternité, je suis saisie de tristesse et de crainte. Je sais bien que l'Olympe fut une rêverie, que les fontaines, les bois, les jardins, ne furent jamais animés par les nymphes, les hamadryades, Flore, Pomone, le Zéphyr. Mais en rêvant ainsi, les anciens s'éloignaient-ils donc plus des notions vraies, sur la création et la conservation de l'univers, que les chrétiens de nos jours ne s'éloignent des notions vraies, sur une divinité qu'ils disent être miséricordieuse, et au nom de laquelle ils commettent des atrocités ? Anselme, les anciens étaient conséquents avec eux-mêmes. Les dieux créés par leur esprit autorisaient le

mal. Mais j'entends énoncer des doctrines austères, j'entends proclamer la charité ; on nous décrit un Ciel plus saint que l'Elysée, et que vois-je ? La même bouche qui répète avec St-Jean... : « Aimez-vous les uns les autres », prononce les cruelles sentences de l'Inquisition !

La jeune fille s'était levée ; pâle, agitée, elle s'approcha d'Anselme et poursuivit :

— Il y a longtemps que je vous avouai, Signor, mon incrédulité, et chaque jour j'ai vu s'accroître le vague de mes pensées, la souffrance de mon cœur. Non, je ne puis croire à une révélation du St-Esprit, par des hommes qui se souillent de crimes odieux. Je vois dans le clergé un mensonge ; j'y vois la négation tacite de toute foi en un Dieu qui punit. Certes, des païens tels que Fabricius, tels que Numa, ou bien tels qu'Aristide, Platon et maint autre, dont le nom se présente à mon souvenir, reculeraient avec horreur devant nos cardinaux et nos papes.

Anselme restait assis, le front courbé vers la table, dans un accablement profond.

— Il n'est que trop vrai, Signora, dit-il. Depuis deux ans, mes yeux avec les vôtres se sont ouverts sur l'audacieuse fourberie de ceux qui prétendent assumer la sainteté suprême, alors qu'ils font rougir la multitude par la vue de leurs forfaits. Oui, vous m'avez appris à douter ; et moi aussi, je ne crois plus. Car dans le dédale où ma pensée se perd, je n'aperçois partout que rêveries. Les dieux d'Homère ne me semblent pas, après tout, plus fictifs que les saints des légendes dont on nous présente les images, en nous menaçant du bûcher si nous ne les vénérons pas.

— Anselme, il me semble revoir ce jour où je pus vous parler ouvertement pour la première fois. Depuis une semaine vous étiez à Erémo, et ma tante m'ordonnait en vain d'aller me confesser à vous. Ne pouvant plus résister au despotisme de la duchesse, observant dans votre physionomie une franchise inaccoutumée chez les aumôniers de la villa, je pris un parti désespéré, imprudent, qui pouvait me perdre, si vous n'aviez pas été loyal et généreux.

C'était un matin de printemps ; je passai tremblante sous les fleurs de la galerie, j'entrai dans la chapelle, je me prosternai dans le confessionnal, je me trouvai face à face avec vous. Alors, j'osai vous dire que je ne pouvais vous mettre à la place de Dieu et vous déceler les secrets de mon cœur, que je ne pouvais vous croire la puissance de me pardonner, la puissance de m'ouvrir et de me fermer le Ciel.

Je vous dis que vous perdriez d'autant plus de votre influence sur mon esprit, que vous chercheriez davantage à maintenir envers moi vos prétentions cléricales ; tandis que je vous donnerais ma confiance et mon estime, si vous consentiez à m'avouer que vous ne vous croyiez pas investi de ces privilèges exorbitants. Enfin, je vous déclarai que j'étais venue dans ce confessionnal pour mettre entre vos mains mon repos et peut-être ma vie. La dissimulation à laquelle je m'étais soumise par terreur avec les aumôniers précédents, ne m'était plus possible; je venais vous placer dans l'alternative, ou de me livrer à l'Inquisition, ou de pactiser avec moi, dans une résistance cachée aux dogmes papistes. Alors, ô

Anselme ! croyez-le, je n'oublierai jamais un tel moment, et, s'il est un Dieu qui bénisse, pour cette heure, vous serez béni. Alors, vous me fîtes la promesse de ne jamais me dénoncer, de reconnaître ma confiance par la discrétion, et plus encore, par une confiance égale à la mienne. Je reçus l'aveu de vos doutes, et ainsi commença entre nous ce saint échange de pensées qui nous a conduits peu à peu à la vie intellectuelle la plus libérale..... mais, hélas !

— Hélas ! répéta Anselme, dont le cœur avait frémi au souvenir rappelé par Eudora.

— Oui, continua la jeune fille, avec un regard plein de douleur et d'angoisse, j'ai rejeté tout ce qui m'a semblé mauvais, et combien de choses n'ai-je pas dû rejeter ! Cependant, de trop justes terreurs me tiennent toujours asservie aux observances extérieures du culte, ainsi que vous, pauvre Anselme ! Au fond, notre cœur désavoue, mais nos bouches prononcent, mais nos genoux se ploient, mais nos mains se joignent.... Les effrois de l'Inquisition se dressent devant nous, lorsque nous sommes poussés par notre entourage à l'accomplissement d'un rite réprouvé par notre conviction.

Anselme ne répondit que par un gémissement ; il serrait de ses deux mains son front toujours plus courbé.

— Est-ce que cela est consciencieux ? Est-ce que cela est bien ? reprit Eudora. Oh ! je souffre, je souffre, Anselme, de tout le mal que je vois autour de moi. Privée dès mon enfance des liens du berceau, enviée, haïe peut-être, de ceux auxquels le sang m'unit encore, je ne puis me

confier à personne au monde, si ce n'est à vous.

Chaque jour, je frémis sous le regard de la duchesse, de bien d'autres aussi, de Valentin surtout, dit-elle en baissant la voix. Je savoure, il est vrai, quelque charme, dans le retour imaginaire vers la Grèce antique ; tout-à-l'heure encore, j'oubliais mes chagrins sur les rives d'Ithaque, et ce soir, peut-être, je les oublierai de nouveau, en transformant le rhythme d'Homère en celui du Dante. Mais ce sont là, cher Anselme, des palliatifs bien légers, pour le vague, le vide, où flotte mon âme. Que je souhaiterais une pleine lumière sur le juste, le vrai, le bien, une lumière que je pourrais croire émanée de la Divinité elle-même !

Le visage d'Eudora s'était de plus en plus animé ; une vive rougeur colorait ses joues habituellement pâles ; sa taille svelte, mais peu élevée comme celle des filles du Midi, semblait grandir majestueuse sous l'impulsion du sentiment ; elle était debout en face d'Anselme, qui la considérait avec un mélange inexprimable de douceur et de souffrance.

Depuis deux ans, inspiratrice de son âme, elle l'avait conduit à rejeter les enseignements d'un clergé tyrannique, et ses pensées incertaines cherchaient en vain une vue claire de la Divinité. A cette heure, une idée traversa l'esprit du jeune prêtre ; Paulin et Azarias lui ont dit que le Christ et son Evangile demeurent vrais, malgré tout ce qu'a fait l'homme pour défigurer leurs traits divins ; ils lui ont dit que l'âme ne doit pas chercher une divinité nouvelle, mais revenir vers le

Dieu du Calvaire, adoré par les Apôtres, les Pères, les martyrs, et seul assez fort pour rompre les liens d'erreur et de péché qui enlacent le cœur ; s'il redisait leurs enseignements à la signora de Lamerti, ne pourrait-elle pas y trouver cette paix, cette lumière, auxquelles elle aspire ?

Mais aussitôt, la crainte vint le glacer. Si l'âme ardente d'Eudora embrassait les doctrines vaudoises, quelle catastrophe ne pourrait-il pas craindre ? Il le sait : Rome tolère aisément une certaine hostilité contre le christianisme ; elle tolère l'impiété, la mondanité, le vice ; mais qu'une âme reçoive avec foi l'Evangile, qu'elle y conforme ses affections, sa volonté, son existence entière, et l'Inquisition est là, tyrannique, implacable ; elle broie dans ses instruments de supplice le fervent disciple de Jésus-Christ. Non, il ne dira rien ; il taira ce qui pourrait amener chez Eudora la sérénité d'Azarias, mais en la plaçant sous la réprobation des tribunaux ecclésiastiques.

Après un moment de silence, l'orpheline était revenue lentement s'asseoir sur le fauteuil qu'elle avait quitté ; elle pleurait, le front appuyé sur sa main.

Tout-à-coup, du feuillage que balance la brise, une colombe s'élance ; elle vient se poser sur la tête d'Eudora, et là, repliant ses ailes argentées, elle joue son bec rose dans la chevelure de son amie.

— C'est toi, ma Diletta, murmure la jeune fille avec un sourire voilé de pleurs.

Elle avance la main vers la colombe ; elle amène sous ses lèvres son petit cou gracieux.

— Oui, c'est toi, dit-elle, qui viens encore une fois

accomplir ta mystérieuse mission d'amour envers mon âme ; souvent mes larmes sont tombées sur ton aile ; souvent, mon gémissement a cessé pour me laisser mieux entendre ton doux roucoulement. Lorsque ma pensée incertaine demande au jour, demande au soir, au nuage, à la tempête, au soleil, à l'étoile, de me dire un mot des secrets du Créateur, tu viens, tu viens, toi, ma Diletta, me donner par ta douceur, par ta beauté, par la blancheur immaculée de tes plumes soyeuses, par le son touchant de ta voix, un aperçu de ce qui est en Dieu. Je rêve auprès de toi l'amour, la pureté. Le contraste que tu formes avec ce monde, me fait voir l'abîme qui sépare le Créateur de ces méchants dont je suis entourée. Oui, roucoule, ma Diletta, passe sur ma joue ta tête mignonne, chasse, du vent de ton aile, les nuages de mon front. Tu me redis, mais plus intime et plus tendre, le langage des bois, des eaux, des pelouses, des fleurs. Oui, reste là, tout près de mon cœur, ma blanche Diletta !

Elle couvre de baisers l'oiseau charmant que soutient un de ses doigts, et s'éloigne passant sous les rideaux de gaze, sous les arceaux de verdure ; elle parcourt la longue galerie sur laquelle ouvrent les salles et les vestibules de la villa.

Anselme, resté immobile, l'a suivie des yeux ; elle a marché d'un pas léger devant les portes cintrées, au milieu des plantes fleuries ; et bientôt elle a disparu sous le feuillage des volubilis et des clématites, qui balancent sur sa tête leurs rameaux, flexibles comme l'herbe des prairies.

Seul alors, de nouveau il s'abandonne à de longues et douloureuses rêveries.

VII.

Azarias, après avoir changé de costume, n'était rentré chez Paulin qu'à une heure fort avancée de la nuit. Ne voulant pas révéler au digne artisan l'emploi de sa veille, il lui dit :

Je te l'assure devant Dieu, qui m'a vu, mon retour n'a été retardé par rien de contraire à ma mission ; mais ne m'interroge pas à ce sujet, si tu ne veux pas m'affliger, car je ne pourrais te répondre.

Le pieux vieillard, confiant dans la franchise de son hôte, se contenta de cette assurance, et, sans même lui reprocher d'avoir troublé son sommeil, il le conduisit à sa chambre et lui souhaita cordialement un bon dormir pour le reste de la nuit.

Mais cette nuit-là était destinée à l'agitation pour les hôtes des salons Lunelli. Le sommeil s'enfuit loin d'Azarias, et deux images passèrent continuellement devant ses yeux; deux images bien différentes : Valentin et Eudora.

Il l'a vu, ce prêtre qu'une sœur, tremblante encore d'indignation et d'effroi, lui nomma au milieu de ses larmes, dans les effusions de la chaumière. Il l'a vu, brillant par le rang et l'opulence, allié du seigneur dont il parcourait les salons avec un regard fier, parlant avec l'assurance d'un homme épris de lui-même et conscient de son pouvoir. En le suivant dans la foule élégante, il s'est plu à saper, au moins en sa pensée, le piédestal qui l'élève au sein de la

société romaine. Mais que fait-il dans la cité pontificale ? Quelle est la portée de son influence ? Quelle opinion Anselme a-t-il de son caractère ? Ce sont là des questions qu'Azarias souhaite ardemment d'adresser à son nouvel ami.

En s'attachant aux pas de l'abbé de Bellarmier, il est arrivé en face de cette jeune inconnue, dont la beauté, la grâce, les talents, ont surpris et charmé son cœur. Et cette femme lui a fait ouïr un chant de généreuse indignation, contre les persécuteurs des Vaudois. Elle l'a interpellé ; elle s'est montrée heureuse de son approbation, et à lui, le premier, elle s'est déclarée l'auteur des vers énergiques de l'ode. Valentin a dû se retirer devant l'ascendant vainqueur de la signora, et son opposition fanatique s'est perdue dans les applaudissements donnés à l'amie libérale des victimes du clergé. Quelle est cette inconnue ? Quel lieu est son séjour ? Anselme que sait-il d'elle ? Ce sont là encore des questions qu'Azarias désire adresser à son nouvel ami.

Balancé entre un ressentiment qu'il se reprochait et un attrait qui exaltait sa pensée, Azarias ne parvint à s'endormir que par l'accablement de la fatigue. Lorsqu'il se leva, il était tard ; ses idées, d'abord confuses, reprirent bientôt toute leur lucidité ; effrayé du trouble de son cœur, le jeune chrétien implora Dieu avec cette foi fervente qui obtient les secours de la grâce. Sous la Croix qui nous commande et nous inspire le pardon, il parvint à plaindre Valentin et à prier pour lui.

Mais il lui fut plus facile de pardonner à l'abbé de Bellarmier, que de calmer son émotion au

souvenir de la jeune poëte. Pour cela encore, il lutta par la prière, et, peu à peu, les voix de la terre se turent et les brûlantes rafales de l'imagination vinrent mourir sur les paisibles rivages du sanctuaire spirituel. Alors, une vive lumière se répandit aux yeux du jeune homme sur le danger éternel qui menaçait la signora. Il l'a vue dans un monde livré à la superstition et à l'impiété. Que peut-elle connaître de la vérité, de l'espérance chrétienne? Son premier devoir, à lui qui prie pour elle, c'est de lui annoncer, même au péril de sa vie, la bonne nouvelle du salut.

Le Vaudois veut s'enquérir auprès d'Anselme du nom et de la demeure de la jeune poëte. Mais il se demande s'il peut espérer de lui parler ce jour-là même. Dix heures vont bientôt sonner ; c'est le moment où le jeune abbé rentre toujours à Erémo ; aucun attrait de la conversation ne peut jamais le retenir lorsque cette heure approche ; il est donc certainement à la villa. Peut-être viendra-t-il le soir chez Paulin ; mais peut-être aussi attendra-t-il la rencontre probable de son ami, le lendemain matin, dans les ruines, pour lui parler de la soirée? Azarias se sent incapable de rester jusque-là dans son incertitude. Il forme alors un nouveau plan, aussi périlleux que celui de la veille ; il décide de se diriger à l'heure même vers Erémo, et de s'y présenter sous le travestissement d'un colporteur de bijoux, suivant l'habitude des émissaires de son peuple. Là, se dit-il, je puis rencontrer Anselme seul, échanger avec lui quelques paroles, apprendre ce que je désire savoir.

Il se munit aussitôt de tout ce qui lui est nécessaire, et, suivant les indications qu'Anselme lui a données sur la situation d'Erémo, il se met en route d'un pas rapide, et vers midi il arrive dans l'avenue ombragée de la villa.

Un carrosse vient de sortir et passe auprès de lui ; deux vieux personnages, richement vêtus, sont assis sur le damas de la voiture. Azarias entre dans la cour et demande à un domestique si ceux qu'il a vu partir ne sont pas le duc et la duchesse d'Ugrandi. Cet homme lui répond affirmativement et ajoute que ses maîtres vont passer à Rome le reste de la journée.

Azarias pense alors qu'il lui sera d'autant plus facile de parler librement avec Anselme. Cependant, afin de mieux se rendre compte de la situation, il demande s'il ne reste pas encore à la villa quelques personnes auxquelles il puisse offrir ses marchandises. Oui, lui répond le valet, vous pouvez voir le signor aumônier et la signora de Lamerti.

En apprenant qu'il y avait encore une dame à Erémo, Azarias craignit d'avoir quelque difficulté pour entretenir secrètement l'abbé ; mais, arrivé jusque-là, il ne pouvait se retirer et demanda qu'on l'introduisît dans l'intérieur de la villa.

Un jeune valet, appelé par le premier, lui dit de le suivre, et, le faisant passer du côté du jardin, il l'amena par un escalier à l'une des extrémités de la galerie.

— Attendez ici, lui dit-il ; c'est l'heure où la signora va venir se promener sur cette galerie. Puis, il rejoignit ses compagnons de service.

Azarias s'avance d'un pas discret sous les

arceaux capricieux du feuillage ; les fenêtres et les portes, toutes ouvertes, laissent pénétrer son regard dans les vastes pièces désertes devant lesquelles il passe.

Au moment où il approche de l'entrée du vestibule, une colombe s'envole d'un oranger en fleurs, et disparaît sous le portique. En même temps, une voix qu'il lui semble reconnaître, dit d'un ton caressant :

— Qu'est-ce qui t'effraie, ma Diletta ? N'aie plus peur ; ma main te protège. Allons voir ensemble ce qui t'a fait fuir.

Et aussitôt, Eudora, s'élançant du vestibule où elle avait erré pensive, paraît sur la galerie, baisant de ses lèvres souriantes la petite tête de Diletta.

Immobile, muet, Azarias la contemple, oubliant jusqu'à l'étrangeté de sa situation.

La jeune fille, surprise, émue, regarde attentivement le colporteur de bijoux ; elle reconnaît les traits de l'étranger que, la veille au soir, dans les salons du palais Lunelli, elle a choisi pour arbitre entre elle et l'abbé Valentin. Il lui a paru si noble dans son aspect, dans sa pose, dans l'accent de sa voix, qu'elle ne suppose le travestissement que dans l'heure présente, et, se demandant quel en peut être le but, elle se sent troublée.

Azarias devine ce qui se passe chez la signora, et, ne sachant comment expliquer le changement de son apparence, il cherche inutilement ce qu'il doit dire ; mais Eudora, voulant rompre le silence, lui demande timidement :

— Pourrais-je savoir quel motif vous amène à Erémo ?

Cette question achève de déconcerter Azarias; il y trouve toute réponse impossible.

Eudora, que ce trouble croissant émotionne elle-même, lui dit alors :

— Il est inutile de feindre, Signor ; nous nous sommes reconnus l'un et l'autre. Vous êtes l'étranger qui hier au soir a mérité que je me révélasse à lui comme auteur de l'ode attaquée par un abbé provençal. Si le motif de votre déguisement et de votre présence ici est un secret que je ne puis savoir, oubliez ma question ; je n'exige point de réponse.

— Signora, ce motif est sacré ; devant Dieu, je l'assure. Mon but, en venant ici, c'est votre plus grand bonheur, et pourtant j'ignorais que ce lieu vous possédât ; j'ignore encore jusqu'au nom que je dois vénérer.

— Eudora de Lamerti ne peut qu'être reconnaissante du but qui vous amène en sa villa, mais comment le soin de mon bonheur peut-il être entre vos mains ? Comment a-t-il pu vous conduire en ces bocages, si vous ne saviez pas que je les habite ?

— Signora, j'espérais apprendre ici quelle était votre demeure..... car..... il me faut accomplir envers vous un solennel devoir.

La voix d'Azarias est toujours plus altérée. Eudora, se perdant en rapides conjectures, lui dit aussi, fort émue :

— De grâce, expliquez-vous, Signor. Quel devoir sacré, solennel, dites-vous, et dont vous prenez Dieu lui-même à témoin, peut vous conduire ici sous les habits d'un colporteur ?

— Signora, dit-il, joignant les mains et levant les

yeux au Ciel, je voulais vous donner le trésor le plus précieux qui se puisse posséder ici-bas.... la parole de Dieu.

Eudora le regarde sans paraître comprendre; Azarias, ne pouvant plus mesurer les conséquences de ses paroles, poursuit avec vivacité :

— Hier comme aujourd'hui, je portais un travestissement; je ne suis pas plus un seigneur romain que je ne suis un marchand de bijoux. Je viens de loin ; je voyage... Dieu sait pourquoi. Hier, je pus entrer au palais Lunelli ; je vous vis, vous parlai, vous écoutai... ô Signora ! Depuis lors, votre nom a rempli ma prière ; j'ai imploré pour vous les bénédictions éternelles; et, puisque la lumière qui éclaire la route du Ciel est cette parole inspirée du St-Esprit, que les apôtres et les pères nous ont transmise, je suis venu vers ces lieux où j'espérais apprendre le nom de votre résidence, afin de déposer en vos mains ce livre béni.

En parlant ainsi, Azarias avait tiré du secret d'une petite caisse de bijoux, un manuscrit du Nouveau-Testament ; il le présente à la jeune Romaine, avec un regard de prière.

Vivement émue, elle prend le manuscrit, et, posant une main sur celle d'Azarias,

— Etranger, lui dit-elle, vous êtes un Vaudois !... imprudent, mais sincère, mais fervent, dévoué. Eudora ne vous trahira pas !

— Signora, j'ai livré mon secret, et pourtant j'avais promis de le taire. Je viens de placer en vos mains ma liberté, ma vie et celle de mes frères !... Mais je ne puis craindre... Vous promettez de ne pas me trahir, Dieu voit la pureté

de mes sentiments. Si je suis imprudent, ni vous, ni l'Eternel ne voudrez m'en punir.

Eudora ne répond qu'en serrant sur son cœur le livre sacré et laisse tomber quelques larmes.

Anselme paraît au seuil de la salle d'étude. Tremblant de surprise et de crainte à la vue qui s'offre à lui, il s'élance vers Azarias et l'orpheline.

Celle-ci, prenant la main de l'abbé, lui dit à voix basse :

— Signor, au nom de ma confiance, au nom de mon amitié, silence, secret !

Mais quel n'est pas l'étonnement de la jeune fille ! Azarias et Anselme se serrent aussi la main, et chacun d'eux, pâle, frémissant, répète à l'autre : silence, secret !

— Quoi, Signor, ce jeune étranger vous est connu ? dit-elle à l'abbé. Comment se fait-il ?.... Expliquez-moi....

— Le puis-je ? demande Anselme à son ami.

— Oui ; j'ai dit à la signora plus même qu'à vous.

L'aumônier s'adressant alors à Eudora :

— Pardonnez, Signora, dit-il. Votre bonté envers moi, votre discrétion éprouvée, la confiance dont vous daignez m'honorer, tout me disait de n'avoir aucun secret pour vous. Mais il y avait un secret qui ne m'appartenait pas ; j'avais dû faire la promesse de le taire ; je n'en suis délié qu'à cette heure. Depuis deux ans, je suis en relation avec une famille d'artisans qui habite un faubourg de notre grande cité ; cette famille a nourri sa foi des enseignements de l'Ecriture sainte et se trouve par là même en désaccord avec le clergé ; pour sa sûreté, pour la mienne, nos rapports si

affectueux, si doux, ont dû s'envelopper de mystère. Dans cette demeure austère et paisible, j'ai rencontré Azarias ; une amitié sacrée nous a unis. Souvent, tous deux seuls, nous avons fait ces promenades matinales que j'abrégeais, Signora, pour venir reprendre avec vous nos études littéraires. C'est moi qui, hier au soir, procurai à mon ami le costume sous lequel il parut au palais Lunelli ; mais j'ignorais qu'il dût aujourd'hui prendre ce travestissement et venir à Erémo.

— Ne vous troublez pas, Anselme, dit Eudora avec bonté. Vous ne m'avez caché que des secrets dont vous n'étiez pas le seul maître, et qui sont trop graves pour que je m'étonne d'un excès de discrétion.

En disant ces derniers mots, elle avait porté sur le Vaudois un regard douloureux.

— Mais, poursuivit-elle, votre nouvel ami ne vous a-t-il pas entretenu de ses croyances ?

— Oui, Signora.

— Comment donc ne m'avez-vous jamais parlé de ce système spirituel, le seul que je n'aie pas étudié, au milieu de tant de systèmes religieux et philosophiques, sur lesquels nos pensées ont erré tour-à-tour ? Mais enfin, cher Signor, oublions le passé. Puisqu'un zèle dévoué conduit Azarias en ces lieux pour me donner le Nouveau-Testament, j'étudierai maintenant ces principes, que les Dominicains et les Franciscains s'efforcent d'étouffer dans le sang et la flamme.

Anselme est devenu d'une pâleur extrême ; un éblouissement passe sur ses yeux. Mais Eudora,

sans prendre garde à son émotion, s'adresse au Vaudois.

— Vous le voyez, lui dit-elle, moi aussi, je m'oppose à l'Eglise romaine, et ce prêtre s'y oppose en secret avec moi ; nous avons donc autant besoin de votre discrétion, que vous de la nôtre ; un danger commun nous unit dès ce jour ; c'est un pacte sacré qu'il nous faut faire ici. Chacun doit promettre de tout souffrir plutôt que de livrer aux persécuteurs le secret des deux autres. Je le promets la première.

— Je le promets, disent aussitôt le prêtre et le Vaudois.

— Voudriez-vous m'apprendre, demande Azarias, si l'abbé Valentin de Bellarmier habite maintenant Rome et quelle mission il remplit ?

— Il est arrivé récemment à Rome, répond Eudora, et je ne pense pas qu'il y reste très longtemps. L'abbé Valentin est un prédicateur en grande vogue ; tout plaît à ses auditeurs, jusqu'au léger accent provençal qu'il donne à notre idiome, dans lequel il s'exprime, du reste, avec grâce et finesse. Toutes nos cités se disputent la jouissance d'ouïr ses discours ; aussi, lui faut-il voyager continuellement pour répondre aux demandes de prédication qui lui sont adressées de toutes parts. Mais comment connaissez-vous l'abbé de Bellarmier ?

— Comment !... hélas !... Mais, me permettriez-vous, Signora, de vous demander quelle est votre opinion sur le caractère de l'abbé Valentin ?

— Il me fait peur, répond-elle.

— Azarias, dit Anselme, le soin de votre sécurité plus encore que de la nôtre, m'oblige à vous

supplier de partir. Des visiteurs peuvent venir à la villa, vous surprendre... et...

— Eh bien ! adieu ! dit Azarias en lui tendant la main. Et, se tournant vers Eudora :

— Signora, je vous laisse avec la parole sainte, dit-il. Puissiez-vous y trouver la vérité du Dieu saint, l'amour du Dieu fort ! En partant, j'adresse pour vous une prière à l'Eternel.

Seigneur, dit-il, en joignant les mains avec ferveur, fais-toi connaître de celle qui lira ta révélation. Viens te manifester à elle comme son rédempteur ; donne-lui de t'aimer de cet amour plus fort que les douleurs et les tentations de la terre, plus fort que la mort elle-même, et durable comme les jours du Ciel ! Amen !

Amen ! répète Eudora.

Anselme, immobile de crainte, peut à peine murmurer un adieu à l'heureux Azarias, qui s'éloigne le cœur plein d'ineffables émotions.

VIII.

L'automne vient de finir; l'hiver fait souffler un vent plus frais dans les bocages d'Erémo. C'est un bel hiver, tel qu'en offrent seules les contrées méridionales ; l'air est sans âpreté ; l'atmosphère, plus transparente que dans la saison chaude, enveloppe tous les objets d'une lumière enchanteresse. Que l'aurore est pourprée! Que le couchant est splendide ! Les paysages qui entourent la villa se sont embellis par les pluies récentes ; des ruisseaux, de vastes étangs, pré-

sentent toute l'abondance de leurs eaux, argentées par le soleil, moirées par la brise.

Le matin se lève sur les jardins; il leur envoie les sourires de ses vifs rayons. Eudora va bientôt venir saluer ce nouveau jour dans la belle pièce du premier étage, où longtemps, une nuit, elle pleura au retour du palais Lunelli. Cette pièce, la chambre mortuaire de sa mère, est consacrée par elle au culte du souvenir, aux méditations solitaires; rien n'y fut jamais changé depuis que la duchesse de Lamerti exhala le dernier soupir; les mêmes tentures flottent autour de son lit; celles qui voilent encore les fenêtres ont été soulevées par sa main, lorsqu'elle voulait contempler les ombrages de sa villa. Chaque jour, en sortant de son appartement, Eudora vient en ce lieu, pour elle sanctuaire vénéré, et là, elle rêve de passé, d'avenir, de regrets, d'espérance, de douleur et de joie.

Elle entre et s'avance vers une fenêtre. Son regard erre avec amour sur les gazons, sur les bois et les eaux; elle joint les mains et s'écrie :

— Mon Dieu! que je suis heureuse!

Elle est heureuse, elle peut le dire; elle peut en bénir Dieu. Oui, car pendant l'automne qui vient de s'écouler, ses heures de solitude, consacrées à la lecture du Nouveau-Testament, l'ont vue naître à la vie qui ne doit pas finir. Sans aucun secours humain, sans aucune voix qui lui ait expliqué les Ecritures, qui l'ait encouragée à suivre le chemin des Cieux, elle a trouvé Christ dans toute sa lumière et dans tout son amour; elle l'a contemplé tel qu'Il s'est révélé par les Evangélistes et les Apôtres. Que de méditations

profondes, émues dans leur silence, ont rempli les jours d'Eudora ! Au souffle du St-Esprit, elle a exhalé les prières qui montent jusqu'à Dieu pour obtenir sa grâce.

C'est parfois, sans doute, une bénédiction, de recevoir la vérité divine par des lèvres amies, de sentir battre auprès de son cœur, un autre cœur plein d'espoir et d'amour, à la pensée de Dieu et de l'éternité. Mais lorsque le Seigneur vient parler seul à l'âme isolée ; lorsque, par ses manifestations spirituelles, Il se rend témoignage à lui-même, la foi qui naît et grandit à ses rayons puissants, est plus forte, plus pure, que celle dont la main humaine guida les premiers pas.

Pourquoi l'œuvre qui vient de s'accomplir dans le cœur d'Eudora est-elle si extraordinaire, si rare chez les êtres créés par Dieu et pour Dieu ? Hélas ! c'est que la chute a voilé Dieu à l'âme. Loin de lui, elle tâtonne dans les ténèbres ; elle se livre à l'erreur. L'esprit humain, en dehors de Dieu, présente des contradictions étranges ; car il est le champ de bataille où se livre une lutte permanente entre trois éléments : les débris de sa noble nature primitive, le désordre jeté par l'adversaire ; et la lumière, les appels, que Dieu cherche à faire pénétrer et qu'Il adresse à l'être déchu pour le relever. Que l'âme écoute ces appels, qu'elle s'ouvre à la lumière, et le St-Esprit accomplit sa mission, qui est de nous dévoiler Dieu.

Eudora voit toutes choses sous un nouveau jour ; en se donnant à Christ au pied de la Croix, elle a reçu de lui les clartés qui révèlent les mystères de la vie terrestre et de la vie des

Cieux. Elle l'a compris, le cœur humain ne peut être vraiment grand et vraiment heureux que par la sainteté; la sainteté est son but, l'élément essentiel, indispensable, de son élévation et de sa félicité. Aujourd'hui, les talents, le génie lui-même, n'excitent plus chez elle une admiration sans mélange; car ils se présentent à ses yeux avec les stigmates de la chute.

Souvent une comparaison s'est offerte à elle, entre ce qu'elle connaît de la nature et ce qu'elle voit du monde spirituel. La chaîne des Apennins se dresse imposante, sublime; elle s'élance éthérée vers les cieux; et, cependant, elle recèle d'affreux abîmes, des rocs abruptes, des gouffres béants. Ainsi, l'âme humaine peut apparaître grande, belle, splendide; mais, en ses profondeurs, elle cache de ténébreux abîmes, des gouffres effrayants, des rocs infranchissables.... à tout autre qu'à Dieu.

Le péché jette dans l'âme la perturbation, le désordre, le malheur; il la rend vile et misérable, même sous des dehors de grandeur; dans cet état d'obscurité spirituelle, l'homme trouve la loi divine sévère, exigeante, tyrannique; il ne comprend pas que cette loi est la lumière indiquant ce qu'il faut pour que l'harmonie puisse reparaître, pour que l'âme renaisse à la vie, au bonheur. Par la sainteté, le cœur devient vraiment grand et riche, même sous des dehors de pauvreté terrestre.

La jeune poëte a senti l'œuvre de la rédemption pénétrer toutes les facultés de son esprit, comme tous les sentiments de son cœur; souvent,

elle a considéré l'action désastreuse exercée par l'adversaire sur l'intelligence humaine.

Que de fois cette intelligence ne se manifeste-t-elle pas par la ruse, par des subtilités desséchantes ; que de fois elle exerce une fascination, sous laquelle il n'y a que vide et désespoir !

Mais que la régénération soit opérée par le St-Esprit, et le cœur aimant Dieu s'ouvre en lui à tout amour pur ; l'imagination s'ennoblit, l'esprit se dilate et s'élève ; toutes les facultés de l'être reviennent à ce type primitif de perfection que Dieu lui donna en le créant.

Les ravages de la chute se manifestent aussi par la vulgarité des pensées et des sentiments, par le prosaïsme de l'esprit, l'affaissement de toutes les facultés ; le matérialisme triomphe, le sens du divin se perd, les ailes de l'âme sont coupées.

Dieu ressuscite le mort spirituel ; aussitôt la pensée, les contemplations s'élèvent jusqu'aux Cieux ; l'âme est purifiée ; les ailes sont rendues à la colombe.

La poésie apparaît aux regards émus d'Eudora comme l'expression suprême de toutes les délicatesses, comme l'élément qui rapproche le plus l'esprit immortel de son type primitif.

Elle sent aussi que la femme, l'être spécialement doué de facultés aimantes et de pensées délicates, ne retrouve son caractère normal que dans la poésie religieuse. Là est son élément vrai, l'azur de son ciel. En dehors, au-dessous, elle erre loin du sanctuaire sacré que Dieu forma pour elle, et pour lequel il la forma.

Eudora s'est approchée d'une table de marbre

blanc ; là, dans l'épaisseur des sculptures de ce marbre, s'ouvre le secret qui protège son manuscrit du Nouveau-Testament. Elle a fermé soigneusement les portes de la chambre ; elle retire de sa cachette le précieux manuscrit ; elle lit, elle prie, elle médite.

Dans cette même cachette, elle a serré des crayons, des feuillets de papier ; car souvent elle aime à jeter quelques pensées sur ces pages, pour exprimer au moins ainsi les sentiments nouveaux qui remplissent son cœur.

Ce matin là, elle trace des vers que nous traduisons en un rhythme moins harmonieux que celui du chant de la jeune Romaine :

Des Cieux où la splendeur de la gloire éternelle,
La lumière, la paix, l'amour, la sainteté,
Forment de leurs rayons ta couronne immortelle
Et ta félicité ;

Des Cieux, comment un jour, toi, Jésus, l'Admirable,
Abaissant jusqu'à nous les pensers de ton cœur,
As-tu daigné venir vers la race coupable,
Et sauver le pécheur !

De tous les noms divins célébrés par les Anges,
Jéhovah, l'Eternel, le Fort, le Créateur,
Ton amour préféra d'entendre en leurs louanges,
Le nom de Rédempteur.

Et cherchant, au milieu des délices célestes,
Un moyen de salut pour nous, les condamnés,
Tu choisis cette Croix où tu te manifestes
A nos yeux étonnés.

Oh ! tu connaissais bien le tourment indicible
De l'âme interrogeant le vague avec effroi ;
Tu savais qu'au mortel nul bonheur n'est possible
Quand il est loin de Toi.

En pardonnant le mal que tes douleurs expient
Et dont tu vois le cœur ici-bas dévoré,
Tu rouvris le saint Lieu pour tous ceux qui te prient,
O Sauveur adoré !

Mais ces êtres bénis que ta grâce relève
Voient se dresser contre eux tes propres ennemis ;
La fureur des méchants, implacable, soulève
Ses flots avec mépris.

L'esprit qui dirigea les mains des déicides
Anime encor, Seigneur, des prêtres et des rois ;
Ils livrent chaque jour aux flammes homicides
Ceux qui suivent tes lois.

Ainsi, qui te choisit au séjour de la terre,
Puissant Fils du Très-Haut, mais homme de douleurs,
Devra te ressembler, supporter la misère
Et verser bien des pleurs.

Mais, élus du pardon comme de la souffrance,
Tes enfants, ô mon Dieu ! peuvent-ils donc frémir ?
Ton esprit à leur cœur donne la délivrance
Et vient les réjouir.

Et puis, ton racheté, rempli d'amour, espère
Même pour le cruel l'immolant de sa main ;
Car le Saül d'aujourd'hui, si ta grâce l'éclaire,
Est apôtre demain.

Et pour nous, voyageurs aux sentiers de ce monde,
Quelle gloire vaudrait cet opprobre sacré,
D'être avec Christ haïs, et du peuple qui gronde,
Et du vice doré ?

Louanges d'ici-bas, fruits de lèvres mortelles,
Pouvez-vous étouffer d'une folle clameur
Les accords triomphants des harpes éternelles
Chantant le vrai bonheur ?

Non, l'éloge et le blâme, ô Dieu qui m'as aimée,
Et planes sur l'étoile ou le brouillard obscur,
Ne sont rien à mes yeux, que la vaine fumée
Perdue en un ciel pur.

Et descendant vers Toi, de l'autel idolâtre
Que la foule au talent donne pour piédestal,
Sous ta Croix, ô Jésus! je brise mon albâtre,
Vase d'orgueil fatal.

Le nard pur de ma foi, sur ta tête divine,
Répand les doux parfums que versa ton esprit,
Car je ne veux brûler qu'au Roi de Palestine
Un encens de grand prix.

Après cette effusion solitaire de ses pensées, Eudora resta quelque temps encore à lire les pages inspirées de l'Evangile, et pria le Dieu Rédempteur. La reconnaissance, l'amour, les célestes espérances, l'élevaient dans les régions de la contemplation chrétienne.

Mais les élans solennels de la foi ne lui faisaient pas oublier les petites fleurs semées sur son sentier ; Diletta n'était que mieux aimée, depuis que son amie goûtait la véritable paix. Elle remit le manuscrit et les papiers dans la cachette et s'avança vers la jolie cage où sa colombe était recueillie chaque nuit ; elle entr'ouvrit doucement la petite porte, présenta sa main pleine de grains à Diletta, qui, suivant son habitude, vint prendre avec confiance le repas offert par Eudora, puis se posa sur le doigt de la jeune fille.

— Ma Diletta, dit-elle, en lui donnant de ces baisers qui plongent si doucement dans les plumes d'un gracieux petit cou, ma Diletta ! seule gaîté, seule innocence qui repose mon regard, tu rappelles les jours d'Eden, tu me redis l'amour du Créateur. Hélas ! il existe des ennemis de ta race charmante, notre chute fait rejaillir le danger jusque sur toi, et j'entends la voix de saint Paul :

« Toutes les créatures ensemble soupirent et

sont comme en travail jusqu'à maintenant. Elles attendent avec un ardent désir que les enfants de Dieu soient manifestés, car ce n'est pas volontairement que les créatures sont assujéties à la vanité, mais c'est à cause de celui qui les y a assujéties, et elles espèrent qu'elles seront aussi délivrées de la servitude de la corruption, pour être dans la liberté glorieuse des enfants de Dieu. »

L'attente, l'espoir, chez ces êtres auxquels nous n'accordons que l'instinct... Mystère ! Et je te berce sur mon cœur, toi, ma blanche Diletta, dont j'ignore l'essence. Ah ! du moins, je vois clairement dans ta beauté, dans ta douceur, un souvenir de ce que l'Eternel voulut pour ce monde lorsqu'il le créa, lorqu'il déclara « très bonne » l'œuvre des six jours. Tu me donnes le pressentiment du rétablissement suprême des lois parfaites de la nature que l'adversaire a troublées. Mais, ma Diletta, peut-être ne verrons-nous point cette ère de paix. Tu peux avoir toujours à craindre la griffe du vautour, et moi, hélas ! je puis toujours craindre ces vautours humains que recouvrent la bure et la pourpre.

Une larme tomba sur l'aile de la colombe ; mais Eudora voulut encore lui sourire ; elle offrit à son bec rose une eau claire dans le creux de sa main, et puis, ouvrant la fenêtre, elle la laissa s'envoler ; pendant quelques instants, elle la suivit des yeux dans le jardin, et, sortant alors de la chambre, elle prit la clé de cette retraite chérie.

IX.

Anselme est seul dans la salle d'étude; il attend, assis devant la table de mosaïque. Le front incliné, les bras croisés sur sa poitrine, il s'absorbe dans ses pensées et ne songe même pas à contempler le beau paysage qui se déroule devant ses yeux.

Au bruit de la porte qui s'ouvre, il se lève vivement et vient offrir de respectueux saluts à la signora de Lamerti.

Celle-ci est elle-même visiblement émue ; des larmes brillent encore sous ses paupières.

Après avoir rendu les salutations à l'aumônier :

— Signor, lui dit-elle d'une voix un peu tremblante, hier, je vous dis que ce matin même je vous ferais une grave communication. Je vais tenir ma promesse ; je vous demanderai seulement, auparavant, si vous avez pu rencontrer Azarias, pour lui exprimer mon désir.

— Oui, Signora ; j'allai hier au soir chez Paulin ; j'y trouvai Azarias ; je le pris à part et lui dis que vous souhaitiez de le voir aujourd'hui, avant midi, tandis que le duc et la duchesse seront chez la signora de Lunelli. Je lui transmis vos recommandations sur les précautions à prendre pour sa sûreté ; j'ajoutai que vous demandiez qu'il vînt avec Paulin, ce pieux vieillard étant digne de toute votre confiance.

Vers onze heures, ils doivent être à Erémo, sous l'apparence de colporteurs de joyaux. Si quelque serviteur les suit auprès de nous, ils

étaleront des bijoux que vous examinerez, et ce ne sera qu'au signal donné par moi, quand tout témoin étranger sera loin, qu'ils nous parleront ouvertement.

— C'est bien, Anselme, je vous remercie. Cependant, je suis toujours anxieuse au sujet d'Azarias. Que de fois j'ai souhaité de le revoir ici, de l'entendre au moins une heure, sans oser vous charger de lui transmettre mon vœu ! Mais, n'est-ce pas ? vous n'avez rien entendu murmurer parmi nos gens sur sa venue à la villa, ni parmi la société, sur son apparition au palais Lunelli ?

— Déjà bien souvent, Signora, j'ai pu répondre à ces questions de manière à vous rassurer, et je puis vous redire encore aujourd'hui que nul des serviteurs d'Erémo ne songe au marchand inconnu, et que les hôtes des salons Lunelli ne se préoccupent point du jeune étranger, qu'ils n'ont pas revu.

— Et puis, Valentin n'est pas de retour, reprit la jeune fille. Pourtant, il y a trois jours, j'eus bien peur au sujet d'Azarias.

— Et comment ?

— Je sortais de chez ma cousine et partais avec la duchesse dans un char découvert, lorsqu'Azarias passa tout près de nous, portant un costume simple, mais distingué. Nos regards se rencontrèrent ; il fit un mouvement, s'arrêta, et lorsqu'il se fut un peu éloigné, je levai les yeux sur ma tante, frémissant qu'elle ne soupçonnât quelque chose. Elle me regarda d'un air scrutateur et me demanda si j'avais froid. Je répondis que non. Mais, que vous êtes pâle ! me dit-elle. Je ne dis plus rien ; mon cœur était

glacé ; il m'avait semblé voir flotter un crêpe funèbre sur le généreux Vaudois. Dites, Anselme, croyez-vous que réellement il n'y ait aucun sujet de crainte pour lui ?

— Certainement, Signora. Comment Azarias pourrait-il être reconnu par la duchesse, puisqu'elle ne l'a pas remarqué chez sa fille et qu'elle ne l'a pas vu ici ?

— Oui, cela est vrai; vous m'avez dit que ma tante était placée de manière à ne pas le voir lorsque je lui parlai dans le salon de Lunelli.

Il m'est pourtant difficile de ne pas être inquiète à son égard.

Anselme comprima un mouvement douloureux.

— Maintenant, Signor, reprit-elle, je veux confier à votre amitié un grave secret, je veux placer une nouvelle lumière sur votre route.

Depuis qu'Azarias déposa dans mes mains les écrits inspirés du Nouveau-Testament, j'ai lu nuit et jour les paroles du Christ et celles des apôtres ; et maintenant, ma pensée ne se livre plus aux vagues rêveries des philosophes. J'ai une foi profonde et ferme ; je la sens créée par Dieu même en mon âme, et voulue par mon âme sous l'influence de la grâce de Dieu. Anselme, je suis chrétienne !

— Chrétienne ! dit l'abbé, d'une voix basse et tremblante, chrétienne selon le Nouveau-Testament, sans vous soumettre au pape ! Signora, seriez-vous devenue Vaudoise ? Seriez-vous exposée aux rigueurs de l'Église ?

— Ne vous troublez pas ainsi, mon ami, j'ignore moi-même si la foi telle que je la comprends, telle que je la possède, est la foi des Vaudois.

Je connais fort peu le système religieux de ce peuple. Azarias bientôt va me dire quels rapports existent entre ses croyances et les miennes. Mais je veux garder l'indépendance des convictions qui me pénètrent et me réjouissent; je ne les ai reçues d'aucun homme, et nul ne pourra me les ravir. La parole qui créa le monde a daigné parler à mon cœur; elle seule doit être la lumière de ma foi, de mon espérance, de mon amour.

Anselme, je m'étais étrangement abusée, lorsque, indignée contre les actes du clergé, j'avais rejeté le christianisme dont je le croyais représentant. Aujourd'hui, plus que jamais, j'ai horreur du système papiste ; mais je sais qu'il ne représente pas le christianisme sous son vrai jour, car j'ai reconnu dans l'Evangile la suprême vérité et la suprême charité.

Et maintenant, Signor, je voudrais vous amener avec moi au sanctuaire de l'alliance de grâce. Je prie Dieu de donner à mes paroles la persuasion qui pourrait vous sauver.

— Je vous écoute, dit Anselme, vivement ému.

— Vous le savez, Signor, bien souvent nous avons gémi de vagues angoisses dont nous souffrions plus même que des maux réels de l'existence, et vaguement aussi, nous aspirions vers un bien inconnu qui nous fuyait toujours. Je sais maintenant le secret de nos angoisses et le secret de nos aspirations.

Au jour où l'Eternel sema les étoiles dans l'espace, au jour où la terre fut à sa voix ornée de tous ses charmes, ce qu'il voulut donner à l'âme humaine, éclose de son souffle, ce fut

lui-même ; il devait la remplir, être sa vie, sa lumière, son bonheur. Mais la chute d'Eden rompit le nœud sacré qui unissait notre âme à l'Esprit créateur ; dès lors, un vide immense exista dans le cœur de l'homme, le vide de Celui qui remplit l'Univers, et cet abîme fut envahi par le prince des ténèbres. Oui, voilà le secret de nos angoisses, de nos tristesses indéfinies.

Mais l'Eternel veut relever ses créatures déchues ; il les prévient dans son amour, il leur donne ce qu'elles n'osaient espérer, ce qu'elles ne pouvaient pas même penser ; il leur donne son Fils, il se donne Lui-même en Jésus-Christ pour les sauver. Oui, croyez-le, Anselme, ce dogme sacré, tant défiguré par les prêtres, ce dogme de la Croix, est vrai, vrai comme le péché, vrai comme la souffrance, vrai comme l'amour et l'espoir. L'Evangile entier s'éclaire du soleil de la Croix. Jésus-Christ mourant victime expiatoire, ressuscitant victorieux de Satan et de la tombe, nous sauvant par sa mort et par son triomphe, c'est là l'essence même du Nouveau-Testament.

Ne vous méprenez pas, Anselme, sur la cause des obscurités et des souffrances de votre âme ; ce qu'il vous faut comme à moi, comme à tout être humain, ami, c'est le Rédempteur. La chaîne brisée doit se renouer entre notre cœur et Dieu, pour que la sainteté et le bonheur soient rétablis en nous.

Et qu'elle est ineffable, cette rédemption accomplie par Jésus ! Voyez les feux du soleil qui nous éclaire à cette heure ; voyez le soir, dans l'infini des cieux, le nombre infini des étoiles, et

pensez que le Créateur de l'Univers, pour nous sauver, a daigné se faire homme mortel et périr par le supplice du Calvaire. La Rédemption offre des perspectives incommensurables comme l'immensité des espaces célestes, comme les innombrables constellations de la nuit. Oh ! venez croire, adorer, obéir avec moi !

Anselme écoutait les accents émus de la jeune fille dans un trouble profond ; il y avait dans sa conscience un écho douloureux à ces appels vers une foi qu'il n'avait jamais bien comprise. Regardant Eudora, il lui dit avec une ferveur recueillie :

— Vous aimez donc mon âme ?

— Plus que je ne puis l'exprimer. Je sais à présent quel est le prix d'une âme, et à la vôtre qui m'est dévouée, n'ai-je pas fait du mal par mes doutes ?

Le prêtre reprit avec tristesse :

— Lorsque enfant, je priais auprès de ma mère, je croyais. Plus tard, ce que je vis à Rome troubla ma foi naïve ; le doute était déjà dans mon cœur, avant que je vous eusse jamais entendue. Mais vous donnâtes, Signora, une sanction à ma révolte contre les enseignements du clergé. J'acceptai vos décisions sur ce qu'il nous fallait rejeter, sur ce qu'il nous fallait admettre. Et quel dogme avons-nous admis ? Ah ! souvent, je regrettai ma foi de la chaumière ; et, cependant, je me laissai toujours guider par vous dans ces champs azurés et vagues, où du moins je me sentais affranchi, au fond de l'âme, de la tyrannie ecclésiastique.... Aujourd'hui, Signora, c'est vous qui venez me demander de croire et d'obéir....

— Anselme, je fais plus que demander, je vous conjure, je vous supplie, par tout ce que nous devons craindre, par tout ce que nous devons aimer. La vie terrestre est courte ; sa gloire est mensongère. En vain, notre imagination immortalise ceux qui depuis des siècles ont laissé ce monde. Ces fronts ceints d'une auréole d'art ou d'héroïsme, ils sont mêlés à la poussière de la terre, et si, perçant des voiles mystérieux, nous pouvions connaître la destinée éternelle de ces héros, de ces artistes, de ces poëtes dont nous exaltons la valeur, dont nous admirons les œuvres, dont nous répétons les chants, que verrions-nous ? Ne frémirions-nous pas ? Plus d'illusion ! En dehors de Jésus-Christ, l'humanité s'avance vers l'abîme éternel. L'étendue même du sacrifice divin nous dit l'étendue de notre misère. Puisque le sang du Fils de Dieu peut seul suffire à nous racheter, notre perte est certaine, immense, si nous rejetons sa rédemption.

Et, d'une voix où tremblaient des larmes, elle ajouta :

— Venez apprendre à connaître l'amour de Jésus ; contemplez ses souffrances ; arrêtez-vous sous sa Croix. Pensez que c'est pour vous arracher à l'enfer, pour vous ouvrir le Ciel, qu'il a laissé le bonheur divin et s'est abaissé jusqu'aux humiliations et aux tortures de Golgotha. Croyez à l'amour de Dieu, qui surpasse votre pensée, mais qui peut remplir votre cœur. O Anselme ! laissez-vous sauver ! !

En cet instant, on entendit frapper à l'une des portes de la salle d'étude.

Eudora s'assit devant la table de mosaïque et

dit : Entrez. Une de ses femmes parut et dit que deux colporteurs demandaient à montrer leurs joyaux à la signora de Lamerti.

— Faites-les venir ici, dit-elle avec un air d'indifférence et paraissant absorbée dans la lecture d'un manuscrit.

Azarias et Paulin entrèrent.

X.

Tandis qu'Eudora lisait toujours sans lever les yeux, Anselme s'avança vers les colporteurs, leur demanda le prix de divers joyaux et donna bientôt à la suivante un ordre qui devait l'éloigner; alors, il s'assura des issues de la salle d'étude et revint auprès de ses amis en disant :

— Nous pouvons maintenant parler en sécurité.

La signora de Lamerti se sentait si vivement émue, qu'elle hésita quelques instants avant de s'adresser aux deux messagers de l'Evangile. Puis, avec la noblesse radieuse de l'âme sauvée, elle dit :

— Bénis soyez-vous, généreux Vaudois, pour m'avoir apporté la parole de Dieu au péril de votre vie. Cet Evangile, votre loi, votre force, m'a éclairée de sa lumière. Je crois en Jésus-Christ et je me réjouis de son salut.

— Mon Dieu ! sois loué ! dit Azarias avec ferveur.

— Oui, reprit Eudora, nos âmes doivent chanter de reconnaissance à l'Eternel pour l'œuvre de sa grâce. Peut-être Anselme vous l'a dit, Signor, le

clergé romain nous avait inspiré tant de dégoût, tant de défiance, que le voyant seul représentant de la religion, nous avions abandonné les croyances chrétiennes. Le Livre divin que vous avez mis sous mes yeux m'a rendu témoignage de la vérité. Je vois maintenant ce soleil rédempteur, que Rome avait couvert de nuages à ma vue abusée.

— Ainsi, vous connaissez aujourd'hui, Signora, la cause de nos longues souffrances. Nous croyons comme vous en Jésus-Christ, sur le seul témoignage de l'Evangile, sans nous soumettre au joug du pape ; c'est là le secret de toute notre histoire.

— Je vous comprends, Signor, et cependant j'ignore les détails de vos doctrines ; je n'ai jamais étudié les croyances vaudoises.

— Et, sans doute, vous les partagez entièrement dès cette heure ; car obéir à la révélation écrite, pour le dogme comme pour la morale, c'est devenir semblable aux Vaudois.

— Prenez garde, Azarias, dit Anselme ; songez qu'en amenant la signora de Lamerti à se séparer ouvertement de l'Eglise romaine, vous l'exposeriez au glaive pontifical.

— Anselme, il ne m'appartient pas, il n'appartient à aucune influence humaine, de décider la signora sur ce qu'elle doit faire à l'égard de l'Eglise romaine. Ma conviction est que l'homme doit s'effacer devant la parole de Dieu ; cette parole seule a le droit d'être notre guide, notre lumière. Quand l'âme est sincère et qu'elle aime la volonté de Dieu, Dieu se révèle à elle ; il lui montre la route qu'elle doit suivre, il lui donne la force d'y marcher.

— Anselme, dit à son tour Eudora, je n'ai encore aucune décision prise sur les formes religieuses. Mon cœur s'est épanoui joyeux et reconnaissant au soleil des Cieux. J'ai bu la coupe du salut et de l'espérance, sans analyser la forme du vase qui contient l'eau jaillissante du St-Esprit. Ne pensez pas que je veuille m'exposer imprudemment aux rigueurs cléricales. Ce que je veux, c'est être fidèle à la voix de Dieu, qui m'appelle et me dirige. Que Jésus me donne la force de le suivre sur tous les sentiers où sa main me conduira, c'est là mon vœu, c'est mon espoir. Si, un jour, l'obéissance à la volonté divine vient se heurter à la volonté viciée de l'homme, si d'un tel choc jaillit la persécution.... que Dieu me soit en aide !

Anselme couvrit ses yeux d'une de ses mains et demeura silencieux, accablé, sur le fauteuil qu'il occupait auprès d'Eudora.

La jeune fille reprit avec un calme énergique, en s'adressant à Azarias :

— Je ne vous demanderai point, Signor, des directions religieuses que votre conscience vous défendrait de me donner ; je veux seulement vous interroger sur quelques points historiques, probablement mieux connus de vous que de moi; car, hélas ! jusqu'ici, dans mes études, plus préoccupée de la terre que du Ciel, j'ai approfondi l'histoire héroïque et fabuleuse de l'antiquité païenne, et j'ai à peine effleuré celle de l'Eglise. Comment, dites-moi, s'est produite la division qui existe entre l'Eglise catholique et l'Eglise vaudoise ?

— Signora, pour répondre comme il convien-

drait de le faire à une telle question, il me faudrait de longues heures, et je ne dispose ici que de quelques instants. Je ne puis donc vous dire que ceci : L'Église, dès son premier âge, a pu se laisser aller à quelques superstitions dans la croyance, à trop de cérémonies dans le culte extérieur ; mais cela pouvait s'expliquer, s'excuser même jusqu'à un certain point, par une naïve ignorance, par un zèle plus fervent qu'éclairé. Le cœur et l'imagination, exaltés par une foi, même sincère, ont pu faire naître des légendes et des pratiques religieuses, poétiques, mais peu conformes au Nouveau-Testament. Toutefois, si l'intention était restée droite et pure, si l'âme était demeurée fermement attachée au Sauveur, ce manteau, tissé par des mains humaines, aurait pu facilement être écarté par la main divine, et la vérité chrétienne aurait reparu dans toute sa splendeur avec plus d'étude de l'Evangile. Mais les affinités mauvaises du cœur se sont insinuées dans le sanctuaire ; l'orgueil, la duplicité, l'avarice, la politique, le despotisme, ont envahi l'Eglise.

Les évêques de Rome, en gravissant peu à peu les degrés de la puissance, ont porté atteinte à la royauté de Jésus-Christ. Deux graves avertissements leur ont été donnés en vain. Ils ont vu l'orient échapper à la tiare, pour former ce grand schisme grec, moins éloigné que Rome du type primitif de l'Église, et professant toujours de prendre pour base la révélation écrite de l'Éternel. Et puis, en occident, les prétentions exorbitantes des pontifes romains ont trouvé un obstacle moins puissant, mais plus fidèle au texte

de la Nouvelle Alliance ; les Vaudois, attachés aux enseignements apostoliques, demeurant fermes sur le roc de la vérité, tandis que le flot des doctrines et des pratiques arbitraires montait comme un torrent grossi par les orages; les Vaudois, exposés à la haine des papes et des prélats, auxquels ils résistaient, ont soutenu dans le martyre le témoignage de Jésus-Christ. Débris des vieux âges, ils se dressent comme la colonne antique du dogme chrétien, de la simplicité chrétienne. Tandis que les papes sont parvenus à faire fléchir la conscience des monarques et celle de bien des peuples, mon peuple n'a voulu reconnaître aucune autre royauté spirituelle que celle de Jésus-Christ. Des bulles papales, des décrets signés en des conciles, ont ordonné ce que l'Evangile défend, défendu ce que l'Evangile ordonne; et l'ensemble de la chrétienté s'est soumis sans examen, avec l'obéissance aveugle du fanatisme, ou bien avec l'obéissance passive de l'indifférence. Mais les Vaudois, jaloux des droits de Dieu, n'ont pas voulu dire oui, quand l'Evangile dit non, et non, quand l'Evangile dit oui. Ils ont maintenu le Nouveau-Testament comme leur seule loi.

— Je vous comprends, Signor, et je vois la beauté, la grandeur, de cette mission confiée à votre témoignage. En lisant le Nouveau-Testament, j'ai remarqué le silence qu'il garde sur tant de points que Rome a déclarés obligatoires ; et j'ai vu bien des passages qui combattent les enseignements romains. Si le temps nous permettait une étude approfondie de ces nombreux désaccords, que de choses vous auriez

sans doute à me faire remarquer ! Mais indiquez-moi seulement quelques points que je puisse étudier ; car je vois aussi entre Rome et le Nouveau-Testament une grande analogie de dogme.

— Signora, le point central du désaccord, le voici : Rome, par tout l'ensemble de ses pratiques, enseigne que le salut accompli par Jésus-Christ n'est pas suffisant.

— Il est vrai, Signor, l'absolution du prêtre, les pénitences, les macérations, les pélerinages, ce sont autant de moyens humains qui doivent, d'après les principes de Rome, effacer les péchés, et le Nouveau-Testament ne présente pour expiation que le sang de Jésus-Christ.

— Oui, vous le voyez. Rome se rencontre avec le Nouveau-Testament pour beaucoup de dogmes : la Trinité, la pleine divinité du Fils, sa mort, sa résurrection, son ascension. Mais, à sa mort, elle ne reconnaît pas la plénitude de puissance expiatoire ; à sa résurrection, elle ne reconnaît pas la plénitude de puissance justificative. Le sacrifice de la messe, renouvelé à l'infini chaque jour, en tant de lieux, est la suprême expression de l'incrédulité de Rome pour la toute-puissance efficace du sacrifice unique de Jésus-Christ. Si l'immolation de la Croix eût suffi au clergé romain, comme à toute conscience chrétienne sainement éclairée, il n'eût pas accepté et proclamé, l'an 1215, le dogme de la transsubstantiation.

L'immensité de l'amour et de la miséricorde du Sauveur est voilée au regard de Rome, comme la valeur infinie de sa mort ; elle admet des intercesseurs auprès de Jésus-Christ ; elle

demande à la Vierge, aux saints, d'implorer la bénédiction et le pardon du Sauveur. Si la vraie lumière existait pour elle sur la grâce du Rédempteur, sur son ineffable charité, jamais elle n'aurait recours à aucune médiation pour obtenir de lui le pardon et la grâce. Eh quoi ! celui qui mourut pour nous obtenir la rémission de nos péchés, a-t-il besoin d'être prié pour nous accorder cette rémission ? Celui qui, en s'immolant pour nous, a supplié le Père, dans une prière suprême, de nous accorder les bénédictions de l'âme pour toute l'éternité, Celui-là doit-il donc être supplié de nous bénir ? Non, non ! disons-le avec le Nouveau-Testament : « Il y a un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ. »

— Oui, je le vois, Signor, et c'est assez pour moi, Rome attente aux droits du Christ ; elle usurpe son sceptre ; elle oppose à ses lois divines les lois de ses papes et de ses conciles ; elle amoindrit la valeur du sacrifice de Golgotha ; elle altère la foi due à la plénitude de l'amour rédempteur ; là est sa vraie culpabilité, la source dont tous ses vices ont jailli. O parole de mon Dieu ! toi, source pure et bénie, viens toujours déverser en mon âme les eaux sacrées du vrai, du bien, de l'amour et de l'espérance !

Anselme se leva, et, s'approchant d'Azarias :

— Maintenant, lui dit-il, la signora est vaudoise ; vous ne voulez pas, assurez-vous, influer sur ses convictions, et chacune de vos paroles creuse l'abîme qui la sépare de Rome. J'avais gardé le silence sur vos doctrines depuis deux ans que je suis en relation avec Paulin, parce que je frémis-

sais qu'un pieux enthousiasme pour l'Evangile ne mît ce noble cœur en butte aux cruautés papistes.

Aujourd'hui, que pourrais-je ? Mes paroles, mes conseils seraient inutiles pour contenir son zèle ; je ne puis que m'apprêter à la défendre.

— Anselme, dit Eudora, ne pensez pas que les paroles de votre ami aient creusé l'abîme qui me sépare de Rome. Non, il existait avant cette heure. La pure lumière du Nouveau-Testament avait suffi pour me détacher de la papauté par la foi en Jésus-Christ, encore plus que l'incrédulité ne m'en détacha jamais. Votre sollicitude pour moi, Signor, vous a fait me taire, deux ans, la découverte d'un trésor dont, il est vrai, vous n'aviez pas vu toute la valeur. Mais Dieu voulait mettre ce trésor en mes mains, et, puisque vous ne me le révéliez pas, il a pris une autre voie. Ne vous affligez pas d'une foi qui fait mon bonheur suprême ; ouvrez plutôt votre cœur à l'espérance éternelle, à l'amour de Jésus-Christ. Que mon danger ne vous alarme pas ; cette vie est passagère, rapide ; il nous faut tous la quitter ; n'est-il pas beau de la quitter pour Dieu ? Courage donc, espoir et paix. Votre dévouement, votre désir de me défendre, me touchent, et je vous en bénis. Mais pensez surtout à chercher comme moi le refuge éternel dans le sein de Dieu.

— Vous l'entendez, Anselme, dit Azarias. Cessez, mon ami, de croire à l'influence humaine, lorsque Dieu seul agit. Oui, seul, l'Esprit saint peut élever l'âme au-dessus des joies et des douleurs de la terre, et la faire planer victorieuse sur les perspectives du martyre. A cette heure, Anselme, mon âme admire l'œuvre de Dieu. Si cet acte de

puissance et d'amour doit exposer la signora de Lamerti aux rigueurs cléricales, vous ne serez pas seul à la défendre. Que Dieu me donne seulement de pouvoir la protéger contre ses ennemis.

Eudora tendit ses deux mains au prêtre et au Vaudois.

— Merci, leur dit-elle, merci. Que le Seigneur vous bénisse autant que mon cœur le souhaite. Mais, en cet instant, ce n'est pas pour moi surtout qu'il faut craindre, c'est pour vous, signor Azarias, pour vous, Paulin. Je crains d'éveiller les soupçons de mes gens, en prolongeant cette conversation ; il me faut vous prier de partir ; je préparerai avec le signor Anselme une autre entrevue. Adieu, que l'Eternel vous garde !

Quelques instants après, Azarias et son vieil ami quittaient les bocages d'Erémo, et nul ne soupçonnait qu'ils y fussent venus pour autre chose que pour la vente de leurs bijoux.

XI.

Le rapide hiver d'Italie vient de finir ; il s'est dissipé comme un léger crépuscule entre deux jours éclatants. Une période de repos dans la nature a séparé l'automne du printemps, mais sans être attristée par les froids rigoureux ou les mornes brouillards ; maintenant, la sève a repris une vigueur nouvelle ; tout renaît, tout fleurit ; des souffles tièdes et parfumés vibrent harmonieusement dans les rameaux verts ; l'oiseau chante en accord avec la brise, et le papillon

déploie ses ailes d'or ou d'azur aux rayons joyeux du soleil.

Qu'ils sont charmants, alors, les bocages d'Erémo ! Que d'églantiers fleuris auprès de l'aubépine dans leurs paisibles retraites ! Quels suaves arômes flottent sur la mousse, sur l'herbe fine et sous les branches des grands arbres !

Et pourtant, un promeneur solitaire parcourt ces bois, ces pelouses émaillées, sans qu'un sourire vienne éclairer la tristesse de son visage. Les dons du Créateur passent inaperçus devant ses yeux ; il regarde dans son cœur, il y voit la désolation, et ne pense à rien autre chose qu'à son malheur.

Ce promeneur solitaire, c'est l'abbé Anselme.

Que lui importent les gazouillements des jolis habitants de l'air, ou bien la parure nouvelle des plantes étalant leurs corolles aux rayons du printemps ? Il n'a plus la simplicité d'impressions du jeune âge, et les sourires de la nature éveillent à peine en son esprit un touchant souvenir d'enfance, qui s'évanouit bientôt comme un mirage. Il n'a pas ouvert son cœur à la foi qui donne les ailes de l'espérance ; et, malheureux sur la terre, il n'aperçoit pas le Ciel. Azarias, Eudora, lui adressent en vain de chaleureux appels ; son âme est toujours séparée du Rédempteur. Ce n'est pas qu'il lutte avec force contre la vérité de Dieu ; mais il reste froid, morne, enveloppé de ces épaisses brumes spirituelles, qui interceptent la chaleur et la lumière des Cieux. La joie et la paix le fuient sans cesse ; des angoisses infinies l'agitent et l'accablent tour à tour ;

l'expression de son visage dénote une profonde souffrance.

Le jeune aumônier marche d'un pas lent et irrégulier, baissant les yeux vers la pelouse, lorsque, au détour d'une allée, il se trouve subitement en face de l'abbé Valentin.

A cette brusque apparition, il ne peut retenir un léger cri et recule d'un pas.

Salut, Signor, dit Bellarmier, avec un rire malicieux; il semble que ma vue vous émeuve singulièrement.

— C'est seulement la manière inattendue dont elle m'est offerte, répond Anselme, essayant de prendre un ton assuré ; j'ignorais, Signor, que vous fussiez de retour à Rome.

— Oui, oui, reprit Valentin, souriant toujours d'un air railleur, le signor Anselme affectionne les rêveries solitaires ; il s'y berce de mille contemplations, et quand un simple mortel le replonge soudainement par son approche dans les réalités du monde visible, son imagination éprouve un certain choc.

Mais n'en parlons plus.

Quant à mon retour à Rome, il ne s'est effectué qu'hier ; il n'est donc pas étonnant, Signor, que vous n'en ayez pas eu connaissance.

Dès ce matin, j'ai voulu venir présenter mes hommages aux signores d'Ugrandi et de Lamerti ; mais, lorsque je suis arrivé à la villa, on m'a dit qu'elles passent le jour à Rome ; je reviens maintenant par ces allées, ayant envoyé mon carrosse m'attendre à la lisière des bois. Et, vraiment, je comprends bien votre prédilection pour cette

promenade ; rien n'est plus délicieux que ces voûtes de verdure élancées et mystérieuses.

Valentin était incapable de goûter les jouissances nobles et pures que donne un beau paysage ; mais il appréciait assez les charmes de certains sites, pour savoir en parler dans un langage fleuri ; s'abandonnant quelques minutes à un sentimentalisme affecté, il composa les phrases dont il décrirait, le soir même, dans quelque salon, les ravissants ombrages d'Erémo.

Puis, revenant au silencieux abbé :

— Cher Signor, lui dit-il, je suis vraiment heureux de me trouver quelques instants seul avec vous, dans ce lieu retiré ; cela compense bien le désappointement de ma visite inutile à la villa ; car je dois vous parler d'affaires ecclésiastiques, qui ne peuvent manquer d'intéresser un apôtre soumis au Saint-Siège, tel que l'abbé Anselme.

Quoi qu'il fît, Valentin ne put dissimuler entièrement le cruel sourire qui se formait sur ses lèvres, tandis qu'il prononçait ces paroles. Anselme ne se faisait guère d'illusion sur l'opinion que l'abbé de Bellarmier pouvait avoir de lui, et le craignait d'instinct autant que par réflexion ; il se hâta de lui répondre :

— J'écouterai certainement, Signor, avec le plus grand intérêt, ce que vous aurez à me dire. Vous venez de voyager plusieurs mois en Italie, vous devez avoir eu l'occasion de beaucoup observer.

— Oui, j'ai énormément voyagé. A peine avais-je entrepris dans quelque ville une série de prédications à laquelle je m'étais engagé, que

deux, trois invitations simultanées, d'autres cités italiennes, m'étaient adressées; il m'a fallu abréger mes séjours, hâter mes trajets, me multiplier, m'excéder, pour répondre au moins en partie aux sollicitations qui m'arrivaient de toutes parts. Cependant, malgré le travail solitaire auquel m'obligeaient mes discours, j'ai trouvé encore du temps à donner aux conversations des cercles où j'étais convié, et là, comme dans les conciliabules intimes que j'ai eus avec le haut clergé, j'ai entendu des choses fort graves, fort importantes.

— Lesquelles? demande Anselme.

— Ce que j'ai vu dans toutes les grandes villes de la péninsule, peut se définir ainsi : tendance des laïques à l'affranchissement de l'esprit; tendance du clergé à réprimer énergiquement ce libéralisme intellectuel. Ce n'est là, Signor, rien vous apprendre de nouveau; c'est seulement vous montrer dans la généralité de l'Italie ce que vous n'avez pu voir qu'à Rome, et vous faire juger d'autant mieux de la gravité de ces tendances. Je vous l'avoue ici, à cause de votre robe qui vous fait le soldat obligé des milices papales, et à cause de votre dévouement bien connu à l'Église; mais je n'en conviendrais avec aucun laïque : la catholicité est menacée sérieusement.

— Vraiment, dit Anselme.

— Oui; nous ne pouvons nous abuser plus longtemps à ce sujet. Ces hérésies refoulées avec tant d'effort, cet incessant esprit de réaction contre l'Église romaine, qui s'est manifesté de siècle en siècle sur presque tous les points de l'Europe, semblent à la veille de prendre un nouvel et plus audacieux essor. Ne l'oublions

pas : deux foyers d'hérésie, fortement constitués, animés d'un fanatisme plein d'obstination et d'énergie, existent sur deux points du monde occidental : dans les vallées des Alpes et dans les forêts de la Bohême. Ces deux sociétés anti-papales se sont donné la main par dessus le Piémont et l'Allemagne. Les sanglantes querelles des hussites, des taborites, des calixtins, ont fini par s'éteindre ; mais, du milieu de ces rebelles, s'est élevé un peuple fort dangereux pour notre clergé : ces Frères de l'Unité, qui recommandent, par le calme et l'austérité de leur vie, des doctrines analogues à celles des Vaudois. Le clergé germanique aura, je le crains, plus d'une fois à combattre l'influence profonde, insinuante, que les principes des Frères de l'Unité exercent dans leur patrie. Quant à nous, clergé italien, nous aurons sans doute prochainement à exercer notre répression la plus rigoureuse contre ces misérables Vaudois des vallées piémontaises, qui descendent infecter jusqu'à nos plaines méridionales.

— Vous croyez ? dit Anselme.

— Sans doute, je le crois. Voyez quelle action dissolvante et quel important appui ces hérétiques peuvent fournir dans les conjonctures présentes. Il ne faut pas vous dissimuler que la passion de l'étude des anciens, aidée de l'imprimerie, va lancer la génération actuelle en des voies fort différentes de celles qu'ont suivies nos devanciers. On examinera tout, on traduira tout au tribunal de la raison, tout, jusqu'aux mystères de l'Eglise ; et lorsque, au milieu du chaos des aspirations modernes et des anciennes traditions, un subtil

hérésiarque viendra jeter sa Bible, en l'accompagnant de déductions que lui et les siens en ont tirées dès longtemps, quel empire n'aura-t-il pas sur des imaginations, ardentes pour le nouveau, hostiles au Saint-Siège!

— Mais, répartit Anselme, les Vaudois ne présentent point l'attrait de la nouveauté, car leur système est fort ancien. Il est plus probable que le retour aux poëtes du paganisme poussera les esprits vers une religiosité vague, sans Credo bien défini, et qui conservera peut-être même les formes extérieures de l'Eglise romaine, tout en se livrant à des rêves philosophiques. Je ne juge point, Signor, l'influence des Vaudois aussi redoutable que vous le pensez.

— La suite prouvera, Signor, qui de nous deux a raison, dit Valentin avec un soupir dévot; mais je ne puis me défendre de tristesse, en voyant les attaques dont notre Sainte-Mère est menacée.

Je crois de notre devoir filial de parer les coups avant qu'ils ne soient portés plus rudement. C'est vous dire que je crois urgent de sévir dès maintenant contre les Vaudois, en commençant par ceux qui sont répandus plus ou moins secrètement dans toute la péninsule. Pendant mon voyage, j'ai eu beaucoup de conférences à ce sujet; et, ce soir même, je dois en avoir encore une avec des cardinaux qui m'honorent de leur confiance. Je vais leur transmettre ce que m'ont dit les prélats les plus éminents avec lesquels je me suis trouvé dernièrement en relation; ils feront arriver jusqu'au Saint-Père le résultat de nos méditations sur l'état présent de l'Italie, et j'espère qu'il sortira bientôt de tout cela un

décret assez sévère pour amener l'extirpation de l'hérésie.

— Vraiment, reprit Anselme, dont les yeux se voilaient et dont la respiration s'arrêtait dans la poitrine, vraiment, je crois, Signor, que votre zèle pour l'Eglise grossit le péril à vos yeux. Quand vit-on jamais plus de splendeur dans nos basiliques, ornées par tous les chefs-d'œuvre des arts ; plus d'éclat chez notre clergé, enrichi des sciences modernes ? Et quand donc, je vous prie, entend-on de nos jours signaler l'action d'un Vaudois ? Ce peuple n'a de véritable existence que dans les retraites obscures de ses montagnes, et je ne pense pas qu'au bord du Tibre il faille se préoccuper de leur opposition religieuse.

— Vous vous abusez, Signor, reprit encore Valentin, avec un air de bonne foi ; vous vous abusez. La ferveur simple et recueillie de votre âme vous empêche de voir les éléments délétères qui existent sous les belles apparences du culte extérieur. Ce n'est pas à vous, apôtre pieux et dévoué des doctrines romaines, que l'on oserait avouer les doutes, que dis-je ! les systèmes mensongers, nourris sous le manteau de l'Eglise. Ah ! cher frère, bien souvent, là même où votre charité, qui ne soupçonne pas le mal, croit voir la plus ardente ferveur, oui, là même, il peut y avoir une véritable hérésie du cœur.

— Quelle idée ! dit Anselme, essayant de sourire et se sentant glacé d'effroi.

— L'idée n'est pas de moi, répartit Valentin d'un ton douloureux. Voilà bien des mois que je suis absent de cette contrée, je n'ai pu observer en rien la signora de Lamerti ; mais, hier au soir,

des prélats de mes amis m'ont parlé de quelques manifestations nullement papistes de la jeune muse d'Erémo.

— Je crois, Signor, dit Anselme d'une voix altérée, que l'on s'est mépris à cet égard, par la crainte dont on est préoccupé. La signora de Lamerti, vous le savez, a de tout temps semé dans ses poésies, des traits hardis, où la théologie l'influençait bien moins que les sœurs du Parnasse ; elle a pu s'écarter ainsi de l'orthodoxie romaine, sans y penser, par une distraction de l'esprit, une erreur momentanée, inconsciente, de l'imagination.

— Vous la défendez en ami, et vous le croyez en frère, reprit Valentin, dont le sourire malicieux reprenait sous l'air bon apôtre. Je le répète, Signor, il est évident que l'on a craint votre zèle pour l'Eglise, que l'on a dissimulé devant vous, même dans l'intimité de la villa, des sentiments fort peu catholiques. Pendant les heures d'étude que vous passez ensemble, Eudora vous aura voilé les pensées qu'elle ose déceler en d'autres circonstances. Mais vous êtes averti ; profitez-en, je vous conjure, non point pour vous mettre en garde contre les insinuations de la signora, je ne vous fais pas l'injure de vous croire susceptible d'y céder, mais pour arracher cette aimable enfant au piège où elle a donné dans son inexpérience. Dépeignez-lui sous de vives couleurs la grandeur et la beauté de l'Eglise romaine ; montrez-lui le danger d'encourir sa sévérité vengeresse, de s'exposer aux malheurs qui assaillent les hérétiques. Enfin, dites-lui tout ce que pourra vous suggérer l'intérêt bien connu que

vous lui portez, et, je l'espère, cette brebis, un instant égarée, rentrera sans bruit et sans souffrance dans le bercail.

Je souhaiterais, Signor, de vous entretenir plus longuement à ce sujet ; mais j'en ai dit assez pour éveiller votre sollicitude pastorale ; il me faut maintenant vous laisser, pour arriver à l'heure voulue auprès du cardinal de N***, chez lequel je suis invité.

Il salua courtoisement l'aumônier et s'éloigna sous les bois.

XII.

Anselme, demeuré seul, sentit toute l'amertume de sa situation. Hélas ! il voyait les objets de ses affections les plus vives exposés à d'affreux périls, pour une foi dont il ignorait le bonheur.

Le jeune abbé marchait à l'aventure dans les fourrés épais, sans réfléchir à la direction qu'il suivait, et ne jetait autour de lui que des regards vagues, désespérés, qui plongeaient bien plus dans les scènes inquisitoriales évoquées par ses terreurs, que sous les beaux ombrages qui l'environnaient. Il essaya de se rassurer par la pensée que Valentin ne connaissait pas toute la vérité ; la tranquillité dont jouissait Azarias était la preuve que sa présence à Rome demeurait ignorée du clergé ; par conséquent, on ne pouvait savoir que la signora eût reçu le Nouveau-Testament des mains d'un Vaudois. Il était évident que des

paroles imprudentes de la jeune fille, avaient décelé le foyer de pieuse ferveur qui brûlait en son âme ; mais, sans doute, ses ennemis n'avaient pu deviner comment des convictions évangéliques s'étaient éveillées chez elle, et ne soupçonnaient même pas la profondeur de ces convictions. Le seul fait que Valentin espérait la ramener par la frayeur, montrait qu'il ne connaissait pas la ferveur de sa foi. Ce désir d'effrayer Eudora se comprenait facilement chez Bellarmier ; il craignait, et les habiles du clergé craignaient avec lui, l'effet que produiraient sur la société romaine, des persécutions dirigées contre la jeune et belle poëte ; il fallait éviter un éclat, et cependant arracher à l'hérésie cette noble et charmante inspirée : tel était le motif de l'artificieuse confidence de Valentin à l'aumônier. Anselme se disait cela ; il se calmait un peu, en voyant que les plus zélés papistes eux-mêmes cherchaient les moyens de sauver Eudora ; mais toutes ses craintes revenaient en réfléchissant au caractère de la signora. Pleine d'élan, d'enthousiasme, franche, énergique, dévouée, n'irait-elle point s'offrir, victime héroïque et douce, à Dieu qui possédait son cœur et lui montrait le Ciel couronnant le martyre ?

Les inquiétudes qui le dévoraient depuis quelques mois, n'allaient-elles point se changer en une certitude terrifiante ?

La violence de ses angoisses égarant sa pensée, il ne se rendait plus compte du lieu où il se trouvait, lorsque des obstacles offerts à ses pas le réveillèrent de ce qui lui semblait un songe affreux; il se vit alors dans un taillis dont les

broussailles entrelacées arrêtaient sa marche ; de petits ruisseaux, grossis par les pluies du printemps, coupaient en tous sens les fourrés, que la jeune végétation dans son exubérance rendait presque impraticables. Jetant les yeux autour de lui pour juger s'il n'avait d'autre parti à prendre que de revenir sur ses pas, Anselme aperçut au fond d'une clairière, dont un ruisseau le séparait, un homme assis au pied d'un arbre et paraissant lire ; il lui sembla reconnaître ce lecteur solitaire, et, s'ouvrant avec effort un passage jusqu'au ruisseau, qu'il franchit d'un bond, il arriva dans la clairière ; son premier regard ne l'avait point trompé : Azarias était devant lui, lisant sa Bible dans cette retraite écartée.

Quel contraste entre l'aspect si paisible du proscrit et les sinistres desseins formés contre son peuple ! Ce contraste fit tressaillir l'aumônier. L'amitié qu'il portait au Vaudois grandit soudain en proportion du péril qui le menaçait ; il prenait la résolution d'exposer sa vie pour sauver Azarias aussi bien qu'Eudora, lorsque le bruissement des feuilles que ses mains écartaient fit lever les yeux à son jeune ami.

— Salut, cher Anselme, lui dit-il ; je ne me doutais pas que vous fussiez si près de moi. Pendant les belles matinées du printemps, j'ai souvent aimé à venir dans ces bois attenant à la villa Erémo, et dont nul promeneur ne trouble jamais la solitude. Je vois aujourd'hui que vous aimez aussi ces fourrés, laissés à leur sauvagerie primitive ; nous pourrons y goûter une solitude à deux.... Mais que vous êtes pâle, que vous avez l'air triste ! Qu'est-il arrivé ?....

— Ce que je redoutais semble près de s'accomplir : Valentin est de retour.

— Valentin ! Et lui avez-vous parlé ?

— Je viens de le rencontrer dans les premières allées des bois ; il s'était présenté à la villa pour faire une visite, et, toute la famille étant à Rome, il y revenait aussi. Nous avons causé quelque temps.... Que m'a-t-il appris !....

— Eh quoi ?

— Il m'a dit que le haut clergé d'Italie prépare un coup décisif contre les Vaudois, surtout contre ceux qui sont répandus secrètement dans la péninsule.... cher Azarias !

Et, serrant la main du proscrit, l'abbé versa enfin des larmes qui soulagèrent l'angoisse de son cœur.

— Le Vaudois toujours doit s'attendre au martyre, dit Azarias d'une voix solennelle et douce. Mais, mon ami, pensez-vous que la signora de Lamerti soit soupçonnée d'hérésie par le clergé ?

— Bellarmier m'a dit qu'hier au soir des prélats lui ont émis sur elle de graves soupçons ; il m'a vivement exhorté à la ramener sans bruit dans le bercail de l'Eglise.

La voix d'Anselme s'était éteinte en achevant ces mots.

Azarias joignit les mains : Seigneur, dit-il, tu entends, tu vois et tu as la puissance et l'amour pour protéger et bénir tes enfants !

Un sourire céleste vint briller au milieu de son angoisse.

— Oui, cher Azarias, reprit l'aumônier, Dieu peut vous délivrer, vous qui priez avec foi, et

votre pauvre ami, qui sait si peu prier, vient du moins vous offrir de faire tout ce qui est en son pouvoir pour vous sauver, dût-il perdre lui-même sa liberté et sa vie.

Le Vaudois le serra sur son cœur.

— Cher Anselme, dit-il, soyez béni ! Que Dieu vous éclaire !... Mais que ne suis-je seul en péril ! La signora soupçonnée, dénoncée peut-être, voilà ma plus grande inquiétude. Que de difficultés pour la dérober à ses ennemis ! Dieu a daigné se servir de moi pour lui révéler la voie du salut ; mais cette foi qui la sauve pour l'éternité, l'expose sur la terre aux plus affreux malheurs.

Il s'arrêta ; un sanglot étouffait sa voix. Pour la première fois, la noble signora lui apparaissait comme un être faible réclamant son appui, et cette idée venait d'ébranler son cœur et d'éveiller ses larmes.

Le regard scrutateur d'Anselme saisit aussitôt cette émotion. Déjà, il s'était aperçu de l'effet produit par Eudora sur Azarias ; en cet instant, où la destinée de la jeune fille devait se décider par la haine de ses ennemis ou le dévouement de ses amis, il vit avec une noble joie l'amour abnégatif de celui qui pouvait la sauver. Une idée s'empara de son esprit, une idée qui tout à la fois le glaçait de douleur et le faisait renaître à l'espérance. Immobile, silencieux, il restait en face du Vaudois, silencieux, immobile comme lui. Plusieurs fois, il voulut parler ; l'émotion arrêta la parole sur ses lèvres. Enfin, dominant son trouble :

— Azarias, dit-il, il nous faut sauver la signora,

fût-ce au prix de notre vie, et, pour la sauver, il n'existe qu'un seul moyen, sa fuite vers les vallées vaudoises.

Azarias fit un mouvement. Anselme continua :

— Ses ennemis en ces lieux ont l'éveil ; l'abbé de Bellarmier va maintenant épier ses démarches, ses paroles ; bien que souvent fasciné par elle, il la sacrifierait à son ambition. Eudora n'a pas la dissimulation qui seule pourrait la soustraire au péril ; déjà, elle s'accuse d'être infidèle par prudence, par crainte ; elle irait, elle-même, se jeter dans les griffes du lion. Il n'y a ici aucune sécurité pour elle. Je le répète, Azarias, il faut que la signora trouve un refuge dans vos montagnes.

— Je le crois comme vous, dit Azarias. Si elle était dans nos âpres retraites, dans les forteresses de nos rochers, nous pourrions la dérober à ses ennemis. Mais, mon ami, comment faire accomplir un si long voyage à une jeune fille élevée dans toutes les délicatesses de l'opulence ? Vous savez à quelles dures privations doit se soumettre le proscrit obligé de cacher ses traces.

— Comme vous, Azarias, je souffre à l'idée de voir la signora réduite à une telle extrémité. Mais le danger qui la menace à Rome épouvante bien plus mon esprit ; il n'y a pas à hésiter.

— Anselme, écoutez toute ma pensée : ce qui m'effraie le plus pour la signora, ce n'est pas la fatigue, ce n'est pas le péril du voyage ; c'est la situation où la mettrait une fuite seule avec nous deux pour la protéger.

— Je vous comprends, ami ; j'y ai pensé avant vous. Eudora de Lamerti ne fuira pas avec deux

étrangers. Celui que nulle loi n'enchaîne au célibat, deviendra son époux ; celui qui a le droit de célébrer le mariage, consacrera cette union sous le regard de Dieu.

— Anselme ! que dites-vous ? Azarias profiterait du péril d'Eudora pour obtenir ses serments ? Jamais ! oh ! non ! jamais !

— Ami, reprit l'abbé, si la signora cédait aux exigences de sa situation, votre délicatesse pourrait s'alarmer ; mais si elle suit l'élan de son amour....

— Ne tentez pas mon cœur par une illusion si grave. Eudora ne peut aimer l'obscur Vaudois nourri sous le chaume ; si elle l'acceptait pour son époux, ce serait comme le libérateur auquel la reconnaissance et le devoir l'attacheraient ; non, Anselme, je ne consentirai jamais à cela.

— Azarias, vous êtes de naissance noble, vous avez une instruction qu'envierait plus d'un seigneur de nos cercles littéraires ; mieux encore que tout cela, l'élévation de vos sentiments vous met au niveau d'Eudora... Et, croyez-en mon regard exercé à lire dans les pensées de la noble orpheline, elle vous aime, oui, entendez-le bien, Azarias, elle vous aime, j'en suis sûr.

— Et comment en êtes-vous sûr ?

— Ignorant, je le crois, tout le chemin que vous avez fait dans son cœur, Eudora chaque jour me témoigne, par ses causeries naïves, l'immense amour qu'elle vous donne et dont elle ne comprend pas toute la portée. Moi qui l'ai vue depuis plus de deux ans toujours entourée d'hommages, de vives et respectueuses sollicitations, jamais je ne lui vis accorder à aucun autre,

les regards profonds et rêveurs qu'elle n'attache que sur vous. Jamais ses paroles ne manifestèrent, pour aucun autre, la sympathie qu'elle ressent pour le seul Azarias ; il suffirait d'un mot ouvertement prononcé, pour lui révéler à elle-même son amour, et sa belle âme le manifesterait bientôt par le dévouement de l'épouse.

Azarias avait écouté l'abbé dans un recueillement solennel. Mon Dieu ! est-ce donc vrai ? dit-il, est-ce que tu m'aurais accordé cette immense bénédiction ? Est-ce que tu as agi dans le cœur d'Eudora pour qu'elle accepte sans sacrifice la main d'Azarias ? Je puis à peine y croire. Quels que soient mes périls, un tel bonheur donnerait trop de prix à la terre.

Anselme reprit, d'une voix toujours plus émue :

— Vous avez cherché l'un et l'autre en Dieu les sources pures de l'amour céleste, et Dieu vous a fait trouver cela même que vous ne cherchiez pas : la communion de vos cœurs dans un amour mutuel, profond et sacré. N'hésitez donc pas, mon ami, laissez-moi préparer une entrevue, où vous exprimerez vous-même vos sentiments à Eudora. Si la bénédiction nuptiale d'un prêtre romain ne peut être acceptée par votre conscience, prenons des dispositions pour conduire votre fiancée auprès de quelqu'un de vos pasteurs cachés, et fuyez avec une épouse vers la demeure de vos parents.

Azarias resta quelques instants sans répondre ; un trouble extrême retenait ses paroles, et des réflexions graves absorbaient son esprit.

— Ami, dit-il enfin, je ne peux pas, je ne dois pas suivre le plan que vous tracez. Lorsque la

société romaine, surprise, agitée par la disparition de la jeune poëte, examinera les circonstances de sa fuite, il ne faut pas qu'elle puisse apprendre le mariage d'Eudora de Lamerti avec un jeune pasteur Vaudois. Quel témoignage serait ainsi rendu à l'Evangile ? Est-ce que la signora ne semblerait pas avoir cédé aux entraînements de l'imagination, plutôt que suivi la route du devoir ? Non, cela ne sera pas. Si la jeune fille, que Rome entière admire, peut fuir la ville pontificale et trouver un refuge en nos vallées, il faut qu'un tel événement n'ait à tous les yeux qu'une explication possible : sa conversion à l'antique foi des Vaudois. Il faut qu'elle parte et voyage sans moi.

— Y pensez-vous, Azarias ? Et comment, et avec qui se dirigerait-elle vers vos montagnes ?

— Il est dans nos villages plus d'une femme énergique, dévouée, qui exposerait sa vie pour sauver la jeune néophyte. Je vais partir pour les vallées; je chercherai une sœur qui se consacre à faire ce voyage, et je protégerai, mais avec le plus grand mystère, le trajet des fugitives.

— Mais, mon ami, réfléchissez au nombre de jours qui devront s'écouler avant qu'une femme de votre peuple soit amenée par vous ici. Que de dangers Eudora ne courrait-elle pas avant votre retour !

— Je le comprends, dit Azarias, accablé de tristesse. Ah ! si Erémo était près de nos vallées !

— Mais, dit vivement Anselme, frappé d'une lumière subite, le château d'Ugrandi est près des vallées vaudoises ; la duchesse va chaque printemps y faire un séjour ; si je parvenais à lui

faire avancer son départ, ce serait un premier pas vers la délivrance. J'ai peu d'influence sur elle, sa nièce encore moins ; mais la signora de Lunelli, qui est habituellement du voyage, pourra, je l'espère, nous servir en cela ; elle complait volontiers à sa cousine et se laissera peut-être persuader par elle, de faire hâter le départ de sa mère pour le Piémont.

— Eh bien ! que Dieu bénisse ce projet ; en le suivant, nous serons dans la voie droite et pure. Mais, Anselme, dites-moi, vous qui avez pu étudier le duc et la duchesse d'Ugrandi, pensez-vous qu'ils ne défendraient pas leur nièce contre ses ennemis ?

— Il n'y a rien à espérer et tout est à craindre de leur part ; le duc a bien quelque affection pour sa nièce, mais il est d'un caractère faible ; je le crois incapable de la protéger. Quant à la duchesse, elle est vendue au clergé ; elle lui sacrifierait Eudora, qu'elle a prise en aversion depuis son refus d'épouser le marquis Vincenzo. Et puis, une condamnation prononcée contre la signora de Lamerti amènerait la confiscation de ses biens ; une large part serait donnée à ceux qui la dénonceraient ; ainsi cette fortune, qui n'a pu entrer par un mariage dans la famille Ugrandi, lui serait dévolue comme récompense de son zèle dévot.

Il y avait une bien douloureuse amertume dans les accents d'Anselme en prononçant ces mots.

Azarias reprit d'une voix brisée, mais grave et douce encore :

— Confiance en Dieu ! prions, espérons. J'attendrai que vous veniez me dire ce que je

dois faire. Instruisez aujourd'hui même la signora de Lamerti des périls qui la menacent ; proposez-lui le plan formé pour la sauver. Dites-lui tout, Anselme, excepté mon amour ; si l'aveu doit un jour lui en être fait, ce sera sous les yeux de ma mère.

— Je vous le promets, dit Anselme en lui serrant la main.

Ils se séparèrent.

XIII.

Au soir de ce jour, à huit heures, un carrosse ramène de Rome les habitants d'Erémo. La signora de Lamerti, à peine arrivée, se rend seule dans la salle d'étude ; heureuse d'échapper au bruit de la grande ville, elle veut goûter quelque temps le doux repos d'une pieuse méditation, avant le moment du sommeil.

La salle est éclairée par une lampe posée sur la table de mosaïque ; les portes de la galerie sont restées ouvertes et laissent entrer les souffles tièdes et parfumés du printemps, qui viennent caresser, jusqu'au fond de la salle, les fleurs des vases antiques et le front de la jeune poëte. L'étoile scintille au loin sur les bois, dont les rameaux bruissent mollement aux haleines de la nuit.

Quelle harmonie entre cette douce nature et l'âme d'Eudora ! L'une et l'autre sont écloses du souffle et de la parole du Créateur ; de profonds

et mystérieux rapports existent entre ces deux œuvres de l'Eternel.

La foi, qui pénètre le cœur de la jeune fille, la ramène aux plus charmantes naïvetés de l'enfance, avec la noble énergie du sentiment et de la pensée ; un bonheur pur l'élève sur son aile blanche, vers des perspectives infinies. Oh ! les perspectives de l'horizon spirituel ! l'œil de l'âme les voit réellement lumineuses ; il est des visions intérieures qui répondent aux sentiments sublimes. Oui, il est des ailes qui peuvent enlever l'âme aux liens, aux abaissements de la terre : l'aile de la foi, l'aile de l'amour, l'aile de la pureté, l'aile des radieuses contemplations.

Ce bonheur immense, éthéré, donné par Dieu, qui peut mieux le connaître qu'une jeune vierge, chrétienne et poëte ? N'est-elle pas l'être terrestre le plus rapproché du Ciel ? Elle fuit les luttes mesquines et les lourdeurs de ce monde, pour s'élancer vers les saintes régions où commence déjà ce qui est immortel.

Eudora reflète, comme une eau limpide, les rayons des Cieux ; la voix divine, les voix angéliques, ont en son cœur un doux écho ; elle s'illumine, elle vibre ; et son regard, son sourire, que Dieu seul voit à cette heure, expriment ce que le langage humain ne saurait faire entendre.

La jeune fille s'avance vers la galerie ; la lumière de la lampe ne vient plus jusqu'à elle ; le feuillage des volubilis retombe autour de sa tête et l'enveloppe d'une douce obscurité ; elle ne distingue plus rien que les étoiles brillant dans un ciel pur ; elle aspire la brise embaumée ; l'essor de son âme l'enlève jusqu'aux demeures

du Père, et les larmes d'une délicieuse extase tombent lentement de ses yeux.

Que de bonheur encore peut exister sur la terre ! Il y a tant de beauté, tant de nobles inspirations dans la nature ! Il y a pour l'âme en Christ tant de splendeurs idéales, infinies ! Il y a dans l'amour vrai et sacré que Dieu donne, une si vaste félicité !

Par quels chants Eudora pourrait-elle exprimer ce qu'elle ressent alors ? Oh ! sans doute, la mélodie de ses vers les plus suaves ne rendrait qu'un accord affaibli des célestes concerts entendus par son âme. Mais sous cette inspiration, ses vers, ses accords, montant bien plus haut que la terre, emporteront en leur vol les âmes pieuses, vers le trône de l'Eternel.

Laissez, laissez chanter la vierge chrétienne ; vous ne savez pas tout ce qu'elle peut répandre de bénédiction et de lumière. Gardez-vous bien d'étouffer sa voix.

Eudora, dans un charmant rêve, croit tenir une harpe entre ses doigts et fait le geste d'un prélude, pour l'hymne qui jaillit de sa pensée. Encore un instant, elle chantera ; les accents de sa voix monteront vers les étoiles sur l'aile de la brise, et les Anges présenteront sa prière dans leurs coupes d'or, comme un encens à Jéhovah.

Mais, soudain, elle est arrachée aux régions des Cieux. Quelqu'un frappe à une porte de la salle d'étude ; il faut redescendre sur la terre.

La jeune fille se dirige vers le fond de la salle. Qui est là ? demande-t-elle.

— Moi, Signora, pouvez-vous me recevoir

quelques instants? répond la voix bien connue d'Anselme.

— Entrez, dit-elle.

L'aumônier paraît et s'incline respectueusement.

— Qu'avez-vous, Signor? demande Eudora ; vous me semblez inquiet.

Anselme est pâle, défait ; il hésite à répondre, à jeter par ses paroles l'alarme dans ce jeune cœur, si paisible et si doux.

— Il est vrai, dit-il enfin, je suis inquiet. L'abbé de Bellarmier est revenu hier ; est-ce que vous l'avez rencontré à Rome ?

— Non ; j'ignorais même son retour. Comment l'avez-vous appris ?

— Il s'est présenté aujourd'hui pour faire visite à la villa; tout le monde étant absent, il traversait les bois pour rejoindre sa voiture, qui l'attendait sur la route, lorsque nous nous sommes rencontrés. Je craignais beaucoup qu'il ne vous vît à Rome cette après-midi.

— Vous craigniez? mais je sais quel est l'abbé de Bellarmier; j'aurais évité de lui manifester des convictions qu'il se plaît à persécuter.

— Oui, il se plaît à persécuter, dit Anselme d'une voix sourde, et crispant une main sur sa poitrine.

— Valentin vous a dit quelque chose de grave. Parlez, qu'y a-t-il ? demande Eudora, troublée à son tour par l'air angoissé d'Anselme.

— Il m'a dit quelque chose de grave, oui, très grave, reprend l'abbé. Il m'a dit.... Signora, ma tête se perd ; je ne retrouve plus ni pensée, ni paroles.... je ne vois plus qu'un point : votre

danger ! Valentin sait que vous avez des croyances vaudoises.

Après ces mots, l'abbé, fléchissant sur lui-même, appuya sa main et son front à l'un des grands vases de porphyre, posé sur un piédestal.

Eudora, debout en face de lui, pénétrée de terreur, dit à voix basse :

— Comment Valentin, absent depuis plusieurs mois, a-t-il appris ce secret de mes croyances ?

— Il m'a dit qu'hier au soir, deux cardinaux lui ont émis ce soupçon à votre égard ; lui-même semble le partager.

— Mais on connaît donc la présence d'Azarias à Rome ? on sait donc qu'il est venu à Erémo ? Pour lui, quel danger !...

— Non, Signora, non. Valentin ne paraît pas savoir que vous ayez vu un Vaudois ; vos paroles, parfois trop franches, ont seules éveillé l'attention du clergé.

— Trop franches ! et chaque jour j'ai craint d'être infidèle. Qu'ai-je fait jusqu'ici ? Quel témoignage ai-je porté ? A peine dans les vers que j'ai composés depuis l'automne, ma voix a-t-elle fait entendre quelques élans d'amour céleste. Et puis, j'ai parlé de l'Evangile à mes femmes ; mais cela même sans leur montrer le livre divin que je possède. Peut-être, quelque chose a été rapporté à la duchesse, et c'est elle qui m'aura trahie pour servir la papauté. Mais comment Valentin vous a-t-il dit cela ? Il doit savoir combien vous m'êtes dévoué.

— Il veut m'effrayer pour vous et vous effrayer par moi. Il m'a conseillé de vous ramener par la persuasion dans le sein de l'Eglise, de vous

dépeindre les malheurs auxquels vous vous exposeriez en devenant hérétique. J'ai aisément pénétré sa pensée. Le clergé sait bien quel est l'empire de votre esprit, de vos talents, sur la société romaine; il redoute l'effet que produirait la rigueur employée contre Eudora de Lamerti: Mais, poursuit-il d'une voix brisée, il ne faut pas vous faire d'illusion; le clergé fut souvent impolitique dans sa haine. N'alluma-t-il pas le bûcher de Jean Huss, dont les brandons fument encore après soixante-dix années ?

— A ces mots, Eudora, pâle, frémissante, le regard exalté d'indignation et de ferveur, se rapproche de l'abbé, et d'une voix brève, étouffée, elle dit :

— Un bûcher ! un bûcher ! Oui, c'est là ce que le concile de Constance donna pour réfutation à Jean Huss et à Jérôme de Prague. Mais, parlez, Signor, dites-le-moi ouvertement, est-ce que vos craintes vont jusque-là ?

Anselme lève sur elle un regard désespéré et murmure :

— Oui.

— Mais, moi, je suis une jeune fille; ma voix n'a pas attaqué Rome comme celle du prédicateur de Bohème; je n'ai lancé aucun écrit qui puisse jeter l'alarme dans le clergé. Signor, peut-être vous vous exagérez le péril.

— Valentin m'a dit qu'il prépare la destruction de tout ce qui adopte les doctrines vaudoises en Italie. Son fanatisme, son zèle haineux, trouvent leur point d'appui dans les lois mêmes de l'Eglise. Il n'y a pas seulement à redouter les intrigues et les colères de quelques habiles, de quelques

violents du clergé, il y a, ce qui est bien plus grave, à craindre une application directe, rigoureuse, de lois ecclésiastiques existant depuis longtemps.

— Et ces lois, vous croyez qu'elles peuvent m'atteindre ?

— Elles s'étendent à tout ce qui se soustrait au joug de Rome. Rappelez-vous le décret du concile de Latran de 1215, ordonnant l'extermination de tous hérétiques désignés par l'Eglise, et déclarant ceci : « Celui qui *écoute* les infidèles, qui les *reçoit*, qui les défend, qui les protège, qui les aide, est excommunié comme eux.... il devient infâme. »

— Quoi, ce serait vrai ! Ma foi en Jésus-Christ me ferait accuser d'impiété ; ma soumission à l'Evangile serait regardée comme un crime ? Cette vie céleste que l'Esprit de Dieu a créée dans mon âme, deviendrait pour moi un opprobre ? On m'appellerait infidèle.... infâme ! Je serais maudite ; on me croirait vouée à Satan ? Et dans les jours où je vivais sans Dieu, ne suivant que mon imagination, nul ne m'accusait d'être impie.

— Oui, reprit Anselme, toujours plus sombre, votre foi, votre charité, vos célestes espérances, la sainteté de votre vie, de votre cœur, tout cela n'est rien aux yeux de la papauté, si vous ne lui êtes pas aveuglément soumise ; le bien même que vous ferez en dehors d'elle accroîtra sa fureur, car les vertus chrétiennes de ses adversaires l'exaspèrent, par le crédit qu'elles donnent à leurs principes. Le clergé a pu vous permettre de nier en votre âme les bases mêmes du christianisme, car alors, vous n'opposiez que le vague aux idées papales ; mais, aujourd'hui qu'une croyance ferme, positive, agit en vous, puissance de vie

qui vous élève jusqu'aux régions des Cieux, aujourd'hui Rome vous craint comme l'ennemie de ses ténèbres et de son despotisme ; vous êtes placée sous le coup de ses rigueurs.

— Mais ma famille, mon oncle, ne me défendraient-ils pas ?

— Signora, lorsque Rome frappe un hérétique, elle confisque ses biens et souvent les donne à ses délateurs. Cette fortune que vous avez refusée au marquis Vincenzo, peut entrer encore dans la famille d'Ugrandi par une dénonciation de la duchesse ; vous avez tout à craindre d'elle ; et que pouvez-vous espérer de votre oncle ? il est trop indifférent et trop faible, pour vous protéger contre les manœuvres combinées de sa femme, de Valentin et des cardinaux.

— Ainsi, nulle amertume ne doit m'être épargnée ; c'est ici, dans ma propre demeure, que j'ai ma plus dangereuse ennemie, celle qui a le plus d'intérêt à me perdre. Et cette villa, cet Erémo tant aimé, je dois m'attendre à le voir devenir le prix d'une délation qui me conduirait à la mort !

Eudora écoute ses propres paroles, semblant à peine y croire ; son front brûle, son esprit se perd dans le dédale du mal et du malheur.

Après un silence agité, elle reprend :

— Voilà ce que m'offre la terre ! Jeune, dans toute l'énergie et l'élan de l'existence, je rêve doucement et me livre à de poétiques inspirations ; mon cœur s'ouvre à l'amour, à l'espoir.... et je trouve, pour écho, la haine injuste, implacable ! On veut m'arracher à ce paisible sanctuaire où mon âme se recueille. On veut me faire monter sur le bûcher et jeter au vent mes cendres !

Anselme tombe à genoux, étouffe un gémissement et tend ses bras vers le Ciel, pour en implorer le secours.

Elle s'arrête frémissante, les mains serrées sur son cœur ; son regard s'égare dans la contemplation des images funèbres qui flottent en sa pensée.

C'est une des grandes causes des jugements divins qui tombent sur la terre, que le refoulement cruel des sentiments les plus nobles et les plus purs. Il est des âmes exquises, des âmes bénies, qui portent en elles le type du bonheur, du beau, du bien ; elles ont reçu le Rédempteur; elles ont triomphé en Lui des avilissements de la chute ; une aile blanche les élève dans la lumière du ciel ; mais, aussi longtemps qu'un lien les retient à la terre, il est des mains brutales qui peuvent les broyer. Le monde se plaît à fouler les fleurs les plus suaves, à flétrir les espérances éthérées, à glacer l'amour sacré, à troubler la sainte paix. Cette lutte parfois violente, parfois insidieuse, du monde contre les âmes d'élite, est un des plus atroces stigmates que s'imprime à elle-même, une société déchue.

Mais Dieu vient, et, dans la lutte la plus déchirante, Il finit toujours par demeurer vainqueur. Il n'abandonne pas pour jamais « aux bêtes sauvages, l'âme de sa tourterelle ». Le monde n'a qu'un pouvoir temporaire sur les bien-aimés de Dieu, et même, du sein du supplice, l'âme prend un victorieux essor vers les éternelles demeures.

Eudora traverse cette lutte terrible de la vie, du bonheur, contre la mort et le malheur dressés soudain devant ses yeux ; et, par l'énergie même

de ce qu'elle sent palpiter en elle, elle se reprend à l'espérance.

— N'y a-t-il pas quelque moyen de me sauver? dit-elle à Anselme. Je ne puis me croire dans un labyrinthe sans issue; je dois pouvoir fuir mes persécuteurs !

— Oui, vous trouverez une issue, oui, vous pourrez fuir, répond l'abbé, se relevant soudain, comme s'il sortait d'un songe affreux. A peine avais-je quitté Valentin, que je trouvais Azarias; c'était aussi dans vos bois, dans ces fourrés sauvages où l'on se promène peu. Mon ami était venu là se recueillir sous le regard de Dieu en lisant l'Evangile. Je lui ai dit ce que Bellarmier m'avait fait entendre, et nous avons résolu de tout faire pour vous sauver, pour vous amener dans les vallées vaudoises, seul refuge qui s'offre aux persécutés de Rome.

— Que dites-vous, Anselme? Et comment faire un si long voyage, en secret et poursuivis ?

— Voici notre plan. Nous touchons au moment où chaque année vous allez au château d'Ugrandi avec le duc, la duchesse et aussi avec le comte et la comtesse de Lunelli. Vous pouvez, en agissant sur votre cousine, faire hâter le départ. Quand vous serez à peu de distance des vallées, la fuite sera moins périlleuse et moins fatigante. Pendant que vous effectueriez le voyage avec votre famille et moi, Azarias irait dans ses vallées; il y trouverait, c'est là son assurance, une femme respectable et dévouée qui consentirait à vous servir de guide; il l'amènerait aux environs d'Ugrandi; je veillerais au moment de son retour, je faciliterais votre évasion, et vous pourriez fuir

avec une sœur vaudoise, protégée par Azarias et par moi.

— Quoi ! vous voudriez, mon ami, vous exposer vous-même aux vengeances de Rome ! et cela pour me sauver ; car, hélas ! vous ne partagez pas ma foi. Quelle douceur, ô mon Dieu ! dans le malheur qui m'accable, de posséder le dévouement de deux cœurs généreux ! Anselme, Azarias, vous voulez risquer votre vie pour ma délivrance. Mais non, non, je ne puis accepter un tel sacrifice. Préparons seulement le départ pour Ugrandi, et qu'Azarias fuie au plus vite vers ses vallées. Une fois arrivé dans ce refuge, qu'il ne revienne plus au milieu de ses ennemis ; la courageuse Vaudoise qui s'offrira pour me guider pourra bien trouver seule la route qui l'amènera auprès de moi ; et vous, Signor, laissez-moi fuir seule avec cette femme. N'attirez pas sur vous les rigueurs cléricales.

— Vous déciderez avec Azarias la part qu'il devra prendre dans cette délivrance ; il nous faut conférer promptement avec lui. Mais pour moi, Signora, ici, je vous le jure, rien ne pourra me persuader de vous laisser partir sans moi. Je dois être là, pour prévenir, pour conjurer, les dangers du voyage, ou bien pour les partager ; et, si vous périssez, périr avec vous. Mon âme ne possède pas, comme la vôtre, la joie du Dieu des martyrs. Mais peut-être est-ce l'heure du péril que Dieu attend pour me révéler sa force et sa lumière, qui me feront accepter avec vous le sacrifice suprême.

— Anselme, soyez béni, dit Eudora en lui serrant la main. Oui, je crois que Dieu nous élève

dans les régions les plus sublimes de l'âme, pour nous faire sourire à la mort. Disposez tout pour que je voie Azarias. Nos prières à tous trois doivent monter ensemble vers Dieu, comme le parfum de l'holocauste.

— Demain matin, je le verrai; cherchez à tout préparer ici pour le recevoir sans danger. Que Dieu Lui-même vous donne la prudence, Signora, prenez garde que l'émotion ne vous trahisse, qu'un mot n'éveille l'attention de la duchesse.

— Oui, Signor, croyez-le, je serai prudente, puisque je dois l'être pour vous, pour Azarias, comme pour moi-même. La duchesse, hélas ! déjà elle flaire sa proie; elle voit Erémo tomber entre ses mains. Et moi, je dois hâter un départ sans retour. Il me faut quitter mon berceau, mes souvenirs sacrés, et fuir, pauvre, proscrite.

Les larmes étouffent sa voix. Puis elle élève un regard de prière vers les étoiles, qui scintillent toujours sur les grands bois, et, plus calme, elle dit à Anselme :

— « Je puis tout par Christ qui me fortifie. »

L'aumônier passe une main sur ses yeux pour dérober ses larmes; bientôt il se retire et va compter les longues heures d'une nuit d'insomnie.

XIV.

Quand on a possédé longtemps un trésor chéri et que soudain il est brisé, l'âme, d'abord accablée sous le poids du malheur, ne peut en mesurer toute l'étendue ; mais lorsque, par degrés, le calme

et la réflexion renaissent dans la souffrance, le regard désolé s'attache avec amour et regret sur chaque débris de ce trésor perdu sans retour, et la douleur devient alors plus profonde, plus déchirante.

Ainsi, aux paroles d'Anselme, tout avait tremblé dans le cœur d'Eudora ; elle s'était vue enveloppée par les tourbillons d'un ouragan fatal. Ruine, exil, proscription, menace de supplice, tout s'était au même instant entrechoqué dans son esprit. Mais lorsqu'arrivèrent, lentes et silencieuses, les heures de la nuit, lorsque, seule, elle réfléchit sur le malheur de sa situation, son cœur fut déchiré par une douleur plus vive.

Dans l'élan de sa foi, elle avait sans doute bien souvent pensé aux persécutions qui pouvaient l'atteindre ; mais une telle idée n'avait que vaguement flotté dans son esprit et s'était perdue au milieu des ravissements intimes de saintes aspirations ; et puis, le prisme puissant de la jeunesse, de l'opulence, du talent, n'avait pas permis à Eudora de regarder sérieusement en face, la possibilité d'une catastrophe.

L'idée de la mort ne s'était pas non plus précisée aux yeux de la jeune fille ; c'était pour la vie qu'elle s'était préparée, même dans sa conversion.

A cette heure où l'édifice de son bonheur terrestre allait s'écrouler, elle voyait aussi sa vie en péril ; elle se considérait comme le passereau chassé de son nid, exposé au tir du chasseur.

Le jour pénétra dans son appartement, sans que le sommeil eût fermé ses yeux ; elle se leva et contempla de sa fenêtre la scène paisible qui

s'offrait à sa vue. Hélas ! comment croire, oui, croire comme une réalité, que tout cela bientôt allait finir pour elle ! Mais, avant de perdre Erémo pour jamais, elle voulut une fois encore en savourer tous les charmes; elle voulut parcourir les jardins, les bois, les prairies, en les peuplant de ses plus chers souvenirs, en y berçant les rêves d'espoir, qui, venant de Dieu et retournant à Lui, ne peuvent jamais tromper le cœur.

Elle descendit sous les ombrages de la villa. L'aurore s'effaçait à peine devant un soleil joyeux; le ciel était sans nuage; l'air était doux et léger; les oiseaux chantaient sous les bois, les insectes bourdonnaient dans le calice des fleurs; toutes les joies de la nature à son réveil s'épandaient autour de la jeune poëte.

Et puis, elles étaient si belles les promenades d'Erémo ! Le gracieux accord de l'art et de la nature leur prêtait des aspects enchanteurs. De jolis ruisseaux coulaient sous l'ombre profonde des chênes et des ormes, qui protégeaient à leurs pieds des pelouses toujours fraîches. Ces ruisseaux, dans leur cours varié, longeaient des allées gazonnées, passaient au milieu de fourrés épais et formaient de charmants îlots, tout couverts de bocages et de fleurs. De vastes prairies, entourées par les bois, s'offraient à la vue, clairières délicieuses, frais sanctuaires de jeunes rêveries. Il y avait aussi, dans les retraites les plus sauvages, des fontaines qui jaillissaient sur la mousse et berçaient doucement de suaves pensées. Des ponts rustiques étaient jetés avec grâce sur les petits courants d'eau. Et puis, aux abords de la villa, des gazons, des bosquets, des fleurs, disposés

avec un goût délicat, charmaient encore le regard.

Eudora passa des jardins aux bois, des bois aux prairies, rentra sous l'ombrage, en sortit encore; il lui semblait être déjà un esprit qui revenait du monde supérieur, pour visiter celui qui ne pouvait plus lui appartenir. Tout autour d'elle, jusqu'à un arbuste, une fleur, lui rappelait des souvenirs qui étreignaient son âme, et bientôt, elle n'aurait plus aucun droit sur le moindre de ces objets ; et même, elle ne les reverrait que dans le mirage de son imagination. Peut-être aucun lieu ici-bas ne lui offrirait-il plus ni bocages, ni fleurs ; peut-être allait-elle être enlevée au monde entier comme à Erémo. La terre lui semblait fuir, se dérober sous ses pas ; le Ciel seul s'ouvrait au-dessus de sa tête, comme le refuge assuré.

La fragilité des choses temporelles frappait son esprit ; elle disait, en marchant d'un pas rapide comme la pensée même :

Tout doit passer, tout doit mourir, tout ce qui reverdit, tout ce qui fleurit, tout ce qui chante. Là-bas, au fond de la prairie, j'aperçois la maisonnette de Lorenzo. Il y a quatre ans, la fraîche Lélia entrait, couronnée des fleurs de l'épousée, sous ce toit où l'attendaient les simples joies du foyer. Je crois voir encore cette tête gracieuse que je m'étais plue à parer de dentelles et de rubans, ce sourire toujours enfantin me remerciant de la part cordiale que je prenais à la fête. Et la jeune femme s'est rapidement flétrie sous mes yeux ; la pâleur a couvert ses joues, la toux a soulevé sa poitrine... un jour sa froide dépouille a passé le seuil qu'elle avait franchi radieuse, et

les premières rosées de ce printemps ont reverdi les rameaux de sa tombe... Mais voici venir, le long des églantiers, son petit orphelin, brun et rose comme elle, comme elle, souriant, insoucieux. Va, bel enfant, quelques années encore, fouler la mousse et le gazon, cueillir la fleur, écouter l'alouette, te baigner au ruisseau, t'égayer au soleil, aspirer la brise du matin; et puis, fils de race mortelle, tu seras à ton tour couché dans le sépulcre, où rien des joies de la nature ne viendra plus te ranimer.

Mais, ô Père céleste, en toi est la vie éternelle; les choses créées n'ont pas la puissance de donner, de conserver le bonheur. Toi, ô Créateur, tu le répands et tu le gardes à jamais !

Elle fut distraite de ses pensées par un chant campagnard qui retentit gaiement auprès d'elle, et, regardant au travers du feuillage, elle vit un faucheur commençant à couper l'herbe de la prairie ; des myriades de fleurettes détachées de leurs racines, se couchèrent sur le sol où elles allaient se flétrir. A cette vue, Eudora tressaillit; ces paroles revinrent en sa mémoire : « Toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe; l'herbe sèche et sa fleur tombe ; mais la parole du Seigneur demeure éternellement. »

— Oui, se dit-elle, voilà une des images choisies par l'Esprit saint pour dépeindre la fragilité de notre vie temporelle. Sans doute, cette prairie fut souvent foulée par les pas des jeunes époux auxquels je dois le jour... l'un et l'autre se sont flétris comme ces fleurs que la faulx courbe sur la terre ; de leur grâce, de leur beauté, il ne reste plus que les dépouilles confiées au tom-

beau. En mourant, ils ont laissé sur la terre une étincelle de leur vie palpitant en mon cœur, et cette vie mortelle est destinée, elle aussi, à ressentir le tranchant de la faulx, peut-être dès sa fleur.

Mais Dieu donne une rédemption à tous les maux de la nature. Tandis que nous nous flétrissons comme l'herbe d'un champ, Toi, ô Parole éternelle ! Jésus, résurrection et vie, tu nous gardes en Toi l'existence immortelle.

Elle s'enfonça dans les bocages, suivit le bord d'un ruisseau que des saules ombrageaient, et puis s'assit sur la pelouse, le front caressé par les branches flexibles de ces arbres de deuil et de poésie, que la brise du matin agitait doucement.

Là, elle resta quelque temps immobile, le regard fixé sur l'eau qui murmurait faiblement à ses pieds, en se jouant limpide aux rayons qui pénétraient sous la feuillée et moiraient les cailloux rosés reposant sur le lit de sable. Au vague des sensations confuses que tant d'émotions avaient jeté dans le cœur de la jeune fille, succéda bientôt un attendrissement profond et grave. Une pensée se précisait alors en elle.

Il est un moment où le cœur se révèle à lui-même l'amour qu'il nourrit inconscient, pendant longtemps, peut-être ; ce moment était venu pour Eudora. L'image d'Azarias s'offrait à elle, éveillait ses larmes, et toutes ses douleurs lui semblaient adoucies par son rayonnement. Il lui avait montré la route du Ciel, et, pour la guider ainsi vers Dieu, il s'était exposé à la mort. Maintenant encore, il voulait risquer sa liberté, sa vie, pour la sauver ; ses dangers, sa foi, la

sublimité de son dévouement, se présentaient à Eudora et la pénétraient d'admiration, de reconnaissance, de l'ineffable sentiment qui enlève le cœur à lui-même pour le faire pénétrer dans un autre cœur.

Elle imaginait ce qu'Azarias devait éprouver en craintes, en douleurs, en pieuses consolations, en célestes espérances. A peine eut-elle la pensée de se demander s'il l'aimait comme elle sentait l'aimer, elle, maintenant. Il y avait trop de vérité, de profondeur dans son amour, pour qu'elle y cherchât d'autre récompense que l'amour lui-même. Et puis, une mystérieuse intuition lui disait que le Créateur avait formé son âme pour aimer celle d'Azarias, parce qu'Il avait aussi formé l'âme d'Azarias pour aimer celle d'Eudora.

Amour des âmes ! Œuvre mystique et bénie de l'Esprit céleste ! félicité qui es, dès la terre, immense comme le Ciel, toi seule es la vérité de l'être moral; hors de toi, la vie entière est montée à un ton faux; hors de toi, tout s'affaisse et descend dans l'existence; tu es l'aile qui enlève les affections, la volonté, les pensées, au-dessus des basses régions de ce monde, jusqu'aux espaces infinis des Cieux.

Dans le plan primitif du Créateur, chaque âme devait avoir une âme sœur, destinée à s'unir à elle dès le temps et pour l'éternité. Au milieu des ravages de la chute, cet ordre est trop souvent rompu; le cœur se méprend dans son amour, aime qui ne l'aime pas, méconnaît qui l'aime; trop de cœurs sont, hélas ! incapables d'amour. Et puis, lors même que deux cœurs profondément sympathiques se sont unis en Dieu, Satan sur-

vient et dispose autour d'eux des circonstances fatales qui les obligent à se séparer, à se traiter comme étrangers. Et la vie est dévastée, brisée dans sa force, dans son élan ; elle ne peut plus être bénie, elle ne peut plus être en bénédiction comme elle l'eût été, recueillie dans ce sanctuaire de l'amour sacré, qui préserve l'âme des accablements, des pensées flétries, et lui fait exhaler ses plus doux parfums.

Une voix forte et douce dit tout bas à Eudora qu'en face des catastrophes qui la menacent, un bonheur immense lui est donné ; elle se voit l'une de ces exceptions privilégiées qui, triomphant des conséquences de la chute, reviennent à l'ordre primitif, possèdent une âme sœur de leur âme.

Pourquoi serait-elle encore terrifiée à la vue de la ruine, de l'exil, du bûcher ? Un cœur partagera ses douleurs et ses joies, ses angoisses et son triomphe. Des yeux pleureront avec les siens au désert de ce monde ; une voix chantera avec la sienne l'hymne de victoire du martyre.... et, dans les demeures éternelles, un esprit glorifié se réjouira en Dieu avec son esprit.

Combien de temps Eudora de Lamerti resta sous les saules au bord du ruisseau, c'est là ce que le soleil seul put mesurer ; il avait bien avancé dans sa course, lorsqu'elle revint dans les bosquets voisins de la villa.

Les saintes félicités l'avaient tellement enlevée à la terre, qu'elle marchait comme dans un rêve et jouissait de la contemplation anticipée des Cieux. Il lui semblait voir, il lui semblait ouïr l'assemblée des bienheureux, faisant retentir devant le trône de l'Eternel Rédempteur des

chants d'amour, de louange et de joie ; elle voyait la radieuse lumière du saint Lieu, qui éclaire ce jour où les heures n'amènent jamais la nuit ; elle aspirait cette paix, ce bonheur sans mélange, qui remplissent des esprits vivant d'adoration ; déjà elle goûtait la possession des biens ineffables de l'Eternité.

Soudain, au détour d'une allée, elle aperçoit auprès du péristyle de la galerie, la duchesse, marchant seule, à pas lents, la tête baissée, paraissant absorbée dans ses réflexions.

Elle médite ma perte, se dit Eudora. Elle frissonne. Les réalités immédiates de la terre se placent tout-à-coup devant ses yeux. Elle se dit qu'avant de goûter les joies célestes, elle devra, et peut-être bientôt, subir la mort cruelle, amère, que Rome ordonne pour ceux qui résistent à son joug. Ses yeux sont fascinés par l'apparition d'horribles images... chaînes, tortures, sang et flammes, passent devant ses regards. Pâle, immobile, glacée, elle crispe ses petites mains sur sa poitrine.

Mais les rameaux d'un acacia bruissent au-dessus d'elle, et Diletta, s'élançant du joli feuillage, vient replier ses ailes blanches sur la tête d'Eudora.

Cette douce créature a chassé sa terreur ; elle la fait poser sur son doigt, la couvre de baisers, laisse tomber ses larmes sur ses plumes soyeuses ; elle lui murmure :

— Toi aussi, ma Diletta, il faudra te quitter ! Oh ! viens, viens, goûtons encore ensemble quelques moments de bonheur.

De nouveau, elle s'enfonce dans les retraites

ombragées des bois, tenant sa colombe sur son cœur ; elle s'arrête auprès d'une fontaine, s'assied sur la mousse, puise dans sa main l'eau qu'elle présente au bec rose de son oiseau chéri ; et puis, elle se plaît à l'entendre roucouler sur les branches des coudriers et des charmilles, qui entourent de leur léger rideau la source et ses bords fleuris.

XV.

Tandis qu'Eudora de Lamerti avait ainsi parcouru les bocages d'Erémo, Anselme avait été à Rome, conférer avec Azarias et Paulin ; tout s'était combiné pour une entrevue à la villa le lendemain, afin d'arrêter le plan du voyage et de l'évasion. L'abbé devant encore parler à Eudora et prendre les dernières dispositions avant cette entrevue, il fut décidé qu'Azarias viendrait le lendemain matin de très bonne heure dans ces taillis solitaires d'Erémo, où déjà une fois son ami l'avait rencontré ; l'aumônier l'y rejoindrait ; on fixerait l'heure où le jeune pasteur se présenterait de nouveau avec Paulin chez la signora.

Au moment où les premiers rayons du soleil glissaient sous l'épaisse feuillée, Azarias abordait au petit îlot couvert d'un fourré presque impénétrable, et, dans cette mystérieuse retraite, il vit bientôt paraître Anselme. L'abbé lui dit que, la veille au soir, la comtesse de Lunelli était venue à la villa et s'était prêtée très gracieusement au

désir d'Eudora, de hâter le départ pour Ugrandi ; ce jour même, le duc et la duchesse devaient aller de bonne heure à Rome, afin de conclure diverses affaires qu'il leur fallait terminer avant le voyage ; pendant leur absence, Eudora pourrait recevoir les deux Vaudois, qui se présenteraient comme des marchands de joyaux, ainsi que précédemment.

Une fois ce message délivré, l'aumônier retourna vers la noble demeure, tandis qu'Azarias devait aller à Rome, afin de se disposer avec Paulin pour revenir à Erémo.

Mais en se retrouvant seul, après qu'Anselme l'eut quitté, le jeune Vaudois, emporté par le cours de ses pensées, reste quelque temps immobile dans cet oratoire naturel que Dieu avait offert à ses méditations, à ses prières.

— Heure solennelle ! murmure-t-il. Mon Dieu, lorsque je quittai pour toi le hameau de ma vallée, je m'attendais, sans doute, à de bien graves événements ; mais que j'étais loin de prévoir la situation où je me trouve aujourd'hui !

Il s'arrête ; nulle parole ne pourrait plus formuler ce qu'il ressent. Quelques instants encore, il va revoir Eudora, sachant qu'elle l'aime et s'étant avoué à lui-même l'amour qu'il lui donne ; il lui taira cet amour, mais il le lui prouvera en se dévouant pour elle, s'il le faut, jusqu'à la mort.

C'est un moment grave, décisif, dans la vie d'un jeune homme, que celui où son cœur s'ouvre comme le sanctuaire sacré du respectueux amour, pour une femme d'élite. C'est alors que toutes ses facultés atteignent leur apogée ; ce qu'il y a

de plus délicat, de plus suave dans les affections et les pensées, se dilate en lui.

Un tel bonheur est le rêve de toute âme noble, pure et tendre ; si ce rêve se réalise, on dit simplement que l'homme est heureux ; s'il ne se réalise pas, on dit qu'il s'est bercé d'illusions. Mais l'événement qui couronne ou détruit son espoir, ne fait rien à la légitimité de cet espoir lui-même ; il est beau de le concevoir et de le nourrir, alors même qu'il doit être déçu, car ce n'est point là une folle chimère ; c'est le profond sentiment de l'harmonie morale. A l'âme sanctifiée de l'homme, il faut l'âme sanctifiée de la femme, s'unissant à la sienne dans l'ineffable fusion d'un amour immortel. Combien souvent l'homme, même chrétien, ne rencontrant pas son idéal, ou le perdant après l'avoir trouvé, consent par résignation, par courage, par une sorte de prudence, à ces unions où le devoir tient plus de place que la sympathie ! Alors, sans doute, il reste très vertueux, très honorable ; mais le niveau de son âme baisse, la corde de sa pensée se détend ou se brise ; la fleur des sentiments, les délicatesses du cœur, tout ce qui ennoblit l'être moral, lui est ravi, et malheur à lui s'il s'en console ; une grande et sublime douleur acceptée en Dieu pourrait seule le sauver de la décadence.

Il est si beau, si bon, l'amour qui s'enroule à la vie de l'homme, de son printemps à son hiver ! Celle qu'il aime et dont il est aimé, traverse avec lui les périodes diverses de l'existence, en lui offrant toujours l'occasion, le motif, l'inspiration aussi, de ce qu'il y a de meilleur, de plus exquis dans les actes et les pensées. Sous un tel rayon,

la vie ne peut jamais être terne, désenchantée ; elle se développe, généreuse et bienfaisante, jusqu'au moment de sa parfaite éclosion dans les Cieux.

Les circonstances empêchent-elles l'union sacramentelle de deux existences sympathiques, l'âme peut rester encore riche et bénie, si elle garde comme un trésor son amour unique, exclusif, profond, sacré, pour l'âme qu'elle sait lui être réellement destinée, unie. Souvent même alors, le sentiment, plus éthéré, atteint mieux dès cette terre son idéal céleste. Bienheureuses les âmes qui n'ont jamais profané leur amour par la fausse sagesse de ce monde, qui n'ont pas élevé la barrière du serment, du devoir envers une autre, entre elles et l'être une fois révélé comme l'objet légitime d'un amour qui doit rester fidèle, impérissable, même s'il est entravé sur la terre !

Azarias, malgré son inexpérience, comprit tout cela par l'intuition puissante d'une affection profonde et pure. Il sentit que son amour pour Eudora serait la bénédiction de toute sa vie.

Et qu'il était grave, solennel aussi, cet amour, par les dangers qui menaçaient les deux jeunes fronts, rayonnants de son auréole ! Le Vaudois embrassait d'un seul regard, et les périls de ce voyage qu'il devait accomplir en pays ennemi pour rejoindre ses vallées, et les périls de cet autre voyage dans lequel il devrait délivrer Eudora, en doublant pour lui-même les chances de mort. Il sondait tout ce qu'enferme cette pensée : « Je suis à l'heure où je peux mourir. »

L'élan de la foi, de cette foi du martyre, si lumineuse, si forte et si pure, cet élan le portait

bien loin des plans terrestres, vers ce qui seul est immortel. Chez Eudora, il voyait bien moins la compagne d'une vie qui peut-être allait bientôt finir, que l'esprit choisi par le Créateur pour chanter avec lui ses louanges, pendant toute l'éternité.

Ainsi, le courant de ses pensées avait roulé silencieux et profond, le retenant immobile sous les bois épais. Cependant, il fallait partir ; c'était le temps d'agir et non de méditer ; c'était aussi le temps de prier. Avant de s'éloigner, peut-être sans retour, de cette retraite aimée, il se prosterna.

— Mon Dieu, dit-il, je suis à toi ! Donne-moi d'accepter ta volonté sainte avec une soumission toujours filiale. Béni sois-tu des biens ineffables que tu m'accordes dans ta gratuité. Donne-moi de répondre à tes bienfaits par le sacrifice entier de moi-même. Donne-moi de te suivre jusqu'à la mort. Que je sente toujours ta présence en mon âme. Je vais partir, affronter la captivité, le supplice ; mais voici ce qui me rassure : mon Dieu, tu seras avec moi.

XVI.

Eudora est convenue avec Anselme d'attendre seule dans la salle d'étude, tandis qu'il restera dans la pièce voisine jusqu'à ce qu'on vienne lui annoncer les colporteurs de joyaux, avec lesquels il échangera quelques paroles, pour donner au

serviteur qui les aura introduits, le temps de se retirer.

Qu'il y a de différence entre cette attente d'aujourd'hui et les moments où la pensée de parler au Vaudois n'inspirait à la jeune fille qu'une joie paisible et sainte, à peine troublée par la crainte d'un péril qu'on avait toujours évité! A cette heure, elle frémit; la proscription gronde sur sa tête et sur celle d'Azarias; l'entrevue qui se prépare va peut-être hâter leur perte; et cependant, il faut que cette entrevue ait lieu, pour ouvrir la seule issue possible vers le refuge désiré. Mais cette délivrance que l'on veut accomplir, l'abandon d'Erémo doit en être le prélude; le cœur d'Eudora se brise en disant adieu à ce berceau chéri de son enfance, à ces sites enchantés, inspirateurs de sa jeunesse, à tous ces objets qui, là, autour d'elle, dans la salle d'étude, lui rappellent les nobles et pures jouissances de ses jours de calme et de rêverie. Tout cela doit être bientôt dérobé à ses regards, et le sacrifice d'Erémo, le départ de cette retraite aimée, vont-ils assurer son repos? Le premier pas hors de ses domaines ne sera-t-il point le premier vers le supplice? Ses ennemis ne sont-ils pas au nord comme au midi, et, vigilants, implacables, ne peuvent-ils la saisir et la livrer au bourreau, avant qu'elle ait pu les fuir? Azarias, celui qu'elle aime, ne sera-t-il point aussi victime de la haine cléricale? Pourra-t-il atteindre ses vallées? Et, s'il en revient pour la sauver, réussira-t-il à y rentrer encore?

Le regret de quitter Erémo éveille des larmes dans ses yeux; mais ces larmes, elles se glacent par la funèbre image du cachot et du bûcher.

O poésie de la jeunesse ! O douces aspirations d'une âme pieuse ! vous vous brisez sous la main cruelle qui sème autour d'elle la ruine, l'exil et la mort... la mort apparaissant avec ce cortège de terreurs dont la persécution ecclésiastique a su l'entourer.

Eudora est assise auprès de la table de mosaïque, elle y appuie ses deux mains tremblantes et jointes comme pour la prière. La tête inclinée en avant, le regard fixe, anxieux, elle épie les moindres sons qui lui parviennent; tout lui semble danger, menace, présage funèbre. Oh ! comme elle voudrait posséder les ailes de l'Ange et s'envoler bien loin de la terre, vers le pays du repos ! Pâle, frémissante, elle sent les battements de son cœur s'arrêter ou se précipiter tour à tour, et parfois elle pense que la force même de son émotion va lui donner l'aile souhaitée, en rompant les liens qui la retiennent en ce monde.

Des pas, un bruit de voix se font entendre; on frappe doucement; elle dit: Entrez. Anselme introduit Azarias et Paulin.

Le jeune Vaudois avait été profondément ému en entrant à la villa; il venait, dans l'élan d'un pieux amour, offrir d'exposer sa vie pour sauver celle d'Eudora; un saint enthousiasme bannissait de sa pensée toute crainte, et l'animait plus vivement à chacun des pas qui le rapprochaient de la signora. Lorsqu'Anselme ouvrit la salle d'étude, il porta sur celle qu'il aimait un regard de fervent respect; et ce regard répandit en son âme autant de douleur que d'espoir.

La belle jeune fille n'avait plus cette rêveuse et souriante sérénité qu'il avait crue inséparable

de son front noble et pur, de ses lèvres charmantes. La souffrance morale avait marqué son empreinte sur tous les traits d'Eudora ; ses grands yeux noirs exprimaient l'angoisse qui arrête les larmes ; elle ne put sourire à la vue d'Azarias ; un soupir oppressé passa sur sa bouche.

Azarias s'arrêta, la contemplant avec une tendresse attristée. Voilà donc, se dit-il, ô fanatisme cruel ! voilà donc tes ravages. Tant de bonheur encore possible sur la terre, et tant de malheur amené par toi !

Tandis qu'il reste immobile, silencieux, Eudora lui dit à voix basse :

— Mon frère, je le sais, vous voulez me sauver, vous voulez, au péril de votre vie, me guider vers le refuge offert par vos montagnes. Soyez béni pour ce dévouement. Mais, cédez à ma prière ; si vous pouvez atteindre les vallées, n'en sortez pas de nouveau pour protéger mon voyage. Anselme sera auprès de moi ; lui aussi m'est dévoué, vous le savez ; il est prudent ; et puis, une femme de votre peuple doit venir, avez-vous dit, me servir de guide ; vos instructions peuvent lui suffire pour qu'elle trouve le château d'Ugrandi. Ne revenez pas en terre papiste, si une fois vous pouvez en sortir. Avec l'aide de Dieu, nous nous rejoindrons aux vallées.

— Non, Signora, répond Azarias d'une voix émue et pourtant ferme comme sa décision même. Non, je ne vous laisserai pas accomplir sans moi le voyage d'Ugrandi aux vallées. Anselme et la sœur vaudoise que j'amènerai, ne connaissent pas comme moi les sentiers secrets qui peuvent seuls nous dérober à la poursuite de nos ennemis.

C'est à moi que Dieu confie la mission de vous guider ; je ne puis, je ne dois pas accepter la pensée que vous affrontiez sans moi les périls de la fuite ; si vous devez mourir, je mourrai auprès de vous ; si Dieu veut conserver nos jours, nous entrerons ensemble dans les vallées.

Elle lui tend la main, et quelques larmes viennent enfin soulager son cœur.

Azarias reprend :

— Je sais que vous avez obtenu de votre famille de hâter le départ pour le Piémont ; cela est très important pour la réussite de nos projets ; c'est un premier encouragement que Dieu nous donne.

— Oui, dit Eudora, nous devons partir cette semaine même.

— Et moi, je pars dès aujourd'hui ; je presserai ma course autant que cela me sera possible, pour vous éviter une trop longue attente dans le château d'Ugrandi. Mais il nous faut réfléchir aux moyens que nous emploierons pour nous rejoindre ; les environs d'Ugrandi me sont inconnus, vous ignorerez le jour où je pourrai revenir ; quelles indications pouvez-vous me donner pour que j'arrive en un lieu convenu auprès du castel ; et moi, de quel signal devrai-je user pour vous avertir de mon retour ?

— J'ai pensé à tout cela, dit Anselme ; voici le plan qui me paraît le plus sûr pour effectuer l'évasion :

Vous connaissez ainsi que moi, Signora, un passage secret qui conduit du castel dans un bois des alentours ; on entre dans ce passage par une porte intérieure, cachée sous une tapisserie dans une salle du rez-de-chaussée ; c'était là une

ressource de guerre dont on fit usage autrefois ; mais la châtellenie maintenant n'ayant d'importance que par ses beaux revenus, il n'y a plus de gardes à la poterne ouvrant de ce passage souterrain dans les bois. Je sais où l'on met un vieux trousseau de clefs que l'on ne compte jamais, et dans lequel se trouve la clef de la porte de la tapisserie et celle de la poterne ; je me charge de les dérober et de vous les remettre, Signora.

Il faudra donc, Azarias, me rejoindre dans le bois où sort le souterrain. Quand vous arriverez auprès d'Ugrandi, orientez-vous et cherchez, au nord du castel, des taillis de frênes parmi lesquels s'élèvent çà et là quelques grands sapins ; toutefois, comme cette partie des bois est trop vaste pour que vous y puissiez trouver la porte secrète, cachée d'ailleurs sous la mousse, je me tiendrai là, je vous attendrai.

— Y pensez-vous, Anselme? interrompt Eudora, vous attendrez... mais, puisque nous ignorons quand Azarias pourra revenir, vous errerez donc plusieurs jours, plusieurs nuits, dans ces bois, et, alors, que de dangers pour vous !

— Le danger pour moi, je n'y songe point, Signora ; mais, comme il importe à votre délivrance que je me dérobe à nos ennemis, voici ce que je compte faire :

— Ce matin, j'ai demandé à la duchesse, qui me l'a facilement accordé, de me donner un congé dès le lendemain de mon arrivée au château, pour faire des explorations dans le pays. Je me procurerai tout de suite les deux clefs, je les remettrai, Signora, entre vos mains, et puis, je partirai, en paraissant aller un peu loin ; j'aurai

soin de mettre dans mes effets, sur mon cheval, un costume de paysan ; j'irai m'en revêtir dans les bois ; je passerai mes journées dans des taillis marécageux dont je connais tous le détours ; j'achèterai des vivres dans les hameaux environnants et me donnerai l'air d'un bûcheron du château. La nuit, je me rendrai dans le bois de la poterne et je chanterai à demi-voix la mélodie de l'un des cantiques que j'ai appris d'Azarias.

Vous, mon ami, si vous arrivez pendant le jour auprès d'Ugrandi, glissez-vous furtivement dans ce taillis de frênes et de sapins ; cachez-vous sous les branchages, et puis, la nuit, dites aussi cet air ; en prêtant l'oreille, nous parviendrons certainement à reconnaître nos voix.

Quand nous nous serons rejoints, nous devrons donner un signal ; voici celui qui m'a semblé le plus sûr et le plus prudent : je préparerai dans les marécages des cordes de roseaux que je ferai sécher ; une fois le moment venu de révéler votre retour, j'enroulerai ces cordes de roseaux secs à la tige de l'un des grands sapins, en vue du château ; j'y mettrai le feu ; la flamme, montant en spirale, sera très visible pour la signora, dont les appartements donnent en face du bois, et ce signal ne sera pas de nature à réveiller les gens du château.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, qu'ignorant quand nous pourrons vous avertir, il vous faudra, Signôra, vous lever chaque nuit aussitôt que vous jugerez tout le mônde endormi autour de vous ; de notre côté, nous prendrons garde à ne donner le signal qu'après minuit, afin d'être sûrs que vous puissiez descendre sans crainte d'être

entendue. Vous entrerez dans le souterrain par la porte de tapisserie ; munissez-vous de plusieurs torches pour éviter l'obscurité ; quand bien même toutes vos lumières s'éteindraient, vous ne risqueriez pas de vous égarer, car de vos deux mains vous pourriez toucher les deux parois ; ne vous effrayez pas d'avoir longtemps à marcher ; pensez que le trajet est encore assez long du castel aux taillis. Quand vous arriverez à la poterne, vous nous trouverez tous trois. La Vaudoise amenée par Azarias vous remettra un costume de paysanne piémontaise, que vous revêtirez pour la fuite.

— Ainsi, dit Eudora, serrant affectueusement la main d'Anselme, vous avez tout prévu ; déjà, toutes vos dispositions sont prises pour ma délivrance. Que Dieu nous soit en aide ! qu'Il bénisse votre dévouement ! Que de dangers à courir ! Le moindre incident peut déranger vos plans et nous perdre tous. Préparons-nous pour la mort autant que pour la vie. Que de chances de périls pour une seule de salut !

— Il est vrai, dit Azarias, et sa voix se brise par un sanglot qu'il veut étouffer ; peut-être bientôt la terre manquera sous nos pas. Mais, si l'abîme se creuse au bout de notre sentier, le Ciel s'ouvre au-dessus de nos têtes. Levons les yeux, ma sœur, et marchons sans crainte sous le regard de Dieu.

— Oui, reprend Eudora, je voudrais ne penser qu'au Ciel. Ici-bas, tout m'échappe, tout va me fuir. Et pourquoi, mon Dieu, pourquoi ? Si l'Eglise romaine veut ajouter au culte apostolique, des

rites, des cérémonies, des traditions, des légendes, a-t-elle donc le droit d'obliger tous les chrétiens à la suivre ? Est-ce que je dois être réprouvée, maudite, proscrite, parce que je reviens à l'antique simplicité de l'Evangile ? Le pape et le clergé savent bien que les actes arbitraires de l'autorité ecclésiastique ont seuls décrété les lois nouvelles que les Vaudois ont rejetées ; ils doivent savoir que le droit ancien, le droit de la vérité, est avec les Vaudois. Et, d'ailleurs, s'il était possible qu'ils se fissent assez d'illusion sur leur autorité, pour croire rester dans la vérité absolue en changeant les lois évangéliques, s'il était possible qu'ils crussent sincèrement que les Vaudois sont dans l'erreur en restant attachés à l'Evangile, que devraient-ils faire ? Exhorter, conseiller, enseigner, chercher dans la paix et la charité à se réunir aux chrétiens séparés de leur communion. Mais, pour soutenir les décrets des papes et des conciles, livrer au supplice des chrétiens pieux, vertueux, paisibles, quel incroyable crime, quelle folie cruelle ! Je ne demanderais qu'à passer ici, oubliée du monde, les jours que Dieu voudrait me compter. Reconnaissante et soumise envers mon Père céleste, vivant de foi, de charité, d'immortelles espérances, j'aimerais à répandre autour de moi la sainte lumière de l'Evangile, les bienfaits de l'amour fraternel. Et je suis obligée de fuir mon berceau, ma retraite chérie, de fuir proscrite comme si j'étais criminelle ! Oui, je dois pour jamais dire adieu à ma demeure, à mes bocages, à tout le bonheur d'Erémo ; il n'existe nulle pitié pour les rêves de jeune fille, pour les inspirations de poëte, pour les souvenirs

sacrés, lorsque l'âme chrétienne a refusé de subir le joug de Rome.

Anselme, dévorant une sombre douleur, reste immobile, silencieux, contemplant, écoutant Eudora.

Azarias répond d'une voix très émue :

— Les crimes de nos ennemis sont une preuve de leur perdition ; mais nos périls, nos souffrances, sont la preuve que nous sommes enfants de Dieu, enfants de lumière. N'attachons pas nos regards sur les côtés lugubres de l'existence ; voyons ce qu'il y a de beauté, de grandeur, de félicité, dans le témoignage de Jésus-Christ. Quelle est la vraie situation de ce papisme altier, tyrannique ? La proportion même de vérité qu'il possède, accroît sa culpabilité dans l'erreur et dans la persécution. S'il ignorait la vérité de l'Evangile, il n'aurait pas la terrible responsabilité qui pèse sur lui. Le papisme a donné entrée au grand adversaire de Jésus-Christ, et cet esprit subtil s'est emparé du dogme même de la rédemption, pour l'affaiblir et le défigurer. Il a vu que le temps est passé de la puissance païenne, et peut-être réserve-t-il pour un autre temps la puissance incrédule. Aujourd'hui, il s'empare de la croyance chrétienne elle-même, pour combattre Jésus-Christ, en insinuant l'erreur jusque dans le sanctuaire. Il met l'iniquité en mystère sous les mots sacrés. L'Esprit de Dieu lutte contre cette nouvelle attaque ; le triomphe de l'Eglise fidèle est assuré par la promesse divine. Et maintenant, à l'heure du combat qui précède la victoire, les fidèles qui soutiennent le droit de Jésus-Christ sont ceux qui ont reçu l'amour de la vérité pour

être sauvés, ceux dont les noms sont écrits dans le livre de vie depuis la création du monde, ceux que Dieu a connus et prédestinés.

Oui, dit Eudora, et « ceux qui n'ont pas l'amour de la vérité, reçoivent un esprit qui donne efficace à l'erreur ». Ah ! sans doute, la méchanceté humaine qui nous fait souffrir, offense encore plus Dieu que nous-mêmes.

— Oui, ma sœur, pensons bien aux nombreuses souffrances qui se produisent ici-bas comme conséquences du péché, qui est contraire à la volonté de Dieu. Depuis la chute, Dieu gouverne ce monde au milieu du désordre, dans une lutte continuelle contre une puissance ennemie. L'adversaire se plaît à jeter le trouble et le malheur dans la vie des enfants de Dieu ; il agit par le moyen des mortels qui se livrent à lui, pour tourmenter les chrétiens fidèles.

Souvenons-nous de ce que Jésus a prédit du développement de la malice humaine par le contact avec son Eglise : « Voici, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. » « Vous serez haïs de tous, à cause de mon nom. » Et puis, il ajoute : « Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, et qui ne peuvent faire mourir l'âme. Celui qui aura perdu sa vie à cause de moi, la retrouvera. »

— Oui, mon frère, regardons à la vie, à la couronne qui nous sont réservées aux Cieux. Puissions-nous ne jamais nous décourager devant le déluge du mal. Si vous aviez reculé à la vue de ces flots d'erreur qui couvrent mon pays, vous ne m'auriez pas apporté la lumière de la vérité. Au sein même du règne de l'adversaire, le règne

de Jésus-Christ peut se développer. L'oasis apparaît au milieu du désert, dès que la source a jailli, et cette eau, faible courant dans les vastes solitudes, que de palmiers elle fait croître ! que de voyageurs elle abreuve !

— Ma sœur, combien il m'est doux de vous entendre bénir la main qui vous donna l'Evangile, à l'heure même où cet Evangile attire sur vous les tempêtes de ce monde ! Oui, fortifions-nous dans la pensée de cette gloire éternelle qui succède au martyre. Regardons à Jésus, notre Maître, notre modèle. Il a souffert, au degré suprême, des conséquences du péché, du désordre qui règne dans ce monde. Il a succombé sous la méchanceté humaine, sous l'action de l'adversaire. Satan et ceux qui le servent ont pu clouer le Fils de Dieu sur la Croix ; comment nous étonner si les bûchers s'élèvent pour les chrétiens ! Mais dans le supplice du Calvaire, Jésus a remporté la victoire ; cette mort que la rage de l'ennemi avait préparée, est devenue l'expiation, le salut de l'Eglise. Ainsi, les chrétiens peuvent triompher dans la mort même, par la victoire de leur divin Chef. La victoire des martyrs est intérieure, spirituelle, et, par cela même, elle est de nature immortelle. Nous ne pouvons perdre à la mort que ce vêtement temporel, jeté pour le voyage terrestre sur l'âme impérissable que Dieu nous a donnée. Par la mort même, nous entrons dans la plus vaste extension de la vie.

— Oui, mon frère, après avoir souffert avec Jésus, nous régnerons avec Lui ; pour les disciples comme pour le Maître, humiliations et douleurs ici-bas ; mais au Ciel, gloire et félicité.

— Ma sœur, j'aime en ce moment à me souvenir de deux descriptions du Ciel, transmises par St-Jean. Des bienheureux chantent ce cantique devant le trône de Christ : « L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir la puissance, les richesses, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la louange. » Ce sont là tous les hommages qui furent refusés sur la terre à Jésus. Il y subit la pauvreté, les mépris, les opprobres. Au Ciel, il reçoit tout ce qui est dû à sa majesté divine ; le contraste est complet entre sa mission terrestre et son règne céleste.

Voici l'autre tableau décrit par l'apôtre :

« Je vis sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été mis à mort pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient soutenu. Et elles criaient à haute voix et disaient : Jusques à quand, Seigneur, qui es saint et véritable, ne jugeras-tu point et ne vengeras-tu point notre sang de ceux qui habitent sur la terre ? Alors on leur donna à chacun des robes blanches, et on leur dit de demeurer encore un peu de temps en repos, jusqu'à ce que le nombre de leurs compagnons de service et de leurs frères qui devaient être mis à mort comme eux, fût accompli. »

Ces martyrs attendent, et bientôt St-Jean ajoute :

« Je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu, qui n'avaient point adoré la bête, ni son image, et qui n'avaient point pris sa marque sur leurs fronts ou à leurs mains, et qui devaient vivre et régner avec Christ mille ans. »

Mille ans, vous le savez, en attendant ce règne immortel qui est le dernier terme des destinées de l'Eglise.

— Soyez béni, mon frère, de remettre sous mes yeux ces paroles du saint volume, qui peuvent m'élever du sein de mes souffrances jusqu'au trône du Rédempteur.

— Si les moments ne nous étaient pas comptés, j'aimerais à lire avec vous, ma sœur, tant d'autres paroles de notre Dieu, qui doivent ranimer nos cœurs et les enflammer d'un saint zèle, pour affronter la mort dans l'attente des Cieux. Mais le temps presse, il me faut vous quitter... Adieu !

— Adieu, frère, adieu sans retour à Erémo... Au revoir, si Dieu le permet, là-bas, au nord... ou, peut-être, au revoir dans l'éternité !

Azarias et son vieil ami s'éloignèrent. L'abbé les accompagna jusqu'à la porte de la pièce voisine. Là, le pasteur vaudois, pressant sa main avec effusion, lui dit :

— Adieu, Anselme, cher, généreux ami. Que l'Esprit de vérité vous éclaire !

— Azarias, adieu ! murmura l'aumônier. Tandis que les deux Vaudois disparaissaient sous les bocages, il se retira dans son appartement, et, seul, il resta longtemps en face des douleurs, des craintes, du dévouement sacré, qui remplissaient son âme.

XVII.

Voici maintenant l'heure où la noble orpheline va quitter pour toujours la demeure qui la vit naître ; elle consomme le sacrifice de la foi ; elle renonce aux richesses de la terre, aux charmes d'Erémo.

Lorsque le type de la perfection morale et de l'infinie bonté, Jésus-Christ, parut en ce monde, Il fut accablé de mépris et voué au dernier supplice ; la terre se jugea elle-même indigne de le posséder, et dans cet Être parfait, tout de charité, de mansuétude, elle méconnut son Dieu ; sa haine pour la beauté spirituelle lui fit accomplir le crime suprême du déicide.

Que de fois les types les plus rapprochés de Jésus-Christ, les chrétiens fidèles, n'ont-ils pas été, comme leur Maître, méprisés et livrés à la mort? Eux aussi, le monde s'est jugé indigne de les posséder, et, les rejetant par haine de la pureté morale, il persécute les bien-aimés du Maître de l'Univers.

Ainsi marche la lutte du mal contre le bien, jusqu'à ce que Dieu manifeste sa victoire.

Erémo ne reverra plus Eudora ; sa prière ne le bénira plus ; ses pieuses rêveries ne viendront plus en sanctifier les ombrages ; la fleur du Ciel sera déracinée de ce séjour enchanteur.

Elle est calme, la jeune chrétienne, à ce moment solennel. Son âme a ressenti au premier choc du malheur, les angoisses, les regrets, l'effroi ; mais l'Esprit de Dieu l'a fait triompher

de toutes les impressions de la nature ; elle plane plus haut que la terre et déjà sourit au Ciel.

Le jour vient de paraître ; les nombreux serviteurs de la villa préparent le départ ; les chevaux piaffent dans la cour ; des voix qui s'entre-répondent et des pas empressés se font entendre dans les escaliers, les corridors et les salles. Retirée loin de tout ce mouvement, Eudora est seule dans la chambre de sa mère ; elle y est venue pour la dernière fois, se recueillir sous le regard de Dieu.

Tous ses préparatifs de voyage ont été faits avec la prudence inspirée par Anselme ; elle a converti en or les objets de valeur qu'elle ne pouvait emporter, et dont la disparition ne devait pas être remarquée par le duc et la duchesse ; elle a pris aussi quelques joyaux ; or et bijoux sont disposés soigneusement, de manière à pouvoir être cachés sous ses habits.

C'est là tout ce qui lui restera de l'opulence qui l'a bercée jusqu'ici. Sa villa, ses vastes domaines, ses meubles précieux, ses objets d'art, tout ce qu'elle abandonne, va tomber entre les mains de ceux qui ne l'ont point aimée ; de ceux qui devaient être ses protecteurs et sont devenus ses adversaires. Ce sanctuaire sacré de son respect filial, ces bocages tout parfumés de pieux souvenirs, vont être profanés par ses persécuteurs.

Dieu lui a fait la grâce de tout pardonner ; elle a vu, aux clartés de la lumière éternelle, la profonde misère de ses ennemis, l'abîme vers lequel ils marchent ; sa pensée s'associe au jugement de Dieu avec le calme solennel de

l'impartiale équité ; son cœur a rejeté toute haine personnelle ; c'est de haut qu'elle voit ses propres souffrances ; elle les considère comme une partie de ce vaste ensemble de douleurs, que l'Eglise ici-bas subit pour le témoignage de Christ.

La veille, elle a fait ses adieux aux jardins, aux bois d'Erémo ; elle a parcouru les allées ombreuses, les clairières fleuries, le bord des ruisseaux ; ces sites charmants sont liés à la vie de son cœur, et pourtant, elle les a quittés sans désespoir ; elle a dit : Je laisse le premier campement de mon pèlerinage ; encore quelques autres haltes, et la course achevée m'amènera au séjour immortel ; là, je verrai cette promesse du Seigneur s'accomplir sous mes yeux : « Je vous dis en vérité que si quelqu'un a laissé ou maisons, ou champs... pour l'amour de moi et de l'Evangile, il en recevra, dès à présent, en ce siècle, cent fois autant... avec des persécutions, et dans le siècle à venir la vie éternelle. »

Elle a parcouru les appartements de la villa ; chaque pièce lui a redit un souvenir d'enfance ; elle a vu ici le berceau où l'endormait sa mère, là des jouets qui plus tard l'avaient égayée, quand elle s'ébattait insoucieuse auprès d'une gouvernante ; ailleurs encore, elle a retrouvé les premiers livres qui ont révélé à elle-même sa jeune intelligence.

Elle a voulu passer sa dernière soirée dans la salle d'étude. Que de souvenirs pour elle en ce lieu ! Que d'heures paisibles et douces elle y a goûtées ! Quels moments décisifs pour sa vie tout entière, elle a comptés aussi dans cette austère retraite !

Tandis que l'astre des nuits projetait ses clartés jusqu'à la table de mosaïque, elle a prié, prié longtemps ; elle a écouté le murmure de la brise dans le feuillage jeté comme un voile sur les portes cintrées de la galerie ; elle a respiré les parfums flottants sur le bocage ; et puis, elle a fermé la salle d'étude pour ne plus la rouvrir.

Maintenant, l'aurore se lève sur les bois de la villa, et c'est à la chambre mortuaire devenue son oratoire préféré, qu'elle vient dire un suprême adieu. Cette matinée de printemps est embellie par la main du Seigneur, comme pour fêter la fidélité chrétienne de l'orpheline. Le ciel est pur ; un vent léger se joue dans l'arome des fleurs ; les ombrages déploient leur majestueuse fraîcheur aux premiers rayons qui les pénètrent ; le soleil s'élève sur des vapeurs empourprées et colore de teintes idéales les pelouses et les bois.

Erémo se présente pour la dernière fois aux regards d'Eudora, comme un avant-goût du séjour de délices promis aux âmes fidèles.

Debout, en face d'une croisée ouverte, elle contemple ce paysage aimé ; bientôt ses yeux se portent sur la table de marbre que recouvrent son Nouveau-Testament et quelques papiers, seuls objets qui lui restent encore à cacher soigneusement pour le voyage.

Elle a cherché dans la Parole divine les passages qui pouvaient le mieux la fortifier pour le sacrifice ; elle les a copiés à part, et, maintenant, elle veut les relire encore avant de les serrer dans son sein.

Elle se prosterne devant les promesses de son Dieu.

— Seigneur, dit-elle, tout ce que j'ai possédé sur la terre, va s'évanouir à mes yeux, et maintenant, à la limite d'un passé qui s'enfuit et d'un avenir qui se présente plein d'effroi, je ne vois rien de permanent, d'indestructible pour mon âme, que les biens possédés en Toi. Sois mon seul bonheur ! Je ne veux que du bonheur donné par Toi.

Elle relit alors ces mots :

« Je puis tout par Christ qui me fortifie. »

« J'estime qu'il n'y a point de proportion entre les souffrances du temps présent et la gloire à venir qui doit être manifestée en nous. »

« Nous savons que toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu. »

« Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? »

« Qui nous séparera de l'amour de Christ ? Sera-ce l'affliction, ou l'angoisse, ou la persécution, ou le péril, ou l'épée ?... Au contraire, dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les choses élevées, ni les choses basses, ni aucune créature, ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a montré en Jésus-Christ notre Seigneur. »

« Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. »

« Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, habite en vous, Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts rendra aussi la vie à vos corps mortels, par son Esprit qui habite en vous. »

« O mort ! où est ton aiguillon ? O sépulcre ! où

est ta victoire ?... Grâces à Dieu, qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ. »

O Père, Père céleste ! dit-elle alors, voilà le trésor que tu me garderas.

Elle met sur son cœur ses papiers et le manuscrit du Nouveau-Testament.

Eudora doit encore adresser un adieu, et celui-là est réservé pour le dernier de tous : c'est l'adieu à sa colombe.

La veille au soir, elle l'a recueillie dans la jolie cage où chaque nuit elle repose. Sa pensée avait été d'abord de l'emporter à Ugrandi et de ne se séparer d'elle que le jour où elle devrait fuir ; mais il lui a répugné de laisser sa Diletta chez la marquise Diane ; elle a préféré déposer cet oiseau chéri dans les bocages d'Erémo ; sa voix plaintive chantera du moins encore auprès de son berceau, la rappelant seule, comme un dernier écho, dans le séjour de ses pieuses rêveries.

Avant de partir, elle veut ouvrir cette cage, dont aucune main amie n'offrirait plus l'asile à Diletta, où nul ne songerait à la nourrir. Malgré les périls dont la menacent des serres meurtrières, Eudora aime mieux qu'elle s'envole, libre dans le ciel, et cherche la pâture donnée par le Créateur à tous les oiseaux de l'air.

Elle avance sa main vers Diletta et la presse sur ses lèvres, craignant qu'elle ne prenne son vol avant ce dernier baiser. Que de souvenirs lui redit cet être doux et charmant ! Que d'heures de joies naïves et de naïf attendrissement passées auprès de sa colombe ! Un flot de larmes monte à son cœur ; elle veut la lancer dans le jardin

sans plus réfléchir. Mais Diletta serre de ses pattes roses le doigt de son amie; elle allonge et replie son joli petit cou, tourne de tous côtés sa tête mignonne, avec un doux roucoulement; elle semble à Eudora plus gracieuse que jamais, et lui ôte tout courage pour la livrer sans retour à la brise du matin.

Cependant, il faut se décider. La jeune fille se sent faiblir devant ce sacrifice, petit en apparence, mais en réalité si douloureux; elle fond en larmes; elle baise avec ivresse les plumes blanches de la colombe, et, dans un élan d'amour et de regret, elle s'écrie :

— Adieu! adieu, toi, l'objet le plus regretté que je laisse en ces campagnes. Adieu!

Retourne boire à la source limpide
Où de ma main je t'abreuvai souvent,
Et sur ses fleurs jouant ton aile humide,
Sur ses rameaux bercée au gré du vent,
Appelle encor ton amie exilée,
Redis pour elle aux échos un adieu;
Que tes doux chants, qu'entendra sa pensée,
De ses regrets s'inspirent en ce lieu!
Qu'un souvenir de baiser, de caresse,
Glisse parfois en ton roucoulement!
Oh! songe bien quelle était ma tendresse
Quand sur mon sein tu restais doucement!
Je serai loin, et ton aile argentée
Sur le zéphyr ici t'amènera;
Aucune amie, à ta vue enchantée,
Jamais, hélas! ne te recueillera.
Ton nom chéri, par une voix joyeuse
Ne sera plus redit à la villa,
Pas un baiser pour ta plume soyeuse,
Si, me cherchant, tu parais encor là,

Lorsque le soir, fuyant d'un vol agile
L'obscurité s'étendant sous les bois,
Tu reviendras en vain à cet asile,
J'aurai quitté ces lieux où tu me vois.
Je ne pourrai protéger ta faiblesse ;
Je rêverai de milans, de vautours,
En oubliant, dans ma vive détresse,
Jusqu'aux périls qui menacent mes jours.
Et cependant, ô ma douce colombe !
L'autour cruel plane aussi sur mon front !
Sous son étreinte il se peut que je tombe,
Quand libre, en paix, tu franchiras le mont.
Ah ! ces méchants que la terre et la nue
Ont vu haïr ce qu'aime le Seigneur,
Seront brisés au jour de sa venue ;
Le Dieu des Saints est pour eux Dieu vengeur.
Car un beau jour de sainte délivrance
A la nature est promis par le Ciel ;
Vierge et colombe, alors, de la souffrance,
S'affranchiront par l'amour éternel.
Que ces pensers adoucissent mes larmes !
Chante toujours, ma blanche Diletta :
Du beau ciel bleu goûtons encor les charmes,
A l'avenir sourit ton Eudora.

La main de la jeune fille s'ouvrit ; elle laissa s'envoler sa colombe. Diletta se joua d'abord incertaine dans le jardin ; ses ailes charmantes se replièrent sur le gazon, l'enlevèrent sur les bosquets ; elle erra d'un arbuste à un massif, s'ébattit au milieu des fleurs. Eudora, brisée d'émotion, la suivit du regard. Et bientôt, la blanche aérienne, prenant un vif essor, disparut sous l'épais bocage.

QUATRIÈME PARTIE.

I.

L'après-midi est belle au château d'Ugrandi; le soleil darde ses feux sur les eaux profondes du fleuve, les moissons commencent à jaunir sur ses bords; la plaine repose sous une chaude et calme atmosphère.

On a fermé les auvents du manoir pour entretenir la fraîcheur dans la salle du rez-de-chaussée; car c'est là que viennent se réunir quelques-uns des hôtes de cette noble demeure; ils ne contempleront donc point le paysage lumineux dont l'éclat fatiguerait leur vue; ils vont concentrer leurs regards, comme leurs pensées, sur ce qui les préoccupe bien plus que le soleil des cieux et la fertilité du rivage.

Ce n'est point pour goûter les nonchalantes douceurs du *far niente* qu'ils prennent place sur les élégants fauteuils de la salle; à leur esprit, l'agitation va mieux que les plaisirs tranquilles; ceux qui se groupent en ce lieu sont l'abbé Valentin de Bellarmier, la marquise Diane, et la duchesse d'Ugrandi.

Valentin est arrivé seul, le matin même, disant qu'il venait faire une visite d'amitié à sa nièce; il a comblé de prévenances le marquis Vincenzo,

le duc d'Ugrandi et sa fille; puis il est parvenu à les écarter pour conférer avec sa nièce et la duchesse, qu'il veut seules initier à une grande confidence.

A peine Bellarmier a-t-il refermé la porte, que la jeune marquise lui dit avec le rire insouciant qui lui est habituel :

— Eh bien ! Monsieur l'abbé, qu'avez-vous à nous communiquer? Je désire savoir tout de suite ce qui me vaut l'honneur de votre pieuse visite.

— Voici, répond Valentin : Depuis longtemps, je me suis préoccupé de l'extrême indépendance d'esprit que la signora de Lamerti manifeste en toute occasion ; j'ai souvent observé son peu de déférence envers l'Eglise romaine, et cela m'a fait juger prudent d'agir auprès d'elle avec précaution. J'avais supposé qu'elle exerçait de l'influence sur les idées de son aumônier, et qu'elle pourrait bien éveiller chez lui des velléités d'insoumission au Saint Siège. Je résolus de voir Anselme, de causer avec lui, d'examiner de près ses opinions, et je me gardai bien d'exciter à son sujet les soupçons d'aucun prêtre, afin de pouvoir un jour, seul avec vous, tirer avantage de mes observations.

Mais, à peine avais-je formé ce plan, que je fus obligé de m'absenter de Rome. Et dès le soir de mon retour, nos amis, les cardinaux de Nicovezzi et de Veluti, me dirent être persuadés qu'Eudora de Lamerti a secrètement rompu avec l'Eglise romaine ; ils citèrent à ce sujet des faits qui leur ont été confiés par vous, madame la Duchesse.

— Il est vrai ; ces derniers mois, j'ai été fort troublée par certains actes de ma nièce ; je

reculais à l'idée de la dénoncer, espérant que le temps et l'expérience la ramèneraient à des voies plus sages ; mais mon devoir de bonne catholique était d'avertir un prêtre qu'il fallait surveiller de près Eudora. Je croyais que l'abbé Anselme exerçait beaucoup d'influence sur elle ; je lui confiai mes craintes ; je lui dis combien il était important qu'il déployât tout son zèle pour retenir ma nièce dans la soumission due à notre sainte Eglise. L'abbé, quand je lui parlais ainsi, restait toujours silencieux ; j'interprétais son silence comme une respectueuse approbation. Maintenant, je crains d'avoir été trahie par cet aumônier, que je croyais fils dévoué de l'Eglise ; car je n'ai vu aucun changement heureux s'opérer chez Eudora, et j'ai cru devoir confier mes soupçons, mes inquiétudes, au cardinal de Nicovezzi. Ce sont donc mes propres paroles qu'il vous a transmises, Signor.

— Oui, Madame, et, dès ce moment, je pensai que, pour éviter un éclat, je devais agir sur l'esprit d'Anselme, afin qu'il agît à son tour sur celui de la signora ; l'effroi des rigueurs ecclésiastiques me sembla devoir suffire à ramener Eudora sous le joug papal.

Justement, le lendemain de mon arrivée, je rencontrai l'abbé Anselme dans les bois d'Erémo. Je lui parlai comme si je l'avais cru dévoué à l'Eglise ; je lui fis part des soupçons que les cardinaux avaient à l'égard d'Eudora, et lui montrai les graves dangers auxquels elle s'exposerait en bravant le clergé romain.

A dater de ce jour, je continuai d'observer l'aumônier et la signora ; j'avais prié nos amis

les prélats de me confier ce soin et de ne rien laisser deviner de leurs craintes, afin de donner à Eudora plus de liberté pour se manifester.

Par ma confidence à Anselme, je pouvais lui paraître un officieux ami, gagner sa confiance et tenir ainsi tous les fils de cette affaire.

— C'était fort bien imaginé, dit la duchesse.

— Oui, mais tout cela n'arriva qu'à me démontrer l'inutilité de la crainte sur l'esprit d'Eudora. Anselme lui est trop dévoué pour ne lui avoir pas révélé le péril dont je l'avais averti, et nul amendement n'a paru chez la signora de Lamerti envers l'Eglise, pendant ces derniers temps.

Je revis plusieurs fois Anselme, et je compris toujours mieux, que, loin d'exercer aucune influence sur Eudora, c'est lui plutôt qui subit son empire ; mais, par crainte de la voir en butte aux sévérités ecclésiastiques, il cherchait à me tranquilliser à son égard ; il me disait que je ne devais voir, dans l'indépendance de la jeune poëte, que l'irréflexion de son âge et l'entraînement de son imagination.

— Mais, demande la duchesse, comment supposez-vous que ma nièce soit arrivée à cette opposition envers l'Eglise, si elle n'y a pas été conduite par les insinuations de son aumônier?

— Qui pourrait le dire? Ce qui demeure évident pour moi, c'est que votre nièce a secrètement étudié le Nouveau-Testament. Vous ne le lui avez jamais mis entre les mains ; il n'en existe aucun exemplaire dans la bibliothèque d'Erémo, et plusieurs fois, dans nos dernières conversations, je l'ai amenée à se défendre par des arguments qu'elle n'a pu tirer que de ce saint

Livre, si prudemment dérobé par l'Eglise aux profanations des laïques.

— Et comment a-t-elle pu se procurer le Nouveau-Testament ?

— Et comment, Madame, beaucoup d'Italiens le possèdent-ils malgré la surveillance du clergé? N'est-ce pas par les mains hardies, artificieuses, de ces Vaudois maudits, qui nous suscitent sourdement mille difficultés ? Pour moi, c'est la seule explication admissible quant à Eudora, et je soupçonne Anselme de s'être prêté à la fantaisie témoignée par son élève, de connaître le livre qu'on lui défendait.

— Oui, cela est à croire, dit la duchesse.

— Les choses en étaient là, poursuit Valentin, lorsque votre départ pour le Piémont se décida, s'effectua, juste pendant le peu de jours que j'avais été passer à quelque distance de Rome, dans la maison de plaisance du cardinal de Nicovezzi. Ayant soupçonné l'action de quelque Vaudois auprès d'Anselme et d'Eudora, je frémis en apprenant qu'ils venaient de se rapprocher des vallées hérétiques, et qu'ils pourraient avoir ainsi plus facilement de dangereuses communications avec ce foyer d'erreur.

— Que ne me l'aviez-vous dit, Signor ? ils ne seraient pas ici.

— Soyez tranquille, Madame, tout peut se réparer. A la nouvelle de votre départ, je vis le danger pressant, le moment venu de porter un grand coup ; je fis part au cardinal de Nicovezzi de tout ce que j'avais découvert, de tout ce que je supposais ; aussitôt, nous nous concertâmes sur les meilleurs moyens d'étouffer l'hérésie de

la belle muse, sans faire un éclat fâcheux, qui pourrait créer des ennemis à l'Eglise parmi les admirateurs d'Eudora ; il importe de ne pas sévir contre la jeune poëte de manière à la faire apparaître sous l'auréole du martyre, aux yeux de notre société italienne. Voici donc le plan que nous avons formé ; je pense qu'il aura votre approbation :

Il faut enlever Eudora aussi mystérieusement que possible, et la conduire dans le couvent de Sainte-Thérèse, dont nous sommes sûrs. Elle y sera gardée de manière à ne pouvoir s'évader. Les clefs de toutes les portes seront, cette fois, constamment entre les mains de l'abbesse nouvelle, qui nous craint et nous obéit.

En même temps, il faudra, vous le comprenez, faire disparaître Anselme. Nous le mettrons entre les mains des moines de Pignerol, qui lui feront passer ses idées peu cléricales. Je suis muni, par le cardinal, de pleins pouvoirs pour effectuer ce double enlèvement.

— Ce plan a sans doute de fort bons côtés, dit la duchesse ; mais cela fera encore un bien grand éclat.

— Il est vrai, Madame, mais songez bien que c'est le moindre que l'on puisse faire en de telles circonstances. Si nous ne mettons pas Eudora dans un monastère, bientôt peut-être elle montera sur le bûcher. Ainsi, les enthousiastes de la belle poëte devront nous être reconnaissants de notre prudence et de notre modération.

— Cela est vrai, dit la duchesse.

— Et quelle récompense est promise à votre zèle, Monsieur l'abbé ? demande la marquise.

— Mais, ma nièce, celle que l'on croira justement due à mes talents et à mes services.

— Bien, nous comprenons. Je vais faire commander au premier orfèvre de Turin une crosse digne d'un fils de Bellarmier. Ce sera un prix bien mérité par l'acte qui va débarrasser l'Eglise des poétiques censures d'Eudora.

— Mais, reprit la duchesse, fort troublée, quand pensez-vous, Signor, effectuer cet enlèvement ?

— La nuit prochaine, Madame ; ne tardons pas ; on ne sait ce qui peut arriver.

— Eh bien ! oui, soit ; mais entrons dans les détails ; voyons comment cela pourra s'exécuter. Vous savez qu'Anselme est chez des amis, dans une villa des environs.

— J'ai pris avec moi, Madame, deux serviteurs dévoués au Saint-Siège ; ils dirigeront deux serviteurs non initiés qui m'accompagneront aussi. Choisissez ce soir, pour garder le château, les gens dont vous êtes le plus sûre, et, tandis que les autres dormiront, une voiture fermée, attelée de bons chevaux, sera préparée dans la cour. Alors vous, Madame, et vous, Diane, aidées de celles de vos femmes sur lesquelles vous pouvez compter, vous vous saisirez d'Eudora et vous l'accompagnerez au monastère.

Je resterai ici, jusqu'à ce que le départ ait eu lieu, puis j'irai avec mes deux serviteurs à la villa où se trouve Anselme; j'y arriverai dans l'après-midi ; je paraîtrai confiant, sans inquiétude avec l'abbé ; et, la nuit suivante, mes serviteurs, le surprenant dans son sommeil, l'amèneront à une voiture où je monterai avec lui pour le conduire chez les moines de Pignerol.

— Cela est très sagement combiné, dit la duchesse. Occupez-vous, ma fille, de choisir, pour veiller cette nuit, les gardes qui peuvent le mieux nous servir en cette circonstance. Faites des promesses, n'épargnez rien. Vous le savez, le Saint-Siège n'est pas ingrat envers ceux qui le défendent avec zèle, et ses faveurs ne sont pas exclusivement réservées à ceux qui portent sa livrée. Votre époux et le mien pourront obtenir, grâce à nos bons offices, des honneurs que nous partagerons.

— En vérité, dit la marquise en riant, nous serons bien généreuses de partager; car, je ne vois pas la peine que nos époux prendront en tout ceci.

— Vous le savez, Vincenzo est sensible; les gémissements d'Eudora le fléchiraient; et je me garderai bien de mettre le duc dans la confidence de l'enlèvement; il faiblirait devant les pleurs de sa nièce. Et cependant, vous le voyez, Diane, c'est la sensibilité même de mon mari que j'épargne, en mettant Eudora sous le saint abri qui la préservera de la justice ecclésiastique.

— Sans doute, et j'espère que vous mettez aussi par là sa fortune à l'abri de la confiscation ecclésiastique; l'une des premières récompenses de notre sagesse affectueuse, devra être le partage des domaines de Lamerti.

En ce moment, un bruit de pas se rapprocha de la salle; la porte fut ouverte par un page; le marquis Vincenzo entra, donnant la main à sa belle cousine, et suivi de son père, le duc d'Ugrandi, et de sa sœur, la princesse de Lunelli.

Eudora, pâle, amaigrie, la physionomie

empreinte d'une résignation sublime, vivait de prières pendant ces jours d'anxieuse attente. Ses yeux s'étaient détournés des turpitudes qui eussent souillé sa pensée, affaibli son élan ; fuyant la vue de ses ennemis, elle n'avait porté ses regards que sur Christ, et, dans sa communion, elle avait puisé l'énergie et l'amour; Vincenzo l'ayant rencontrée dans une galerie qu'elle parcourait, moins pour chercher la fraîcheur des dalles de marbre, que le calme de la solitude, elle se laissait amener par lui dans le salon de famille ; mais elle ne put prendre part aux causeries légères que Diane commença aussitôt, avec autant de liberté d'esprit que si elle n'eût parlé auparavant que de fleurs et de dentelles.

Toujours laide, vulgaire, pleine d'entrain et de gaîté maligne, la marquise, s'étalant sur des coussins brodés, voulut animer tout le petit cercle par ses propos joyeux ; mais elle ne réussit qu'avec sa belle-sœur, son beau-père et Vincenzo, jouets dociles et souriants de tous ses artifices. La duchesse était troublée par la vue de sa nièce, et Valentin, qui n'avait jamais ri de bon cœur depuis son funeste séjour à Ste-Thérèse, parut alors, malgré lui, plus sombre que jamais.

Eudora s'avança vers une des vastes embrasures, souleva les draperies de la fenêtre, ouvrit les auvents, et contempla ces jardins, ces rivages, que sa mère foula de ses premiers pas, qui lui virent échanger ses serments avec le duc de Lamerti. Ce séjour, le dernier où elle dût trouver des souvenirs, parut plus cher que jamais aux regards de l'orpheline ; elle oubliait même la profanation apportée par Diane en ces lieux,

lorsque celle-ci, impatientée de la voir silencieuse, bondit du fond de la salle jusqu'à elle et lui dit :

— Belle rêveuse, à quoi donc pensez-vous? Improvisez-vous une élégie?

— Je pense à ma mère, répondit Eudora, en fixant sur elle un regard sévère.

La marquise, un peu déconcertée, se retira lentement; ses yeux rencontrèrent ceux de son oncle, qui lui exprimaient un mépris irrité.

Il faisait le mal, lui, par ambition, par fanatisme, avec passion; mais il ne pouvait le faire légèrement.

II.

Les sentiers sont rapides au flanc des montagnes qui dominent le torrent d'Angrogna; la poussière que soulève le vent du midi, ajoute encore à la fatigue de la course, et cependant un voyageur solitaire franchit, avec l'agilité du chamois, les pentes les plus escarpées; il ne prend garde ni à sa lassitude, ni à la chaleur; une seule pensée l'absorbe : celle de hâter son arrivée dans un village ami.

Ce voyageur, c'est Azarias, Azarias tour à tour anxieux, confiant, affligé, joyeux, suivant ce qui domine en lui, des impressions de son cœur ou de l'Esprit de force et de paix.

Il a quitté la plaine, et, sans être découvert par aucun ennemi, il a pénétré dans ces défilés abruptes, où maintenant il respire enfin plus à

l'aise. Il prend un sentier qui amène directement à St-Jean, cet asile antique de la fidélité chrétienne ; c'est là qu'il espère trouver une pieuse femme qui consentira, pour l'amour du Sauveur, à venir délivrer la jeune Eudora. Il marche donc toujours et toujours plus vite, sans regarder si ses pieds se déchirent aux ronces et aux cailloux du chemin.

Enfin, les humbles toits de St-Jean apparaissent à sa vue ; son cœur bat de reconnaissance et d'espoir. Ah ! pourquoi doit-il arriver seul en ces lieux ! Il voudrait y dérober à jamais son bonheur, loin du regard des méchants. Mais il prie ; il sait que, pour lui et ce qu'il aime, Dieu réserve un bonheur que nulle main humaine ne pourrait attaquer ; il entre, le cœur paisible, dans la petite ville vaudoise.

Des montagnards qui ne le connaissent pas, le voient passer et lui disent :

— Pauvre voyageur, que t'est-il advenu ? La sueur couvre ton visage, ta chevelure flotte au vent du soir ; tes habits se sont déchirés aux épines des bois, et le sang a coulé de tes pieds quand tu as passé les granits. Pauvre voyageur, d'où viens-tu donc ?

Mais il répond à peine, et se dirige vers la demeure d'un Barbe qu'il a connu en ce lieu.

Il frappe à la porte ; on ouvre. Quelle surprise ! Quelle joie ! C'est Misçaël qui se présente à lui ; il le serre sur son cœur ; leurs cris d'allégresse sont entendus d'une chambre voisine. Elisabeth et Marthe s'en élancent aussitôt.

Les baisers, les larmes expriment quelque chose de la pieuse et tendre émotion ressentie

par ces âmes fraternelles, et Marthe présente au voyageur le frais visage du petit Misça.

— Mais comment êtes-vous ici, mes bien-aimés? demande Azarias au milieu de ces effusions. Comment ai-je le bonheur de vous rencontrer à St-Jean, tandis que je pensais compter encore bien des jours sans vous revoir?

Misçaël répond : — Le vieux pasteur qui habite cette demeure est malade depuis quelques semaines ; il m'a demandé de le remplacer dans son ministère ; je suis venu ici avec Marthe et notre enfant. Elisabeth, sachant nous être utile et trouver du bien à faire en ce village, a voulu nous accompagner.

— Cher Azarias, dit alors Elisabeth, te voilà enfin revenu parmi nous, grâce à la protection de notre Père céleste ; c'est sans doute après bien des périls. Nous avons su que ton respectable ami avait été recueilli dans le Ciel, aussitôt son arrivée dans la grande Babylone ; mais, depuis, que t'est-il arrivé? Comment reviens-tu avant que le synode t'ait fait remplacer?

— J'ai dû quitter Rome précipitamment, pour sauver une autre vie, une autre liberté que les miennes. Quand je raconterai au synode les circonstances où je me suis trouvé, il ne pourra qu'approuver ma conduite.

— Qui donc as-tu sauvé ?

— Hélas ! personne encore ; mais il est deux cœurs opprimés qui m'ont confié leur délivrance ; et, comme je ne pouvais l'effectuer seul, je suis venu chercher ici des appuis fraternels.

— Tu les auras, ces appuis. Explique-toi.

— Il nous faut du mystère, de la prudence,

même au milieu de nos montagnards ; car une indiscrétion pourrait tout perdre. Dans le château d'Ugrandi, là-bas, à l'est de cette vallée, deux personnes attendent que nous leur prêtions une main secourable, pour fuir la terre d'oppression et venir en nos vallées. L'une d'elles est une sœur dévouée à Jésus ; elle quitte pour Lui d'immenses richesses ; l'autre, je ne puis le nommer un frère, car, s'il a renoncé au papisme, il n'a pas ouvert son âme au Sauveur ; mais il veut la liberté d'une conscience qui ne peut dissimuler plus longtemps ; car cet homme est un prêtre.

— Un prêtre ! Mais es-tu bien sûr de sa sincérité ?

— Oh ! oui ; il ne tenait qu'à lui de venir avec moi, de trouver promptement un refuge dans nos montagnes ; mais il est resté en Piémont au péril de ses jours, pour assurer l'évasion de la noble dame dont il était l'aumônier ; car, sans les moyens qu'il nous fournit, je ne sais comment nous pourrions parvenir à notre but.

— Mais tu as nommé le château d'Ugrandi ; c'est celui de Diane.

— La signora convertie à l'Evangile est cousine du marquis Vincenzo.

Azarias développe alors le plan d'évasion et termine en disant qu'il lui faut trouver une Vaudoise qui consente à s'exposer aux dangers de cette entreprise, pour sauver la comtesse de Lamerti.

Misçaël avait interrompu son frère en lui disant qu'il voulait s'associer à son œuvre de délivrance, et comme le voyageur achevait d'expli-

quer le plan organisé par Anselme, Elisabeth lui dit :

— Et quelle autre que moi, cher Azarias, doit t'aider à sauver Eudora de Lamerti ?

— Toi, Elisabeth, y penses-tu ? t'exposer en terre ennemie !

— Une autre sœur de nos vallées courrait-elle moins de dangers que moi parmi les papistes ?

— Pour toi, le passé est déjà si grave.... ton évasion du couvent.... Il est vrai que Valentin doit rester encore assez longtemps aux environs de Rome ; mais le sol de la plaine est couvert de nos ennemis ; la cendre et le sang de nos frères sont mêlés à la terre des champs piémontais.

Elisabeth se recueille et prie en silence ; puis, avec une énergie douce, mais inflexible, elle dit :

— Je comprends toute la portée du péril ; mais je suis résolue à m'y exposer, le regard fixé sur Christ. Puisque c'est vous, mes deux frères, qui allez partir, c'est moi, votre sœur, qui dois vous accompagner. Dieu arrêterait sur moi le cours de ses bénédictions, si je reculais devant un devoir si clairement tracé, et si je le suis, ce devoir, je resterai, quoi qu'il advienne, sous la bénédiction de mon Rédempteur.

Il y a dans les accents, dans les regards d'Elisabeth, un écho, un reflet du Ciel. Azarias, serrant sa main et la baignant de larmes, lui dit :

— Viens donc, puisque Dieu t'inspire. Sans doute, c'est lui-même qui nous commande par ta voix d'accepter ton dévouement.

Tous alors tombent à genoux et supplient le Seigneur de les protéger et de les bénir.

On prodigue au voyageur les soins que récla-

ment ses fatigues : mais lui ne pense qu'à repartir au plus vite ; il dispose tout pour laisser St-Jean pendant la nuit avec son frère et sa sœur ; tandis que Marthe, dont le sacrifice n'est pas le moins grand, doit rester avec son enfant chez le vieillard malade, en attendant le retour..... s'il doit avoir lieu.

.....

A l'heure où le soleil va disparaître derrière la montagne, Elisabeth est seule, debout, au milieu de rochers que les derniers rayons colorent de pourpre.

— Que l'air est doux ! Que le couchant est beau ! Jésus ! mon Rédempteur ! murmure-t-elle.

L'union de son âme avec Dieu donne à tout ce qui l'entoure un charme ineffable ; elle s'élance vers le Ciel avec la simplicité de l'enfant. Absorbée dans les félicités et les espérances de l'amour divin, elle reste maintenant par choix dans cette consécration absolue à laquelle autrefois on voulut la contraindre. Sans cloître, sans ensevelissement monacal, la belle vierge s'est donnée à Dieu ; ses pensées demeurent fixées en Lui, la seule vie de son cœur. Aussi, les actes les plus simples de sa mission chrétienne, ont-ils un caractère élevé, pur, qui les rend agréables aux yeux du Seigneur.

Oh ! la disposition intérieure de l'âme, la consécration vraie, entière, à Dieu, quel prix ne donnent-elles pas à l'accomplissement des plus modestes devoirs ! Quel jour brillant et doux se lève alors sur la voie du fidèle ! Comme le sceau

du St-Esprit est visible, et quelle puissance il donne à l'espérance des Cieux !

La crainte d'une catastrophe empoisonne jusqu'aux fleurs cueillies encore par notre main. L'attente d'un grand bonheur charme jusqu'à nos douleurs présentes. Ainsi, les appréhensions ou l'espoir, se rapportant à l'avenir éternel, exercent avec force leur action sur notre course terrestre.

C'est pourquoi Elisabeth trouve à cette heure, l'air si doux et le couchant si beau.

Elle ne songe point à mettre sa profession chrétienne au-dessus de celle de ses sœurs ; elle est humble autant que dévouée; elle attend, confiante et soumise, la manifestation de la volonté de Dieu à son égard.

Elle prie pour cette jeune néophyte, qu'elle aime déjà et dont elle veut sauver la vie au péril de la sienne; elle prie pour ses frères, exposés comme elle à d'implacables haines; elle prie pour la jeune épouse, qui va compter les heures de l'absence auprès de son fils bien-aimé; elle prie pour son père, pour sa mère, que peut-être elle ne doit plus revoir. Jésus l'appelle ; elle suit sa voix.

Le vent du soir, qui agite la longue chevelure d'Elisabeth et fait voguer dans l'espace les nuages pourprés du couchant, emporte sur ses ailes vers les cieux, ces deux noms prononcés avec amour : Jésus et Eudora.

III.

Une sombre nuit enveloppe le château d'Ugrandi; la lune ne présente à la terre qu'un mince croissant, et des nuages viennent souvent obscurcir cet arc lumineux, de même que les étoiles qui apparaissent çà et là dans l'espace.

Valentin de Bellarmier est seul dans son appartement; il attend avec anxiété le signal que doit lui donner la duchesse. Debout, n'osant faire un mouvement, de peur d'éveiller ceux qu'il faut laisser dormir, il compte les instants qui s'enfuient, et son impatience s'accroît à chacun de ces instants. Il ne veut pas prévenir le signal, car il connaît trop bien la duchesse pour l'accuser d'un retard inutile. Il suppose que son mari, sa fille et son fils ne sont pas assez sûrement endormis, ou que peut-être Eudora, en proie à l'insomnie, retarde le moment où sa tante souhaiterait de la surprendre.

Au milieu de ces diverses conjectures, Valentin attend.

Il peut compter ses pas dans le crime.

Pourquoi va-t-il livrer la vie d'Eudora, la vie d'Anselme, aux chagrins, aux mystérieuses rigueurs du cloître ? Sont-ils ses ennemis ? Ont-ils excité sa vengeance ? Non. Mais Rome lui a versé le poison brûlant du fanatisme; la haine s'élève en lui contre tout ce qui s'oppose au papisme ; l'habit même qu'il porte lui fait une loi de sévir contre les rebelles qui ne s'inclinent pas devant le clergé romain. Et, d'ailleurs, le zèle

déployé à persécuter les hérétiques, est une des voies les plus sûres pour arriver à l'épiscopat; l'ambition, l'égoïsme, lui font sacrifier de douces victimes à son avancement dans les ordres.

Une sueur froide couvre son front; mais il refoule tout remords. L'être descendu jusqu'à un certain degré dans le mal, s'approuve, se glorifie; la repentance ne lui est plus possible. Dieu l'abandonne à son endurcissement.

La jeune fille ne dort pas. Fidèle à la recommandation de ses amis, elle s'est levée; elle demeure assise sur un fauteuil dans l'obscurité de sa chambre, en face de la fenêtre donnant sur les bois. Depuis bien des nuits, elle épie le signal libérateur qui doit l'avertir de tenter son évasion. Si quelque pâle lueur des cieux arrive jusqu'à elle, cette lueur éclaire sa simple robe blanche, ses cheveux noués négligemment; elle est ainsi plus touchante dans sa beauté, qu'à ces heures où naguère elle revêtait une riche parure, pour les soirées que charmaient ses chants poétiques.

Il lui a paru long, le temps écoulé dans l'isolement de toute affection terrestre. Azarias et Anselme, loin d'elle, s'exposent à mille périls pour la sauver; leurs regards, leurs voix, ne peuvent plus l'encourager; tout l'a fuie, tout, jusqu'au charme que répandait autrefois sur sa tristesse, la douce et gracieuse Diletta. Elle ne voit autour d'elle que la perfidie; elle sait avoir tout à redouter, et l'arrivée de Valentin a mis le comble à ses angoisses.

Cette nuit, plus que jamais, elle souhaite ardemment de voir finir l'agonie de l'attente; et cependant, elle est frappée de terreur en face

des dangers de la fuite. Brisée par la souffrance, par l'inquiétude, elle sent toute sa faiblesse. L'éclat de ses facultés, la vivacité de son esprit, s'absorbent dans la douleur. Mais Dieu la préserve d'un funeste abattement ; il lui donne cet élan attendri de l'âme qui s'élève de son impuissance à la force miséricordieuse du Père.

Ses pensées montent vers les régions de la paix ; l'immensité de l'amour de Christ domine tous ses sentiments ; elle anticipe sur la félicité du Ciel ; elle trouve un refuge dans l'éternel avenir ; son âme s'ouvre à l'espoir, à la louange ; ses yeux, dans une douce extase, contemplent la nuit avec une sensation de bonheur.

Et soudain, un feu s'élance en spirale au milieu des bois. C'est le signal ! Voici le moment du péril et de l'espérance.

Eudora tombe à genoux, les mains levées au Ciel.

Elle se glisse sans bruit jusqu'au rez-de-chaussée du château ; nul ne se présente sur ses pas ; elle ouvre la porte secrète ; elle la franchit et la referme à double tour. Elle parcourt le souterrain ; elle atteint la poterne ; alors, elle entend les voix aimées d'Azarias et d'Anselme avec une voix de femme et une autre voix d'homme ; tous l'encouragent à se confier en Dieu. Elisabeth et Misçaël lui sont nommés par ses deux amis ; elle apprend en quelques mots rapides le dévouement de la jeune Vaudoise ; elle la serre sur son cœur dans l'effusion d'une ineffable reconnaissance.

Anselme et les deux frères disposent des broussailles pour masquer l'issue presque oubliée des

habitants du château. Pendant ce temps, Eudora, encore dans le souterrain, quitte sa robe blanche et revêt le costume de voyage qui lui est remis par Elisabeth.

Tous les cinq se dirigent bientôt à travers les bois, en suivant les rives du fleuve qui doit guider leur course.

Eudora tient la main de la Vaudoise, comme celle de l'Ange qui lui est apparu pour protéger ses pas.

Azarias, dans une émotion profonde, se rappelle le premier soir où la signora de Lamerti s'offrit à ses yeux dans un palais de Rome, entourée de tout le prisme d'une poétique célébrité ; et ce tableau de son souvenir, rapproché de cette fuite, à pied, sous d'humbles habits, en butte à mille dangers, fait battre son cœur d'un respectueux amour et lui inspire des actions de grâces pour le Dieu qui soutient les martyrs.

Les annales de l'histoire chrétienne présentent de nombreux exemples de délivrances miraculeuses, accordées par le Seigneur à ses enfants persécutés. Le récit de ces délivrances offre une édification aussi réelle que celui des martyres que Dieu permit pour montrer la force de sa grâce. Partout on voit la présence de Dieu, son intervention toute-puissante, dominant le flot des événements terrestres.

Ainsi, la différence de peu d'instants avait suffi pour rendre possible l'évasion d'Eudora. Mille circonstances auraient pu empêcher Azarias et ses deux compagnons de voyage d'arriver cette nuit même, et, bien qu'arrivés, bien qu'ayant donné le signal convenu, leur dévouement pou-

vait encore être inutile ; ils faillirent échouer au port.

La jeune comtesse avait à peine quitté le premier étage du château, elle ouvrait la porte secrète qui l'introduisait dans le souterrain, lorsque la duchesse d'Ugrandi, s'étant enfin assurée du sommeil de ses enfants et de son mari, était sortie de leurs appartements avec Diane ; elle vint frapper à la porte de Valentin, tandis que sa belle-fille amenait les deux suivantes, qui devaient entrer dans la chambre d'Eudora pour aider à l'enlèvement.

Valentin s'enveloppa d'un long manteau noir et courut se poster dans l'angle d'un corridor voisin de l'escalier. Sa chambre, située du côté opposé à celle d'Eudora, lui donnait vue sur la cour ; il s'était assuré que les chevaux étaient attelés à la voiture qui stationnait devant la grande porte. Il attendait l'approche du groupe de femmes qui devaient amener Eudora en étouffant ses cris, pour descendre rapidement vers la cour et faire avancer les chevaux. Mais à la clarté vague d'une lampe placée dans l'escalier, il vit la duchesse s'avancer seule ; il sentit sa main se crisper sur la sienne ; elle lui dit :

— C'est étrange ! Elle a disparu.

— Eh quoi ! en êtes-vous sûre ? Interrogez ses femmes, répondit Valentin, tremblant de rage et d'un effroi de Dieu....

La duchesse rentra dans l'appartement d'Eudora, suivie de Diane et de ses deux *camérières ;* cette fois, examinant tout avec plus de

soin, elle trouva sur une table, dans une coupe de cristal, un billet contenant ces mots :

« N'attribuez mon départ qu'à la fidélité chrétienne. »

E. de L.

— Malédiction ! s'écria la duchesse. Ma nièce est devenue Vaudoise et s'enfuit vers les vallées.

Elle fit éveiller les femmes d'Eudora, et, d'une voix irritée, elle leur demanda compte de cette disparition inexplicable.

Les suivantes répondirent que, depuis son arrivée au château, la comtesse les avait toujours congédiées peu de temps après être entrée dans sa chambre ; mais que, la veille, elle ne les avait point renvoyées plus tôt que d'habitude, et qu'elles n'avaient rien entendu pendant la nuit.

On éveilla le duc, le marquis, la princesse ; on mit sur pied tous les gens du château ; mais les recherches furent inutiles.

Valentin, qui soupçonnait l'aumônier d'avoir favorisé le départ d'Eudora, voulut se rendre à la villa dans laquelle Anselme avait dit aller faire un séjour ; il espérait obtenir ainsi quelques éclaircissements.

En partant, il recommanda de continuer les investigations aux alentours d'Ugrandi, et, suivi de deux serviteurs, à cheval comme lui, il prit la route de la villa Pianura.

Le soleil venait de se lever, lorsque les fugitifs, se glissant avec précaution dans les bocages, aperçurent trois cavaliers lancés à toute bride dans la directien de Pianura ; l'un d'eux, qui devançait les autres, fut reconnu des proscrits

malgré la rapidité de sa course ; tous, excepté Misçaël, murmurèrent en frémissant le nom de Valentin.

Il galopa dans la plaine sans laisser de relâche à son cheval écumant ; il atteignit la villa aux dernières heures de l'après-midi. Mais Anselme en était parti depuis bien des jours ; il n'y avait fait qu'une courte visite, et les habitants de Pianura l'avaient cru de retour au château d'Ugrandi.

Alors, l'abbé de Bellarmier raconta la fuite mystérieuse d'Eudora, et tous pensèrent comme lui, qu'elle s'était réfugiée dans les vallées vaudoises. L'entrave providentielle mise à ses projets méchants, poussa au paroxysme la haine de Bellarmier ; il jeta un audacieux défi à l'invisible Protecteur des fidèles opprimés, et jura vengeance contre ceux qui échappaient à son atteinte. Il persuada aux gentilshommes de la villa d'entrer, pour faire *œuvre pie*, dans la troupe qu'il voulait former à Ugrandi pour courir sur la trace des fugitifs. Dans son impatience, il prit à peine quelque repos et repartit la nuit suivante, empruntant un cheval plus en état que le sien de faire une course rapide.

Revenu dans la soirée au château, Valentin fit aisément entrer dans son plan la famille d'Eudora, et le lendemain, avant l'aurore, excitant le peu d'énergie du vieux duc et de son fils, il partait avec eux, ses deux serviteurs et cinq gardes du castel, dans la direction des Vallées.

IV.

Après mille détours par des sentiers peu connus, les fugitifs sont parvenus un matin à l'entrée de la vallée d'Angrogna, la première qui se présente au sortir des plaines du Piémont. Fatigués, mais pleins de courage, ils se sentent ranimés par l'approche du refuge tant souhaité ; ils marchent d'un pas plus léger sur les fougères du vallon.

Mais, tout à coup, Anselme jette un cri ; il vient d'apercevoir, au tournant du chemin, des cavaliers, parmi lesquels il reconnaît l'abbé de Bellarmier et les seigneurs d'Ugrandi et de Pianura.

— Malheur ! malheur ! dit-il d'une voix étouffée ; ils nous ont aperçus ; ils brandissent leurs épées !...

Eudora, dans une résignation suprême, invoque le secours de Dieu.

— Que faire ? Que faire ? répètent avec angoisse Azarias et Anselme.

Mais Elisabeth et Misçaël se sont élancés vers un quartier de roc qui les sépare de leurs compagnons, et, peu d'instants après, ils reviennent en disant :

— Venez, suivez-nous.

Elisabeth prend la main d'Eudora et l'entraîne rapidement. Voici, dit-elle, un asile que Dieu nous fournit; c'est une grotte que Misçaël et moi nous avons découverte pendant notre séjour à St-Jean ; il vaut mieux, croyez-moi, nous cacher

au lieu même où ils nous ont aperçus, parce qu'ils supposeront que nous avons fui plus loin, et nous pouvons dérober notre refuge en écartant avec précaution les branchages de l'entrée.

Azarias vit en effet que les longs rameaux d'un buisson étaient entrelacés sur l'ouverture de la grotte et paraissaient y avoir leurs racines ; soulevant avec soin ces rameaux, de manière à ne pas déranger leur disposition naturelle, son frère et lui introduisirent les jeunes filles dans la caverne et s'y glissèrent aussi avec Anselme ; mais ils restèrent près de l'entrée, pour offrir, s'il le fallait, une protection suprême aux deux sœurs placées sous leur sauvegarde.

Les cavaliers approchent ; du fond de la grotte on entend le pas de leurs chevaux. Eudora défaille d'émotion ; elle tombe sur le sol humide, sans mouvement, presque sans haleine.

Elisabeth se lève ; animée par le péril même, elle est debout, la tête inclinée en avant pour mieux prêter l'oreille à tous les sons du dehors ; elle tend l'un de ses bras vers l'entrée de l'excavation, pour parer un premier coup, et, de l'autre, qu'elle appuie sur l'épaule d'Eudora, elle semble vouloir protéger cet être plus faible qu'elle-même.

La jeune Romaine est saisie d'admiration, de respect, à la vue de la belle vierge qu'un demi-jour lui fait apparaître dans toute la majesté de la prière et du sacrifice ; elle reprend une sainte énergie, une vive espérance.

Azarias, Misçaël, Anselme, retenant leur souffle, frémissant dans leur poste d'observation, virent,

au travers des broussailles, les seigneurs et leurs satellites, chercher , fouiller partout, avec des imprécations et des cris de rage... partout excepté là même où Dieu tenait ses enfants en sûreté sous sa main.

Comme plus tard aux persécuteurs de Nitschmann (1), *leurs yeux furent retenus;* ils s'en allèrent sans découvrir le sauvage refuge.

Quand ils se furent éloignés, quand le retentissement du pas de leurs chevaux ne se fit plus entendre dans la montagne, les fugitifs respirèrent plus librement.

— Dieu soit loué ! Répondons à sa protection par la confiance, dit Azarias, en s'avançant vers les deux jeunes filles.

— Oui, confiance, répète Elisabeth ; cette première délivrance est le gage d'une délivrance décisive. Misçaël et moi nous connaissons un sentier impraticable aux chevaux, qui peut conduire à St-Jean en contournant les montagnes, au milieu des forêts qui nous déroberont aux regards. Venez ; nous pourrons rejoindre par là les demeures de nos frères, et nos ennemis, ne formant qu'une bande peu nombreuse, n'oseront pas s'aventurer au centre même d'une ville vaudoise.

— Eh bien ! partons à la garde de Dieu, dit Azarias.

Ils sortirent de la grotte ; ils entrèrent dans les fourrés épais, sous lesquels un sentier à peine

(1) On sait comment le pieux morave Nitschmann fut miraculeusement dérobé aux regards de ses persécuteurs, qui fouillèrent, sans le voir, les buissons où il s'était blotti.

visible les conduisit pendant plusieurs heures ; ils franchirent ainsi, au flanc des montagnes, la distance qui les séparait de l'asile tant souhaité de St-Jean.

Vers le commencement de l'après-midi, le sentier amena les voyageurs au sortir de la forêt ; leurs regards se reposèrent alors sur la vallée, qui étalait ses hameaux, ses cultures, ses pâturages. Le torrent d'Angrogna bondissait dans toute la beauté des eaux printanières. L'horizon était vaste ; des sommets couverts de neige étincelaient au soleil. Eudora contemplait pour la première fois ces charmes paisibles et majestueux de la montagne. Ravie d'admiration, elle s'arrêta, et, dans une pieuse extase, elle ne put que s'écrier : Mon Dieu ! Dieu Créateur ! Mon Père !

Les Vaudois souriaient doucement de l'émotion que ressentait la jeune Romaine, et le pauvre Anselme retrouvait des larmes devant le paysage splendide, qui lui rappelait ses souvenirs d'enfance, ses Apennins.

Mais soudain, sans qu'aucun bruit se soit fait entendre, les ennemis apparaissent au détour d'un rocher ; ils aperçoivent les proscrits ; ils s'élancent à leur poursuite.

Valentin avait dirigé sa bande dans la vallée, au pied des forêts traversées par les fugitifs ; arrivé au bas de la montagne où finissaient les bois, il eut la pensée que ces ombrages épais avaient bien pu lui dérober les Vaudois. Il voulut gravir la montagne ; elle n'offrait aucun sentier ; il décida de laisser les chevaux à la garde de l'un des serviteurs, et s'élança sur l'es-

carpement soulevé de toutes parts par des blocs de granit, entraînant sur ses pas les hommes qui l'accompagnaient.

A la vue de leurs persécuteurs, les proscrits s'enfuient sur la pente opposée à celle par laquelle ils montent; de nombreux obstacles entravent leurs pas ; des pierres, des ronces, une déclivité très rapide; mais ces obstacles s'offrent aussi à leurs ennemis, et la petite bande vaudoise, pleine de courage, poursuit sa course en tenant autant que possible la direction de St-Jean.

Une ruse nouvelle vient à l'esprit de Bellarmier ; il conseille à ceux qui l'entourent de se diviser et de courir entre les cinq amis, de manière à les chasser vers des points opposés; il faut beaucoup de sagacité et d'agilité aux fugitifs, pour se rallier à diverses reprises au milieu des rocs et des broussailles.

Mais la manœuvre des ennemis est tellement habile, que bientôt Elisabeth perd de vue ses compagnons ; ils ne peuvent la rejoindre, elle n'ose les appeler ; car, à chaque angle de la montagne, elle craint d'apercevoir un persécuteur au lieu d'un frère. La jeune fille erre çà et là, implorant le secours de Dieu.

Elle atteint un étroit plateau de rochers qui surplombent le torrent. Les eaux, grossies par la fonte des neiges, roulent tumultueuses, écumantes. A droite du plateau, une cascade tombe d'un seul jet et d'une grande élévation dans un gouffre de rocs noirs, d'où son énorme masse d'eau rebondit pour former le torrent qui mugit, tournoie sur des blocs de granit et fuit au bas de la

montagne, où la jeune Vaudoise vient de s'arrêter. A peine est-elle arrivée là, haletante, éperdue, qu'elle voit avec terreur Valentin montant seul vers le plateau, par l'unique sentier qui en forme l'issue.

Eternel ! tu vois ! s'écrie-t-elle, et ses deux mains s'élèvent vers les Cieux.

Valentin éprouve un vertige étrange. Se retrouver seul avec Elisabeth pour la première fois depuis la fuite de Ste-Thérèse, dans une telle situation, cela lui semble une hallucination de son esprit, une vision fantastique. Il revoit ces longs cheveux noirs, cette taille aérienne, ce profil admirable d'expression et de beauté, se détachant sur l'écume scintillante de la cascade, qui semble ébranler le roc sous ses pieds. Muet, immobile, il la contemple.

Mais, cédant toujours à l'impulsion du mal, il s'élance vers le sommet du roc, et, dominant d'une voix tonnante le bruit de la cascade, il s'écrie :

— Tu es à ma merci, malheureuse hérétique ! Abjure sur-le-champ, ou meurs !

D'un geste imposant, Elisabeth l'arrête ; elle s'écrie aussi avec force :

— Non ! je ne suis pas à ta merci. Mais toi, tu dois craindre la justice divine que tu outrages. Le Créateur des Alpes, s'il le veut, peut te frapper de sa foudre et t'empêcher d'arriver jusqu'à moi.

Elle lève vers le Ciel un regard de prophétesse, un regard calme et vengeur à la fois.

— Elisabeth, lui dit-il, vous savez que ma famille vous a toujours aimée. Votre fuite, votre hérésie, ont affligé nos cœurs ; mais revenez maintenant

à notre sainte Eglise, je pourrai vous sauver des mains vengeresses.

Elisabeth, sans paraître craindre, et telle qu'un être qui n'appartiendrait pas à la terre, s'avance jusqu'à l'extrémité du plateau la plus rapprochée de Valentin, et là, le front serein, le regard brillant d'une douce inspiration, elle lui dit :

— Ne me parlez pas ainsi. Dans les murs où mon enfance fut enserrée, j'ignorais que Dieu est amour ; je ne le servais qu'avec crainte. Mais au sein du peuple de martyrs que l'Eternel conserve en ces montagnes, j'ai appris que Dieu m'aime en son Fils, et je me suis donnée à Lui. Ce n'est pas ici contre une faible femme que vous avez à lutter, c'est contre le Christ lui-même, vivant en elle par son Esprit. N'espérez point obtenir la victoire sur ce qui est invincible ; craignez plutôt de répondre, par une méchante action, à l'amour de Dieu qui voudrait vous sauver.

.... Frémissez, frémissez ! Une heure vient en laquelle le Juge suprême vous fera rendre compte de vos forfaits. Cet instant même se grave là-haut en traits de feu ; il vous sera présenté au dernier jour. Et Celui qui tient en sa main la clef des enfers, vous demandera : Prêtre, prêtre, qu'as-tu fait ?....

Et sachez-le, sans cloître, sans habit monacal, j'ai suivi, dans la vérité, la consécration que l'on voulut m'imposer dans l'erreur.

Elisabeth n'est qu'à son Dieu.

Tout à coup, des cris déchirants partent du pied de la montagne. Valentin s'incline pour regarder ; il aperçoit une femme qui gravit, en

se cramponnant à toutes les aspérités, le flanc du roc à pente rapide.

Pauvre Marie-Anne ! Ne pouvant rester plus longtemps au val de Queyras, loin de ses enfants bien-aimés, elle a voulu revoir ceux qu'elle croyait paisibles à St-Jean ; mais là, elle n'a trouvé que Marthe et son petit Misça ; et Marthe lui a révélé le dévouement de son époux, de son frère, de sa sœur. La mère craintive, à peine arrivée dans ces lieux, sans consulter sa fatigue, s'est mise à errer sur les sentiers qui conduisent à la plaine ; elle a rencontré ses deux fils avec Anselme et Eudora, échappés avec peine à leurs ennemis, et nul d'entre eux n'a pu lui dire ce qu'est devenue Elisabeth.

Alors, elle a couru, couru, la pauvre mère, et tout-à-coup, elle a vu, là-haut, sur les rochers qui dominent le torrent, sa fille, sa bien-aimée Elisabeth, et, quelques pas au-dessous d'elle, un prêtre, sur l'escarpement de granit. Elle n'a pas demandé si le pied humain peut gravir ce que le chamois seul gravit; elle n'a pas pensé à ses cheveux blancs, qui l'avertissent d'un péril plus grand que pour un jeune pâtre ; mais elle a jeté un cri d'angoisse vers Dieu ; elle s'est élancée avec l'agilité du chamois, avec l'énergie de la jeunesse. Elle arrive entre sa fille et Valentin; elle bondit vers Elisabeth, l'étreint sur sa poitrine et dit au prêtre avec un regard de défi :

— Oseras-tu maintenant venir la demander ? Elle est à moi, c'est mon enfant ! Oui, mon enfant. Comprends-tu ce mot ? toi, homme sans pitié, cœur sans tendresse ! Oui, Elisabeth est ma fille et tu ne l'arracheras pas de mes bras.

Marie-Anne est terrible, sublime. Elisabeth, le regard inspiré, semble trouver dans l'étreinte maternelle, la protection miraculeuse qu'elle annonçait à son persécuteur.

Lui, tremblant de honte, de rage, et poussé par cela même au paroxysme du crime, s'élance furieux vers les deux femmes et s'écrie :

— Oui, je t'arracherai ta fille, Vaudoise maudite ! Oui, elle retournera dans le cloître d'où elle a fui !

— Non ! dit Marie-Anne..., et toutes deux disparaissent vers le gouffre.

Valentin jette un cri de terreur; il court au bord du rocher; il plonge du regard dans l'abîme.

La mère et la fille sont cramponnées aux saillies du roc ; elles n'ont pas voulu chercher la mort ; elles ont tenté un moyen suprême de délivrance, en appelant le secours de Dieu ; elles se sont laissé glisser du sommet sur les flancs de granit de la montagne, en s'aidant des aspérités, et maintenant, agiles, vigoureuses, elles descendent. Bientôt, elles sont au pied du rocher. Mais ce rocher baigne dans le torrent, près de la cascade, qui tombe et bondit avec fracas dans le gouffre.

Marie-Anne s'avance sur un bloc entouré par l'eau écumante ; elle tend la main à Elisabeth, qui vient l'y rejoindre ; de là, elle passe à un second quartier de granit, puis à un troisième, et là, elle se trouve avec son enfant sur un petit espace suffisant à peine pour les contenir. Alors, elle jette vers le prêtre un regard triomphant... Car il faut être mère, ou bien, il faut être Elisabeth, pour braver ainsi la mort.

Valentin croit être le jouet d'un songe terrible, en voyant ces deux femmes se maintenir debout, fermes, tandis que l'ébranlement des eaux semble devoir les entraîner avec la pierre qui les soutient.

Il reste sur le sommet, frappé de stupeur, le cou, les bras tendus vers l'abîme. Soudain, des voix parviennent à son oreille ; ses deux serviteurs gravissent vers lui et lui crient :

— Venez, venez, Signor ! Ces hérétiques maudits nous échappent ; ils sont tous parvenus à rentrer dans St-Jean, et nous ne sommes pas assez nombreux pour nous aventurer au milieu de cette ville. Venez, venez au plus vite, regagnons la plaine.

Valentin est ramené à lui par ces paroles ; il voit assez lucidement sa situation pour craindre de laisser monter ses serviteurs en vue du torrent et des deux femmes. Il redescend en toute hâte avec ses satellites, et repart plein de haine pour le château d'Ugrandi.

Dès qu'il a disparu, la mère et la fille regagnent le rivage, et là, marchant sur les pointes de granit les plus avancées, et s'appuyant des mains à la paroi humide, elles longent le courant jusqu'à un point où elles trouvent un sentier qui les conduit à St-Jean.

Les autres fugitifs, arrivés auprès de Marthe et de son enfant, n'ayant pas revu Elisabeth, avaient aussitôt gravi une éminence avec des amis, rassemblés autour d'eux par la nouvelle de leur retour. Ils regardaient avec anxiété vers le vallon, vers les montagnes, cherchant en vain des yeux Elisabeth et Marie-Anne.

L'angoisse d'Eudora était rendue plus douloureuse par la pensée que pour elle la jeune Vaudoise avait ainsi exposé sa vie, sa liberté. Elle élevait en pleurant une prière au Seigneur, lorsque la sainte mère et son héroïque enfant paraissent au détour d'un rocher. Tous descendent la petite montagne et s'élancent au-devant des deux femmes.

Eudora serre Elisabeth dans ses bras, l'interroge, et bientôt entend de sa bouche le récit de son danger et de sa victoire.

Oh ! combien il y eut alors d'effusions d'amour fraternel et de reconnaissance envers Dieu !

La jeune Italienne, émue d'une religieuse ferveur par la délivrance que Dieu vient d'accorder à ses enfants, est aussi charmée par le spectacle si nouveau pour elle que lui offrent les montagnes. A ses pieds, le torrent fuit, rapide comme l'éclair, bruyant comme le tonnerre ; il parcourt la vallée fertile, ses ravissants bocages, et reflète dans ses eaux les derniers feux du soir. Le soleil a disparu derrière les crêtes neigeuses de l'ouest ; mais il colore de pourpre la chaîne orientale ; il enflamme les nuages qui flottent au-dessus des Alpes.

Le front d'Eudora est caressé par la brise des hauts monts, brise douce, fraîche, suave, qui souffle l'espérance et l'inspiration. Alors, dans un élan poétique, elle dit ce chant sur un air d'Italie :

Ils ont maudit en leur vaine colère
Et frappé l'air de leurs cris furieux ;
D'un pied cruel, ils ont foulé la terre,
A leur vengeance ils appellent les Cieux.
Mais, vain effort, haine injuste, insensée,
Que pouvez-vous ? L'Eternel est pour moi.
Tant de fureur par son bras est glacée ;
Je la domine en paix sans nul effroi.
Salut ! Salut ! solitaire campagne,
Où du méchant le vol est arrêté.
Salut ! Salut ! car la montagne,
La montagne est la liberté !

Ils sont passés les tourments de la plaine,
Les noirs complots, les chagrins oppressants ;
Le vent du nord, de sa puissante haleine,
A repoussé leurs flots envahissants.
Je vois briller une aurore nouvelle
En approchant de ces vallons bénis ;
La foi, l'amour, de leur main immortelle
Les ont semés des fleurs du Paradis.
Salut ! Salut ! solitaire campagne,
Où du Sauveur on chante la bonté !
Salut ! Salut ! car la montagne,
La montagne est la liberté !

D'ombrages frais, de rives émaillées
De clairs ruisseaux, de gazons toujours verts,
Consolez-moi, poétiques vallées !
Consolez-moi des maux que j'ai soufferts.
Quand d'Erémo l'image trop chérie,
En songe, en veille, aura troublé mon cœur,
Oh ! rendez-moi tout ce qu'est la patrie,
La paix, l'espoir, le charme, le bonheur.
Salut ! Salut ! solitaire campagne,
Où le Seigneur imprima la beauté !
Salut ! Salut ! car la montagne,
La montagne est la liberté !

De vos sommets, de vos torrents rapides
Je n'avais pas deviné la splendeur;
De vos forêts, de vos ondes limpides
Je n'avais pas respiré la fraîcheur.
Monts imposants, cascades écumantes,
Bois enchantés, aux vents légers et doux,
Ah ! j'ignorais les beautés enivrantes,
Le saint bonheur que Dieu dépose en vous.
Salut ! Salut ! solitaire campagne,
Où du Seigneur brille la charité !
Salut ! Salut ! car la montagne,
La montagne est la liberté !

V.

Aussitôt son retour, Azarias se présenta devant la vénérable assemblée des pasteurs de son peuple (1).

Le jeune homme rendit compte de ses travaux en Italie et des événements qui l'avaient fait revenir avant l'époque fixée. Pour compenser cette infraction aux lois du synode, il offrit de retourner une seconde fois à Rome; mais on ne voulut pas abuser de son dévouement; il y avait d'ailleurs de jeunes missionnaires tout prêts à partir; l'assemblée des pasteurs décida de confier à Azarias une partie des troupeaux du Val de Queyras.

(1) Cette assemblée se nommait dès lors *la Table*, parce qu'elle avait l'habitude de se réunir autour d'une table, sur laquelle étaient posés les manuscrits et les divers papiers, qui tenaient une place importante dans l'Eglise Vaudoise.

Le vieux pasteur que Misçaël avait été remplacer à St-Jean, s'était rétabli; son jeune ami put le quitter et revint avec sa femme et son enfant vers les villages où déjà il avait exercé son ministère. La famille de Gaëtan et de Marie-Anne fut donc toute réunie dans la même vallée.

Misçaël habita de nouveau sa chaumière, couverte de rameaux et de fleurs, nid rustique animé de chants purs et joyeux. Azarias alla demeurer à l'extrémité opposée du val, car son frère et lui se partageaient le soin des églises de cette région.

Anselme se rendit avec Azarias à la maisonnette isolée qui devint le presbytère de son ami; il voulut se rendre utile, et, revêtu du costume de la montagne, il cultiva le petit jardin du pasteur.

Azarias voyait combien l'absence de foi dévastait l'âme du malheureux Italien ; il le comprenait; c'était là le véritable aiguillon de ses épreuves ; il souhaitait de lui faire partager sa paix et son espérance. Souvent, il avança l'heure de son lever et retarda celle du sommeil, pour consacrer, sans empiéter sur d'autres devoirs, une part de son temps à celui qu'il avait sauvé de la tyrannie cléricale, sans avoir pu encore l'amener à la pleine lumière de l'Evangile.

Chaque jour, Anselme s'attacha davantage au Vaudois ; il avait pour lui cette affection qu'un être faible, incertain dans ses pensées, ressent pour l'être fort et sympathique, dont les fermes convictions soutiennent l'amitié. Il l'aimait avec abnégation, toujours prêt à s'oublier pour lui, comme autrefois à Erémo.

Cependant, une préoccupation profonde se mêlait chez Azarias à l'activité de la vie. Il aimait Eudora de cet amour saint, impérissable, qui lie pour jamais une âme à une autre âme et la fait vivre, espérer, souffrir et jouir en elle. Chaque jour lui rendait plus chère celle qu'il avait eu le bonheur d'amener en un paisible refuge. Loin de s'attrister de la vie rustique des vallées, elle était toute à la reconnaissance pour la famille qui l'accueillait à son foyer ; elle ajoutait aux joies de la chaumière. Souvent, Azarias croyait rêver en voyant Eudora dans un entourage si différent de celui où, pour la première fois, elle lui était apparue. Avec sa douce humilité, elle gardait toujours le prisme enchanteur de la distinction, de l'inspiration et du talent, sous le chaume de la montagne, comme sous les portiques de la villa.

Que de fois Azarias se répéta ce qui lui avait été révélé par le généreux Anselme ! Que de fois il recueillit avec bonheur un témoignage affectueux de la signora ! Mais la crainte de s'abuser, de faire évanouir son bonheur par un aveu, le retenait toujours de dévoiler à Eudora l'immensité de son amour. Ce mystère sacré, il le gardait dans le sanctuaire le plus intime de son cœur ; il n'avait jamais voulu le laisser connaître à sa famille elle-même.

Mais Elisabeth lut dans le cœur d'Azarias ; son amitié dévouée, angélique, la faisait pénétrer jusqu'aux pensées les plus intimes de ceux qu'elle chérissait.

Un soir, Elisabeth et Eudora étaient revenues ensemble des hameaux, où leur bienfaisance avait été répandre la consolation ; elles s'arrêtèrent,

fatiguées de la course, auprès d'une fontaine qui jaillissait de la montagne au pied de grands châtaigniers.

Assise sur la mousse à côté de sa nouvelle amie, Eudora la contemple en rêvant; elle ressent un tendre respect pour cette jeune fille qui l'a sauvée au péril de sa vie, et qui, maintenant, dans les devoirs simples et doux qu'elle accomplit, fait briller, sans s'en apercevoir, la noblesse et la charité de son cœur. L'esprit cultivé, artistique, de la jeune Romaine, mis en contact avec cette nature toute primitive, éprouve un étonnement attendri, délicieux ; elle a fait entendre à la Vaudoise ses poëmes favoris, ses mélodies préférées; elle a vu que sa compagne, si elle ne chante pas comme elle, accorde du moins son âme à la sienne. Et cette belle Elisabeth, suave comme un rêve séraphique, lui apparaît sinon poëte, assurément poétique, autant que les plus ravissantes visions de l'idéal qui se soient jamais offertes à elle.

Elisabeth la première interrompt le silence. Que vous semble-t-il, chère Eudora, lui demande-t-elle, de la vie qui vous est faite en nos vallées ?

— Cette vie ne m'étonne plus comme les premiers jours; j'en apprécie tout le bonheur, croyez-le bien, chère Elisabeth. Si je tourne quelquefois un regard douloureux vers mon pays, vers mes souvenirs d'enfance, je reviens bien vite à la joie d'être libre et de pouvoir servir Dieu selon ma foi.

— Je suis heureuse, Eudora, de vous entendre parler ainsi ; car il est probable que votre existence doit s'écouler dans nos montagnes. Et,

dites-moi, poursuivit-elle avec un sourire plein de tendresse, refuseriez-vous l'alliance d'un Vaudois ?

— Comment me parlez-vous d'alliance ? dit Eudora, cherchant à cacher son émotion, puisque vous-même, vous refusez toujours d'accepter l'union qui vous est offerte, même par les plus pieux d'entre ce peuple ?

— Il est vrai, l'amour de Dieu et l'amour de ma famille suffisent à mon cœur. Ce que je désire maintenant, c'est de voir mon frère Azarias choisir une compagne. Il habite à quelque distance de nous ; sa vie est difficile, fatigante ; son cœur affectueux aurait besoin de s'épancher chaque jour dans un cœur dévoué, qui pourrait le comprendre et le soutenir dans son œuvre excellente.

— Avez-vous fixé votre choix sur quelqu'une de vos jeunes compagnes ? demande Eudora, tremblant de ce qu'elle dit.

— Je ne veux pas influencer mon frère dans une décision si délicate. Je suis disposée d'avance à aimer celle qu'il me donnera pour sœur.

— Pensez-vous qu'il ait choisi ? dit Eudora toujours plus tremblante.

— Il ne m'a fait aucune confidence à ce sujet. Je remets son avenir à la bénédiction de Dieu.

Mais la nuit vient, et nous sommes encore loin de notre demeure. Venez, chère Eudora, il faut nous remettre en marche après ce petit repos.

Elles venaient de rentrer à la chaumière ; la porte en était restée ouverte pour laisser pénétrer l'air parfumé du soir. Elisabeth reconnut les voix d'Azarias et d'Anselme, qui arrivaient

par le sentier des prairies. C'était l'heure où bien souvent on recevait leur visite après les travaux de la journée. Elle alla au-devant de son frère ; et, tandis qu'Anselme allait s'asseoir au foyer de Marie-Anne, elle conduisit Azarias sous un berceau de feuillage, au fond du jardin. Alors, lui prenant la main avec effusion, elle lui dit :

— Azarias, tu aimes Eudora.

— Que dis-tu, ma sœur? murmura-t-il d'une voix émue.

— Mon amitié pour toi m'a fait deviner ton amour. Oui, tu aimes Eudora, et tu n'oses pas lui avouer que ton bonheur serait d'être son époux, craignant que la reconnaissance ne lui dicte un consentement qui ne viendrait pas de l'élan de son cœur. Mais, rassure-toi ; j'ai lu dans les pensées d'Eudora, aussi clairement que dans les tiennes. Crois-moi, Eudora t'aime.

— Que Dieu en soit loué ! Et toi, mon Elisabeth, sois bénie, toi qui refuses l'hymen et qui sourirais au mien.

— Oui, mon Azarias, je souhaite de te voir uni à celle que Dieu Lui-même semble te donner, qu'Il a rapprochée de toi par des voies imprévues et saintes.

Le lendemain, à la prière d'Azarias, Gaëtan et Marie-Anne demandaient à Eudora de devenir leur fille.

L'orpheline exilée accepta ce doux titre, et, peu de jours après, Misçaël bénit l'union d'Azarias et d'Eudora.

CINQUIÈME PARTIE.

I.

Trois ans s'écoulèrent. Alors vint l'année 1488. Elle devait marquer dans les annales de Rome et dans celles des vallées.

Il y avait de récents souvenirs, de récents exemples de rigueurs, de martyres.

Entre 1440 et 1445, sous le gouvernement de Louis de Savoie, vingt-deux Vaudois avaient été brûlés à Coni. Quelques années plus tard, en 1475, l'évêque de Turin, Jean Campesio, et l'inquisiteur André Aquapendente, publièrent des bulles très sévères contre les Vaudois. A leur instigation, la duchesse Iolande, princesse française, veuve d'Amédée-le-Bienheureux, tutrice de son fils Charles, ordonna, en 1476, aux châtelains de Pignerol et de Cavour, au podestat de Lucerne et à ses autres officiers dans ces contrées, de pourvoir activement *à la répression des hérétiques*.

Ces ordres furent exécutés ; des Vaudois, attirés hors des vallées par quelques affaires, furent saisis et livrés aux inquisiteurs. Un pasteur, Jordan Tertian, fut brûlé à Suse. Parmi les autres fidèles qui périrent alors par les bûchers, la potence, ou par des supplices encore plus hideux,

l'histoire a conservé les noms d'Hippolyte Roussier, d'Ugon, d'Antoine Hion, et de Villermin Ambroise.

Mais ces exécutions partielles n'avaient point suffi à l'Eglise romaine ; il lui fallait un vaste exploit, un coup décisif ; le pontife Innocent VIII le dirigea.

Il choisit pour instruments de son fanatisme Albert de Capitanéis, archidiacre de Crémone, et Blaise de Béna, inquisiteur de l'ordre des prêcheurs. Il les accrédita auprès de Charles VIII, roi de France, de Charles II, duc de Savoie, et de tous les seigneurs, comme nonces et commissaires apostoliques dans leurs Etats, et spécialement en Dauphiné et en Piémont, pour procéder contre ce qu'il appelait « *cette pernicieuse et abominable secte d'hommes malins, les pauvres de Lyon, ou Vaudois* ». Il avouait reconnaître à ces objets de sa colère *une apparence de sainteté*, et, malgré cela, il ordonnait de les écraser *comme des aspics venimeux* et de les exterminer, s'ils ne voulaient pas abjurer.

La bulle papale promettait pour récompense à tous princes, seigneurs ou autres, qui prendraient en main le bouclier de la foi romaine et prêteraient secours aux légats, une indulgence plénière pour la rémission de leurs péchés, une fois dans leur vie, et aussi à l'article de la mort.

Ce qui n'était pas moins tentant, c'est que la bulle papale octroyait à chacun la permission de s'emparer des biens, meubles et immeubles, des *hérétiques*.

Ce ne fut point là une de ces fautes momentanées, dont les Eglises, comme les individus, peu-

vent être relevées par la grâce, par le retour à Christ, la repentance et l'amendement. Non, l'Eglise romaine ne peut se repentir de ses persécutions, car ce serait renier son infaillibilité.

Les Gallicans et les Ultramontains ont discuté sur le véritable siège de l'infaillibilité. Mais il demeure admis par la généralité des vrais catholiques :

1° Que le pape, quel que soit d'ailleurs son caractère personnel, fût-ce un Borgia, agit sous l'influence du St-Esprit, toutes les fois qu'il décrète un canon ;

2° Que les conciles aussi rendent leurs décrets sous l'inspiration du St-Esprit ;

3° Que, par conséquent, tout décret émané d'un pape ou d'un concile, à quelque époque que ce soit, est infaillible, comme émané du St-Esprit Lui-même.

La porte est donc fermée au repentir pour les cruautés ecclésiastiques ; un tel repentir constituerait une hérésie.

Les décrets romains, déclarés infaillibles, ayant ordonné l'extermination des hérétiques, il est évident que, dans les temps et dans les pays où l'Eglise romaine ne persécute pas, c'est qu'elle est entravée par des gouvernements sages, paternels ; c'est aussi que l'esprit des masses incluses dans son sein et de certains membres de son clergé, réprouvent ces principes d'absolutisme et de rigueur meurtrière.

Il existe le plus souvent, chez les catholiques du XIXe siècle, une bienheureuse inconséquence avec leurs principes.

En vain sont-ils tenus de croire que les décrets

des conciles et des papes sur l'extermination de l'hérésie, sont infaillibles, immuables, loin de les observer, selon que la plus simple logique les y contraint, ils savent se soustraire à ces lois par les sentiments de leurs cœurs. Ils ont appris à estimer, souvent même à aimer, ceux que leur Eglise condamne à l'extermination. Il en est qui sacrifieraient leur vie pour sauver ces hérétiques, qu'un concile de Latran, qu'un Innocent VIII, déclarèrent dignes du dernier supplice. Et puis, il en est beaucoup qui peuvent extraire une vraie piété, une vraie charité, de ce qu'ils connaissent de l'Evangile, et qui protestent en son nom contre les rigueurs cléricales.

C'est que le cœur humain atteint rarement l'extrême bien ou l'extrême mal. Si l'on est dans le système parfait de la vérité, on reste toujours au-dessous de son idéal; mais si l'on est dans un système erroné, on s'élève souvent au-dessus de lui.

Revenons à l'an 1488.

Le roi de France et le duc de Savoie permirent l'expédition; les seigneurs s'y préparèrent, les populations s'émurent; une nombreuse armée se forma pour cerner de toutes parts *la forteresse de l'hérésie.*

Albert de Capitanéis appela, excita, dirigea les croisés; il divisa son armée en deux corps ; l'un, commandé par le comte de Varax, sieur de la Palu, lieutenant du roi, devait partir de France, remonter les vallées du Dauphiné, et se réunir à l'autre corps, parti du Piémont pour envelopper les vallées orientales, et se rapprocher en demi-

cercle des frontières françaises, en détruisant tous les hérétiques sur son passage.

Ces décisions venaient d'être arrêtées, lorsque, un jour, la salle du palais épiscopal de Turin réunit plusieurs hommes, appartenant aux divers degrés de la hiérarchie romaine.

L'un d'entre eux était Valentin de Bellarmier ; son zèle sans succès à l'égard des Vaudois ne lui avait point valu les récompenses espérées ; mais il avait poursuivi le cours de ses triomphes dans la prédication, et toujours groupé autour de sa chaire l'élite de la société italienne.

L'ambition et le fanatisme s'agitaient en lui ; il avait attendu vainement depuis trois années une occasion favorable pour assouvir son ressentiment dans le sang des Vaudois, et cette occasion s'offrait enfin à lui.

En entrant, il salua ses chefs ecclésiastiques avec une courtoisie fière à la fois et respectueuse ; il resta quelque temps sans prendre la parole, tandis que les prélats s'entretenaient de la grande affaire du jour. L'extrême pâleur, les lèvres contractées de l'abbé, décelaient le trouble intérieur, qu'il s'efforçait de cacher sous des dehors calmes et fermes.

Il profita d'un moment de silence dans la réunion ; il se leva et dit :

— Je suis venu ici, mes pères et seigneurs, pour vous exprimer la joie que j'éprouve de voir s'organiser une sainte croisade, et aussi pour vous dire que je souhaite de m'associer, autrement que par des paroles, aux exploits de notre sainte Eglise, dans le champ de l'hérésie.

— Nous le savons déjà, mon fils, lui répondit un évêque, vous n'êtes point resté inactif.

— Je ne le pouvais pas. Dévoué à l'Eglise romaine, j'ai souffert dès mes jeunes années un véritable martyre, en vivant dans le voisinage des terres hérétiques ; dès l'enfance, mon zèle pieux s'enflammait à cet égard. Mais jusqu'ici, les circonstances n'avaient pas répondu aux ardents désirs de mon cœur ; il a fallu me résigner, attendre. Vous savez, mes pères, comment j'ai attendu, de quelle voix j'ai constamment tonné contre tout ce qui se dérobe à l'obéissance due au Saint-Siège. A cette heure, mon âme entière s'embrase d'un feu sacré, en voyant se déployer l'étendard des fidèles, qui veulent retremper leur acier dans le sang des Vaudois.

Notre pontife vénéré, Innocent VIII, répandra sur son nom, par cette expédition mémorable, un éclat qui brillera dans l'avenir. L'illustre Capitanéis va s'acquérir aussi une gloire ineffaçable dans les fastes ecclésiastiques, et nous tous, à quelque rang que nous soyons dans les saintes armées, si nous ne donnons pas l'immortalité à notre mémoire, nous acquerrons, ce qui est plus précieux encore, le trésor des indulgences de l'Eglise.

— Sans doute, seigneur abbé ; mais lorsque, tout à l'heure, je faisais allusion à l'activité déployée par vous en ces dernières occurrences, je voulais parler du récent séjour que vous avez fait dans les domaines de votre frère.

— Je vois, Monseigneur, qu'un écho de mes paroles est arrivé jusqu'à vous. Il est vrai, mon frère, gagné par mes discours, a senti se réveiller

en lui l'ardeur guerrière de la jeunesse ; il a demandé, il a obtenu, un commandement dans le corps d'armée du comte de Varax, qui doit débuter par l'envahissement du val de Queyras, et mon neveu le vicomte l'accompagnera.

Mais je n'ai pas voulu borner à la France l'influence que je peux exercer ; j'ai volé du comté de Bellarmier au duché d'Ugrandi ; le duc s'y trouvait par bonheur, et j'ai tellement agi sur lui, ainsi que sur son fils, le marquis Vincenzo, que je les ai décidés à se joindre au corps d'armée qui entrera dans les vallées vaudoises, du côté de l'est.

— Vous avez fait merveille, seigneur abbé ; on reconnaît bien là le zèle que doit avoir tout prêtre dévoué à Rome.

— Cela, mes pères, serait encore trop peu pour moi. Il me faut plus que le pouvoir de mes paroles, lançant dans la guerre sainte, des seigneurs de France et d'Italie. Ce qu'il me faut, c'est une part personnelle dans cette croisade. Je veux verser mon sang pour l'Eglise ; je veux exposer ma vie dans la lutte désespérée que peuvent nous opposer les Vaudois. Mourir en combattant des hérétiques, ce serait là un trépas digne d'un soldat du Saint-Siège. Ou, si j'échappe couvert de blessures, des cicatrices sacrées seraient ma plus chère gloire. Et peut-être, les saints outragés pour lesquels je vais combattre, me préserveront-ils de tout accident et m'accorderont-ils une large part dans l'extermination de l'hérésie. Ne rejetez pas ma requête, je vous en supplie, mes pères ; donnez-moi une place dans l'armée croisée. Vous verrez

que les soldats dirigés par l'abbé de Bellarmier feront tomber les coups les plus rapides, les plus lourds, sur ces Vaudois maudits.

— A si belle ardeur, mon fils, on ne répond point par un refus. Allez, maudissez de la voix, encouragez du geste; et puissent les saints bénir tellement votre zèle, qu'une ample moisson d'hérétiques en soit la récompense. Mais, puisque vous êtes arrivé de ce côté-ci des Alpes, est-ce que vous préféreriez, quoique français, entrer dans l'armée piémontaise.

— Oui, je le préfère; j'ai des motifs pour souhaiter de parcourir la vallée d'Angrogna, car j'en connais les défilés; je pourrais y guider sûrement nos pieux alliés.

— Soit, vous aurez dès ce soir votre commission pour le corps italien.

— Salut donc, mes pères et seigneurs ! j'étais pressé d'obtenir cette faveur insigne ; je me retire maintenant pour me préparer à la grande œuvre que je dois accomplir.

Il sortit. Le démon de la passion haineuse dominait son cœur. Ignorant quelle était l'habitation d'Elisabeth, il l'avait supposée située dans la vallée d'Angrogna, puisque c'était là qu'il avait vu la jeune Vaudoise ; il choisissait donc cette vallée pour scène de ses exploits.

II.

C'est par une belle soirée de printemps ; le soleil va bientôt disparaître, mais ses rayons se jouent encore sur les bocages et les champs de la vallée. Les fleurs s'étalent, fraîches, odorantes, autour de la demeure d'Azarias ; et, sous cet humble toit, il est aussi de gracieuses fleurs.

Eudora, debout auprès d'une fenêtre ouverte sur le jardin, élève dans ses bras un bel enfant, son second Azarias, comme elle aime à l'appeler, tandis qu'à ses pieds s'égaie, avec le chien favori, sa jolie petite fille, qui la première lui bégaya le doux nom de mère ; un sentiment d'amour et de vénération pour une pieuse sœur, l'a fait, à son baptême, nommer Elisabeth ; et souvent un tendre et douloureux souvenir la fait appeler Diletta.

Deux jeunes filles de service achèvent de mettre en ordre les objets qui ont figuré au repas à peine achevé, et rendent à la salle rustique l'aspect agréable que lui imprime le goût délicat de la jeune femme, secondé par l'heureuse aisance due à ce qu'elle sauva dans sa fuite.

Sous un costume simple, Eudora conserve toujours cette noble beauté qui brillait en souveraine dans les palais de Rome ; à cette heure, sa tête nue, que décorent seuls ses cheveux noirs, apparaît imposante et suave comme celle de la muse antique tandis que son regard, son sourire plein d'amour, suivent l'échange des caresses de l'heureux père et de l'enfant qui lui tend les bras,

s'élançant du sein de sa mère vers les baisers d'Azarias.

Elles ont été bien belles pour les jeunes époux, ces trois années qui viennent de s'écouler ; ils se sont abreuvés ensemble aux sources pures du seul vrai bonheur : le sentiment de l'amour et de la bénédiction de Dieu.

Malgré tout ce qu'ils ont eu à souffrir et tout ce qu'ils peuvent craindre de la part des hommes, leurs cœurs ont donné un franc et généreux pardon.

Ce n'est point dans un esprit de sèche opposition à Rome, qu'Azarias a dirigé les troupeaux du Seigneur ; il s'est efforcé d'amener ses frères à la communion réelle avec Christ, et sa foi, grandissant toujours en ferveur, en charité, a su trouver le chemin de bien des cœurs.

Rien n'est venu troubler leur union en Christ, la fusion de leurs âmes en une même foi, une même espérance. Les yeux fixés sur le Sauveur et sur le Ciel, les époux chrétiens ont augmenté le bonheur de leur affection par le sentiment de l'Eternité ; leur pensée n'a donné que bien peu de place aux préoccupations de la terre.

Il leur est parvenu quelque chose de ce qui se prépare contre le peuple vaudois ; mais tout a été conduit de telle sorte, qu'ils ne soupçonnent ni l'étendue, ni la proximité du péril ; l'idée d'une persécution n'a fait qu'exciter leur zèle et les rapprocher de Celui qui peut les rendre plus que vainqueurs.

Le calme de leur existence subsiste encore ; ils se sourient avec une douce confiance, en cet instant où le père, l'époux, fait ses adieux aux

chers trésors de son foyer, pour aller visiter les bergers des hauts pâturages, auprès desquels il accomplit ce devoir de bon pasteur, dont ils sont le type envers leurs brebis.

— Allons, mon amour, dit Azarias au beau garçon qui joue ses doigts dans sa chevelure, décidons-nous à un dernier baiser ; il faut que je trouve un gîte avant la nuit, et le sentier est long d'ici aux cabanes des bergers.

— Oui, mon Azarias, dit Eudora, nous ne devons pas être égoïstes dans notre affection et te retenir ainsi, quand déjà tu devrais être au détour de la vallée, pour atteindre assez tôt un toit hospitalier. Et cependant, chaque fois que tu nous quittes, nous retardons tes pas ; chez nos enfants, ce n'est qu'un instinct de tendresse ; chez moi, c'est quelque chose de plus sérieux ; je sais ce qu'est chaque heure écoulée loin de toi.

— Mais tu as, ma bien-aimée, toujours présent en ta demeure, Dieu, l'Ami qui ne s'éloigne jamais.

Et, attachant sur elle un long regard :

— O mon Eudora ! dit-il, quelle puissance cet Ami céleste n'a-t-Il pas exercée sur ton cœur et que ne m'a-t-Il pas donné en toi ! Que de fois, j'ai craint que tu regrettasses en secret la brillante existence de Rome, et que tu souffrisses d'être l'humble habitante d'une chaumière ! Mais toujours, à l'heure où de telles pensées m'affligeaient, tu m'es apparue souriante, le front rayonnant de sérénité, de bonheur ; il m'a bien fallu croire que tu te trouves heureuse.

— Azarias ! Et qui donc jamais sur la terre connut plus que moi la vraie félicité ? Aux jours

d'adolescence qui bercèrent mes rêveries sous les bocages d'Erémo, avais-je jamais vu flotter des images aussi douces que la réalité dont je jouis ?

Je pressentais vaguement un bonheur dont j'ignorais le secret; l'amour dans la sainteté, l'amour qui a la conscience d'être immortel, le bonheur de voir unies en Christ, notre âme et celle qui nous est le plus chère, le sentiment que l'une et l'autre vivent sous la même bénédiction et s'avancent vers des joies éternelles. Je n'éprouve plus, à la pensée de la mort, ces angoisses que je connus un jour. Non, car ce n'est plus sur la mort que s'arrêtent mes méditations, mais sur cette vie de l'âme qui devient plus intense, plus pure, plus heureuse, quand nous avons déposé notre enveloppe terrestre. Que de fois, mon bien-aimé, ces radieuses anticipations du séjour de la sainteté, répandirent leur lumière sur les joies du foyer, que j'ai connues depuis trois ans avec toi et nos enfants chéris ! Crois-le, l'Italie n'éveille plus en moi aucun regret douloureux; car je vois le charme d'une ineffable poésie répandu sur tous les sites de ces montagnes, par les pensées que mon cœur nourrit en les contemplant.

— Oui, mon Eudora, Dieu accomplit cette promesse faite à ceux qui laissent tout pour Lui : « Vous recevrez en ce siècle cent fois autant, et dans le siècle à venir, la vie éternelle. » Il donne à ton cœur l'époux dévoué que tu as bien voulu choisir, et les deux enfants qui te réjouissent. Puis, à défaut de cette richesse que tu sembles avoir perdue sans retour, Il répand à tes yeux,

sur tous les objets qui t'entourent, une puissance de félicité qui te rend plus riche, en les voyant, que beaucoup de seigneurs en possédant leurs domaines.

— Cher Azarias, c'est de notre âme que part le véritable charme attaché aux objets visibles. Un cœur vicieux, une imagination ternie, passent au milieu des merveilles des Alpes, sans en extraire ce suc enchanteur dont nous formons le miel de nos rêveries. Et pourquoi trouvons-nous une poésie splendide et touchante au sommet du Sinaï, aux rives du Jourdain, à la montagne de Sion, au jardin des Oliviers, et jusqu'aux figuiers de Béthanie, sinon par les souvenirs sacrés que nos esprits leur ont unis dès longtemps ? Ah ! qu'il est beau, le sentier du chrétien, qu'éclairent constamment les rayons du soleil de justice !

Et, de sa voix douce et sonore, Eudora chanta cette improvisation :

Oui, jusques à ce jour, j'habite sur la terre,
Et mes pas n'ont foulé que le sol des mortels ;
Je n'aperçois les Cieux que voilés de mystère,
Ma main n'a pas saisi les trésors éternels.
Mais à mon cœur, ami, qu'importent donc ces voiles,
Quand leur tissu léger transparaît à ma foi ?
Pour monter d'un seul vol au-delà des étoiles,
Que faut-il ? Un lien entre Jésus et moi.
Du séjour bienheureux où sur son trône auguste
L'Eternel est loué du chœur des séraphins,
Il abaisse les yeux sur le sentier du juste,
Il mesure sa course et l'œuvre de ses mains.
D'un regard il en voit le début et le terme ;
Et pendant le chemin nous ignorons toujours
Quand le sol sous nos pas cessera d'être ferme,
Quand le sentier pour nous cessera ses détours.

Car de l'asile saint que Jésus nous prépare,
Le Père, d'un accent irrésistible et doux,
Appelant nos esprits, de nos corps les sépare,
En un moment rapide, inattendu par nous.
Que nous feraient le temps, le lieu de ce passage,
Qui du monde vers Dieu nous conduit triomphants ?
Chassons de nos pensers toute lugubre image,
Voyons ce qu'un Dieu bon prodigue à ses enfants.
Ah ! de si doux trésors si la terre est parée,
Nous offrant ses forêts, ses monts, ses eaux, ses fleurs,
Quelle est donc la splendeur de la terre sacrée,
Sous un ciel toujours pur se montrant aux vainqueurs ?
Mais qu'un songe éthéré de notre âme rêveuse
N'évoque pas surtout la beauté du Saint-Lieu ;
Seul, son divin flambeau peut rendre l'âme heureuse,
Et ce foyer brillant est dans le sein de Dieu.
En Jésus seulement, le vrai bonheur subsiste,
Au séjour des mortels, au séjour des élus,
Auprès de Jéhovah, par Lui seul il existe,
Car l'âme qui pécha ne peut rien sans Jésus.
La chute au Rédempteur nous unit sur la terre,
Et son œuvre d'amour pendant l'éternité
Nous fait un avec Lui, par le profond mystère
Que révèle ici-bas la sainte vérité.
Ainsi, mon bien-aimé, recherchons en ces heures,
Plus que tous les trésors, l'amour de Jésus-Christ.
La source de la paix, aux célestes demeures,
Sort du même rocher qu'au désert du proscrit.

Pendant ce chant, Eudora avait vu, auprès des chèvre-feuilles dont il courbait les branches pour lui faire un berceau, Anselme lui donner un regard doux et profond.

Adieu, Adieu, mon Eudora, dit Azarias, en déposant un baiser sur le front de la jeune femme.

Adieu, mon bien-aimé, répond-elle. Une larme brille sous sa paupière, et ses lèvres sourient.

La petite Elisabeth, abandonnant le joli chien, compagnon fidèle de ses jeux, entoure de ses

bras roses le cou de son père, qui vient de l'enlever pour la serrer sur son cœur. Le joyeux petit frère tend ses fraîches joues aux lèvres d'Azarias, et le jeune pasteur, se décidant enfin au départ, s'élance hors de la maisonnette.

En passant auprès d'Anselme, qui lui ouvre la barrière du jardin, il tend affectueusement la main à cet ami dévoué et lui dit :

— Adieu ! Que le Christ te bénisse et te donne sa paix !

— Adieu, Azarias, répond-il, que Dieu te continue ses bénédictions !

Il le suivit longtemps des yeux dans la vallée, et mille pensées remplirent son cœur. Il fit le rapprochement du premier soir où le jeune proscrit aperçut Eudora dans le palais romain, avec cette soirée présente, et il rêva....

Bientôt, il alla chercher la solitude de la chambre qu'il occupait dans un petit bâtiment détaché, d'où il surveillait le peu de bétail appartenant à son ami. Souvent, hélas ! il connut dans ce lieu des heures de désespoir, alors que, réfléchissant sur sa destitution des joies de la terre, il sentit ses épreuves aiguillonnées par une révolte contre Dieu, dont il ne comprenait point l'œuvre rédemptrice.

Mais il y a chez lui, à cette heure, un sentiment tout contraire à ceux qui l'absorbèrent jusque-là.

Il comprend enfin ce qui, depuis des années, lui fut enseigné vainement : la véritable source des douleurs humaines. Il la voit clairement venir de la chute, œuvre de Satan, qui s'oppose au but de l'Eternel. Il a cessé d'accuser follement le Maître de l'univers de ce qui ne vient pas de

Lui. Il comprend que, les ténèbres régnant sur son âme, que la séparation de son âme d'avec Dieu, forment son véritable malheur ; et ce malheur, il le sent, ne finirait pas à la tombe, s'il n'éprouvait, lui aussi, les effets de cette rédemption qu'il a vue sous ses yeux, sans en saisir le secret.

Depuis quelques jours, Anselme a commencé de prier Jésus, de lui demander de se manifester à lui comme Rédempteur ; il s'est élevé par degrés au-dessus des amertumes passagères qu'il endure ici-bas ; il considère surtout la situation de son cœur devant Dieu.

Maintenant qu'il est seul dans son humble asile, il voit s'effacer toutes les images de ce monde, son passé, son présent, les marbres d'Erémo, les rustiques parois de sa chambre. Comme il souhaiterait de pouvoir, lui aussi, dire à Dieu : Mon Père ! de reposer en Lui son esprit fatigué, de voir par Lui se lever, après le soir de sa triste journée terrestre, l'aurore du siècle à venir, où les rachetés de Christ entreront avec Lui en possession du royaume !

C'est là un appel de la grâce, auquel il répond enfin, humilié d'avoir si longtemps méconnu le Dieu consolateur qui lui ouvre ses bras. A présent, il croit, il prie.

Et la Bible qui est sous ses yeux lui offre cette déclaration apostolique : « Je vous ai écrit, à vous, qui croyez au nom du Fils de Dieu, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle. »

Il lui est donné de comprendre alors que, posséder Christ par la foi, c'est posséder la vie

éternelle ; que Christ est dans le racheté « l'espérance de la gloire ».

Il croit, il croit de toute son âme, il voit que ce serait faire injure au sang du Rédempteur, que de demeurer encore dans la tristesse, après avoir reçu le salut de Jésus-Christ. Et toute la nuit, il reste en prière, louant et bénissant Dieu, jusqu'à ce qu'enfin, au point du jour, le sommeil appesantisse ses paupières et lui fasse goûter un doux repos.

III.

L'orage amoncelé dès longtemps était près d'éclater, alors que le ciel semblait encore si pur sur la chaumière du val de Queyras. La haine fanatique allait consommer son œuvre ; elle ne voulait rien épargner, rien respecter, ni les vertus austères et douces de la famille, ni les saintes affections, ni même les pleurs de l'enfance.

Le comte de Varax, commandant la division occidentale de l'armée lancée par le pape Innocent VIII contre les Vaudois, gravissait les montagnes du Dauphiné ; il allait envahir ce val de Queyras où, selon les expressions d'un historien, « les premiers que le fer égorgea furent » les plus heureux.... Car ceux qui s'enfuirent » dans le creux des rochers et dans les profon- » deurs des cavernes, connues des seuls habitants » de la vallée, y furent poursuivis. De grands feux » allumés à l'entrée de leurs refuges, ne leur » laissèrent de choix qu'entre l'horrible massacre

» du dehors et la mort par les flammes et par la
» fumée. La plupart se résignèrent à celle-ci.
» Quatre cents jeunes enfants furent trouvés
» étouffés dans des cavernes ; trois mille per-
» sonnes périrent dans ces terribles journées ».

Et, souriante au lever de l'aurore, Eudora murmure un doux chant de berceuse à son petit Azarias, qu'elle endort, assise devant le jardin, là même où la veille elle a dit adieu à son époux. La jolie petite Elisabeth joue avec son chien chéri, entourant de fleurs la tête qu'il lui livre complaisamment.

Anselme repose encore ; sa veille bénie le fait lever ce jour-là plus tard que d'habitude ; la jeune femme se demande avec étonnement pourquoi il n'est pas déjà venu arroser les parterres, ornés avec tant de soin de ses fleurs préférées.

Il s'éveille pourtant, le fils des Apennins, et, pour la première fois, il s'éveille heureux. Avant de commencer le travail habituel, il veut aller, dans la solitude des montagnes, méditer sur les trésors spirituels qui maintenant lui sont ouverts. Il gravit une petite éminence, s'assied à l'ombre d'un châtaignier, et lui qui, depuis son enfance, n'a plus goûté ni joie réelle, ni douce paix, il sent enfin son pauvre cœur dilaté par la foi, l'espérance et l'amour du Sauveur ; un ineffable sourire illumine son pâle visage ; ses regards calmes et profonds s'élèvent vers le Ciel.

Mais soudain, un bruit étrange arrive jusqu'à lui. Il se lève, il tressaille. Des cris de fureur, des cris d'effroi, un horrible tumulte, retentissent dans les échos du ravin. Il s'élance vers le som-

met du mamelon. Un affreux spectacle s'offre à sa vue. L'armée papiste incendie les villages et massacre les montagnards, surpris comme par la foudre.

Anselme jette vers Dieu un cri parti des profondeurs de son âme, et vole vers le jardin où la jeune mère chante toujours entre ses deux enfants.

Signora ! Signora ! s'écrie-t-il, arrivant éperdu, ils viennent; ils accourent. Sauvez-vous, cachez-vous !

— Qui vient ? Qui accourt ? demande Eudora, effrayée.

— Nos ennemis ! Nos bourreaux ! Les gens du pape !.... Sauvez-vous, Signora ! Ah ! ma vie pour vous !

— Les gens du pape ! Seigneur Jésus ! reprends mon esprit ! s'écrie la jeune femme, ne voyant plus que le Ciel pour refuge.

Mais, serrant ses deux enfants sur son cœur, elle dit :

— Garde, ô mon Dieu, garde mes bien-aimés.

Le bruit se rapproche. Une bande plus avancée, que le flanc de la montagne cachait à Anselme, vient de déboucher par un sentier et paraît à l'entrée du jardin.

— Ciel ! ils nous ont vus ! dit la malheureuse mère, entourant ses enfants de ses bras, trop faibles, hélas ! pour les défendre.

Elle ne peut même chercher un abri dans la maisonnette, car les soldats lui coupent cette retraite en envahissant le jardin ; ils égorgent aux premiers pas les deux jeunes servantes.

Anselme s'élance devant Eudora, pour la

défendre contre la fureur des assaillants. Une lutte terrible s'engage entre le généreux proscrit et les satellites du pape. Il se voit au moment suprême de son œuvre abnégative ; il veut jusqu'au bout l'accomplir, et, à cette heure, en regardant vers Dieu.

Eudora, dans l'agonie de son effroi, peut suivre les efforts sublimes de son ami. Elle le voit soulever ses membres brisés, pour écarter le glaive qui la menace. Des flots de sang s'échappent de ses blessures ; il tourne vers la jeune femme un regard de solennel adieu et s'écrie :

— Jésus, mon Sauveur !

Il tombe. Les farouches assassins se jettent alors sur Eudora et ses enfants. Ni cris, ni prières, ni larmes, ne peuvent les attendrir. Ils arrachent violemment à la mère héroïque les deux faibles créatures qu'elle étreint sur son cœur. Par un suprême effort, Eudora se dégage des bras qui la retiennent et parvient à ressaisir son fils, tandis que le chien fidèle, excité par le péril d'Elisabeth, s'acharne furieux sur le soldat qui la dispute à sa mère.

Mais cette lutte inégale ne peut être longue.

Les soldats, irrités de la résistance d'une femme, la frappent de leurs épées. Eudora tombe mourante auprès de ses deux enfants.

Elle murmure ces mots :

Je vous pardonne... Je vais à Toi, Jésus !

Elle lève au ciel un dernier regard d'espoir, d'amour... et son esprit s'envole bien loin de la terre.

Une vague émotion règne parmi les meurtriers ; c'est un remords, c'est un appel de Dieu.

Elisabeth et Azarias sont là, couverts du sang de leur mère, inertes de terreur ; ils les quittent et courent porter ailleurs la désolation et la mort.

....

Azarias, parcourant les hauts pâturages, que les armées papistes n'avaient pas encore atteints, était demeuré paisible tout le jour, ignorant l'envahissement de la vallée. Il se remit en route pour revenir avant la nuit dans sa demeure. Il était seul, et longtemps il marcha sur des sentiers que les égorgeurs n'avaient pas suivis.

En approchant de son habitation, il aperçut les traces effroyables des massacres et de l'incendie. Nul soldat ne paraissait alors, et nul Vaudois. Hélas ! tout était mort ou avait fui.

Dans une angoisse extrême, le jeune pasteur vole vers sa maison isolée. Comme il arrive à la porte du jardin, les gémissements du chien, qui vient à sa rencontre, lui semblent un lugubre présage. Il entre ; des cris d'enfants le font tressaillir. Aux clartés de la lune, il voit le corps brisé d'Anselme ; il se précipite vers lui ; il le soulève, le serre dans ses bras. Anselme, dont la vie s'en allait avec le sang de ses blessures, sort d'un long évanouissement par cette étreinte suprême, et dit d'une voix expirante :

— Azarias, je meurs en paix. Sois béni. Je suis à Christ... Mais, va, ne t'arrête pas. Je vais mourir... et je ne sais... Eudora... j'ai fait tous mes efforts pour la défendre... mais ils m'ont frappé... et je n'ai pas vu...

Azarias cherche avec effroi, guidé par les sanglots plaintifs des deux enfants... et le corps

ensanglanté de son Eudora s'offre à ses regards éperdus.

Il s'incline vers ce beau front que l'astre des nuits semble faire briller d'une sainte auréole. Mais ce front est glacé. Mais les lèvres sont muettes. L'esprit de sa bien-aimée est recueilli auprès de Dieu.

— Ange de ma vie ! s'écrie-t-il, pour toi, j'ai bravé les périls ; pour toi, j'aurais versé mon sang, et je n'ai pu te défendre ! Est-il vrai que tu me quittes ? Est-il vrai que ton âme soit entrée dans le Ciel sans moi ?

Soudain, ranimé par une foi triomphante, à genoux auprès d'Eudora, il soulève d'un bras sa taille délicate ; il présente à la face du Ciel ce visage encore inspiré sous la pâleur du trépas, et dit dans un élan sublime :

— O Rédempteur ! l'épreuve est achevée pour elle. Pour elle, je te bénis !

Un faible cri le rappelle auprès d'Anselme ; il s'élance vers lui. Mais, après une dernière vacillation du flambeau de la vie, cet ami généreux remet son âme à Jésus.

Les heures s'écoulèrent une à une dans un lugubre silence, que les deux enfants ne troublèrent même plus ; car, serrés par moments sur le cœur de leur père, ils étaient frappés de stupeur par sa douleur immense, et parfois, le voyant à genoux auprès de leur mère immobile, ils frémissaient et n'osaient crier.

Bien que nul bruit ne s'entende plus dans la vallée, Azarias craint un retour de l'ennemi et veut lui dérober ses enfants.

Mais il lui faut d'abord accomplir un devoir

funèbre. Il creuse deux fosses sous les chèvre-feuilles, seuls épargnés ; deux fosses qui reçoivent les victimes du fanatisme sanguinaire, au moment où le disque de la lune planant dans un ciel pur, au-dessus des montagnes, fait contraster l'œuvre de l'Eternel avec l'œuvre de Satan.

Prosterné sur les tertres sacrés, la tête nue, les mains jointes, le regard levé vers le Ciel, Azarias dit :

O Dieu juste ! Tu vois !

.....

Ils sont maintenant glacés dans le sépulcre, les deux enfants de l'Italie. Un vent persécuteur les chassa vers les montagnes du nord ; le glaive du papisme les a frappés. Ils reposent jusqu'au matin de la résurrection, sous cette terre où l'un a connu tant de douleurs, l'autre tant de joies, où tous deux ont cru au Dieu rédempteur.

Réunis à cette heure par la mort, il ne leur reste plus que le trésor seul permanent pour tous les rachetés, le Ciel, où s'effacent toutes les différences qui existèrent dans la vie temporelle.

Auprès du refuge suprême qu'un sol dévasté accorde à leurs dépouilles saintes, un époux, un frère, prie et pleure. Il revoit en son souvenir ces années, récentes encore, où la jeune et belle muse apparut à ses regards émus, sous le prisme idéal qui l'entourait.

Elle est venue terminer ici cette courte existence, commencée avec tant d'éclat ; elle est venue tomber sous l'épée impitoyable, au seuil d'une chaumière.... parce qu'elle a préféré la loi de son Dieu à la loi de l'homme.

Et lui, maintenant, le cœur brisé, repousse la vengeance par soumission à l'Eternel, qui commande le pardon et doit un jour venger Lui-même ses bien-aimés. Il implore la bénédiction céleste sur les enfants que lui a légués la douce martyre, et, sur sa tombe, il les consacre au Dieu vainqueur de la mort.

IV.

Au matin du jour où devait commencer le massacre du val de Queyras, matin embelli de tous les charmes du printemps, Elisabeth, levée dès l'aube, avait été, selon son habitude, contempler, de sa petite fenêtre, l'aspect de ses chères montagnes. Le soleil brilla bientôt sur ses longs cheveux noirs, sur le vif coloris de son beau visage. Elle sourit, elle rêva.

Mais tant de jeunesse et de grâce, tant de candeur et de vertu, étaient vouées à la malédiction, au glaive de ceux qui prétendaient servir l'Eglise chrétienne ; et cela, parce qu'en sa prière, Elisabeth n'implorait que la Trinité, parce qu'elle n'acceptait que la Parole de Dieu pour guider sa vie.

La pensée des dangers qu'elle courait la remplit par degrés d'une invincible mélancolie ; elle cessa de considérer la face radieuse de l'existence pour en voir le côté sombre. Elle rappela dans sa pensée les années du monastère, les scènes plus récentes, où Valentin lui avait de nouveau montré le fanatisme cruel d'une âme

implacable. Elle frémit à l'idée que, proscrite à cause de sa foi par le papisme, dont l'abbé de Bellarmier était l'un des plus ardents défenseurs, elle devait redouter les efforts d'une haine secondée par la puissance cléricale.

Les bruits sinistres qui lui étaient vaguement parvenus, eurent alors en elle un douloureux écho ; elle se demanda si Dieu ne l'avait point choisie pour témoigner de sa force victorieuse au sein de malheurs exceptionnels.

Elle ne sourit plus à l'aurore, aux fleurs printanières ; des larmes voilèrent ses yeux, et, sous un rayon du soleil levant, elle se prosterna et fit monter vers les Cieux le pieux élan de son âme.

Quelle prière ! C'était l'entier abandon d'elle-même à Dieu.

Enfin, elle cessa cette contemplation solitaire. Après avoir donné les premiers baisers à son père et à sa mère, elle se mit à l'œuvre qui occupait habituellement les premières heures de sa journée : la direction d'une école d'enfants, qui, des chaumières les plus voisines, se réunissaient autour d'elle, pour lire et réciter des passages de la parole de Dieu. Que d'onction et d'amour Elisabeth mettait en ces simples enseignements ! Aussi tendre qu'austère, elle s'insinuait doucement dans le cœur de l'enfance pour l'amener au Sauveur.

Mais les bandes du comte de Varax s'avancent vers l'orient du val de Queyras. On entend tout-à-coup le cri d'alarme sur les hauteurs, où se trouvent alors Gaëtan et Marie-Anne, occupés aux travaux des champs. A peine Elisabeth a-t-elle commencé l'instruction évangélique de

ses chers élèves, que son père et sa mère rentrent éperdus dans leur chaumière et lui crient :

— Viens ! les ennemis sont ici. Dieu nous soit en aide !

Ils l'entraînent rapidement vers une caverne et veulent y chercher un refuge, tandis qu'elle les supplie de lui laisser sauver, avec elle, les enfants qui l'entourent et s'élancent épouvantés sur ses pas.

En ce moment même, Misçaël, Marthe et le petit Misça, sortis effrayés de leur demeure, ont couru vers leurs parents, afin de se réfugier avec eux dans une grotte voisine. Et, sans prévoir toute l'étendue des malheurs d'Azarias, ils s'écrient :

— Notre frère ! Eudora ! Seigneur ! si nous pouvions les rejoindre !

Mais, impossible. Les bandes papistes envahissent déjà les sentiers qui conduisent à l'autre partie du val ; tous s'élancent, avec les petits élèves d'Elisabeth, dans un refuge souterrain dont ils dérobent l'entrée, et là, ils se tiennent immobiles, silencieux.

Alors, se passèrent les scènes affreuses dont les chroniqueurs de ce siècle ont conservé le souvenir. Un grand nombre de Vaudois, n'ayant pu se dérober dans les antres de leurs montagnes, sans être vus par les envahisseurs, ceux-ci eurent l'atroce pensée d'allumer des feux à l'entrée des grottes, où les familles vaudoises s'étaient réfugiées.

Mais celle qui cachait Elisabeth ne fut point découverte ; elle, sa famille et ses petits protégés, y passèrent des heures d'angoisse ; ils entendirent

le tumulte du massacre, les cris des victimes ; ils surent par les paroles et les clameurs des papistes, qu'ils mettaient le feu aux ouvertures des rochers et qu'ils offraient aux malheureux blottis dans les creux des montagnes, de sortir, s'ils le voulaient, pour rencontrer leurs glaives ; ils se demandèrent à chaque minute s'ils n'allaient point subir le même sort, et l'on eut peine à étouffer les gémissements des pauvres enfants, qui redoutaient que leurs familles ne fussent du nombre des victimes.

Mais enfin, le silence de la mort enveloppa le val de Queyras, et lorsque le dernier écho des sinistres bruits se fut éteint depuis longtemps, Gaëtan et Misçaël regardèrent avec précaution à l'ouverture de la caverne, et tous se décidèrent à sortir, mais sans savoir, hélas ! où devaient se porter leurs pas ; car ils ignoraient où l'ennemi pouvait être à cette heure, et craignaient avec trop de raison qu'il continuât ses ravages.

L'armée papiste s'était portée vers les vallées d'Argentière et de Freissinière, voisines du val de Queyras.

Là commencèrent des scènes qui devaient se reproduire presque simultanément sur tous les points attaqués.

Qu'on ne l'oublie pas : la nation vaudoise occupait alors, depuis plusieurs siècles, une partie retirée des Alpes ; les fils de ceux qui avaient cherché dans ces lieux un refuge pour leur foi, avaient formé un peuple, en même temps qu'une Eglise, et tous ne possédaient pas le caractère de foi de la légion thébaine ; beaucoup, ils l'ont abondamment prouvé, étaient capables de devenir

des martyrs, dignes des plus glorieux âges du christianisme ; mais, dans l'ensemble, ils se crurent permis de recourir aux armes, pour se mettre en légitime défense contre ceux qui portaient le massacre et l'incendie dans leurs foyers inoffensifs, et qui n'observaient même pas à leur égard la loyale formalité d'une déclaration de guerre.

Nous ne nous faisons pas les apologistes de la prise d'armes pour cause de foi, parce que le Christ a dit : « Remets ton épée dans le fourreau ; celui qui prendra l'épée, périra aussi par l'épée. » Mais nous ne pouvons reconnaître le droit de censurer des mesures défensives, à ceux qui ont interprété les paroles : « Voici deux épées, cela suffit, » de manière à croire les pontifes romains en droit de porter le glaive temporel et le glaive spirituel, malgré la leçon donnée par Jésus-Christ à St-Pierre en cette circonstance, laquelle est justement celle qui nous fait condamner la défense à main armée en affaires religieuses.

L'Eglise, qui compte parmi ses devanciers une innombrable phalange de martyrs du papisme, à côté des armées qui opposèrent le glaive à Rome, peut dire qu'elle préfère les sentiers de la paix, et se sent plus édifiée des bûchers de ses frères, que de leurs exploits belliqueux ; mais l'Eglise, qui, depuis les Vaudois jusqu'aux martyrs du dix-neuvième siècle (1), alluma tant de bûchers, ordonna tant de massacres, riva tant de chaînes, cette Eglise ne peut, s'il lui reste quelque conscience, reprocher à ses victimes d'avoir parfois mis un frein à ses cruautés.

(1) Madère (Espagne).

Nous nous bornons à peu de mots sur ce grave sujet, persuadé que nous avons dit assez pour les âmes de bonne foi, et que des volumes ne suffiraient pas à convaincre les amis de la persécution papiste. Si les disciples du pape viennent à reconnaître un jour l'autorité des lois évangéliques, ils auront autant d'horreur que nous-mêmes pour les procédés de leur Eglise ; mais, tant que l'Eglise de Rome leur sera plus chère que l'Evangile, ils aimeront les souffrances de tous ceux qui s'opposent à elle, et s'indigneront contre toute voix qui s'élève en faveur des opprimés.

Si l'ordre des choses est maintenant changé en Europe, ce n'est pas là une œuvre du clergé. Beaucoup de libéraux, catholiques plutôt de naissance que de principe, ont généreusement contribué à fonder les lois qui nous régissent ; mais l'essence même du cléricalisme romain, est de vouloir la persécution contre tout ce qui s'oppose à son autorité.

Enfin, il arriva donc, en cette année 1488, que les Vaudois, voyant soudain les armées croisées fondre sur eux comme sur des bêtes fauves, crurent légitime de défendre leurs femmes et leurs enfants contre des atrocités sans nom, et recoururent vaillamment aux armes, appelant à leur secours l'appui de l'Eternel, qui voyait de quel côté se trouvaient le bon droit et la justice.

Instruits à temps des malheurs du val de Queyras, les habitants des vallées d'Argentière et de Fraissinière, se préparèrent à une résistance énergique ; ils gardèrent leurs passages ;

ils se défendirent avec bravoure, et virent leurs persécuteurs s'éloigner pour un temps.

Un autre corps se détacha de l'armée du Dauphiné, et vint, par Césane, fondre sur le versant oriental dans la vallée de Pragela, ou du Cluson. Tombant inopinément, comme une avalanche, sur un peuple tout occupé ce jour-là aux travaux de la campagne, l'ennemi le surprit sans défense, ravagea ses bourgades, ses chaumières, en massacra les habitants. Les fuyards eux-mêmes ne purent se soustraire à la fureur de ceux qui les poursuivaient. Comme dans le val de Queyras, on entassa des matières inflammables à l'entrée des cavernes, qui devaient les dérober à la violence d'adversaires sans pitié, et, s'ils essayaient d'échapper à la flamme et à la fumée, ils étaient transpercés à l'instant. Cependant, une fois revenus de leur première épouvante, les *Vals-Clusons* s'organisèrent sur plusieurs points et parvinrent à repousser l'ennemi.

L'armée de Piémont, composée de dix-huit mille combattants, avait choisi pour théâtre de ses exploits les vallées d'Angrogna, de Lucerne, de Pérouse, de St-Martin, de Ravilhelm, et quelques autres lieux de la vallée du Pô. Après avoir ravagé les villages que les Vaudois avaient encore dans les plaines du Piémont (1), elle se partagea en deux divisions : l'une entra par la *Costière de Saint-Jean* dans la vallée d'Angrogna ; l'autre entra dans la vallée de Lucerne et s'avança sans grandes difficultés jusqu'à Bobbi, dernier village

(1) Au moins, assigne-t-on à cette époque la destruction des demeures vaudoises de la plaine.

en plaine, assis au milieu des châtaigniers et des vignes, sur de belles prairies légèrement inclinées à la base des hautes montagnes, que le Pélice a déchirées, et dont il s'éloigne en murmurant.

Les soldats papistes dévastèrent ce lieu ; puis, suivant un sentier dans une gorge ouverte au nord et qui s'élève jusque sur l'arête du col Giulian, ils descendirent vers les hameaux de la commune de Prâli, épars sur un plateau ceint de montagnes abruptes. Là, sept cents hommes, détachés de l'armée qui occupait les vallées de Lucerne, vinrent attaquer les montagnards. Mais à peine étaient-ils au hameau des Pommiers, qu'ils se virent assaillis eux-mêmes par les Vaudois, dont l'impétuosité rendit toute résistance inutile. Les croisés furent tous taillés en pièces, excepté un porte-enseigne, qui s'enfuit le long d'un torrent ; cet homme se cacha sous un amas de neige, dans une cavité formée par la fonte ; il y resta jusqu'à ce que la faim et le froid le firent descendre et implorer la miséricorde de ceux qu'il avait voulu massacrer. Les Vaudois le laissèrent aller en paix, annoncer la défaite et la mort de ses compagnons.

C'était en de telles circonstances que la famille de Gaëtan et de Marie-Anne était appelée à fuir ses foyers ravagés ; leur première pensée fut de se diriger vers la vallée d'Angrogna, qui offre, par la configuration de ses montagnes, les forteresses naturelles les plus imposantes que possèdent les Vaudois. Mais se frayer la voie jusque-là, au milieu des massacres et des combats qui déchiraient toute la contrée, c'était une entreprise hérissée de difficultés et de périls. Les enfants

sauvés par Elisabeth compliquaient encore la situation ; car, au sortir de la caverne, il en était bien peu qui eussent retrouvé quelques membres de leur famille. Mais n'importe ; la charité parlait plus haut que la frayeur dans ces âmes ferventes, et l'on quitta de nuit les rocs noircis par le feu, pour s'avancer, sous la garde du Seigneur, au milieu des dangers qui menaçaient de toutes parts.

V.

Le matin est beau, les cimes des montagnes sont inondées de lumière, et les forêts de leurs flancs escarpés s'enveloppent encore d'une ombre profonde.

Un torrent écume et roule sur ses granits, entre les chaînes alpestres qui le resserrent.

Elisabeth est seule sur le sentier qui longe le torrent ; elle vient de s'isoler pour quelques instants de sa famille, qui repose dans une caverne ; elle goûte sous le regard de Dieu une de ces heures qui laissent dans le souvenir, des traces pures et lumineuses.

Mais, tandis qu'elle prie, elle entend retentir, dans les échos lointains, ces hideuses clameurs ouïes déjà si souvent pendant sa route. Où sont maintenant les ennemis ? Qui est victorieux ? Les échos multipliés qui s'entre-répondent ne permettent pas de discerner le lieu d'où partent les cris ; il est impossible de dire qui vainc et qui succombe.

Elisabeth lève les yeux avec angoisse vers les sommets couronnés de sapins ; elle se dit :

— Eh quoi ! ces monts ne me sauveraient pas ! Ne pourrais-je donc gravir leurs flancs et demander un asile à leurs forêts ? Mais, hélas ! il est des monts aussi hauts dans les régions que nos ennemis couvrent de sang et de ruines. Partout où le pied du fugitif a pu se poser, le pied de l'égorgeur a pu le suivre. Peut-être, au sein de ces montagnes, sous leurs forêts, sur leurs cimes, il me faudra mourir avec ce que j'aime : ma mère, mon père, Misçaël. Mourir ! Mourir ! Pourquoi, Seigneur ?... Qu'il est facile de penser à la persécution, au martyre, alors qu'ils ne sont pas là ! Mais quand ils se présentent comme à cette heure, quand leur voix gronde et se rapproche, Seigneur !... Ah ! l'âme épouvantée se demande : Pourquoi ? Oui, pourquoi, au nom du Christ, tirer le glaive contre nous, qui mettons le Christ au-dessus de tout, dans notre foi, dans notre vie ? Crime étrange ! Œuvre de Satan !

Il me faut fuir ; mais où porter mes pas ? Je t'implore, ô Jésus ! Je me réfugie vers Toi. Et peut-être, bientôt, en osant invoquer ton nom, ils m'auront égorgée sous tes yeux, ô Dieu juste !

Il fallait fuir, en effet. Elisabeth, accourue auprès de sa famille, avait donné l'alarme ; on décida de reprendre la course, en suivant le torrent dans la direction de l'est, espérant toujours atteindre les monts de la vallée d'Angrogna.

A peine les heures de l'après-midi avaient-elles fait darder sur le ravin les feux brûlants du

soleil, que des bandes papistes s'y jetaient, détruisant le peu de chaumières qui se trouvaient dans cette partie presque inhabitée des montagnes vaudoises. Les fugitifs entendirent les cris et le cliquetis des armes, derrière une arête de rochers que le sentier contournait; ils eurent quelques instants pour s'échapper sans être vus; mais où se dérober, quand un sentier unique s'offre aux victimes et aux persécuteurs, entre le courant qui mugit au fond du précipice et les rocs escarpés qui le dominent de leurs masses gigantesques ?

Peu de minutes étaient laissées pour prendre un parti; mais l'hésitation n'était pas permise. Impossible de gravir des rochers à pic et dénudés, qui d'ailleurs n'eussent pas dérobé les fugitifs aux regards des ennemis; il fallait chercher un refuge sur les flancs boisés qui descendaient vers le torrent et qui heureusement offraient des pentes un peu adoucies. On se glissa donc sous les fourrés couvrant les abords du précipice, et l'on arriva ainsi à un point où le courant, se divisant en deux branches, formait un îlot couvert de bocages.

Une portion de la famille, franchissant des blocs de granit à fleur d'eau, se cacha sous les fourrés, tandis que les autres cherchaient leur refuge sous une excavation formant une sorte de grotte, ouverte en face du torrent; des arbres très élevés recouvraient de leur branchage cette retraite mystérieuse.

Voyez, ma mère, dit Elisabeth à Marie-Anne, qui la serrait en tremblant sur son cœur, les rochers

sont sévères, le gouffre est profond ; mais Dieu a laissé de la terre dans les interstices des rocs, afin qu'ils se recouvrent d'une verdure aussi riante que celle de nos vallées. Voyez, Il peut, sur les aspérités les plus terribles de notre vie, jeter les germes d'un ombrage qui en adoucira l'âpreté.

— Oui, ayons foi en Dieu ; il en sera ainsi, dit la mère.

Et l'on attendit en priant.

Nul bruit ne retentit plus aux alentours, bien que le murmure du torrent fût si léger en ce lieu, qu'il permettait de distinguer au loin les cris des bandes ennemies. On regarda de côté et d'autre pour décider le parti que l'on prendrait.

Elisabeth s'est avancée seule jusqu'à un point d'où elle voit à la fois la grotte ombragée et l'îlot baignant son feuillage dans l'écume de l'eau rapide. En face de cette nature si imposante, si fraîche, elle reprend la pensée que tout-à-l'heure elle avait émise à sa mère.

Elle le comprend, elle le sent ; la vie pour elle ne doit plus avoir de douceurs que celles jetées par la main de Dieu sur d'immenses épreuves, par une sorte de miracle analogue à celui qui fait croître une luxuriante verdure sur les flancs rocheux des montagnes. Quels dangers ne menacent pas ses jours et ceux de ses bien-aimés ! Il ne lui est plus possible de nourrir aucun de ces doux rêves de jeunesse, qui flottent avec un charme si puissant dans l'horizon de l'avenir. Elle voit tout fini pour elle dans les choses de la terre, et ne veut plus fixer son espoir que sur le Ciel. Puis, par degrés, une voix toujours plus

douce vient murmurer en son cœur des paroles de paix et d'espoir. Ah ! quand elle voit le nombre infini d'âmes livrées à l'iniquité, ne doit-elle pas triompher de bonheur et de gloire, dans la victoire que le Rédempteur lui fait remporter sur tous les ennemis de son salut ?

Elle se place par le souvenir en face de ces années de ténèbres passées dans le monastère, de ces souffrances sans consolation, de ces maladies de l'âme, plus angoissantes que les épreuves extérieures.

Maintenant, dût-elle tomber sous le fer des persécuteurs, elle peut louer l'Eternel de l'avoir amenée dans cette région de lumière et d'amour, où son cœur se sent au large et grandit en foi, en espérance, à mesure que le péril grandit sur ses pas. Elle contemple Jésus, le Rédempteur, l'introduisant en paix dans les mystères de l'invisible, dans l'éternité. L'idée de la mort physique s'efface de son esprit ; elle ne voit que son âme, passant de la sphère terrestre à celle des Cieux, sous l'égide tendre et puissante du Seigneur.

Elle oubliait ainsi toutes ses alarmes dans l'absorption de ses pensées en Christ, lorsqu'on l'avertit de se remettre en marche, toujours dans la direction de la vallée où l'on espérait trouver enfin le repos.

Après mille dangers, avec des fatigues extrêmes, on atteignit le refuge désiré.

La victoire remportée par les Vaudois au bourg de Prâli avait dégagé le col de Giulian ; ce fut par là que les fugitifs du val de Queyras purent entrer dans la vallée d'Angrogna, du côté de l'occident.

L'armée du Piémont s'était divisée en deux corps, dont l'un, franchissant la vallée de Lucerne, avait essuyé la défaite de Prâli ; l'autre division, dont Valentin faisait partie, entra dans la vallée d'Angrogna par la plaine de St-Jean. Ce côté est le seul de la vallée qui soit accessible ; l'ennemi ne pouvait tenter de l'envahir par aucun autre point. Laissant de nuit ses quartiers, l'armée croisée gravit, par la Costière de St-Jean, les gradins du flanc méridional des collines, et se dirigea vers le plateau supérieur de Roccamanéot.

Mais les papistes, en avançant, virent les Vaudois, en armes sur ces collines, se prosterner et faire monter vers Dieu des prières, qu'ils pouvaient entendre en arrivant vers eux.

L'un des principaux chefs des assaillants, nommé Le Noir de Mondovi, se vantait de faire *un grand carnage de ces pâtres hérétiques,* lorsqu'ayant haussé sa visière à cause de la chaleur et par mépris, il fut frappé entre les deux yeux, par une flèche qu'avait décochée Péret Revel, d'Angrogna.

Il tomba, et sa mort épouvanta si fort les siens, déjà surpris de la résistance opiniâtre des Vaudois, qu'ils s'enfuirent devant ceux que naguère ils méprisaient. La joie d'une si grande délivrance éclata sur le champ de bataille et dans toute la vallée, par des actions de grâces et des cantiques.

Ce fut justement à l'heure où la nouvelle de cette victoire venait de parvenir à l'occident de la vallée, que la famille de Gaëtan trouvait enfin un refuge, une sécurité relative, dans ce lieu. En

vain se disait-on que l'ennemi, puissant en nombre et en acier, pourrait bien revenir et tirer vengeance de sa défaite, on n'en jouissait pas moins des résultats qu'amenaient alors les victoires presque simultanées de Prâli et de Roccamanéot.

De nombreux fuyards des diverses vallées avaient cherché un asile dans celle d'Angrogna, et tous étaient reçus à bras ouverts, avec les félicitations et les souhaits les plus chaleureux. Plusieurs familles se disputèrent le privilège de leur donner l'hospitalité ; ils se partagèrent entre quelques-uns des foyers fraternels qui les accueillaient.

— Nul ne pouvait dire ce qu'étaient devenus Azarias, Eudora, Anselme, les enfants ; mais, d'un instant à l'autre, on espérait les voir arriver.

Tandis qu'on préparait la réception pour elle et les siens, Elisabeth erra seule quelques instants dans la vallée.

La nuit était venue, et la lune brillait sur les montagnes ; tout était paisible, majestueux.

Mon Dieu ! dit Elisabeth, en joignant les mains, mon Dieu ! combien verrai-je encore finir de ces journées que tu nous comptes et nous confies pour avancer dans tes voies ? Je l'ignore, je ne sais qu'une chose, c'est qu'il me faut renoncer à tout ici-bas pour Toi.

Elle s'arrêta silencieuse ; en elle s'accomplissait alors le sacrifice anticipé, base de l'héroïsme chrétien.

Vierge consacrée à Dieu, sans ordre et sans séquestration, elle avait consommé, dans sa gratitude envers le Rédempteur, l'abnégation la plus absolue de son être. Déjà, il lui semblait souffrir

la mort pour Christ; elle ne fixait plus ses regards que sur l'Eternité.

— Oui, Seigneur, dit-elle, il finit, ce jour marqué par ta grâce, pour me révéler encore quelque chose de Toi. N'importe ce qu'amèneront les autres jours que ton soleil doit éclairer encore à mes yeux. Un seul point est le but de mon âme. Du matin jusqu'au soir, du soir jusqu'au matin, il me faut chercher toujours l'union avec Toi ma seule vie, avec Toi qui bientôt seras visible pour moi.

VI.

De faibles lueurs pénètrent par une petite fenêtre rustique dans la chambrette d'Elisabeth; cet humble asile voit depuis plusieurs jours Marie-Anne prodiguer, avec toute l'ardeur de sa sollicitude, les soins que réclame l'état maladif de son enfant.

Malgré la vigueur de sa constitution, la jeune fille, fléchissant à la fin sous le poids des fatigues, des émotions, avait été saisie d'une fièvre brûlante, qui la retenait sur son lit et lui causait de vives douleurs.

Nuit et jour à ses côtés, Marie-Anne lui a multiplié les témoignages de son profond amour. Elisabeth regarde ce visage aimé se pencher anxieux vers elle, pour épier jusqu'aux inégalités de son souffle; elle se voit l'objet d'une tendresse qui apporte mille adoucissements à ses souffrances, et songe au contraste qui existe entre

ce dévouement, cette affection immense qui l'entourent, et la haine implacable qui la menace au loin. Malgré ses efforts pour bannir de lugubres images, elle voit toujours entre elle et Marie-Anne, la main d'un persécuteur. Au moment où sa mère soulève doucement sa tête endolorie et dépose un baiser sur son front, elle ressent un vague frémissement; elle entrevoit ce que la haine fanatique peut faire souffrir à son corps, maintenant bercé par les soins maternels. Elle ne veut rien témoigner à Marie-Anne de ses sombres impressions; mais elle se sent brisée jusqu'au fond de l'âme par la crainte que lui fait éprouver pour sa mère, cet amour donné à l'enfant en butte à d'affreux dangers.

Et sa mère oublie le péril; elle en a chassé la pensée, car elle ne songe qu'à la souffrance actuelle éprouvée par sa fille.

A cette heure, elle est moins triste; Elisabeth vient de lui dire qu'elle se trouve mieux, qu'elle n'a vraiment eu qu'une maladie passagère, dont peu de temps, sans doute, suffira pour la rétablir.

Dieu soit béni ! s'écrie Marie-Anne, Dieu soit béni ! Je vais croire te recevoir de ses mains une fois encore. Ma fille, ma bien-aimée ! Que d'amour et de douleur j'ai ressenti pour toi !

Elle la contemple avec une ineffable ivresse et lui dit en souriant :

— Le jour où tu naquis, oh ! comme je fus heureuse ! Une fille avait été le rêve de ma jeunesse, rêve que mes deux beaux garçons n'avaient pu dissiper. Tu me fus donnée ; c'était par un jour de printemps, tout orné de soleil et de fleurs ; j'en aspirai les derniers parfums en

couvrant de baisers ton front, où la beauté apparaissait déjà. Et puis, tu grandis, et je t'aimai. Oh ! je t'aimai, comme nul mot ne pourrait le dire. Mais le fanatisme te voulait. Tu me fus enlevée dans une heure fatale, où, trop confiante, je m'étais éloignée quelques instants de la couche où tu reposais. Quels moments affreux ! Mais pourquoi donc y songer, puisque Dieu te ramena sur mon cœur ? Depuis lors, je te vis une fois encore près de m'être arrachée ; une fois encore, je te conservai comme par un miracle de Dieu. Et maintenant que je te possède, là, sous mes caresses, sous mes baisers, que je renais après l'angoisse, pourquoi de sombres appréhensions me troubleraient-elles encore ?

Elle s'arrête ; puis, après quelques moments de silence, elle reprend avec un délire de tendresse et de douleur :

— Oh ! pourquoi persécuter ! Eh bien ! que le Romain, s'il le juge bon, se prosterne devant les madones, les saints et les Anges ; qu'il célèbre la messe ; qu'il reçoive l'absolution du confessionnal ; qu'il pratique enfin tout ce que nous avons rejeté. Mais pourquoi réprouver et maudire les Anges de la terre, qui ne suivent pas de tels rites ? Pourquoi ma belle, ma bonne Elisabeth, est-elle sous leur malédiction ? Pourquoi le glaive est-il suspendu sur ce front chéri ?... Oh ! non ! ne la maudissez pas ; elle est sainte, elle est chrétienne, mon enfant !

Elisabeth est suffoquée par les larmes qu'elle retient avec effort ; elle donne à sa mère un long et tendre regard, dont l'expression céleste paraît

la calmer ; puis, avec un sourire, elle lui témoigne le désir de sommeiller quelques instants.

La sollicitude de Marie-Anne fut heureuse cette fois encore ; en peu de jours, Elisabeth revint à la santé.

VII.

L'ennemi, retiré pour un temps après sa défaite, ne voulait pas abandonner l'extermination qu'il s'était promis d'exécuter ; honteux, irrités d'avoir fléchi, les croisés rassemblèrent toutes leurs forces, pour assaillir de nouveau la vallée d'Angrogna.

Valentin était persuadé qu'Elisabeth habitait cette vallée, dans laquelle il l'avait aperçue pour la dernière fois ; et, sachant que cette portion des montagnes vaudoises était celle qui offrait le plus de sûreté pour la défense, il ne pouvait supposer que les habitants en eussent quitté les refuges, pour des vallées d'un accès moins difficile. Le danger de l'entreprise ne fit qu'exciter son ardeur ; il avait résolu de s'exposer à tous les périls, plutôt que de se voir encore repoussé loin du but de ses efforts. Mais une affreuse crainte l'avait tourmenté dès le premier moment : celle qu'Elisabeth fût égorgée loin de ses yeux. Diane et lui roulèrent dans leur esprit divers plans, et décidèrent enfin que Valentin demanderait à Capitanéis d'enjoindre aux soldats, à cette seconde invasion, d'épargner la vie des femmes et de les emmener prisonnières à Turin ; afin,

dit-il, d'obtenir d'elles, par la torture, quelques éclaircissements sur la secte hérétique, et d'essayer une dernière fois de les ramener dans le sein de l'Eglise romaine.

La demande de Valentin au chef de l'armée papiste, fut appuyée de toute l'influence que possédait, à la cour de Rome, la famille d'Ugrandi.

Le duc supposait aussi qu'Eudora habitait la vallée d'Angrogna, où elle avait disparu à ses yeux ; un reste d'affection pour la fille de sa sœur, lui faisait souhaiter de préserver les jours de la fugitive et de lui présenter encore un moyen de relèvement, si elle n'était pas trop enracinée dans l'hérésie. Depuis qu'il était parti avec son fils pour l'armée croisée, la duchesse était restée à Rome et s'occupait à intriguer, pour tirer parti des services rendus par sa famille au Saint-Siège.

Diane était donc seule au château d'Ugrandi, situé sur la route des vallées à Turin. Avant de commencer leur croisade, son beau-père, son époux et son oncle avaient été passer quelques heures avec elle. Le duc lui avait dit :

— J'espère retrouver enfin Eudora ; si j'y réussis, je l'enverrai dans votre castel, ma fille, pour que vous usiez auprès d'elle de toute votre influence, afin de la préparer à la rétractation qui lui sera proposée à Turin. Il nous faut éviter un supplice, qui serait un grand opprobre sur notre famille, et pour mon cœur une grande affliction.

Valentin lui avait dit :

— Je vais faire tous mes efforts pour capturer Elisabeth en préservant ses jours. Je la dirigerai vers Ugrandi, et, là, vous lui parlerez. Dites-lui

ce qui l'attend à Turin, si elle refuse de fléchir ; dites-lui ce qu'elle peut espérer, si elle cède. Dites-lui tout ce qui peut la faire passer du cachot au siège abbatial de Ste-Thérèse, offert à son abjuration.

Diane avait promis.

Et les réfugiés de la vallée d'Angrogna se berçaient d'espoir et de sécurité.

Gaëtan et Marie-Anne se rendaient de bonne heure chaque matin au travail des champs, pour reconnaître par leurs services l'hospitalité fraternelle, tandis qu'Elisabeth, encore faible, et Marthe, occupée de son enfant, restaient à veiller aux chaumières, et que Misçaël poursuivait, avec une ferveur nouvelle, l'œuvre de son ministère. Tous eussent joui d'une douce paix, si la plus douloureuse inquiétude ne les eût troublés au sujet d'Azarias, dont aucune nouvelle ne leur était parvenue, les communications avec les vallées de l'ouest se trouvant coupées par l'ennemi.

Mais l'orage était formé ; il s'avançait vers les montagnes d'Angrogna ; il allait éclater sur ce refuge suprême des Vaudois.

Un matin, la famille du val de Queyras était occupée à ses divers travaux. Misçaël était au milieu de quelques moissonneurs, récoltant le blé de leurs champs, lorsque, soudain, les papistes furent signalés au sortir d'un défilé qui entrait de flanc dans le ravin. On essaya de fuir ; mais un autre détachement de l'armée croisée parut à l'ouverture d'une seconde issue. Les Vaudois se trouvèrent enveloppés de toutes parts. Quelques-uns voulurent tenter de se défendre, tandis

que d'autres se serraient autour de leur pasteur, afin de mourir avec lui.

En ce moment solennel, Misçaël sentit en lui l'héroïsme qui naît de la foi au Sauveur. Oubliant toutes les terreurs de la mort, il ne vit plus que le Christ l'attendant au Ciel, et des hommes pouvant encore être sauvés et se trouvant à portée de sa voix.

— Frères ! s'écria-t-il, joie et gloire ! Nous mourons pour Jésus ; beaucoup d'autres meurent pour Satan. Nous avons vécu pour Jésus ; malgré notre misère, nous avons par sa grâce accompli le bien, tandis que beaucoup d'autres ont fait le mal. Que nul ici n'essaie la vengeance ! mourons en témoins du Christ ; donnons-lui notre dernier soupir, comme nous lui donnions tout-à-l'heure les battements de notre cœur, joyeux en son amour.

Et, ralliant par ses paroles tous les Vaudois autour de lui, il loua Dieu à haute voix de la grâce qu'Il leur faisait de souffrir pour son nom.

Emu sans doute à cette vue, le chef de la bande ennemie avait d'un geste arrêté ses soldats, et leur faisait seulement cerner, en bon ordre, la petite troupe de martyrs qui se tenait prosternée.

Misçaël, s'adressant alors aux papistes, leur dit :

— Vous voulez notre sang, vous, créés par l'Eternel comme nous-mêmes, comme nous-mêmes appelés au salut de Jésus-Christ. Pourquoi tuer ? Ne voyez-vous donc pas aussi planer sur votre tête une mort, peut-être prochaine, qui vous transportera devant le Dieu juste ? Vous aurez à lui rendre compte de cette heure, de l'appel qui vous est adressé par celui-là même que votre bras va

immoler ! Oui, je vous appelle à Christ, et non point dans l'espoir d'être délivré par votre conversion. Je vous appelle à Christ, au nom de son amour ; je vous supplie d'avoir pitié de votre âme, de songer à votre sort éternel.

Le chef paraissait toujours plus troublé ; il était alors arrivé tout près de Misçaël, qui put discerner en lui un vieillard, d'apparence plutôt débonnaire que belliqueuse.

— Jeune homme, lui dit-il, je prends ta vie et celle de ces paysans sous ma sauvegarde, aussi longtemps que tu seras en mon pouvoir ; le chef suprême de l'armée décidera de ton sort ; mais tu auras, d'ici là, le temps de te rétracter. Ainsi, mes mains, si tu meurs, seront nettes de ton sang devant le tribunal de Dieu.

— Et ton cœur sera-t-il net d'être entré dans une alliance de meurtre ? lui demanda Misçaël avec un regard qui le fit pâlir.

— Ecoute, jeune homme, reprit-il d'une voix tremblante, tu vois, quelles que soient tes idées sur l'état de mon cœur, que j'épargne en ce moment des jours qui sont à ma merci ; j'ai droit en retour à ce que tu satisfasses mon désir de savoir la destinée d'une personne qui m'intéresse, et qui disparut dans vos montagnes. Réponds-moi franchement devant Dieu. Est-ce que tu sais où est à cette heure Eudora de Lamerti ?

— Hélas ! non.

— Tu ignores si elle existe, si elle a péri ?

— Je l'ignore.

— Enfin, je le vois, tu la connais. Où demeurait-elle ? Qu'était-elle devenue ?

Misçaël, craignant de compromettre les bien-aimés dont le sort lui restait inconnu, regarda le chef et lui dit :

— Mais, vous-même, d'où connaissez-vous Eudora ? Que vous est-elle ?

— Elle est la fille de ma sœur. Tu vois ici le duc d'Ugrandi, qui lui servit de père.

Il s'attendrissait de bonne foi.

— Dis-moi, dis-moi ce que tu sais de ma nièce, de la comtesse de Lamerti.

— Je sais qu'elle est chrétienne, dit Misçaël avec fermeté. Et, je vous le répète, j'ignore ce qu'elle est devenue depuis l'envahissement de nos vallées.

— Tu dis vrai ?

— On ne ment pas, lorsqu'on meurt pour Jésus-Christ.

— Eh bien ! soldats, assurez-vous de ces hommes et continuons.

La troupe d'Ugrandi poursuivit sa course, sans être vue d'aucun des membres de la famille de Misçaël, et sortit peu après de la vallée d'Angrogna, conduisant les prisonniers à Turin, où l'on devait prononcer sur leur sort.

Simultanément avec la capture du ravin, une autre scène se passait dans les hameaux de la colline.

Marthe, Elisabeth et le petit Misça étaient assis sur la pelouse, au seuil ombragé des chaumières, lorsqu'une troupe apparut sur un sommet voisin.

— Grand Dieu ! les papistes ! s'écrie la jeune femme. Mon enfant ! Misçaël !

— Que Dieu nous soit en aide, et je sauverai ton fils, dit Elisabeth.

Retrouvant toute sa vigueur, elle enlève l'enfant dans ses bras. La mère, plus tendre que forte, la suit en courant vers les rochers ; elles y découvrent une petite excavation sur laquelle retombent des touffes de bruyère. Elisabeth y pousse doucement sa sœur.

— Entre, bien-aimée, lui dit-elle, prends ton enfant ; je vais masquer l'ouverture en entrecroisant les bruyères.

— Et toi, toi-même, Elisabeth, entre... la place est bien étroite, mais essaie.

— Non, l'espace manque. Reste ici avec Misça ; je vais chercher un autre abri. L'ennemi ne paraît pas encore.

Surmontant par la joie du dévouement le sentiment de la terreur, elle s'élance sur les rocs, soulevant les broussailles pour trouver un refuge.

Une bande qui s'avance sans bruit, paraît tout-à-coup en face d'elle au tournant d'un rocher, et cette bande est commandée par Valentin.

— Sus à cette femme ! s'écrie-t-il. Mais ne lui faites pas de mal. Vous me répondez de sa vie.

Avec la rapidité de l'éclair, les soldats cernent la jeune Vaudoise, qui vainement bondit comme le chamois des Alpes, espérant se glisser entre les ennemis.

Mais les gantelets d'acier la saisissent ; des cordes entourent ses bras ; elle est mise de force sur le cheval d'un soldat, auquel Valentin dit impérieusement :

Conduis cette prisonnière au château d'Ugrandi, avec les femmes qui sont au pied de la montagne.

Tandis que le soldat part au galop, Elisabeth crie d'une voix retentissante.

— Prêtre ! il est un Dieu juste !

Quelques minutes après, on l'amène au groupe des Vaudoises captives, qui se doutent bien peu que leur vie soit épargnée à cause d'elle. Parmi ces captives, elle ne trouve point sa mère, et, sans la revoir, elle est entraînée, avec ses infortunées compagnes, vers le château d'Ugrandi.

Valentin ravageait avec une froide cruauté quelques pauvres chaumières, à l'heure même où la jeune Elisabeth, voyant les Alpes s'abaisser vers la plaine, jeta un long regard baigné de pleurs vers ces montagnes où respiraient, au moins le croyait-elle, tous ceux qui lui étaient chers ici-bas. Sans murmure, sans pensée de vengeance, son âme s'enfuit, confiante, vers Christ. Lui devait la suivre sur les routes poudreuses du Piémont, au château d'Ugrandi, et jusqu'à la fin.

VIII.

Le jour s'est levé paisible sur le vieux manoir d'Ugrandi ; les moissons d'alentour ondulent sous des souffles légers ; les arbres et les fleurs des jardins sont embellis par les joyeux rayons du soleil ; les noires murailles elles-mêmes semblent moins sévères, sous la lumière généreuse qui les éclaire.

Mais, au milieu de ces dons du Créateur, là,

sous le ciel sans nuage, sous le beau ciel de Dieu, que se passe-t-il dans l'enceinte de cette antique demeure ?

Vingt pauvres femmes, cruellement garrottées, sont gisantes sur le gazon de la grande cour, et l'excès de la douleur morale leur fait presque oublier la souffrance physique.

L'une d'elles, cependant, paraît échapper à la puissance du malheur ; ses regards calmes, célestes, brillent au sein de ce groupe désolé, comme l'étoile brille au milieu des nuages ; ses paroles de foi, d'espérance, relèvent l'âme de ses compagnes. Belle d'une beauté sublime, elle semble refléter sur son visage un rayon du saint Lieu ; son esprit est demeuré libre, tandis que son corps est captif.

Cependant, un mouvement s'est fait à l'entrée du manoir ; la grande porte vient de s'ouvrir. La marquise d'Ugrandi paraît sur le péristyle et descend lentement les degrés. Une vive émotion la saisit enfin à cette heure ; on est venu l'avertir que des prisonnières vaudoises lui sont envoyées ; elle se demande si elle va revoir Elisabeth, Eudora, ces deux figures austères, dont l'image l'a souvent troublée.

Elle s'avance vers les *hérétiques*, entourées de soldats armés ; elle examine attentivement leur visage. Elle va de l'une à l'autre, et soudain un regard, en s'attachant sur elle, la fait tressaillir. Elisabeth est devant ses yeux, plus imposante, plus belle, qu'elle ne le fut jamais sous le voile de novice.

— Déliez cette jeune fille et l'amenez au manoir, dit-elle aux soldats.

On obéit. Elisabeth laisse faire sans témoigner aucune joie de cette douceur inattendue, et, bientôt, elle est conduite à la salle du premier étage, où Diane la précède de quelques pas. Lorsqu'elle est entrée, la marquise ordonne aux soldats de se retirer et ferme elle-même la porte ; puis, elle s'assied sur un fauteuil et désigne un siége en face d'elle à Elisabeth.

Il y eut un moment de silence ; Elisabeth attendait, Diane hésitait.

— Elisabeth, dit enfin la marquise, le sort qui t'a fait tomber entre les mains des croisés, te présente une dernière chance de salut en t'amenant auprès de moi. Je suis chargée de te transmettre un message qui peut, si tu le veux, te rendre à la liberté. Il n'est pas en mon pouvoir de te garder dans ce castel au-delà de quelques heures ; tu es captive des milices du Saint-Siège ; tu vas être conduite à Turin pour être jugée. Sache avec certitude que, si tu persistes dans l'hérésie, tu subiras la torture et le supplice du feu ; mais, si tu renonces à tes erreurs, tu éviteras ces épouvantables souffrances. Un ami dévoué te tendra la main pour te rendre tout le bonheur que la terre puisse offrir ; cet ami, est-il besoin que je te le dise ? c'est mon oncle..... Et sais-tu bien qu'à lui seul tu dois de respirer encore ? Le massacre eût été général dans la vallée d'Angrogna, si, pour te sauver, Valentin n'avait pas obtenu que l'on épargnât la vie de toutes les femmes, en cette dernière expédition. Il n'a pas l'autorité nécessaire pour empêcher que tu sois traduite devant les tribu-

naux ecclésiastiques ; mais il te supplie de consentir à l'abjuration, qui peut te délivrer.

Cède aux premiers appels que t'adresseront les juges, afin d'éviter les épreuves de la torture. Rétracte-toi ; et, au lieu des vengeances de l'Eglise, tu ne rencontreras plus que l'existence douce, et même brillante, que nous sommes disposés à t'offrir.

Diane s'était arrêtée plusieurs fois, attendant quelques paroles d'Elisabeth ; mais celle-ci était demeurée silencieuse et, regardait toujours la marquise, cherchant à lire au fond de son âme.

Se levant alors lentement et tendant sa main vers Diane, elle dit d'une voix lente et grave :

— Voici une heure solennelle, dont il sera demandé compte par le juge des esprits ; l'heure dans laquelle une noble dame présente les tentations de la terre à une vierge chrétienne, qui se prépare à donner sa vie pour son Dieu.

Je reconnais le sentiment d'humanité qui dicte vos propositions ; mais écoutez, Madame, la vérité qu'il me faut vous dire, dans ce moment suprême, où je vous vois sans doute pour la dernière fois,

Vous n'êtes pas, je le discerne, à la hauteur de cette Eglise que vous appelez sainte. Vous n'avez pas reculé d'horreur devant la persécution, aussi longtemps qu'elle ne vous est apparue que vaguement. Mais, à ma vue, un frisson vous glace. Celle qui vous parle ici, pleine de vie, de jeunesse, celle qui fut la compagne de vos années d'enfance, tombera peut-être bientôt victime des moines inquisiteurs. Et cependant, vous demeurez dans l'Eglise qui sanctionne de tels crimes, vous m'engagez à y entrer pour conserver ma vie.

Mais, loin de faillir ici, je veux, avec la force du Seigneur, profiter de cette dernière entrevue, pour vous conjurer de quitter des voies ténébreuses.

Ne vous suffit-il pas, Madame, des œuvres de la papauté, pour comprendre le mal qui réside en elle ? Aurait-elle à convaincre des juifs, des musulmans, des païens, la persécution serait toujours une injure à l'esprit d'amour de l'Evangile ; mais la persécution au nom de Christ, envers nous qui croyons au Christ, qui lui sacrifions notre vie, combien n'est-elle pas criminelle !

Diane, ce n'est pas l'amour du Sauveur qui guide le bras de l'Inquisition contre ceux qui expirent sous ses coups en implorant le Sauveur. Ce n'est pas Christ qui est servi dans le supplice de ses bien-aimés. Non, c'est Satan qui fait mouvoir les instruments de nos tortures, et profite du silence des voix qui voudraient s'élever contre lui. Je suis près de subir le martyre pour ma foi ; je compte sur la force de Christ pour rester fidèle à sa parole, au milieu des supplices qu'on m'imposera en feignant de le glorifier. Il jugera mes juges. Il me soutiendra, je le sais.... je le sens.... car je suis à Lui !

Ne pensez pas, Diane, que je me révolte, que je m'indigne. Non, toutes les choses de la terre sont par moi contemplées de trop haut, pour qu'elles puissent m'émouvoir.

Cette consécration au Christ qui devait m'être imposée dans le cloître, je l'ai consommée aux sources mêmes de mon cœur, sous le ciel de mes vallées. Je suis une vierge dévouée au Rédempteur, et je vais en paix me laisser immoler pour

Lui. Il est mon espoir. Il est ma vie. Il me restera quand tout ici-bas aura fui loin de moi. Rien ne peut arrêter ma pensée, mes désirs, mon amour, sur ce que Jésus ne me permet pas de posséder. Rien ne peut troubler, épouvanter mon cœur, dans les maux où Jésus m'accompagnera.

Après une apostasie, quand bien même tout resterait paisible autour de moi, je ressentirais les tourments anticipés de l'enfer ; mais, dans les tortures, Christ peut me donner une félicité hors de l'atteinte des bourreaux.

Le visage d'Elisabeth s'éclaire d'un reflet céleste.

Diane frémit de ce qui l'attend ; sa légèreté naturelle a disparu. Contemplant Elisabeth sous une sorte d'éclat prophétique, elle est hors d'elle-même, et, s'élançant éperdue vers la captive :

— Elisabeth ! Elisabeth ! lui dit-elle d'une voix étouffée. Oh ! sais-tu bien ce qu'est la torture de l'Inquisition, cette torture qui attend, si tu ne fléchis pas, ces bras charmants que les cordes ont déjà meurtris, ce corps vigoureux que j'embrasse avec affection ! Sais-tu bien que tes os peuvent être brisés l'un après l'autre, tes nerfs déchirés, ta chair mise en lambeaux ?.... Ah ! tu pâlis. N'est-ce pas ? tu as peur..... Moi, j'ai peur. Oh ! abjure, je t'en supplie !.....

— Il est vrai, je pâlis, reprend Elisabeth ; car le sentiment naturel de l'existence palpite encore dans mon sein ; car il faudrait être de nature surhumaine, pour songer sans frémir à ce que vos prêtres, vos moines, vos papes, font subir à leurs victimes.

Mais que vois-je ? Quelques années ont passé. Le corps de mes persécuteurs est réduit en poussière, et leur esprit, leur esprit, où est-il, s'ils n'ont pas abjuré leurs forfaits ? Jéhovah, s'Il le voulait, pourrait, à cette heure même, foudroyer les bourreaux et délivrer les martyrs. S'Il tarde, est-ce qu'Il est indifférent à l'injustice ? Non, non. Il répète encore à ses bien-aimés : « Qui vous touche, touche la prunelle de mon » œil. C'est à moi que la vengeance appartient ; » je la rendrai. Ceux qui me servent seront » miens, lorsque je mettrai à part mes plus » précieux joyaux ; vous verrez la différence » qu'il y a entre le juste et le méchant, entre » celui qui sert Dieu et celui qui ne le sert pas. »

L'Eternel attend. Il voit le crime. Il écoute le cri des opprimés. Il prépare la rétribution. Craignez, craignez, Diane, le bras de l'Eternel, plus que celui des inquisiteurs.

Les siècles à venir frémiront en lisant notre histoire. Alors on dira sur la terre :

Tous sont maintenant devant Dieu : Vaudois suppliciés, moines inquisiteurs, papes exterminateurs des chrétiens. Et, en le disant, oui, on frémira. Car alors, un seul point paraîtra important pour les morts des siècles passés : la destinée éternelle. Le corps éteint dans la pourpre pontificale, le corps broyé dans les tortures du papisme, seront depuis longtemps réduits en poudre ; mais les esprits qui les habitèrent subiront *la colère de l'Agneau*, ou bien jouiront des délices de son salut. Dieu seul est roi de l'Eternité, Diane. Pensez-y, écoutez-le. Le monde vous charme, vous entraîne ; il exerce sur vous l'at-

traction de l'abîme... et vous glissez, et vous tomberez, si la Croix du Rédempteur ne vous attire pas vers les sommets, qui dominent la terre et les enfers. Pitié pour votre âme, ô Diane ! Priez, écoutez le Christ !

La châtelaine, pâle, tremblante, regarde Elisabeth dans une agonie de trouble et d'effroi.

Des coups frappés à la porte l'avertissent que les soldats vont reprendre leur marche vers Turin, et font demander la captive introduite au manoir.

— Non, tu ne mourras pas ! Tu ne peux pas mourir ! s'écrie Diane, se jetant entre Elisabeth et la porte de la salle. Ton danger m'inspire, écoute, écoute-moi. Je verrai mon oncle avant qu'il n'aille à Turin. On attendra la fin de l'expédition des vallées, pour faire votre procès. Valentin trouvera le moyen de s'introduire dans ta prison et de te faire évader.

— Et après ? dit Elisabeth, d'une voix sévère.

— Je t'en supplie, murmure Diane.

— Jamais !....

On frappe de nouveaux coups à la porte ; il faut ouvrir.

Diane se glisse encore auprès de la captive et lui dit tout bas :

— Pour l'amour de toi-même, pense à ce que je t'ai dit.

— Pour l'amour de Dieu et de votre âme, pensez à ce que je vous ai dit, répond Elisabeth.

IX.

Les bandes de Capitanéis ravagèrent la vallée d'Angrogna, s'emparèrent de tout le plateau et des hameaux de la rive gauche du torrent, jusqu'aux rochers de la Rocciailla ; puis elles résolurent de pousser leurs exploits jusqu'au Pra-du-Tour.

On sait que ce lieu est célèbre dans l'histoire des Vaudois, par l'école de Barbes ou pasteurs qui conservait intacte la saine doctrine de la primitive Eglise, l'enseignait à ses jeunes disciples, et la faisait rayonner au loin par ses missionnaires.

La prairie appelée Pra-du-Tour est bordée d'un côté par quelques maisons, de l'autre par le torrent. Au midi se dresse l'arête du majestueux Vandalin ; à l'occident, les sommités neigeuses de la Sella Veglia et du Rous ; au nord, les rocs effrayants de l'Infernet et de Soiran ; à l'orient, la Rocciailla, amas de rochers peu élevés, mais escarpés et déchirés, qui viennent resserrer à sa sortie le torrent d'Angrogna.

Ce vallon retiré fut choisi dans presque toutes les persécutions, comme l'un des derniers refuges terrestres des Vaudois. Dans celle de 1488, la population d'Angrogna et les fugitifs qu'elle avait recueillis s'y précipitèrent et y entassèrent leurs familles avec le peu de biens qu'ils avaient pu sauver.

En remontant la vallée inférieure d'Angrogna, comme le faisait l'armée croisée, on ne peut

pénétrer dans le quartier du Pra-du-Tour que par un défilé, au pied de rochers inaccessibles, s'ouvrant à peine pour laisser passer le torrent et un chemin étroit. Ce fut dans cette gorge resserrée, entre la Rocciailla et l'Angrogna, que les bandes papistes s'engagèrent.

Les Vaudois les attendaient, les uns avec un héroïsme belliqueux, les autres dans la prière du martyre, selon le degré et le caractère de leur foi.

Les débris de la famille d'Elisabeth se trouvaient alors près de ce défilé.

Marie-Anne travaillait dans les champs à côté de Gaëtan, lorsqu'elle aperçut tout-à-coup les ennemis envahissant la vallée ; sans qu'ils la vissent, elle put courir avec son époux vers la chaumière où elle avait laissé ses deux filles et son petit-fils. Mais, lorsqu'elle arriva, son malheur était accompli. Les hameaux ravagés, le silence qui répondit seul à sa voix, lui dirent que son enfant avait disparu ; et, tandis qu'elle errait dans les rochers, répétant avec une agonie de détresse le nom si cher d'Elisabeth, une douce voix lui murmura le nom de mère ; mais cette voix était celle de Marthe, qui, s'élançant de son refuge avec son fils dans ses bras, ne put que redire le dévouement de sa sœur ; car, au milieu du tumulte, elle n'avait pu discerner ni l'ordre de Valentin, ni les cris d'Elisabeth. Elle demandait son Misçaël aux parents malheureux, qui comprirent la double catastrophe dont ils étaient frappés.

Au risque de tomber entre les mains des envahisseurs, ils coururent à toutes les issues,

gravirent plusieurs sommets, en appelant leurs bien-aimés.

Elisabeth et Misçaël étaient entraînés vers la plaine par les persécuteurs, qui les arrachaient à l'amour du foyer.

Mais soudain, au détour d'un étroit sentier, un fugitif, portant un enfant sur ses épaules, un autre dans ses bras, apparaît aux yeux des chercheurs désolés.

— Azarias, s'écrient à la fois Gaëtan, Marie-Anne et Marthe, l'interrogeant du regard dans une inexprimable angoisse, et lui demandant Eudora.

— Eudora n'est plus ici-bas, répond Azarias. J'étais sur la montagne ; ils l'ont tuée. Anselme est tombé percé de coups, en voulant la défendre. Mes enfants seuls vivaient dans ma demeure quand j'y suis revenu. Je fuis avec eux.

Il tombe anéanti aux pieds de sa mère, qui baise avec une ivresse de douleur et d'amour ce front chéri, courbé par le malheur.

Cependant, le défilé de la Rocciailla était encore libre ; tous eurent le temps de le franchir et de gagner le Pra-du-Tour, avant que l'ennemi pût leur couper le passage.

Pour les trois chers petits êtres qui souriaient et pleuraient auprès d'eux, les infortunés tenaient encore à la vie temporelle ; pour eux-mêmes, ils eussent préféré être affranchis des douleurs de la terre avec ceux qui leur étaient ravis. Mais, quelque sombre que l'avenir se présentât à leurs enfants, pouvaient-ils souhaiter la mort pour ces fronts purs et sereins, ces lèvres roses, ces bras caressants ? Oh ! non : il est contre nature

que le père, la mère, les plus désolés, ne tiennent pas à la vie pour les enfants que le Ciel leur donna.

. . . . . .

Mais l'heure de la vengeance de l'Eternel a sonné.

Les bandes les plus avancées de l'armée de Capitanéis vont pénétrer dans le Pra-du-Tour par le sentier resserré entre le torrent et les rochers à pic, lorsqu'un épais brouillard, poussé vers les papistes par la main souveraine, s'abaisse inopinément et les enveloppe de toutes parts. Ils ne distinguent plus aucun objet ; ils ne reconnaissent plus leur route et s'arrêtent inquiets, n'osant pas avancer, de crainte de surprise.

Alors les Vaudois, remplis de courage par cette intervention de la Providence, s'élancent de leurs retraites, attaquent avec vigueur leurs ennemis, les repoussent, les mettent en fuite, les chassent devant eux. Puis, profitant de leur connaissance du pays, ils gagnent du chemin sur eux à travers les rochers, et les prennent en flanc, Les fuyards encombrent l'étroit passage, se heurtent, et, cherchant à se devancer les uns les autres, ils tombent du haut des rochers dans les eaux écumantes.

Le brouillard, les abîmes, les rochers, le torrent, firent en ce jour-là plus de victimes que le fer et le bras des Vaudois.

Les historiens qui racontent la délivrance providentielle, due au brouillard dans la persécution de 1488, ont conservé le souvenir de l'un des hommes que la main de Dieu atteignit dans cette déroute ; c'est celui du capitaine Sagnet ou

Saquet de Ponlonghera, en Piémont. Il était d'une taille colossale et remplissait l'air de ses blasphèmes et de ses menaces contre les Vaudois. Le pied lui glissa sur le bord d'un rocher : il tomba dans les eaux bondissantes de l'Angrogna, et fut emporté par elles dans un gouffre, qui porte encore aujourd'hui le nom de Tompi Saquet.

Les fugitifs du val de Queyras furent donc préservés ; mais trop tard pour jamais plus connaître sur terre d'autres joies que celles de l'espoir céleste.

Valentin avait été parmi les assaillants du Pra-du-Tour, et, dans le choc effroyable de la défaite, il crut cent fois trouver la mort, en ce moment où il pensait atteindre enfin le but qu'il poursuivait depuis des années.

Mais il sortit de ce chaos d'hommes et d'éléments sans recevoir aucune blessure, et, s'enfuyant dans la plaine avec les débris de l'armée de Capitanéis, il s'élança vers le château d'Ugrandi.

Là, il demanda anxieux à la marquise quel avait été le résultat de son entretien avec Elisabeth ; il frémit en apprenant la résistance de la jeune fille, et son cœur se raidit encore contre un nouvel appel, en entendant sa nièce lui répéter, tremblante d'émotion, les paroles de l'héroïque Vaudoise.

S'emparant comme d'une dernière espérance du plan que Diane lui conseillait, il résolut de voler en toute hâte vers Turin et de chercher à effectuer l'évasion d'Elisabeth.

X.

Il fait sombre dans le cachot des prisonnières vaudoises ; le soleil de Turin ne descend pas jusqu'à elles ; leurs yeux, habitués à l'obscurité, ne discernent les objets que sous le faible jour d'une petite ouverture grillée, placée vers le haut de la muraille.

Elles attendent, pour être traduites devant les juges ecclésiastiques, que leurs bourreaux aient cessé de ravager les foyers de leurs familles, et les moins robustes ont déjà succombé sous les souffrances du corps et de l'âme ; trois d'entre elles, délivrées par la mort, ont été enlevées de ce sépulcre vivant, après avoir exhalé leur dernier soupir sur le sein d'Elisabeth.

Ange de consolation, de céleste espoir, elle a ranimé les courages abattus, et doucement conduit à Jésus les esprits qui s'envolaient bien loin de ce monde.

On vient d'emporter le troisième cadavre qui s'est glacé auprès d'elle. Elisabeth s'est retirée dans un angle du cachot, où elle languit avec ses compagnes fidèles. Elle prie; elle va puiser de nouvelles forces dans la communion de Christ.

A cette heure même, on vient avertir les captives que le lendemain elles doivent comparaître devant le tribunal du Saint-Siège ; il ne leur reste que bien peu de temps pour se décider à une abjuration, sans laquelle elles ressentiront les rigueurs de l'Eglise.

A peine cet avis est-il donné, qu'Elisabeth, avec un geste solennel, dit à ses compagnes : Prions.

De nouveau, elle se recueille, seule devant le Seigneur. A son exemple, les sanglots, les exclamations de douleur se perdent en un silence, pendant lequel chacune des Vaudoises implore cette union de l'âme avec le Rédempteur, seule capable de donner la force dans les détresses de ce monde.

Elisabeth contemple Jésus, sous l'action du Saint-Esprit. Elevée au-dessus de ce que la malice humaine lui présente d'atroce, de révoltant, elle monte, sur l'aile rapide de la foi, vers cette région où l'esprit peut vivre, nonobstant la pression de l'atmosphère visible qui l'entoure.

Privilège sacré du chrétien ! Ce n'est plus lui, sa nature qui vit, mais c'est Christ qui vit en lui; ses sentiments, ses aspirations, viennent de Christ et non plus de son cœur naturel.

En cet instant, Elisabeth voit, comme on peut le voir seulement à la veille du martyre, ce qu'est l'éternité et ce qu'est un Sauveur.

Bientôt, elle prononce cette prière à haute voix :

O Toi, Jésus, homme de douleurs, soutiens-nous dans la douleur ! Dieu du Calvaire, soutiens-nous, réjouis-nous dans la mort ! Tu connais notre faiblesse, notre crainte naturelle de la souffrance et de la destruction. Tu sais la force dont nous avons besoin pour te rendre témoignage. Oh ! sois glorifié par nous; que ta vie soit notre vie ! Viens en nous, transparais en nous, au travers des voiles de notre chair déchirée. Et soutiens nos bien-aimés, qui peut-être au loin souffrent

aussi pour ton nom. Oui, qu'à notre constance, à notre énergie, à notre douceur, à notre paix, à notre amour, à notre joie triomphante, il paraisse que Tu es là !

Se relevant alors, elle répète les passages des Ecritures qu'elle retrouve en sa mémoire, pour soutenir l'âme de ses sœurs.

« Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des Cieux est à eux. » « Vous serez heureux, lorsqu'à cause de moi on vous dira des injures, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement contre vous toute sorte de mal ; réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce que votre récompense sera grande dans les Cieux ; car on a ainsi persécuté les prophètes qui ont été avant vous. »

« Cette parole est certaine, que si nous mourons avec Lui, nous vivrons aussi avec Lui. Si nous souffrons avec Lui, nous règnerons aussi avec Lui. »

« Qui nous séparera de l'amour de Christ? Sera-ce l'affliction, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée? Selon qu'il est écrit : nous sommes livrés à la mort tous les jours à cause de toi, et on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. Au contraire, dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que, ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les choses élevées, ni les choses basses, ni aucune autre créature, ne nous pourra

séparer de l'amour que Dieu nous a montré en Jésus-Christ notre Seigneur. »

La nuit se passa tout entière en invocations ferventes, en saintes exhortations.

Il fallait la puissance du Sauveur pour maintenir jusqu'à la fin la fidélité des captives. Elisabeth dut traverser les sombres tortures des repaires inquisitoriaux ; on lui proposa la rétractation, on lui adressa des questions insidieuses, au milieu de supplices effroyables. Elle vit ses compagnes en proie comme elle à ces tourments de corps et d'esprit. Toutes résistèrent au choc infernal. Après ce premier martyre, elles furent condamnées à être livrées au bras séculier ; puis, une sentence du pouvoir temporel prononça que les Vaudoises seraient brûlées vives.

Le matin du jour de l'exécution, les douces victimes furent amenées vers le lieu fatal. Au moment où Elisabeth arriva au pied du bûcher sur lequel elle devait périr, elle aperçut, marchant au supplice, le front paisible et les yeux élevés vers le Ciel, Misçaël, son frère bien-aimé.

Un cri s'échappa de sa bouche ; mais le jeune martyr ne l'entendit pas. Tournant vers Misçaël un suprême regard d'amour, elle bénit Dieu de l'avoir gardé dans la fidélité du témoignage, et se dit :

— Il saura *bientôt* que j'ai été martyre auprès de lui.

Elle se laissa lier sur le bûcher ; son amour et sa foi ne faiblirent pas un instant ; elle suivit des yeux le progrès des flammes vers son frère chéri, plus que les apprêts des exécuteurs autour d'elle.

Le bûcher de Misçaël fut allumé le premier ; en y mettant le feu, on prononça son nom à haute voix ; on fit ainsi pour tous les autres martyrs. Mais quand on alluma le feu pour Elisabeth, son frère ne pouvait plus rien entendre des bruits de la terre ; suffoqué rapidement par les flammes, il avait déjà remis son esprit entre les mains de Dieu, lorsqu'une voix proféra le nom d'Elisabeth.

Mais, à ce nom, un cri partit du milieu de la foule.

Valentin, arrivé trop tard pour accomplir son projet, venait d'apprendre, en entrant à Turin, que les Vaudoises étaient à l'heure même conduites au supplice. Il avait couru sur le lieu de l'exécution, et là, oubliant tout ce qui l'entourait, il s'élança vers le bûcher d'Elisabeth et resta frappé de stupeur, les yeux égarés, aux pieds de la jeune martyre.

La vierge, attachant sur lui pour la première fois un regard joyeux, car elle allait vers Christ, exhala le dernier soupir en murmurant le nom du Sauveur.

. . . . . .

Dix ans se sont écoulés.

Par une matinée du mois de juin, sous l'humble toit d'une chaumière du Pra-du-Tour, un homme, jeune encore, dont le visage porte l'empreinte de la souffrance et de la méditation, est assis auprès d'une petite table rustique, sur laquelle sa Bible repose. Debout à ses côtés, un gracieux adolescent de quinze ans environ, un bel enfant de onze ans, une jeune fille de douze ans, déjà belle et presque imposante, écoutent avidement le récit qu'il leur fait.

Ce jour même, avant l'aurore, ils ont été confier au repos du sépulcre la dépouille vénérée d'un père, d'un aïeul ; et Azarias, brisé de douleur au tombeau de Gaëtan, le dernier de ses liens d'enfance, a rassemblé au retour, dans sa demeure, le fils de son frère jumeau et les deux rejetons chéris que lui a laissés son Eudora.

Il vient, frémissant encore, de faire passer devant leur esprit le tableau de cette nuit funèbre, où son épouse et son ami, massacrés par les papistes, s'offrirent à ses regards éperdus ; il a dit au prix de quels dangers et de quelles fatigues il put amener jusqu'à la vallée d'Angrogna, son Elisabeth et son Azarias ; puis dans quelle heure d'angoisse il retrouva ses parents et la jeune Marthe avec son petit Misça, aujourd'hui le blond adolescent qui écoute, les yeux pleins de larmes, ce que rappelle son père adoptif.

Oui, dit Azarias, après cette victoire du Pra-du-Tour, nos cœurs, navrés par la mort d'Eudora et d'Anselme, étaient assaillis de mille angoisses à la pensée d'Elisabeth et de Misçaël. La flamme les avait-elle consumés dans nos montagnes ? L'ennemi les avait-il capturés, entraînés au loin ?

Les semaines se passèrent dans cette poignante incertitude. Un jour enfin, m'avançant dans la plaine, interrogeant autour de moi, j'appris qu'un nombre considérable de Vaudois amenés à Turin avaient subi le martyre. Et l'on me nomma, parmi eux, le jeune pasteur Misçaël et la jeune vierge Elisabeth.

J'aurais voulu pouvoir assumer sur moi seul tout le poids des souffrances dont la mort de ces bien-aimés allait accabler ma mère, mon père,

Marthe. Mais il me fallut répondre à leurs questions instantes, et, demandant à Dieu de les fortifier par le témoignage même que nos chers martyrs avaient rendu au Sauveur, je leur dis toute la vérité.

Hélas ! enfants, de quels mots vous peindrais-je le deuil qui depuis lors enveloppa notre foyer ? Ma mère ne murmurait plus dans ses sanglots que les noms d'Elisabeth et de Misçaël, avec le nom du Sauveur; son énergie était brisée, sa force anéantie; elle ne vivait plus que d'une résignation suprême, et demandait constamment au Seigneur de la délivrer de ce monde.

La veuve de mon bien-aimé Misçaël ne cessait aussi de rappeler sa douce image, de se représenter avec effroi les tortures de son supplice, et priait Dieu de la recueillir dans le Ciel.

Toutes deux furent exaucées ; en peu de mois, ma mère descendit au tombeau, et toi, cher Misçaël, tu fus doublement orphelin.

Accablé par tant de coups, je me demandais si je n'allais point aussi quitter la terre ; mais le Seigneur me donna au contraire une force nouvelle ; je sentis qu'Il me voulait encore dans ce monde, où je ne voyais plus devant mes pas qu'une voie douloureuse ; je le suppliai de me sanctifier pour cette existence, comme il avait sanctifié mes bien-aimés pour un autre martyre.

J'éprouvais alors une affreuse tentation de découragement et de haine ; j'avais vu, tués autour de moi, par la malice humaine, les êtres chéris qui avaient embelli mes jours d'enfance et mes jours de jeunesse. Epouse, frère, mère,

sœur, ami, tout m'avait été enlevé, et mon père gémissait auprès de moi, sous le poids des douleurs.

Oh ! combien mon cœur criait vengeance et désespoir ! Mais, vous le saurez un jour, je l'espère, mes enfants, il y a quelque chose de plus fort que notre cœur, c'est l'Esprit de Christ. Je me vis placé dans un moment décisif de ma carrière terrestre. Que je restasse livré à moi-même, et j'allais être dévoré de haine et de stériles regrets. Que je fusse enrichi des grâces du Saint-Esprit, et je voyais se lever encore sur mon sentier, une calme et pure lumière. J'implorai de l'Eternel, pour l'amour du Sauveur, une effusion de cet Esprit saint, qui pût me donner la victoire sur tous les ennemis de mon âme. Je recueillis bientôt l'effet de cette prière.

Il me sembla qu'un monde à part m'était fait au sein de ce monde de péché, de misère. J'avais un refuge intime, une sorte de Paradis terrestre, où je goûtais et voyais que l'Eternel est bon, « qu'heureux sont tous ceux qui se retirent vers Lui ». Je vivais de mon Rédempteur. Le calme se fit en moi ; je pardonnai, j'aimai, et je me réjouis dans l'espoir d'une réunion future en Christ avec des êtres chéris, heureux d'avoir été délivrés avant moi des maux de cette terre.

J'eus le bonheur de voir mon père goûter auprès de moi de précieuses consolations ; le Seigneur agit aussi sur son cœur ; il retrouva la paix et la force. L'un et l'autre, nous résolûmes de nous consacrer à vous élever pour Dieu, vous, les trois fleurs épanouies dans notre désert.

Peu avant l'époque où ma mère et Marthe nous quittèrent, la paix avait été rendue à notre

peuple par le duc de Savoie, Charles II. Ce prince, âgé de vingt ans à peine, voyait avec douleur la lutte cruelle des vallées ; il fit porter des paroles conciliatrices aux Vaudois, par un évêque, qui vint au hameau de Prassuit, dans la vallée d'Angrogna, conférer avec nos montagnards. Ce prélat les assura de la bienveillance de leur souverain, du bon accueil qu'ils recevraient de lui, et leur persuada de lui envoyer une députation.

Les Vaudois firent partir pour Pignerol douze des principaux d'entre nos vallées ; le duc les reçut avec bonté, les questionna longuement, et, sur les réponses qu'ils lui firent, il leur déclara qu'on l'avait mal informé à l'égard de leur caractère et de leurs croyances.

Ma mère et Marthe surent, en mourant, qu'elles nous laissaient dans une ère plus sereine, et leurs derniers adieux en furent plus doux.

Profitant des circonstances favorables, nos frères s'occupèrent aussitôt de réorganiser l'école du Pra-du-Tour. Beaucoup des *Barbes* avaient péri dans la persécution, et l'on me proposa l'une des places restées vacantes parmi les instructeurs de nos jeunes ministres. J'acceptai, voyant en cette œuvre un moyen de servir mon Sauveur ; depuis lors, j'ai habité cette retraite avec vous, chers trésors, et le père bien-aimé qui vient aussi de laisser ce monde pour aller vers Dieu.

Enfants, au séjour de la terre, élevés dans une foi persécutée par les puissants de ce monde, vous pourrez avoir aussi des orages à traverser, vous pourrez être tentés aussi de céder aux sentiments haineux, au sombre désespoir. Livrés

aux penchants naturels de vos cœurs, vous succomberiez, pauvres agneaux. Mais non ! oh ! non ! vous ne succomberez pas. L'Eternel apposera sur vos têtes chéries le sceau de ses élus.

Misçael, souviens-toi que ton père fut un martyr, que ta mère exhala son esprit en priant Dieu de te rendre un chrétien fidèle.

Elisabeth, rappelle-toi celle dont tu portes le nom..... et celle à qui tu dois le jour.

Azarias, mon fils, fils de mon Eudora, suis les traces de ces bien-aimés, qui mêlèrent ton nom à leurs prières suprêmes.

Enfants ! je vous bénis.

O Christ ! répands sur eux ton Esprit de force et de douceur ! Que leur âme possède et garde la foi ; que leur cœur vive en ton amour, et répande autour d'eux ta céleste charité !

FIN.

TARBES. — J.-A. LESCAMELA, IMPRIMEUR.

PRESBYTERIAN CHURCH

ERRATA.

Page 134, ligne 5 : *En* mystère, et non *un* mystère.
Page 277, ligne 10 : *Vus* partir, et non *vu* partir.
Page 290, strophe 6 : *Saul*, et non *Saül*.
Page 310, ligne 28 : *Signore*, et non *Signores*.
Page 372, ligne 14 : *Vus* haïr, et non *vu* haïr.
Page 393, ligne dernière : *Cameriere*, et non *Camerieres*.

THE
HORACE LAIRD COLLECTION

PQ2257 .G34R7
Rome et les vallees vaudoises.
Princeton Theological Seminary–Speer Library
1 1012 00080 7653